

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES
OFFERTE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
EN VERTU D'UN PROTOCOLE D'ENTENTE

par

Romel CHERY

LE RÉALISME-MERVEILLEUX DANS
UNE FAUCILLE D'OR DANS LE CHAMP DES ÉTOILES

MAI 1995

Droits réservés



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie: LES FORCES DU MAL

	Prologue	9
1.	La métamorphose	11
2.	Le coursier de la mort	20
3.	La vierge noire	27
4.	Les erreurs de mon père	38
5.	Les bestioles de la nuit	51
6.	Le commandant	59
7.	Le troupeau de transhumants	70
8.	Les funestes cargaisons	79
9.	La prière de la mambô	86
10.	Le dernier repos	93
11.	Un arrière écho de bacchanale	99
12.	La Place Publique	112
13.	Un acte sacrilège	119
14.	La mort en direct	130

Deuxième partie: LE LENT TRAVAIL DU DESTIN

15.	La famille Messidor	134
16.	Un élan de résurrection	148
17.	À l'Éden-Ciné	153
18.	Les feux croisés	161
19.	La femme de rêve	166
20.	Le mal de Jean-Bart	177
21.	La cascade	186
22.	Une offrande manquée	192
23.	La dernière croisade	198
24.	La mémoire défunte	205

Troisième partie: LE RÊVE RÉALISÉ

25.	La rencontre	214
26.	Un être faible	225
27.	L'odeur des rats	232
28.	L'amour conjugué	239
29.	La fleur du mal	248
30.	Le colis empoisonné	260
31.	L'adieu aux étoiles	270

POSTFACE

Le réalisme-merveilleux dans <u>Une faucille d'or dans le champ des étoiles</u>	281
Bibliographie	317

Je tiens très sincèrement à remercier
monsieur Jean-Pierre VIDAL pour ses
précieux conseils.

L'enfer était en moi, avec son désordre, ses hallucinations
et sa démence.

(Tahar Ben Jelloun)

Première partie: Les forces du mal

Tambour quand tu résonnes mon âme hurle vers
l'Afrique. Tantôt je rêve d'une brousse immense,
baignée de lune, où s'échevèlent de suantes nudités.
Tantôt d'une case immonde où je savoure du sang
dans des crânes humains.

Carl Brouard

Prologue

Ces derniers jours, les mystères de l'île passent par elle!

La femme marche de long en large dans la chambre obscure, les mains derrière le dos. Elle est grande et bien proportionnée. Une silhouette négroïde, tout de glaise et de boue travaillée avec art par une main habile. Une silhouette qui deviendra chair lorsqu'elle croisera la lumière du jour ou la réverbération d'une lampe. La femme a la tête penchée. Elle est tout anxiété. Un voile invisible semble la couvrir de mystères. On entend venant de sa bouche des sons hachurés, condamnés à être des lambeaux de mots, peut-être. Elle marche d'un pas égal sans faire de bruit. Tout à coup, les sons deviennent morceaux de phrases, porteurs de sens. Ils courent sur ses lèvres charnues, entre les dents, sur le bout de la langue. La voix se module en plainte et surtout en reproche. Tout en menaçant de l'index un invisible adversaire, elle marmonne une mélodie d'une inquiétante résonance.

La femme arrête de tourner en rond. Elle se rend compte de sa nervosité. Elle met un doigt devant sa bouche pour arrêter le flux de mots qui tombent sur elle en chute libre, à vau-l'eau. On l'entend respirer bruyamment comme quelqu'un qui essaie de reprendre son souffle. La femme s'en va dans le salon, décroche du mur la photo d'un jeune homme et l'embrasse avec extase. Maintenant elle s'assoit. La chaise émet un long gémissement qui déchire le silence par petits bruits cadencés, au ras de l'oreille. La femme se lève. Son esprit est absent. En dehors du temps. Elle est perdue dans une profonde méditation. Une douce langueur l'envahit; elle est calme. Très calme. Ses lèvres n'articulent plus. Les mots deviennent aphones. Elle

réfléchit dans le silence empreint de ténèbres. Un silence voilé d'un linceul de morts. Un silence qui la possède corps et âme, en union libre, pour le meilleur et pour le pire.

À l'instant, elle se remet à marcher. Ses pieds félins effleurent à peine le sol. Une démarche éthérée qui semble appartenir à une autre. Elle allume la lumière. Sa silhouette est abolie, anéantie, défaite de son obscure apparence. Ô métamorphose. Elle est faite de chair. La vie bat en elle par ses narines épatées. Un esprit de vie venant de Dieu ou du Diable l'habite. On peut voir son visage allongé, d'une joliesse sans âge. Elle porte des lunettes d'un style démodé. Des lunettes teintées derrière lesquelles on devine des yeux vifs qui peuvent être à l'occasion farouches. Que celui qui a des oreilles entende: cette femme s'appelle Nadeige Dolcé, dit la mambô. Elle est faite de glaise, de boue et surtout de ténèbres.

1. La métamorphose

UNE CONTINUELLE VISION. Nadeige Dolcé, dit la mambô, n'était pas une femme ordinaire. Par sa tenacité dans toutes les choses qu'elle entreprenait, elle se démarquait des autres femmes de son époque. En autodidacte acharnée, elle s'était elle-même occupée de son instruction. Si elle parlait plusieurs langues couramment, c'était grâce aux nombreux pays dans lesquels elle avait séjourné durant son jeune temps. Les Bahamas, les Îles turques, la Guadeloupe, Porto-Rico et Sainte-Lucie défilaient devant elle avec leurs toisons de verdure sous l'oeil d'un soleil plus que jamais téméraire. Chacun de ces pays lui apportait son content de souvenirs d'un homme à qui elle avait soustrait son annulaire de la bague nuptiale. Car un instinct supérieur l'incitait à refuser toutes propositions en mariage, comme si son coeur était promis à un être mystique. Malgré tout, un de ses amants pourvu de vertus viriles peu communes, - puisqu'on la croyait inféconde - ne s'était pas seulement contenté de vriller son clou dans son giron, mais lui avait inoculé en douce le virus de la maternité. De cette union à la va-vite, ô combien riche en sève, était résulté neuf mois plus tard un avorton mâle au destin incertain. Ah! C'était il y a trente ans!

Aux Îles turques, Nadeige s'était escrimée à faire trente-six métiers, les uns aussi inutiles que les autres. D'un esprit mercantile ou plutôt par futile folâtrerie, elle troquait fioles pour babioles, jéroboams pour dames-jeannes sans jamais faire fortune. Aucune de ses expériences pour accéder à la

richesse ne lui avait réussi. N'ayant pas obtenu la sécurité qu'elle cherchait, elle avait décidé de rentrer sans autre forme de procès dans son terreau natal.

La première république noire tout entière, avec ses chômeurs innombrables, était aux abois, prise dans les rets de Papa Doc. L'ère des Duvalier commençait à pas de chat, avec comme bruit de fond le miaulement à peine audible des orphelins dont les pères avaient été fusillés sur les places publiques. La répression débutait à coups de faucille; elle fauchait en grand les syllabes rebelles en provenance des langues trop longues. Point d'attroupement le soir sous le halo des lampadaires, on se faisait tout petit. Les peureux dansaient sur une seule jambe, pissaient dans leurs culottes en pleine rue à la vue d'un camion des Forces armées. Car ils ne savaient jamais sur qui le malheur allait cette fois-ci tomber. Les rues se vidaient de bonne heure en deuil de leurs piétons, d'habitude noctambules et bon vivants. Le *pater-noster* qu'on avait oublié, redevenait à la mode. Comme un chewing-gum de délivrance, on le mâchouillait en silence. Les couvre-feux réglementaient la vie des gens tel un métronome bien accroché sur la margelle d'une cathédrale de haine. Sur les lèvres en détresse sifflaient des mots saints capables de conjurer le mauvais sort. Pour ne pas se mettre au diapason avec la dictature grandissante, les gens prévoyants fuyaient dans les pays du Nord, par avion. Le bruit courait qu'ils prenaient d'assaut cargos et bateaux de croisière. Même les corneilles vagabondes avaient l'à-propos de suivre le chemin inverse de la migration des outardes. Les pionniers de l'errance retroussaient les jambes de leurs pantalons et traversaient à gué ce cours d'eau de l'espoir, menant vers les Amériques et l'Europe. Nadeige,

elle, avait plié bagages non pour partir vers les pays lointains, mais pour aller s'installer en sédentaire dans sa Petite Guinée, là-bas au Cap-Haïtien.

Sa maison était sise au pied d'un morne dans un quartier sans prétention où les citoyens modestes de tout acabit venaient s'installer pour la simple raison que les loyers étaient d'un prix abordable. La façade en briques s'ornait de larges portes aux battants de guingois qui avaient dû connaître, à une autre époque, des jours meilleurs. Les persiennes, toujours closes, étaient peintes en bleu foncé et contrastaient avec le rouge défraîchi des murs. Cette demeure ancestrale ne se différenciait en rien des autres maisons de la ville, qu'une rigoureuse architecture française avait alignées côte à côte en une longue enfilade.

À son retour, Nadeige avait ramené avec elle en guise de trophée de voyage une machine à coudre. Pourquoi était-elle revenue, tomate verte, alors qu'infirmes et indigents esquivaient le pays en roue libre sur leur véhicule de fortune? Elle était sonnée la petite. Pourtant, elle avait le vent favorable pour fuir. Mais elle avait décidé de rester, pour être parmi les siens, dans ces lieux qui l'avaient vue naître. Pour voir de près et non en mémoire, ces petits habitants aux visages chiffonnés, ces badauds des temps présents au sourire absent, à qui la vie sans miséricorde filait une langue de dérision. Pour sûr, Nadeige n'était pas dépourvue. Sa maison l'attendait ainsi que son fils Frank qu'elle avait laissé sous la garde de madan Saint-Armand. «Tu aurais pu rester là-bas et Fanfan t'aurait suivie l'année suivante, lui avait-elle dit d'une voix de fausset. Tu joues avec ta chance ma petite folle aïe, aïe.» Trente ans plus tard, lorsqu'elle resongeait à ce vent d'immigration facile qui soufflait sur la Caraïbe, un relent de remords refaisait surface en elle pour la noyer à

tout jamais. Alors, elle réalisait l'ironie de son sort. Mais les dés étaient déjà jetés depuis des lustres et piétinés sous la foulée hargneuse de l'existence. Elle aurait dû s'enfuir comme les autres. Il était donc trop tard, car le destin, rancunier comme lui seul, ne savait pas corriger les erreurs. Il les biffait à grands traits, rouges, verts, comme une dictée qu'un élève imprudent aurait sousestimé. Au vrai, Nadeige Dolcé n'avait pu faire autrement. Ce n'était pas pourtant l'envie qui manquait. Mais une force étrangère l'avait poussée à revenir, à s'enraciner pour de bon, à arrêter net sa déambulation dans la géographie de la Caraïbe. Cette force s'était enamourée d'elle sans crier gare. Elle avait pris possession de ses pensées. Elle s'était entortillée à sa vie avec vigueur comme une plante noueuse. Avec l'âge, elle s'était sentie liée à cette puissance comme une femme qui entre en mariage. Comme un cours d'eau à son lit. Sans se plaindre, elle s'était laissée aller au gré de cette houle qui la berçait parfois, qui la propulsait souvent vers un estuaire en crue, à flanc de chute. En somme, une embouchure crêtée d'écume de joie et de malheur, tour à tour.

Chez Nadeige, une métamorphose s'était opérée. En elle, s'était greffé un sixième sens comme un membre additionnel, volubile et rugueux. Un membre qui avait le pouvoir de la protéger, mais qui grugeait en retour toute son énergie. Elle avait vite compris que c'était là l'oeuvre d'un esprit incubé qui la prenait pendant son sommeil, à plein corps, qui laissait serpenter en elle avec impudeur sa courge délétère. À chaque fois, au sortir du sommeil, elle ressentait une douce fatigue comme après un long moment de plaisir. Un plaisir scandé de spasmes et d'orgasmes à rebours. Avec le temps, elle s'était habituée à ce rituel proscrit par l'église. Elle y avait même pris goût. Car jamais au préalable elle n'avait été l'objet d'une telle

allégresse, voire d'une telle surenchère de jouissance, si obscure fut-elle. Sa vie avait basculé carrément dans le vide de l'inconnu et de l'invisible. Ces forces occultes qui la consumaient pendant des nuits, dirigeaient maintenant ses pensées dans les créneaux où la raison battait de l'aile. Nadeige était devenue avec le temps une femme louche. Une femme capable de voir l'avenir et même le passé avec un oeil interne: celui de l'âme. Elle savait aussi parler aux plantes et aux fleurs, desquelles elle tirait des potions, des décoctions et des élixirs miracles. Elle était ni plus ni moins une voyante, un médium de la trempe d'Okil Okilon et de maman Pimba, ce que d'aucuns appelaient en langue vernaculaire une mambô. Une femme *hougan*¹ ayant le pouvoir de guérir ou de tuer par la voie du vaudou, c'était selon. Et ce don jusqu'alors exploité avec parcimonie s'était développé en force et en fureur lorsqu'un commandant, un matin de décembre, avait enlevé la liberté à son fils sous prétexte qu'il faisait de la politique. Depuis lors, elle ne l'avait plus revu, ni n'avait même reçu de ses nouvelles. Sa vie était un large promontoire où l'inquiétude s'était installée à demeure, avec déraison. Ce qu'elle craignait plus que tout, c'est que ce tumulte intérieur ne dégénère en violence et en vengeance.

Cette arrestation avait changé Nadeige de but en blanc. Ses nuits étaient peuplées de songes, mais surtout de cauchemars. Elle se réveillait parfois en sursaut, terrassée par une continuelle vision: celle d'une femme pourchassée qui criait sa peur dans la nuit. À cette vision se superposait l'image d'un homme empreint d'ombre qui râlait comme une bête piégée dans un sous-sol infesté de rats. Ces deux personnes aux silhouettes effilochées avaient les mains tendues et l'appelaient au secours dans un tunnel d'une très grande noirceur. Jamais elle n'était parvenue à identifier le visage de la femme. Et

1. Prêtre vaudou, connaissant le secret de la magie noire. La mambô est son pendant féminin.

pourtant elle était prête à jurer l'avoir déjà vue quelque part. Quant à l'homme, il avait les traits de Frank Dolcé. Des traits ravinés de douleur et de pleurs retenus. Nadeige sut grâce aux nombreuses vibrations dont son corps était l'objet, que son fils était vivant, quelque part dans une prison, sous la tutelle d'un homme méchant, Jean-Bart de son nom.

Elle était certaine qu'elle aurait à croiser le fer avec ce démon, pour sauver le fruit de ses entrailles. Pour l'enlever à la torture et le ramener dans le giron familial. Nadeige quitta sa chaise afin d'aller éteindre la lumière, espérant par ce geste faire disparaître les pensées brumeuses qui l'assaillaient. Soudain l'envie de regarder dehors la prit. Elle ouvrit la porte donnant accès côté cour. Une brise fraîche s'insinuait entre ses jambes et faisait danser le pan de sa jupe. Elle remarqua que la lune, derrière la mince mousseline de nuages, était pleine et haute dans le ciel. Elle déversait sur la terre une lumière crayeuse qui donnait au moindre objet un aspect surnaturel. Nadeige laissa voyager ses yeux dans la cour endormie. Pas un bruit. Seul, le fromager séculaire soupirait dans le silence. Il étalait ses branchages feuillus sur le toit d'ardoise, comme la tignasse d'une Nègresse sur le poitrail de son amant assoupi. Pas un bruit. Pas même un chat en maraude. Tout était au repos. La nuit végétait. La nuit rêvait, engluée dans un lourd sommeil, voisin de l'éternité.

À côté, la porte avait claqué, laissant apparaître une femme à la démarche claudicante. C'était madan Carole Saint-Armand. Une robe fleurie qui, originellement avait dû appartenir à une autre, serrait sa taille. Elle haletait en marchant. Tout le voisinage pouvait entendre au loin sa respiration oppressée et deviner sa corpulence de crapaud. Elle avait des yeux ardents

qui brillèrent dans la noirceur avec des reflets de roches polies. Ses dents débordant de sa bouche donnaient l'impression qu'elle souriait en permanence. Sur ce visage exsudant une puérile naïveté, la nature s'était acharnée avec une fougue malicieuse pour compléter le portrait de la laideur. En vérité, madan Saint-Armand avait l'air de ce qu'elle était, une bête de foire qui ne devait rien à la vie et qui n'attendait en retour rien d'elle. Elle ouvrit les bras et enlaça son amie: «Ça va aller tu verras», fit-elle d'une voix qui se voulait compréhensive. Tout en parlant, elle lui donnait des tapes affectueuses dans le dos comme pour la soulager d'une grande affliction. «Tu ne dois surtout pas te sentir coupable de ce qui arrivera. Ils auront ce qu'ils méritent. Un point, c'est tout. Moi, je suis prête. Tu as assez attendu, ma chère. On va leur ronger les tripes, à ces vermines», bredouilla-t-elle dans un parler modulé qui était propre aux gens du Cap. Elle s'arrêta un instant pour regarder le visage de Nadeige, puis continua avec un air de jubilation. «Tiens, voici la cause de notre malheur.» Ce disant, elle sortit de son soutien-gorge une poupée créole à l'effigie d'un commandant et la tendit à Nadeige qui l'arrêta d'un geste de la main: «Ne précipitons pas les choses, je crois qu'il est encore trop tôt, ma soeur. Je n'ai pas encore senti les bonnes vibrations. Lorsque le temps viendra, tu seras la première à le savoir. Patience, ce n'est qu'une question de jours», expliqua-t-elle en se rengorgeant. «Pendant ce temps, mon filleul va continuer à moisir en prison», rechigna madan Saint-Armand. «Je souffre là-dedans moi aussi», continua Nadeige. Mais je persiste à croire qu'il ne faut pas précipiter les choses. Il y aura mort d'hommes, rappelle-toi. Cette décision n'est pas facile à prendre. Lorsqu'on plonge dans la mare au Diable, dans la sauce du gros mal, la digestion au réveil est dure. Quelle affaire! Quelle affaire!» articula-t-elle sur un ton de comédienne.

Ayant compris le sens de ces paroles, madan Saint-Armand cligna des paupières en signe d'approbation. «Tu as raison, ma soeur. Tu fais preuve d'une grande sagesse. Je ne te parlerai plus de ça. Mais au moins je veux que tu saches que je ne te laisserai pas tomber lorsque tu m'appelleras. Quelle affaire! comme tu dis.» Après avoir émis ces mots, elle hocha la tête en souriant, en montrant avec exagération ses dents carnassières. Nadeige la prit par le bras et l'entraîna dans la maison. Aussitôt à l'intérieur, elle ouvrit une porte qu'elle gardait toujours fermée à clé. Du plafond tapissé de toiles d'araignée pendait un fil sur lequel elle tira pour faire jaillir une glauque lumière. Malgré l'éclairage, la chambre demeurait dans un état de semi-pénombre et avait cette allure sépulcrale des caveaux de famille. Aucun accès ne donnait sur le dehors. Une odeur de moisi, volatile et fugace, montait au visage des deux femmes et les obligeait à garder une main devant le nez. Sur le plancher traînaient, dans un grand désordre, des objets kabbalistiques devant servir à d'éventuelles messes noires. Tout y était. On trouvait là des jéroboams, des masques funéraires, des calebasses, des carapaces de caret, des pilons, des cruches de terre cuite, des hochets et même des crânes humains. C'était un bataclan de formes étranges et répugnantes, mais combien fascinantes par leur disposition symbolique. Il attendait là, menaçant, un mot d'ordre pour s'animer et entrer dans une ronde macabre. Trois rats emprisonnés dans des cages en fer forgé menaient un train d'enfer. «Tu vois, tout est prêt, renseigne Nadeige en les montrant du doigt. Il suffit d'attendre le bon moment. Le mot patience rime drôlement bien avec vengeance, tu ne crois pas?» gloussa-t-elle dans l'oreille de sa comparse avec une légère familiarité. D'un geste absent, elle déposa la poupée sur une étagère. Puis les deux femmes, dans un rituel auquel elles étaient habituées,

quittèrent la chambre à reculons. Dans le salon, quelques minutes plus tard, on les entendit parler à bâtons rompus de choses futiles qui ne concernaient pas vraiment leurs pensées présentes. Se rendant compte de l'heure tardive, madan Saint-Armand se leva pour prendre le chemin du retour. Nadeige l'accompagna sur le pas de la porte et la regarda partir jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière un pan de mur. Après son départ, elle s'en fut d'un pas égal dans sa chambre. Par un avertissement de l'âme, elle sut que quelque part dans la ville, le danger veillait, guettait encore une fois des innocents.

2. Le coursier de la mort

LA CAVALCADE NOCTURNE. Presque tous les soirs, Gabriella Messidor empruntait le boulevard du Front-de-Mer pour sa promenade quotidienne. Elle aimait prendre l'air et jouir de la quiétude des rues silencieuses et vides. Durant ces moments, ses sens étaient aux aguets et écoutaient les frémissements de la nature. Tout près, on entendait le mugissement de la mer. Les vagues dentelées d'écume, allant s'échouer sur les remparts, accaparaient surtout son attention. Presque à la même heure, elle avait l'habitude de rencontrer une tapée de rats qui trottaient sans fierté vers un quelconque caniveau. Elle ne pouvait réprimer un sourire en constatant que les bêtes, elles aussi, étaient réglées par une horloge intérieure qui les poussait à accomplir toujours les mêmes gestes. «Une mince cloison, qu'on appelle intelligence, les sépare des hommes», concluait-elle, à chaque fois qu'elle apercevait leurs dos luisants dans la noirceur.

Dans le lointain, là-haut sur la montagne, un petit tambour égrenait sa plainte vespérale. C'était le tambour sacré, le fameux assôtor qui avait pour tâche de rappeler à chaque heure de la nuit que les Nègres d'Haïti étaient frères. C'était un tambour nostalgique qui roucoulait sa litanie en l'honneur des dieux de l'antique Afrique. C'était le tambour magique qui saluait les initiés des péristyles avoisinants. C'était aussi le tambour vaudou qui essayait de réveiller les mystères de la terre pour exorciser le malheur. Ce tambour avait une âme. Ce soir, il n'en finissait pas d'être maussade. Il transmettait à qui de droit un message de deuil. Il était triste à mourir. Abobo! Abobo!

Gabriella activa ses pas en regardant de gauche à droite. Ce soir, chose bizarre, elle se sentit épiée. Elle avait été certaine que quelqu'un la suivait dès l'instant où elle avait quitté la maison. Pour en avoir le cœur net ou par pure fanfaronnade, elle pénétra dans une rue sombre et se cacha derrière un tamarinier. De là, elle put voir à son aise la rue transversale chichement éclairée par un lampadaire fatigué. Elle attendit sans impatience que son poursuivant se montrât. Son désir de voir son visage était manifestement plus grand que son anxiété. Un geste audacieux dont elle ne réalisait pas encore toute la portée. Des amants enlacés passèrent rapidement sous le lampadaire en laissant derrière eux le timbre de leur voix modulé par l'amour. Gabriella envia leur insouciance et leur tranquillité. Elle sentit monter en elle par à-coups les effluves de la couardise. Prise de panique, elle voulut appeler au secours pour déranger le silence afin qu'on sache qu'elle était seule et nécessitait le réconfort d'une main charitable. Mais, qui aurait bien pu se soucier de sa crainte? Depuis quand les gens s'occupaient-ils du malheur d'autrui. Surtout à cette heure de la nuit, on l'aurait vite prise pour une écervelée ou une pute en mal de clients. Elle se résolut malgré tout à crier: «À moi, à moi.» Mais, aucun son ne sortit de sa bouche. Elle ne pouvait proférer aucune parole. Sa voix restait bloquée dans sa gorge. Une voix avortée, claquemurée par l'impuissance.

Gabriella se résigna à continuer son chemin lorsqu'une ombre se mit à raser les murs. Cette ombre était celle d'un homme de grande stature. Il n'y avait pas de doute, quelqu'un l'avait prise en filature et l'attendait au coin de la rue. Au seuil de cette constatation, sa logique lui interdisait de faire marche arrière. Ses jolis traits avaient pris une expression de frayeur. Sa peur

aussitôt monta d'un cran. Son corps, pour saluer ce changement d'humeur, fut traversé par de violents spasmes de frisson. «Que dois-je faire mon Dieu? J'aurais dû rester à la maison. M'emmurer à jamais. Je n'aurais pas dû. Une promenade à cette heure-ci est risquée par les temps qui courent. Quelle imprudence, vraiment!» songea-t-elle. Elle mit un doigt devant sa bouche, comme quelqu'un qui regrette un geste posé par erreur.

Gabriella Messidor haletait. Elle avait le souffle court. Un souffle entrecoupé qu'accentuait une grande détresse. Cette détresse en ce moment battait la mesure dans ses tripes comme le petit tambour là-haut sur la colline qui ne cessait pas d'égrener le chapelet de sa prière vers l'Afrique. Qui ne cessait pas de parler de liberté et de fraternité. Qui ne cessait pas de chanter le bonheur. Qui pleurait à tout bout de champ dans la nuit pour que les hommes demeurent libres et égaux. Le tambour agonisait à l'instant dans un dernier roulement de tristesse. On ne l'entendait plus. Il s'était tu. Hélas.

Gabriella se mit à courir sans demander son reste dans les venelles obscures. Elle fuyait le danger. Une force animale la propulsait vers l'avant. C'était sa vie qu'elle défendait. Des oiseaux tapis dans les frondaisons des arbres changeaient de position, sûrement dérangés par la cavalcade. La jeune femme coupait le vent en furie poussée par la houle de sa peur. Sa robe, comme une voile déchirée, ballotait en tous sens, déchirait le rideau du vent. Un vent très salin qui disait que demain la marée serait haute. Un vent capon qui disait qu'il n'était pas témoin. Un vent qui la passait en dérision. Un vent polisson. Son poursuivant lui aussi courait, courait. Il avait l'amble des pas d'un cheval de race. Cet homme apportait la mort avec lui, un point, c'est tout.

Gabriella reprit possession de sa voix, car on pouvait l'entendre crier: «Au secours, on veut me tuer.» Ce n'était pas un cri de femme. C'était tout simplement un hurlement d'animal traqué. Son appel resta sans réponse. Personne ne daigna voler à son secours. C'est à croire que les braves de tout poil avaient troqué leurs pantalons virils pour des tarlatanes étroites. Au vrai, la répression les avait tous envoyés *ad patres*. Maintenant, ils gisaient six pieds sous terre dans l'oubli de tous. Sans plaques commémoratives dans les places publiques pour rappeler aux vivants qu'ils avaient été héroïques. Ils étaient des pauvres en cul sans gloire et sans honneur. Qu'ils reposent en paix! Ah! la mémoire est ingrate. Elle parle au présent en faisant fi du passé. La mémoire est trouée. C'est un immense vide qu'il faut remplir en permanence pour combler sa carence de dates et de souvenirs. La mémoire des hommes est ce livre d'histoire sans pages dont parlent les sages. La mémoire est vieille et sénile. La mémoire souffre d'Alzheimer, en vérité.

Gabriella vit au loin des quinquets, des lampes-bobèches, comme s'il se fut agi d'une procession de lucioles géantes dans une forêt noire. Elles dansaient en avant d'elle, agaçaient l'obscurité en halos concentriques. Des portes étaient encore ouvertes. Des hommes et des femmes échangeaient le baiser d'adieu. Il semblait qu'une veillée de palabres et d'alcool battait son plein. En la voyant arriver, ils s'esquivèrent en douce dans leurs maisons. Elle s'arrêta pour cogner de ses deux mains. D'instinct elle frappa, frappa à coups redoublés. On eût dit que sa peur avait décuplé ses forces. Elle faisait un vacarme du tonnerre. Pendant ce temps, le quidam avait gagné du terrain. Voilà qu'il lui lançait des injures à la volée: «Maman *bouzin*,¹ salope, attends que je t'attrape!» À présent, il était dans son dos. Elle pouvait entendre son

1. Pute, prostituée.

souffle rauque. Elle le sentit si proche qu'elle n'osa pas regarder en arrière. Chaque seconde en ce moment valait son prix d'or, son pesant de vie. La fatigue taraudait ses côtes. Des crampes la tenaillaient. Elle n'avait plus le temps de penser à ses douleurs. Elle les transcendait. L'envoyé de Thanatos galopait à bride abattue, hennissant dans l'hippodrome du Front-de-Mer. Ce coursier de la mort la talonnait, le mors aux dents, décidé à lui livrer le fatal courrier.

Dans un éclair de jugement, elle réalisa qu'elle ne pourrait jamais le semer en ligne droite. Elle décida de prendre un raccourci qu'elle connaissait bien. Elle enjamba un muret et se retrouva de l'autre côté. Une voix demanda: «Qui est là?» Elle vit aussi une lumière s'allumer et s'éteindre incontinent. Gabriella piétina un carré de fleurs et trébucha sur une brouette. En coup de vent, elle ouvrit la barrière qui grinça sur ses gonds. Elle risqua un coup d'oeil à la dérobée. Le poursuivant était toujours là. Elle eut l'impression qu'elle l'entraînait dans l'élan de sa course comme un boulet amarré à sa cheville. À leur passage, un chien aboya retenu par une aune de laisse.

Gabriella Messidor vit enfin sa maison, là-bas, parmi les autres maisons blanches et lointaines. Elles tanguaient en avant d'elle, comme autant de caravelles fantômes. Dans quelques fougueuses foulées, elle aurait atteint les vingt mètres qui lui restaient à parcourir. Ses nerfs étaient sur le point de craquer. Ses lèvres, deux parenthèses charnues, palpitantes et nerveuses, tremblèrent à l'excès. La douleur transperçait ses côtes. Une douleur à fleur de peau. Une douleur sans merci étalée dans la nuit...

Gabriella essaya d'introduire sa clé dans la serrure en trépignant des pieds. Dans sa nervosité, elle l'échappa sur le plancher de mosaïque. En entendant le bruit produit par la clé en tombant, elle comprit qu'elle venait de franchir la dernière étape d'une courte vie. Elle se laissa tomber sur ses genoux, les bras affaissés le long du corps. Elle fut envahie d'une profonde lassitude. Stoïque, elle se retourna livrant sa gorge à l'assassin, à la mort. La peur déformait sa beauté. L'homme était devant elle. Il la couvrait de sa grandeur, de sa haute stature. Il la regardait d'une vision en plongée, en dominateur. Il la sentait faible et vulnérable comme les aiment les tueurs. Il riait fort d'une vulgarité de boucher. Les yeux de Gabriella cherchèrent ceux de l'homme dans une dernière tentative d'imploration. Celui-ci eut un mouvement de bonté en voyant l'épure de ce visage digne du pinceau d'un grand artiste. Cet éclair de tendresse ne dura pas longtemps, car son instinct bestial reprit aussitôt le dessus. Une couteau brillait dans sa main gauche tandis que la droite retenait la tête de Gabriella pour mieux l'enfoncer dans son cou. Elle n'avait plus envie de crier ni de se défendre. Le sort en était jeté. Tout près, elle entendit sourdre comme un requiem le tonitruant mugissement des vagues en colère. Tout était fini.

L'homme riait toujours, savourant son plaisir, confiant de sa supériorité sur cette femme en soumission. Au moment où il allait accomplir son forfait, il perçut un faible susurrement. Celui d'une voix dont il n'expliquait pas la provenance, car vraisemblablement ils étaient seuls dans cet amphithéâtre de malheur, - hormis deux rats qui vadrouillaient tout près. Cette voix semblait sortir du fond des âges. Cette voix était obsédante et sentencieuse, tour à tour. Elle disait dans une langue hybride mi-latine, mi-dialecte africain: «Magnificat, magnificat, acribâa, afgâa, lima Bizango!»

Ayant entendu ces mots, l'homme demeura figé. Ses yeux frappés d'ahurissement tournèrent dans leurs orbites. Il tituba et poussa des cris d'orfraie comme s'il eût bu un poison violent. Au bout de quelques secondes, il prit ses jambes à son cou et disparut derrière un pan de mur. Gabriella Messidor, épuisée d'angoisse, affolée par une crainte tardive, enfouit sa tête dans ses paumes. Ses épaules étaient prises de convulsion. Elle pleurait dans la nuit, encore et encore comme une enfant molestée.

3. LA VIERGE NOIRE

UNE ÉTRANGE FEMME. Vers le tard de l'après-midi, Nadeige et ses zouaves de commères madan Saint-Armand, Amélie LaForce et Mercedes Nelson avaient installé leurs chaises sur le perron pour prendre l'air. C'était une fin de journée comme on n'en voyait plus dans les Antilles. Une fin de journée pour vaquer à ces mille riens qui n'accaparent pas l'esprit. Une fin de journée pour laisser son regard filer à l'anglaise, en douce au hasard de la curiosité.

Cette fin de journée en vérité était pleine d'odeurs de pistils et de fleurs en gestation. Elle apportait aussi une odeur d'humus, de terres fraîchement hersées venant des plaines avoisinantes. Et le ciel vite, vite s'empourprait, se vêtait de beaux atours couleur de jaspé. On aurait dit une robe de mariée faite de larges guipures de nuages balayant le plancher du jour, l'effilochant vers l'oubli. Vers la nuit. L'air d'octobre était frais. Une brise annonciatrice d'une soirée sans maringouins attiédissait à grandes bouffées les murs ocrés des bâtisses centenaires. Les rues, comme à l'accoutumée, étaient embourbées de bambins gouailleurs. Au loin en contrebas, les marchandes en fatigue avec leurs couffins en équilibre sur la tête s'en allaient d'un pas allègre rejoindre l'âpre tranquillité du primitif *ajoupa*¹. Les voitures et les bécanes, elles aussi, allaient et venaient dare-dare au gré de leur motricité. Elles dérangaient à coups de klaxons agressifs, qui les piétons, qui le léger tohu-bohu des tripotages éperdus. Les oiseaux volaient bas, rasant les fils électriques de leurs ailes éthérées, à vive allure. Comme à l'approche d'un danger. Nadeige

1. Maison de campagne.

à l'instant exhala un long soupir de découragement. Ses yeux tout empreints de mystères fixaient un point invisible, une tache de mire dans le lointain. «Qu'est-ce qu'il y a, ma commère?» se renseigna sor LaForce d'une voix qui se racornit dans la gorge. Elle n'eut pas le temps de recevoir une réponse lorsqu'un bruit de voiture qui se fracasse contre un mur attira toute leur attention.

Au bout de quelques secondes, une foule de curieux se précipita vers la rue 12 Espagnole. On criait. On hurlait. On courait comme au temps du carnaval. On se ruait vers l'accident, comme une rivière en crue qui se déverse dans son embouchure. D'aucuns avaient les mains sur la tête comme pour soutenir une douleur trop forte. D'autres mimaient le malheur ou la surprise à grand renfort d'exagération. «À Dieu bon Dieu, à Dieu bon Dieu, mes enfants jouaient par là. Fasse qu'il ne leur soit rien arrivé. Pitié Seigneur!» pouvait-on entendre venant des voix anonymes. Des voix criardes chargées d'inflexions nerveuses. Des voix inquiètes qui caquetaient de l'angoisse. Des voix maternelles frappées d'hystérie. Des voix en proie à la fureur. Juchés sur un muret, des flâneurs, mégots aux lèvres, regardaient passer tous ces gens avec un sourire désinvolte. Ils pouvaient, quant à eux, aller se faire pendre au diable vauvert. Ces jeunes se foutaient pas mal de tout. Leurs esprits étaient absents, englués dans une sempiternelle cogitation d'exil, - de fuite en bateau, d'échappée en avion. Le ciel avait beau leur tomber sur la tête en cet instant, ils s'en foutaient, vraiment. Ce ciel-là s'était maintenant assombri en larguant, pour la nuit son linceul de deuil sur la ville. Et les réverbères s'allumaient et s'éteignaient, indécis, comme intimidés de succéder à la grosse bougie du soleil.

Madan Saint-Armand avait déjà tourné le coin de la rue. Malgré sa grosseur, elle s'en allait d'un pas ferme pour être dans le feu de l'action. Nadeige et les autres ne demandèrent pas mieux que d'aller voir. Pour faire comme tout le monde. Pour être au courant. Dans ce coin de pays, le malheur des uns faisait oublier la misère des autres. Comme il avait coutume de passer de porte en porte, pour livrer son fardeau de déveine, alors les commères de toute obédience n'étaient jamais en manque de sensations fortes. Elles avaient toujours de quoi se mettre sous la dent. Pour tuer le temps. Pour tuer l'ennui et sa funeste monotonie. Elles étaient les croque-morts à l'affût non de morts, mais de mots et de nouvelles à enterrer dans leurs bouches. Elles les happaient d'instant en instant à la volée, à pleines dents. À pleines oreilles surtout, comme pour remonter à une tradition séculaire, qu'on appelle la «télégueule».

Sur le lieu de l'accident, une Volkswagen dans son impact avait presque arraché un poteau électrique. Gabriella Messidor en sortit, la main au front, à la manière de quelqu'un qui est sur le point de défaillir. Deux femmes l'insultaient avec une volubilité de marchandes d'ignames. Un liquide blanchâtre musardait sur le coin de leurs bouches tant elles étaient enragées. On comprit vite qu'elles lui en voulaient parce qu'elle avait failli écraser leurs enfants. Madan Rigaud, une bringue aux cheveux cannelle, poussait l'impertinence jusqu'à la violence. Avec une agilité qu'on ne lui soupçonnait pas, elle se mit à secouer la fille de ses deux bras. «Petite bourgeoise de mes fesses, ça ne te suffit pas d'avoir tout l'argent du pays. Maintenant, il te faut nos enfants.» Ce disant, elle la plaqua sur le capot de la bagnole, l'index menaçant. «On va te foutre une leçon», hurla madan Rigaud, les yeux acides. De la foule montait une clameur d'approbation qui donnait crédit aux deux

femmes de continuer leur oeuvre. Gabriella qui commençait à peine à reprendre ses esprits, ne comprit pas la raison d'une telle hargne. Après tout, c'était elle la victime. Quelques minutes plus tôt, elle avait tout fait pour éviter les enfants en allant s'écraser sur le poteau. Ce n'était pas sa faute si les freins avaient lâché. Se rendant compte de l'étrange situation dans laquelle elle se trouvait, elle essaya de parlementer, de leur faire entendre raison. Mais c'était peine perdue. On lui intimait l'ordre de fermer sa gueule de sainte-nitouche. On lui suggérait avec force postillons d'aller jouer à la vierge éplorée ailleurs, dans son coin de paradis. Pendant ce temps, madan Saint-Armand criait à Nadeige de presser le pas pour éviter qu'un lynchage ne se produisît. Nadeige déchira la foule, laissant derrière elle un couloir humain, comme si on craignait de marcher dans son sillage. En la voyant, on ne rouspéta plus. La clameur perdit vite de son volume. On se tut comme l'auraient fait des enfants turbulents à l'approche d'une maîtresse d'école sévère. «Laissez-la tranquille, bande de sauvagesses», ordonna-t-elle. Madan Rigaud s'interposa. Elle pivota sur ses talons pour croiser ses cornes avec celles de Nadeige. Elle avait les jambes écartées, les bras accrochés aux hanches comme une invitation au combat. Une femme cachée derrière elle parla la première: «Tu ne nous fais pas peur, Nadeige Dolcé. Si tu étais si mambô que ça, ton vadruilleur de fils ne croupirait pas en prison à l'heure qu'il est. Allez, du vent!...» La foule acquiesça en un long murmure dans le dessein évident de surexciter les nerfs des pugilistes. «Je n'ai aucune intention de vous faire peur. En ce qui concerne mon fils, j'en fais mon affaire. Regardez-moi aller! Maintenant, vous allez laisser la fille en paix. C'est tout ce que je veux.» En s'adressant cette fois-ci à madan Rigaud qui faisait figure de meneuse de foule, elle dit sur un ton péremptoire mais chargé de moquerie: «Ce n'est pas parce que ton escogriffe de mari est

macoute que tu dois te croire tout permis. Regarde bien où tu poses les pieds. C'est même pas un conseil que je te donne. C'est un avertissement que je ne répèterai pas deux fois. Tu piges?» «Aïe, aïe, tu me fais des menaces, madémone», riposta madan Rigaud en cherchant de la foule un support moral. Nul n'osa proférer un mot, de peur de se mettre sur la liste noire de la mambô. Elle avançait maintenant vers son adversaire en prenant une démarche éthérée comme si un double d'elle-même s'était subitement infiltré dans son corps et marchait à sa place. «C'est un avertissement, prends-en note», cria-t-elle, une lueur mauvaise au fond des yeux. Madan Rigaud sut que la femme qui était devant elle n'avait aucune prétention de badiner. Et elle avait tout à gagner de la prendre au sérieux. Alors elle ravala sa salive et recula sans fierté, non sans secouer le rebord de sa jupe. Un rituel qui, au pays d'Haïti, avait pour but d'éloigner l'esprit malin de l'âme du chrétien-vivant.

Gabriella écoutait en silence cette altercation. Elle n'avait de cesse de remercier du regard cette femme si imposante et si sûre d'elle. Pensant lui devoir une explication, elle esqua une ébauche de phrase qui, à peine émise, trahissait encore son émoi. Nadeige mit un doigt devant sa bouche. «Chut, chut, tu n'as pas d'explications à donner. Un accident est un accident», fit-elle. La prenant par les épaules, elle l'invita à venir chez elle pour qu'elle pût se remettre de ses émotions. La foule se dispersa en zigzag, visiblement déçue que tout se soit terminé dans le calme. On aurait dit une corde à linge remplie de frusques sales qu'une main ménagère s'empressait d'enlever avant l'arrivée d'une ondée.

Nadeige couvrit la fille de son regard devenu bienveillant. Elle fut étonnée de sa ressemblance avec son icône de la Vierge noire. Par un avertissement intérieur, elle sut que c'était la fille qui criait sa peur dans son rêve. Elle était certaine que leurs chemins allaient se croiser un jour ou l'autre, mais pas à cette vitesse. Elle se fit violence pour que la jeune fille ne se rendît pas compte de son trouble. Elle remarqua qu'elle était de grande taille avec un port majestueux et, surtout, une propension naturelle à rejeter la tête en arrière. Une expression placide et mirifique prenait ses aises dans ses yeux. La jeune femme portait une robe de soie qui accusait la cambrure de ses hanches et le galbe de ses seins. Elle avait l'aura vaporeuse des êtres mythiques officiant à la charnière de la vie et du rêve. De beauté, en vérité, elle n'était pas en reste. Sur son passage, les pucelles devaient crever de jalousie et les maquereles de hargne. Au demeurant, elle avait tous les atouts pour susciter chez ses soupirants le romantisme et l'amour courtois. À l'instant, elles s'échangèrent des sourires de politesse. Madan Saint-Armand, pendant ce temps, trottinait en s'épongeant le front. La pauvre n'avait pas des jambes de toute première jeunesse. Derrière elle, le tohu-bohu s'étiolait en decrescendo, se changeant en bruits divers.

Nadeige se dirigea vers le salon et fit signe à Gabriella de s'asseoir sur un des fauteuils. Celle-ci sursauta en voyant passer devant elle un nain qui se déplaçait en faisant des pirouettes acrobatiques. «Sois sans crainte, lança Nadeige. C'est Ninnin un ami de la maison. En quelque sorte, il travaille ici. Au fait, tu ne m'as pas dit ton nom mademoiselle.» «Ah! j'ai été impolie, c'est le choc, vous savez. Mon nom est Gabriella Messidor.» «Quel joli nom! siffla madan Saint-Armand avec exagération. C'est un nom de princesse, un nom de conte de fées. Ton visage va bien avec ton nom.» «Ninnin, prépare-

nous du café. Notre invitée boirait bien quelque chose de fort», lança Nadeige d'une voix qui se voulait joyeuse.

Gabriella souriait à toutes ces femmes qui s'assemblaient autour d'elle, qui la regardaient de pied en cap comme si elle était une bête de faïence. Pour faire diversion, elle laissa flâner son regard dans le vaste salon où trônaient des meubles d'une autre époque. Au-dessus d'un bahut, une pendule fredonnait au quart d'heure le temps qui passe. C'était une de ces pendules du siècle passé, comme on en voit dans les vieux films français. Gabriella s'étonna de trouver dans cette maison une bibliothèque et, en retrait, un bureau sur lequel des livres et des feuilles étaient entassés en désordre. On eût pu jurer qu'un écrivain en mal d'inspiration s'était lassé et avait laissé en plan ses travaux. Sur le mur de gauche, la photo d'un homme était accrochée à l'espagnolette. Elle resta une minute à contempler ce visage aux traits particuliers qui semblaient avoir été fabriqués avec une matière puissante. La peau avait la carnation foncée encline à capter les effets de la lumière. Le nez était légèrement aquilin avec de larges narines arrogantes. Le cou musclé, avec des veines en saillie, évoquait une force dormante. Au surplus, il y avait dans les yeux de l'homme les reflets par lesquels on reconnaît les êtres qui peuvent vivre une passion inaltérable. Gabriella fut troublée par ce portrait sans qu'elle sache pourquoi. Elle respira bruyamment et continua sa prospection. Plus loin, à côté d'une porte, une poupée créole ainsi que des amulettes racontaient à leur façon leur petite histoire sur la mambô. Dans un angle où la lumière semblait s'aventurer parcimonieusement, trois icônes étaient aussi suspendues. Il y avait là le fameux saint Jacques le Majeur, patron des foyers haïtiens. Il était englué dans un amas de brume crépusculaire. De la main gauche, il dardait de son javelot un dragon ailé.

Sur une autre illustration, on pouvait voir des anges en fuite poursuivis par d'indistincts géants. Sur la troisième icône, une Vierge noire ayant un diadème sur la tête fixait un point invisible. Une crinière abondante tombait sur ses épaules, en boucles, avec des reflets moirés: ceux qu'aurait laissés la pluie sur l'asphalte, le soir. Un léger sourire de Madone errait sur ses lèvres. Ses paumes étaient jointes en position de prière. Elle était d'une grande beauté. Une beauté qui, habitée par un pouvoir inconnu, pouvait irrésistiblement attirer sur elle tous les regards. Un léger frisson parcourut l'échine de Gabriella. Sa ressemblance avec l'icône était si frappante, si vraie qu'elle demeura un instant bouche bée. Au bout de quelques secondes, elle s'encouragea à l'idée que tout cela était un tour de passe-passe, sorti tout droit d'une boîte à sortilèges.

Comme éclairée par un instinct secret, elle baissa ses yeux pour ne pas rencontrer ceux de Nadeige. En philosophe elle jugea que cette dernière était à la fois sympathique et étrange. «Mon Dieu, dans quel guêpier, me suis-je encore fourrée?» soliloqua-t-elle. Elle avait hâte de quitter ces lieux. Elle avait peur de la bonhomie de ces gens, surtout de la jovialité du nain. Elle entendait au loin son rire de lutin blesser par à-coups le silence. C'était le rire de quelqu'un qui veut montrer que la vie est belle sans qu'il le croie vraiment. Un rire faux, hypocrite. Un rire de mutin sans destin voué à la domesticité et à l'hilarité pour attirer l'attention des grands. Un rire triste, en fait. Elle n'aimait pas non plus l'odeur de l'encens que la grosse madan Saint-Armand venait de brûler dans la cuisine. Elle aurait juré que ces femmes étaient liées à une société secrète du vaudou? À la mystérieuse clique des *Zobops*² ou des *Vinblindings*? Trop de questions affluaient en torrent

2. Sociétés secrètes dont les membres, croit-on, peuvent, à la nuitée se transformer en bêtes de toutes sortes.

dans sa tête, torsadant son jugement par pans de déraison. Gabriella tourna son regard vers la bibliothèque, de peur que Nadeige ne lise dans ses pensées. «Tu aimes les livres, lança la mambô à brûle-pourpoint. Ils appartiennent à mon fils Frank... Frank Dolcé. Il est journaliste. Tu n'as jamais rien lu de lui?» «Non, fit-elle avec une moue de gêne. J'ai passé beaucoup de temps à l'étranger. Je suis rentrée au pays il y a trois ans de ça.» «Ah!...» «On l'a arrêté», renchérit sor Nelson avec sa voix enrouée. Nadeige, bien calée dans sa chaise à bascule, se dodelinait en fixant Gabriella. «Je sais qu'il est vivant, on ne peut pas le tuer. Maman est là, hein mon petit!» Ce disant, elle ramassa sur le sol une sculpture en bois à l'effigie d'un rat. D'une main absente, elle caressa son fétiche d'ébène et se mit à lui parler comme s'il se fut agi d'une personne. Gabriella se rendit à l'évidence que Nadeige s'entretenait à travers lui avec un être qui n'était pas forcément dans la pièce. «Tu es mon petit Lazare d'ores et déjà ressuscité des limbes», entendait-elle. Cette phrase, dite sur un registre plus haut trahissait le rituel d'une pensée absorbante. Gabriella, ne trouvant rien d'autre dans cette attitude que des signes de folie, s'agita sur sa chaise, ne pouvant cacher son malaise. Quelques minutes passèrent sans que personne n'échangeât la moindre parole. Seul le bruit de la pendule marquait le temps. Un temps qui s'épuisait sans regret, triste et lancinant. Un bruit de pas dégela l'atmosphère. Le nain fit irruption les mains chargées d'un plateau. Le fumet du café annihila du même coup le désagréable remugle d'encens et d'assa-foetida. Ninnin remplit les tasses en lorgnant l'invitée. Il savait qu'il l'effarouchait et il y prenait un plaisir évident. Gabriella attendit que tout le monde eût goûté au café avant de porter la tasse à sa bouche. Nadeige n'avait rien perdu de son manège ni de sa suspicion. «Tu es très intelligente, ma petite Gabriella. Tu as un bon ange avec toi.» Nadeige avança à petits pas et s'agenouilla devant elle. «Est-ce que

tu permets que je regarde ta main?» «Mais... pourquoi?» «Pour te dire ta vie, laisse-toi faire. Il m'arrive de voir dans le passé et même dans le futur.» «C'est peine perdue, je ne crois pas. Pas un traître mot de tout ça.» «Fais-moi confiance, tu ne le regretteras pas; je ne te demande pas de croire. Même mon fils n'y croit pas, tu vois», gloussa-t-elle en regardant la photo accrochée au mur. De guerre lasse, Gabriella lui tendit la main droite. Nadeige lui fit signe qu'elle voulait la gauche. Elle y jeta un bref coup d'oeil et s'en fut vers sa chaise en murmurant des paroles kabbalistiques, comme une sourde mélodie bourrée de tristesse. Gabriella, incrédule, sirota son café avec un sourire fourbe sur les lèvres. Sor Amélie s'esquiva dans la cuisine, car elle avait horreur des prémonitions. Elle préférait de loin les cérémonies vaudou dehors dans la cour, sous le fromager mystique. À la pleine lune. Dans ces moments, il était bon d'entendre dans les cruches sacrées les voix lointaines venues de l'Afrique ou d'une zone néante. Les voix des esprits bons qui parlaient encore le langage des chrétiens-vivants.

Alors que sor Amélie était toute à ses réflexions, Nadeige psalmodia sentencieusement: «Tu es du genre angoissé, toujours sur le qui-vive. Mais il y a pire... Aïe, aïe, mon enfant... Quelqu'un veut ta mort. Je n'arrive pas à voir qui c'est. Une chose est sûre, cette personne a de l'ambition et de la suite dans les idées.» Elle s'arrêta un instant, un doigt devant la bouche, puis continua les yeux mi-clos comme si elle était incapable de les garder ouverts. «Tu avais un frère jumeau. Il est...» «Pourquoi AVAIS?» sursauta Gabriella. «J'ai dit: AVAIS? Oh! excuse-moi. Ma langue se fourche parfois en parlant, tu sais. Le jury n'en tiendra pas compte, bégaya-t-elle avec une ironie amusée. Aussi, il y a deux mois de ça, on a failli te zigouiller tout près de chez toi. Surveille-toi mon enfant! Ton ennemi est tenace. Il a déjà un mort à

son actif. Prends garde à toi. Ah! j'ai comme l'impression qu'on va se revoir. Tu comprendras en temps et lieu. On ne bouscule pas la vie, c'est elle qui nous bouscule. Va, belle déesse! Prends garde à toi!» «Rappelle-toi, en temps et lieu», ajouta-t-elle en regardant tour à tour l'icône de la Vierge noire et la photo du jeune homme.

Gabriella se sentit retournée, vide, comme projetée hors du temps, dans l'oubli d'elle-même. Au vrai, elle mourait d'inquiétude. La précision des informations que l'étrangère avait révélées ne pouvait être le fruit du hasard. Gabriella n'y croyait pas. Il devait exister un lien entre cette femme et l'assassin qui l'avait poursuivie. Il y avait sans nul doute chez cette personne ce je-ne-sais-quoi de surnaturel capable de donner la poisse à n'importe qui. Une Diablesse en latence, voilà ce qu'elle était. Gabriella remercia la maisonnée avec grands renforts de politesse et se sauva.

Dans la rue, elle héla un taxi en maraude et se lova sur la banquette arrière. Elle avait le cafard. Non, elle avait peur! La peur était dans ses tripes, battant à l'aigu son tam-tam d'effroi et de désarroi. Son coeur, machine à arrêter le temps, à arrêter la vie, cognait dans sa poitrine à petits coups syncopés comme le martellement d'un marteau, à fleur d'enclume.

4. Les erreurs de mon père

LA PRIME ENFANCE. Gabriella traversa à foulée ample le vestibule aux murs tapissés de peintures naïves. À mesure qu'elle avançait, des bouffées de fleurs odoriférantes lui montaient au visage. En effet, dans la grande cuisine qu'elle traversait à l'instant pour aller se préparer un café, des plantes rares s'épanouissaient dans des vases polychromes, longeant les coins de murs avec une volubilité champêtre. La lumière, qui les baignait et qui les rendait si attrayantes à la vue, sortait crue par des fenêtres oblongues qu'on avait installées à même le toit. Le trille des oiseaux dans une orchestration merveilleuse se faisait entendre par intervalles, annihilant le ténu chuchotement de l'intérieur. En vérité, cette enceinte semblait respirer le calme et la plénitude des endroits de villégiature.

Bien calé dans sa chaise, la tête penchée sur son bol de soupe, le père Messidor regardait sa fille à la dérobée. En voyant sa mine contristée, il jugea qu'elle n'avait pas passé une bonne nuit comme il l'avait espéré. Du revers de la main, il essuya sa bouche tout en émettant des soupirs de résignation. Bien que ses traits se fussent durcis et qu'il semblât maintenant préoccupé, on décelait dans son regard une lueur d'insouciance. Son visage bouffi parvenait à dissimuler quelques rides, de sorte qu'il était difficile de lui donner un âge véritable. On devinait qu'il n'était plus jeune, mais l'air fanfaron et noceur qu'il arborait en public suffisait pour laisser croire le contraire. Ce grand échalas, à la démarche d'un dandy à la retraite, était un exportateur de café et de cacao officiant à Milot, près du Cap-Haïtien. Il

connaissait tout le monde. Ou pour être plus précis, tout le monde le connaissait.

On le devinait vicieux. On le savait plein d'entregent à l'endroit des jeunes filles. Aussi passait-il ses après-midi sur le boulevard à reluquer la géographie de ces demoiselles. Connaisseur, il accordait une attention particulière à la cambrure de leurs reins. Car c'était par là, disait-il, qu'on détectait le gonflement du désir féminin avant qu'il ne devienne plaisir. Ces diablesses, à peine sorties de la puberté, venaient se déhancher devant lui. Elles prenaient un malin plaisir à le faire saliver. Et il salivait, tel un saint-Bernard au soleil, en voyant passer devant son mufle ces jolis corps outrageusement galbés.

Ne pouvant résister, il lui arrivait de leur offrir de l'argent pour échange de services exécutés, tantôt dans une chambrette, tantôt dans sa voiture. Avec le temps et surtout grâce à ses largesses, il avait rassemblé autour de lui une véritable cour d'amour où jeunes d'hier et belles d'aujourd'hui venaient butiner son miel. Celles qui l'avaient sousestimé, avaient appris sur le tard de quel bois il se chauffait. Sa réputation de don Juan généreux n'était plus à faire. Il était devenu une marchandise très convoitée, voire très prisée dans les milieux où le chat faisait la grasse matinée à longueur de journée dans le réchaud. Des mères ambitieuses, durant les jours de vaches maigres, promenaient devant lui leur petite dernière dans l'espoir de l'estourbir d'amour. C'était à celle qui réussissait la première à le sortir des griffes de sa femme légitime. Ah, c'était de bonne guerre.

Les mauvaises langues disaient qu'il n'était jamais parvenu à conquérir une femme sans faire étalage de son porte-monnaie. Physiquement il n'avait rien à offrir, financièrement il avait tout à donner. Car il pouvait acheter une bonne partie de la ville sans crainte de dilapider sa fortune. Son sens des affaires, dans le temps où le commerce avec l'extérieur était florissant, lui avait valu une bonne assise dans le forum des riches. Voici l'homme qui avait engendré Gabriella, la fille la plus convoitée de l'île.

Aujourd'hui, un observateur étranger aurait pu croire qu'il menait une existence comblée, sans tare et sans tache. Pourtant, depuis la mort de sa première femme, et surtout avec l'arrivée de Rita Moscova sur son échiquier, sa vie semblait prendre un autre parcours. Le mauvais sort avec son carosse de malheur s'était arrêté devant sa porte avec l'intention de lui ravir ce qui lui restait de plus précieux au monde: ses enfants.

Le père Messidor ne perdait pas de vue sa fille. Celle-ci portait à sa bouche une tasse de café. La vapeur embuait à demi son profil. Il attendit qu'elle y eut goûté avant de lui parler. «Alors, tu t'es bien remise de ton accident, ma belle. Tu as l'air en pleine forme, plus radieuse que jamais. J'ai toujours su que tu étais une femme forte», dit-il un rien badin, car fidèle à sa nature il aimait prendre les choses à la légère quelle qu'en soit la gravité. « Tu sais très bien que je ne suis pas si forte que ça, papa. Comme si on pouvait s'habituer aux accidents! Tu dis ça pour m'encourager. C'est bien gentil de ta part. Mais la réalité est toute autre», rétorqua-t-elle avec un sourire contraint qui disparut aussitôt.

Gabriella n'appréciait guère la façon dont son père réagissait devant le malheur. En effet, Léonce, en bon vivant, tirait toujours le meilleur parti d'une situation. Devant un accident grave, il remerciait la providence, dissertant à loisir sur ce qui aurait pu arriver de pire. Il était du genre à dire: «Je suis aveugle, mais j'ai mes oreilles pour entendre et mes jambes pour marcher.» Si plusieurs mettaient cette attitude sur le compte d'une certaine sagesse acquise avec l'âge, Gabriella néanmoins considérait cela comme de la lâcheté déguisée. Un refus de voir la réalité en face.

Pourtant, durant son enfance, l'excessive désinvolture de son père revêtait un charme particulier à ses yeux. C'était bien avant qu'elle ne soit au courant de ses turpitudes. À cette époque, elle lui vouait une admiration sans borne et sans équivoque. Il était son héros, celui qui savait inventer mille pitreries pour les faire rire, elle et son frère jumeau. Elle ne comprenait pas les reproches dont sa mère l'accablait sur sa naïveté et sa trop grande générosité. Entre autres, Jeanine Messidor supportait mal les machinations que des cousins éloignés de son mari mettaient trop souvent en oeuvre pour profiter de ses largesses. L'un d'entre eux, supposément très malade, avait réussi à lui soutirer une rondelette somme pour une opération aux États-Unis. Et le soir même, un ami de la famille avait aperçu le quidam en train de cuver son vin dans une taverne, à Vertières. «Tu vas nous ruiner! Tu ne peux même pas voir qu'on essaye de te rouler», s'était écriée Jeanine lorsqu'elle en avait été informée. Sous l'emprise de la colère, elle avait pris ses enfants et s'était prestement réfugiée chez une tante pour quelques jours. À la longue, les querelles de plus en plus fréquentes au sein du couple, affectèrent les enfants. Les incessantes réprimandes dont Léonce était l'objet finirent par le rendre vulnérable à leurs yeux. Gabriella éprouvait pour lui une sympathie

particulière. Un impérieux besoin d'être toujours près de lui. Elle se mit à le suivre dans ses déplacements, ce qui lui permit de s'initier très tôt au monde des affaires. À douze ans, la tenue des livres de compte n'avait plus de secrets pour elle. Plus tard, elle prodigua à son père de judicieux conseils qui l'aidèrent à consolider son entreprise. Elle avait été une fille gâtée, toujours accrochée aux basques de son paternel. Ce n'était pas pour rien qu'on la surnommait la petite morveuse à son papa. Celle qui se prenait pour la science infuse, la Vénus noire née de l'écume des vagues.

Avec le temps, elle était devenue très réservée et discrète, fuyant la foule comme si elle était porteuse d'une calamité en gestation.

Les voisins jaloux avaient pris l'habitude de dénigrer sa famille. Ils colportaient que son père avait trouvé une jarre contenant des pièces d'or dans son grenier. Et que c'était de cette façon qu'il avait pu se tirer d'affaire alors que d'autres commerçants étaient acculés à la faillite. La rubrique populaire - qui ne s'en laissait pas conter sans mettre son grain de sel - était allée jusqu'à mentionner que le vieux avait pris un contrat ferme avec le Diable. Une commère, donnant à son imagination un tour destructeur, avait prétendu voir sortir de chez lui, à l'angélus de minuit, un homme bicéphale dont la hauteur dépassait facilement les trois mètres. «C'est pour le moins étrange», murmurait-on de lieu en lieu. Les flâneurs sur les murets l'avaient surnommé l'homme-jarre. D'autres, pour se moquer de sa grande taille, l'avaient carrément baptisé le roi-de-minuit. À les entendre cancaner, Léonce Messidor était un vrai suppôt de Satan en terrain libre. La rumeur, comme une traînée de poudre, avait vite envahi la ville. La maison des Messidor était devenue un lieu de pèlerinage où les aigris, hommes et femmes en

proportions égales, venaient maudire le créateur - Dieu ou Diable- pour avoir donné santé et beauté aux riches. Aussi répandaient-ils devant leur porte des graines d'orgeat tout en psalmodiant des exorcismes.

Très longtemps, Gabriella avait été le point de mire des envieux. Le calice dans lequel ils déversaient leur fiel comme si elle était responsable de leur déveine. Une fois, en allant à la plage de Rival, les *viejos* taciturnes, sous les vérandas patinées par le temps, avaient cessé de mâchouiller leurs chiques et avaient giclé en sa direction de longs jets de salive, en signe de dédain. Pour eux, elle faisait partie des spoliateurs qui les avaient oubliés dans les *bateys* en République dominicaine. Ceux qui ruinaient le pays et qui allaient s'installer en douce dans les blanches contrées de bombance.

En ces temps de chagrin et de tyrannie, la méchanceté avait germé en force dans le coeur des gens et les avait rendus acâriatres. Nul ne pouvait prévoir leur réaction.

Durant cette période de persécution, au sortir de l'école, une maquereille hargneuse lui avait lancé aux pieds son broc de pisser. La hardiesse aidant, elle lui avait crié à la cantonade: «Ton père a donné ta pauvre mère en gage pour conserver sa jarre. C'est de l'argent pourri, ma fille. Toi et ton frère jumeau, vous ne perdez rien pour attendre! Profitez-en pendant qu'il est encore temps! Le Diable n'oublie jamais ceux qui mangent dans sa main, aïe, aïe.» Toutes ces malédictions étaient agrémentées de rires salaces et vulgaires qui avaient longtemps résonné dans sa tête comme un écho malsain. Et Gabriella, pour ne pas se laisser abattre, avait fait fi de ces rumeurs qui

prenaient leur source dans la fabulation. Ah! On était au pays du réel-merveilleux. L'imagination pouvait continuer de rêver...

Et cette antipathie flagrante que lui vouaient ses concitoyens, avait fait naître en elle une morbide sensation de persécution, à jamais présente. Il lui avait fallu s'affubler de nippes et de jeans pour passer inaperçue, pour se mettre au diapason. Jamais elle n'aurait cru que la hargne des envieux se serait changée un jour en décret de mort. Il y avait fort à parier qu'on ne la laisserait pas tranquille de sitôt. Elle se prit à réfléchir à ce qu'elle allait faire... à ce qu'elle allait devenir. Lui restait-il seulement une planche de salut dans ce pays de chiens enragés?

En ce moment, dans les yeux de Gabriella, hurlait un grand désespoir. Le père Messidor y lut un appel dont le sens lui parut évident. «On a de la peine, moi et Rita. On ne s'en serait jamais remis s'il t'était arrivé quelque chose», continua-t-il tout en espérant le support verbal de sa femme.

En face de lui, sur une chaise en osier que décoraient des coussins fleuris, la maîtresse de céans posait avec grâce. La tête en l'air comme pour mieux dominer ses sujets. C'était une belle dame aux afféteries de poule jaboteuse. Ses cheveux bouclés, tombant en cascade, encadraient son visage rond. Ses lèvres étaient pulpeuses et provocantes. Ses dents blanches, très espacées, brillaient de vice et de malice. Elle ne semblait pas écouter ce que son mari disait. Elle se contenta de glousser un «oui» désinvolte tout en éclaircissant sa gorge. Gabriella la dévisagea avec une moue de dépit. Parfois, il lui arrivait de penser que sa belle-mère la détestait, comme les autres dans la rue, et lui vouait une haine amère, sournoise. Elle frissonna à l'idée que le monde

entier était contre elle. «Papa, je ne peux pas continuer à vivre dans l'incertitude. Il faut que tu fasses quelque chose, je t'en prie. Je suis à bout de souffle. Je me demande même combien de temps je pourrai tenir sans craquer. À bien y penser, je ferais mieux de partir d'ici. Aller dans un endroit plus sûr où les droits de l'homme existent. Retourner au Québec, là où j'étais avant. J'avais la tranquillité, la paix. Je ne sais pas ce qui m'a pris de revenir dans ce pays de cannibales. Je commence à en avoir marre. Je devrais partir, n'est-ce pas? Ce serait mieux ainsi», fit-elle en un souffle. Le père Messidor avait vite changé de mine. Il l'arrêta d'un geste de la main: «Ne prends pas les choses sur ce ton, ma belle. Je vais faire remorquer ta voiture et t'en commander une autre si c'est ton désir. Tu ne vas pas partir encore une fois. L'immigration tue. C'est la plus terrible des maladies. Ce n'est pas une solution. Et puis tu as une bonne position à la banque. Je ne m'en remettra pas si tu pars. Puis zut, j'ai besoin de toi.» «Et moi dans tout ça? coupa Rita tout en mordillant un bout de pain grillé. Je ne compte pas pour toi mon Nounours? Ta fille est assez grande pour prendre ses décisions et mener sa vie comme elle l'entend. Tu ne vas pas la chouchouter jusqu'à cinquante ans, tout de même.» «Te mêles pas de ça, veux-tu?» interposa-t-il avec un mélange d'autorité et de douceur. On aurait dit qu'il soupesait ses mots avant de parler à sa jeune épouse, comme s'il avait peur de la blesser.

Gabriella, visiblement tendue, garda le silence, le menton appuyé dans la paume de la main. La voix de Rita monta en crescendo dans une bousculade de mots et d'onomatopées. Elle ne l'entendait pas. Elle ne voulait pas l'entendre. Rita parlait dans le vide comme toujours. Pour rien. Gabriella était devenue soucieuse, comme prise dans les franges d'un rêve diurne. Elle n'avait pas quitté son père des yeux. À travers lui elle réveillait son passé. En

effet, elle était tenaillée par une idée fixe qui sommeillait en elle depuis la prime enfance.

«J'ai vu sa jupe rouge disparaître derrière la porte vermoulue comme une étoile filante. Marité se cache parce qu'elle ne veut plus jouer avec nous. Gabriel est fâché contre elle. Depuis qu'elle a ses quatorze ans, elle se croit une grande fille. Elle ne nous aime plus. Moi, je l'aime Marité, comme une grande soeur. La grange a englouti son corps menu. Papa la suit, au pas de course. Il regarde partout, aux aguets. Il éteint sa pipe en la cognant sur le talon de sa botte. Il regarde encore dans notre direction, sans nous voir. On dirait qu'il s'en va jouer à cache-cache avec Marité. Il n'a aucune raison de jouer avec elle. Papa est trop vieux. Après tout, c'est notre amie à moi et à Gabriel. Pourquoi veut-il toujours jouer avec Marité? Un papa, c'est fait pour jouer avec les mamans. Ma mère est toute seule et mon père ne joue plus avec elle. Il la boude. Et elle est triste, ma maman. Papa se baisse pour entrer dans la grange, pour être seul avec Marité. C'est pour ça qu'il ne veut pas que je joue avec elle. Il dit souvent que Marité est une petite dévergondée qui peut me corrompre. Je ne l'écoute pas parce que je sais qu'il ment.

Gabriel part en courant vers la grange. Il ne m'attend pas. Je lui crie: «Gaby, Gaby». Il me fait signe de me taire tout en regardant par un interstice. Je l'imites...

Papa pousse Marité sur le tas de foin. Marité rit à pleines dents. J'entends sa voix claire, son rire en cascade. Papa lui remet quelque chose qu'elle enfouit dans son soutien-gorge. Elle a l'air contente. Marité soulève sa robe et papa se met à ronchonner en elle comme un cochon. Marité pousse des

hurlements. Papa lui fait du mal à Marité. Papa va vite et semble hors d'haleine. Pourquoi fait-il ça? Marité crie de plus en plus fort. Papa a failli la tuer. C'est pour ça qu'elle ne veut plus jouer avec nous. Et pourtant, elle dit qu'elle a peur de papa. Et pourtant, elle semblait joyeuse et peinée. Je ne comprends pas. J'ai l'impression qu'on frappe à tout rompre quelque chose sur ma tête. Je suis partie en pleurnichant. Gabriel se moque de moi.

La mère de Marité la cherche partout. Je sais où elle est, mais je ne dirai rien. Elle se fait du mauvais sang. Une phrase fluette s'échappe de sa bouche noire, édentée: «Qu'est-ce qu'elle a à vagabonder dans les champs? Marité ooh! Marité, ooh!»

Papa revient en sifflant. Ma mère le dispute, le menace de retourner en ville. Elle lui crie des injures. Je mets mes mains sur mes oreilles. J'entends quand même. J'entendrai toute ma vie en écho leur chicane d'adultes qui ne s'aiment plus. «J'en ai marre d'un mari fugueur qui ne pense qu'à culbuter les jeunes filles. Tu n'as aucune morale Léonce. Tu as des enfants, toi aussi. Alors, cesse d'agir comme une bête. Tes enfants paieront pour tes erreurs. Crache en l'air...»

Maman nous a ramenés en ville ce jour-là, dans notre villa à Carénage. Elle jure de ne plus remettre les pieds de son vivant sur la plantation de Milot.

Je pleure, je pleure car je ne reverrai plus Marité.»

L'horloge du salon sonnant la demie de six heures l'éloigna de ses rêveries. Elle éprouva un trouble apparent. Un choc. Léonce se leva et se pencha pour

l'embrasser. D'un geste furtif elle écarta sa joue, car elle le savait incapable d'émotions profondes. Un vague sentiment de déception l'envahissait face à cet homme qui ne s'était pas toujours bien comporté envers autrui. «Mon petit papa est un goujat», se répéta-t-elle intérieurement. Cette main, aux veines saillantes qui caressait à l'instant ses cheveux, était entachée de sang, de sueurs de paysannes abusées. Cette main-là avait été cruelle et lâche. Peut-être l'était-elle encore? Sa gorge enrouée laissa échapper: «Laisse-moi, je t'en prie!» «Je te promets que je trouverai celui qui t'emmerde. Et ce jour-là, je le tuerai de mes mains», grommela son père sans conviction. «Oublie ce que j'ai dit, papa. Tu n'as rien fait pour Gabriel lorsqu'on l'a arrêté alors je ne vois pas ce que tu pourrais faire pour moi. Tu veux toujours nous entourlouper avec ton air charmeur de bonimenteur. Tu remets tout à la Saint-Sylvestre comme on remet à plus tard une messe. Les choses sérieuses perdent leur sens à tes yeux. Tu banalises tout avec un rien de regret. Comment veux-tu que je te croie. Comment veux-tu que je te prenne au sérieux, mon cher papa. En fait, tu ne penses qu'à toi. Gabriella s'arrêta de parler. Ses mains balayèrent le vide comme pour donner de l'emphase à son discours. Puis, dans un dernier geste de lassitude, elle abdiqua, baissa les bras et se dirigea vers le salon. «Oublie tout ce que je viens de dire. Il est grand temps que je me prenne en main. Tu ne m'entendras plus parler de mes problèmes. Parole d'honneur!»

Elle en voulait à Léonce avec toute la force de sa mémoire. Rien ne pourrait complètement le réhabiliter à ses yeux. Et pourtant quelque chose de très fort lui disait qu'elle l'aimait encore.

La prison du Cap, décembre 1980

UN NOM FÉTICHE. J'étais en train de somnoler lorsque le commandant Jean-Bart et le gendarme Massillon firent irruption dans ma cellule. Une flopée de coups d'une rare violence tombaient sur ma tête ainsi que sur mes côtes. Je perdis toute notion du temps. Pantin désarticulé, je délirais. Je me tordais de douleur. Je hurlais. J'appelais au secours au grand dam du gendarme qui n'arrêtait pas de cogner. Recroquevillé sur moi-même, je psalmodiais sans rime ni raison un nom qui m'était venu à l'esprit. J'étais à demi évanoui. Le sol petit à petit s'éloignait de mon corps. Tout chavirait. J'étais en lévitation. Pendant mon évanouissement, j'eus l'étrange sensation de pénétrer dans un royaume de paix où le silence n'en finissait pas d'enfanter d'autres silences. Je croyais que l'horloge qui marquait le temps, qui marquait ma vie s'était tue. Intérieurement, je ressassais le nom d'une femme que j'aimais en secret et que j'avais perdue de vue. J'entr'aperçus la personne invoquée. Une silhouette divinement gracieuse, à pas feutrés, venait vers moi. «C'était!..» Ma voix resta bloquée dans ma gorge. «C'était elle!..» Mon passé, mausolée de souvenirs, me revenait en force, plein de séquences posthumes. Il me semblait qu'on m'enveloppait dans une toile d'une blancheur liliale. Une grande douceur tombait du plafond, comme si l'Éternel, dans un élan de miséricorde, s'était avisé de me venir en aide. Quelque chose d'une indicible béatitude était suspendue au-dessus de moi et remplissait l'air d'une aura de magnificence. J'étais transi de sueur, abasourdi de joie, de souvenirs opiacés, de paysages inconnus, de lieux jamais visités mais familiers. Mon instinct me disait que j'étais en train de mourir. J'avais l'impression que l'espace et le temps se confondaient, se dissolvaient, s'anéantissaient. Plus rien ne me retenait. C'est à croire que je

transitais entre deux mondes, à la charnière de la mort: là où l'âme attend le grand traversier pour l'éternité. Dans mon ascension, je voyais le geôlier me frapper à l'aide de son bâton. Il frappait, frappait sans pitié. Encore et encore avec ses pieds. En vain, car je ne ressentais aucune douleur. Avec ma voix retrouvée, je scandais enfin un prénom: «GA-BRIEL-LA!» Elle m'était apparue comme un mirage sur une eau calme. Son image était claire, d'une netteté hallucinante. J'en étais fasciné, voire ébloui d'émerveillement.

La vision était belle, enivrante. Plus vraie que nature. À la demesure de mes espérances. Elle était d'une beauté sublime. Étrange! Elle avait un diadème sur la tête. Tout en elle me faisait songer à l'icône de la Vierge noire que j'avais donnée en cadeau à ma mère, un matin de la Toussaint. Elle me tendait la main avec insistance. Je m'accrochais à elle avec espoir. Ma tête était légère. La vision était belle. Elle avait annihilé mon mal d'un seul tenant. Les bêtes de l'Apocalypse qui me démolissaient étaient chassées par elle d'un simple geste de la main. Puis tout s'effaça. J'eus la sensation qu'elle lâchait ma main et que je dérivais en chute contrôlée. Je sentis quelque chose entrer en moi d'un coup sec. Je perçus, parmi d'autres bruits, un chuintement d'os et de chairs broyés. Grands dieux, je me trouvais à l'étroit dans mon corps, dans ce corset difforme qui, déjà, ne me seyait plus. Elle s'était enfuie en me ramenant à la vie. Se pouvait-il que la mort ne voulût pas de moi? Une voix solennelle - qui n'était pas la sienne - me sortit de ma rêverie. Elle disait, comme pour répondre à ma question: «Va, retourne d'où tu viens, parmi les vivants. Tu vivras pour elle. Tu la mérites.»

5. Les bestioles de la nuit

La prison du Cap, octobre 1983

ECCE HOMO. L'homme est couché à même le sol, tout recroquevillé en boule, en chien de fusil. On le voit à peine. Il fait très noir. Une noirceur d'encre qui tire sur le mauve. Une noirceur de ténèbres. L'homme semble être à l'étroit dans sa cellule. Une vieille cellule de style colonial aux gonds rouillés. L'homme bouge. Il est en vie. Dans ce royaume de noirceur, on perçoit des taches luisantes qui courent sur les murs comme des petites étoiles à portée de la main, par grappes. Ce sont les coléoptères; ils font un bruit irrégulier. On dirait des étincelles qui éclatent, qui crépitent tic, tec, tec. Ils agressent le silence. Tic, tec, tic. Ils disparaissent dans leurs trous en vitesse lorsque l'homme bouge. Oui, on entend son souffle rauque, celui d'une bête piégée râlant au ras du sol. Une bête enragée ayant dans le corps une forte dose de mort-aux-rats. La mort est dans sa voix. La mort l'habite, l'étripe. Elle ronge ses tripes à coups d'incisives, par intermittence. Elle râpe sa vie et l'épuise à regrets. L'homme râle, il marmotte. Il égrène en pure perte ses dernières syllabes. Tout bas. Des syllabes lasses qu'on entend à peine hélas, des syllabes recluses et confuses, évidées de tout espoir de devenir verbe. Ses lèvres sont exténuées de fatigue. Elles ne sont que deux morceaux de chair noirs qui persistent à défier le sort. L'homme bouge. Il semble perdu dans les limbes d'un rêve sans fin où il doit lutter pour sa vie. Il se retourne en geignant. Il entre en lutte avec quelqu'un. Ses poings meurtrissent le sol. Les blattes filent en chassé-croisé, un feu d'artifice dans le ciel de la cellule d'une immonde beauté. L'homme halète par degrés. Il

quitte son rêve en sursaut. Le vide de la nuit l'enlace et le calme. Ses yeux voguent à la dérive dans le vide, cherchant dans son asile un signe de vie. Une bouée de sauvetage. Il frotte son nez. Un remugle d'urine et d'humidité le ramène à la réalité. Il essaie de se relever en s'appuyant au mur. Il est faible. Ses jambes flageolent. Ses muscles perdent de la vigueur. Quand même, il réussit à se mettre debout. Il est tout ombre. Une ombre qui s'embourbe à chaque pas dans la mélasse de ses propres excréments. Une ombre qui ondule sur le mur comme un géant voûté, courbant l'échine pour ne pas heurter le plafond. L'image est faussement déformée. En fait, l'homme est de taille moyenne avec des épaules démesurément larges. Soudain il se retourne, des dizaines d'yeux le guettent, l'observent, l'entourent. Ce sont les rats. Ses frères des bas-fonds qui veillent sur lui. Il est sûr que quelqu'un les commande à distance. L'homme trouve la force de sourire. Il aime étrangement la compagnie de ces bestioles aux yeux argentés. Des yeux coquins qui semblent appartenir à des êtres doués d'intelligence. Yeux argentés qui hypnotisent. L'homme les fixe. Il lui est difficile de se soustraire à cette emprise. Derrière ces reflets argentés, quelqu'un qu'il connaît le regarde et l'appelle de sa voix lointaine: «Frank. Frank.» C'est celle de sa mère. «Frank, réveille-toi! Sors de ta léthargie. Ton calvaire achève. Bientôt, tu sortiras de la prison. Je ne peux plus me soumettre au silence des sages. Je t'ai donné la vie; je crois que je te dois la liberté. Tu t'enfuiras à la première occasion venue. Je m'occuperai du reste. Ne cherche pas à comprendre, car il n'y a rien à comprendre. Va! suis ta route d'instinct, elle est déjà tracée. Mes yeux s'embrouillent, s'empourprent éteints, de toute pitié, de toute piété. Réveille-toi! Tu es mon petit Lazare d'ores et déjà ressuscité des limbes.» L'homme s'est assoupi. Il reprend encore une fois le chemin des songes. Les yeux des ténèbres se sont éteints.

Les rats ont disparu. On entend seulement un bruit lointain, comme un écho... Ecce homo!...

LA CELLULE. Dans cet espace enténébré, Frank Dolcé, sorti d'un demi-sommeil, se réveilla aussitôt, non sans jeter des coups d'oeil rapides dans toutes les directions. Il avait l'impression qu'on l'épiait. Que des yeux l'observaient. C'était tout simplement une vague sensation. Il était tout seul maintenant, sans ses compagnons d'infortune qui peuplaient naguère ce cachot exigü. Seul, perdu dans un nuage de pensées dont sa léthargie était auréolée, il lui vint de songer à ces bruits qui ne laissaient point de trêve à l'oreille. Cela lui procurait en revanche un mélange indéfinissable de réconfort et d'effroi. Une fugitive émotion, comme celle que ressentent les hommes abrutis par le malheur. Il eut un haut-le-corps et se surprit d'avoir pu éprouver quelque chose. Son cerveau, machine indestructible, était en éveil et essayait de livrer à ses membres une cargaison d'espoir, ultime viatique qui donnerait un peu d'aplomb à son âme fatiguée. Il dirigeait sa vue de droite à gauche, cherchant dans la pénombre un point sur lequel il poserait son regard. Pour divertir son ennui. Pour se cramponner à une bouée de sauvetage.

L'atmosphère était pesante. C'est à croire que l'air pénétrait très mal par la seule fenêtre qu'on devinait et qu'on ne voyait pas. Frank respirait lourdement, le souffle stertoreux, pareil à une vieille femme dont les poumons, par un caprice de l'âge, remplissent mal leur fonction. Le périmètre dans lequel il se trouvait était presque vide. Une natte effrangée par des années d'usure couvrait à moitié le sol hérissé de pierres et de matières fécales. Les murs hostiles, marbrés à souhait de moisissure,

dégageaient une humidité de rigole, au grand plaisir des rats dodus et des ravets lustrés qui disputaient au dernier des prisonniers un sordide empire, exécré des humains.

Il y eut un arrêt dans le temps, pendant lequel on entendit un hourvari de cris apportés par l'écho, en provenance du corridor adjacent. C'étaient les rats qui festoyaient, heureux de ne pas avoir de compte à rendre à personne. Alors, elles criaient, criaient, ces bestioles de la nuit, tapageuses et fanfaronnes comme des enfants polissons. Elles se tenaient sur les pattes d'en-arrière et frottaient celles d'en-avant avec des petits mouvements rapides de rongeur. Elles faisaient songer à des êtres lilliputiens tout de noirs vêtus s'en allant à une quelconque procession funèbre. On eût dit qu'elles présageaient un malheur. Un malheur imminent. Un malheur en suspens. Un malheur à venir. Par un artifice de l'imagination, Frank se mit à croire qu'elles marmottaient, qu'elles ânonnaient des syllabes inintelligibles dont la sémantique ne lui échappait pas vraiment. Dans un effort de volonté, il s'interdit de traduire ce message cauchemardesque qui avait en tous points la consistance de son rêve de tout à l'heure. Était-ce vraiment un rêve? Dans l'état où il se trouvait, il lui était difficile de dissocier le vrai de l'insolite. Mais il avait la ferme conviction d'avoir entendu la voix de Nadeige. Il remonta le collet de sa vareuse pour y enfoncer son cou tandis que ses mains prenaient machinalement la direction de ses poches au fond desquelles il serra les poings comme pour éprouver sa force. Au bout d'un court instant, il inclina la tête comme s'il eût trouvé dans le désordre de sa pensée une idée généreuse capable de le divertir. Ne serait-ce que pour lui faire oublier, l'espace de quelques minutes, qu'il était enfermé vivant dans un tombeau de briques. Des images d'enfance vinrent s'échouer sur l'abrupt sentier de ses

souvenirs. Et il ferma les paupières pour jouir des délices de ces moments perdus:

Cette femme filiforme, haute sur pattes, au derrière qui retrousse jusqu'au dos, c'est ma mère. J'aime la regarder. Elle m'amuse; elle me fait rire. Elle me cajole de sa main furtive; gant de velours sur ma tête crépue, me gratte le cuir chevelu. Je la regarde avec attention en surveillant tous ses gestes, à la loupe. Je sais qu'elle m'aime et je me sens en sécurité. Son parfum de musc qui répand à perpète son odeur lorsqu'elle est absente me rassure. Elle marche sur la pointe des pieds. On dirait qu'elle va s'envoler pour aller rejoindre les nuages. Elle me fait penser à une gazelle aux aguets, une guêpe en éveil qui ne cesse de bourdonner autour d'un pot de fleurs. Elle est toujours occupée, ma mère. Et je la regarde sans cesse. Elle a des yeux noirs qui brillent dans la noirceur, des cils longs comme des branches de palétuvier. Un sourire perpétuel qui laisse croire qu'elle est toujours de bonne humeur, même quand ça va mal. Son visage rayonne en masse la joie de vivre. Elle n'est pas comme madan Saint-Armand qui a toujours la mine basse, même si elle semble toujours sourire. Je ne veux pas que ma mère reparte en Jamaïque ou à Porto-Rico et me laisse encore avec elle. Je veux rester avec ma mère pour toujours. Me blottir contre elle, sentir son coeur battre contre ma tête. Et qu'elle me dise: «Dors mon petit, le crabe est dans le gombo». J'aime entendre son rire saccadé. J'aime voir ses dents blanches emboîtées l'une sur l'autre, comme des petits dominos. Elle est belle, ma mère.

Parfois, elle danse toute seule, ma mère. Son corps léger est un brin de paille au vent, tourbillonnant dans le vide, dans le désir. Son corps frôle le vent de

l'insouciance. Elle se tord de rire et de vertige. Je ne sais pas pourquoi elle rit. La lumière du jour fait briller le satin de sa peau, velours noir, damassé de pores granulés. Elle tremble de frisson, chatouillée par un vent de fin d'après-midi qui s'attarde entre sa jupette. Il échevelle ses cheveux où était piqué un crayon qui tombe sur le sol. J'ai envie d'aller le ramasser, mais je me retiens car elle pense que je dors.

Devant sa table de travail, elle fredonne une chanson que je ne connais pas. Elle coupe des morceaux de tissu pour en faire des robes, des jupes noisette, orangées, violette. J'aime entendre le ténu froufrou des tissus entre ses doigts. Elle les défripe et les repasse, s'attardant sur chaque pli. Elle chante en gardant les dents serrées. Les interstices de ses lèvres laissent paraître des épingles. J'ai peur qu'elle ne les avale et meure. Je crois que les mères sont éphémères comme des fleurs, n'est-ce pas? Elle s'assoit tout en me jetant à la dérobée un sourire de joie. Je feins toujours de dormir. J'aime ces moments où le bonheur semble s'arrêter pour nous saluer avec honneur et respect. Je perçois le bruit des pédales de la Singer qui mange le cachemire, le tergal, la mousseline. Elle se lève tout d'un coup; elle ne se tient pas en place. Elle est comme une guêpe, ma mère. Elle butine de tissu en tissu durant le jour.

Le soir, elle s'enferme dans la petite chambre et parle à des êtres que je ne vois jamais. Elle a coutume de murmurer, de crier dans des langues que je comprends pas. Souvent des gens viennent la voir et s'engouffrent dans cette chambre. Une chambre sans lumière qu'elle referme à double tour derrière elle. Elle n'a jamais voulu que j'entre là-dedans. Elle m'a dit qu'un jour je comprendrais sans qu'elle n'ait besoin de m'expliquer quoi ce soit. Un enfant

finit toujours par tout savoir. Et elle m'a gratté les cheveux comme elle avait coutume de faire.

À l'école, mes amis m'agacent, me crient des noms. Ils disent que ma mère est un Garou, une Galipote, une Zobop. Ils disent même qu'elle vole le soir pour aller chercher l'âme des enfants. Jamais mes amis ne sont venus chez moi, de peur que ma mère ne les mange. Et ma mère est si gentille: elle ne ferait pas de mal à personne. Je ne veux pas qu'on dise du mal d'elle.

Jeune, je la défendais, je me battais mais je succombais toujours sous le poids du nombre. Sauf mon ami Guy Lopez qui ne m'a jamais laissé tomber. On était toujours ensemble, de l'élémentaire jusqu'au secondaire. On étudiait ensemble. On allait partout dans la ville à bicyclette chercher des bandes dessinées, des Bob Morane. À l'adolescence, la Fossette nous accueillait, nous faisait honneur de son bol de gengeole¹. Là, on savait taquiner les filles de joie, car on était fanfarons. On pêchait par excès de virilité. On s'amusait d'un rien. Guy me parlait sans cesse des soeurs Montlouis de la rue 21. Elles étaient dans notre classe, au collège Raymond Gracia. Et moi, en retour, je lui parlais souvent de Gabriella Messidor. Il me tapait dans le dos pour me dire que je rêvais en couleur. Me proposait de tenter ma chance avec Lyne Montlouis. Je me bouchais les oreilles puisque Gabriella me revenait toujours en mémoire. Elle me hantait. De façon rémanente, je la voyais debout dans une vaste contrée verdoyante. Tout de blanc vêtue avec un bandeau africain sur la tête, elle chantait. Elle chantait une chanson en vogue. Celle de Françoise Hardy: «Tous les garçons et les filles de mon âge...» Des oiseaux

1. Gengeole ou béga: bouillon aphrodisiaque très épicé.

et des tambours l'accompagnaient. Des gens en grand nombre l'applaudissaient. Mais quelle voix merveilleuse! Celle d'un Ange. Visiblement, je rêvais en plein jour. Je rêvais d'elle. Un rêve impossible à rattraper...

Les vacances d'été arrivaient, sonnant leurs grelots de joie pour les jeunes qui étaient amoureux. Pour moi, c'était le bruit d'un infernal glas. Un bruit mat qui annonçait la fin d'un temps. Un passage à vide. Septembre me trouvait morose et triste. Je devais aller étudier à Port-au-Prince au lycée. Guy était déjà parti rejoindre sa mère à Chicago.

Deux mois plus tard, il m'écrivait pour me dire qu'il avait vu Gabriella embarquer sur Air Canada. Grands dieux! l'immigration avait déjà commencé ses ravages. En cette année-là, j'avais cessé de rêver et de rire. Je lisais et relisais comme un fou Les souffrances du jeune Werther.

6. Le commandant

CLAUDIUS NÉRON. Hervé Jean-Bart s'habillait devant son miroir. De ses deux mains, il aplatissait des restants de cheveux sur son crâne luisant. Il sentait peser sur lui le regard de sa femme qui le détaillait, béate d'admiration. Il aimait sentir sa présence. Son sourire, à peine sorti du sommeil du juste, l'émoustillait. Il contempla l'épure de son corps quadragénaire à travers son chemisier de tulle. Jamais femme n'avait fait sur lui autant d'impression. Elle était assise en fakir sur un lit à baldaquin et soupirait d'aise en regardant autour d'elle. Au vrai, Ketty Jean-Bart était heureuse, heureuse comme une chatte dans un réchaud de cendre tiède. Tout dans cette maison décorée de délicats lambris répondait à ses attentes. Au fait, elle habitait dans un musée, son chez-soi à elle situé à Ducroix, à flanc de montagne. Une espèce de bunker touffu d'arbres, presque inaccessible aux curieux. Deux dobermans dressés pour tuer patrouillaient la propriété jour et nuit. Elle avait mis un peu d'elle-même dans tout cela. Elle avait commandé expressément de Turquie des tapis que des artisans locaux avaient posés à grandeur de demeure. Les meubles Art Déco importés d'Italie donnaient la réplique à ceux de Chine figués en d'éloquents arabesques. La chambre conjugale attenante à la salle de bain se terminait en arcade par une baie vitrée. Elle n'avait qu'à ouvrir la porte donnant côté jardin pour respirer au lever du jour le parfum des rosiers et des myosotis. Le baiser de son mari l'éloigna de ses rêveries matérialistes. De grosses lèvres charnues musardaient sur son cou. Elle était chatouilleuse la Ketty et riait de sa voix cristalline. Elle lui rendit son baiser tout en ajustant sa cravate. Ses gestes avaient ce quelque chose de lascif et de félin qui pouvait adoucir le plus

terrible des machos. Tout en louvoyant, elle lui dit avec un fort accent parisien: «Tu ne seras pas en retard pour dîner, chéri. La bonne va nous préparer du lambi aux noix d'acajou.» Au moment où Jean-Bart allait sortir, le téléphone sonna. Ketty se roula sur le lit et décrocha le récepteur: «Oui, allo! Yes mister, hold on a second», fit-elle en tendant le combiné à son mari. «C'est qui chérie?» «Steve Schultz», grimaça-t-elle avec dédain. «Yes... The plane is coming tonight... Yes, yes... As well as the deposit... Good. We can't talk too much on the phone. I'm on my way...» Jean-Bart frotta ses deux mains et embrassa à nouveau sa femme et s'en fut. «Ah! ce fieffé pédé. C'est un malade. Il causera ta perte, tu viendras me le dire un de ces quatre», gloussa-t-elle comme quelqu'un qui parle en dormant. Ketty était ailleurs. Elle avait du vent dans les voiles et tanguait de l'autre côté de l'océan. Elle pensait aux emplettes qu'elle faisait chaque mois à Miami, aux grands *Shopping Centers*, aux dancings huppés, à son club de tennis. Enfin à toutes ces bonnes choses qu'offrait une grande ville industrialisée et déshumanisée. Une ville quand même où la misère, en bon enfant, jouait à cloche-pied dans les HLM. Ces buildings de béton où on apprivoisait le malheur à coups de subventions. Un malheur caché, encadré, qui absolvait la conscience de tout remords. Un malheur différent de celui qu'elle connaissait dans les îles: un malheur en béquilles, un malheur qui blessait la vue. Un malheur bossu, gangrené de maladie qui traînait dans les rues, au hasard de l'itinérance. Un malheur qui avait la main tendue à longueur de journée et qui répétait comme un leitmotiv: «La charité s'il-vous-plaît-pour-l'amour-de-Dieu.»

Ketty était lasse de voir ces clochards qui l'accusaient des yeux, qui refusaient son obole. On aurait dit qu'ils faisaient exprès pour obstruer la

rue, pour venir se fracasser sur sa Mercedes comme des éphémères amoureux de lumière. Elle avait bien dit à Jean-Bart de nettoyer la ville, de parquer ces vauriens en campagne. Au pire, de les noyer en haute mer par temps de cyclone. On aurait mis tout ça sur le compte de la calamité. Mais Jean-Bart n'écoutait pas. Il faisait la sourde oreille. Il avait d'autres chats à fouetter: «J'ai des dossiers prioritaires, chérie. Ça viendra, ça viendra», avait-il coutume de répéter.

Fatiguée de cette situation, de constamment heurter son regard à la mendicité criante, Ketty avait fait construire une maison de luxe à Tampa Bay, en bordure de mer. Là était la véritable vie. Sa vraie vie. Miami était devenue sienne. Sa chose à elle. Elle y allait souvent pour oublier son arrière-pays. Pays délavé par la misère, érodé de tout espoir. Pays noirci de déboires et brûlé à vif de vicissitudes. En somme, une terre de chagrin, oubliée du reste du monde. Cette terre infertile qui ne savait enfanter que des cyclones et des fléaux, elle n'en voulait pas. Elle rêvait de vastes étendues, de contrées fabuleuses où galopaient en toute liberté des étalons dressés. Elle rêvait de jardins stylisés où fleurissaient à foison dahlias, muguets et bégonias. Elle rêvait de gazons luxuriants sur lesquels des hommes en maillot frappaient avec une tige de métal une petite balle blanche. Elle rêvait de grandes autoroutes, rien que pour le plaisir de voir filer côte à côte Jaguar, BMW et Alpha Roméo, non sans leur cortège de gens heureux au parler nasillard. Elle rêvait de voir devant les grandes vitrines des magasins, les femmes en bikini, bronzées à l'excès. Comment pouvait-elle oublier leur démarche sautillante, leur cul arqué et fier comme des bêtes qu'on parade devant des acheteurs de marque. Comment pouvait-elle oublier leurs sourires radieux, leurs regards pleins de vice et de caprices. Ce paradis blanc était vraiment

fait pour elle. Trois fois, elle renia son pays. Loin d'elle, pour l'amour de Dieu, l'image des mulets fatigués ahanant sous une forte charge de charbons. Loin d'elle, les allées de pissenlits, de chèvrefeuilles et d'orties dans les jardins empoussiérés. Loin d'elle, les petits commerces aux façades tristes. Loin d'elle, les tap-taps tarabiscotés voyageant des Nègres au visage raviné de misère. Pour Kitty Jean-Bart, le mystère de la vie était en Floride. Trois fois, trois fois, trois fois, elle renia son pays. Pays de tempêtes tropicales et de fléaux à retardement. Pays de maux incurables. Elle n'en voulait pas. Grands dieux, non! Elle voulait voir d'autres choses à longueur d'année: les plantations de maïs à perte de vue, les orangeries, les gentlemen-farmers en jeans, buvant de la Budweiser devant leur *Pick Up* rutilant et tout et tout. Comme à la télé. Une vraie vie quoi!

Kitty était heureuse de sa réussite. Elle et Jean-Bart se complétaient admirablement. Ce n'était pas pour rien qu'ils étaient ensemble depuis vingt ans. Même si ce n'était pas l'amour fort, l'amour fou, l'amour véritable, il restait avec l'âge et l'habitude ce grain tenace qu'on appelle affection. Soudain, elle mordilla sa lèvre inférieure, non de rage mais d'appréhension. Souvent elle se demandait si son bonheur allait durer. Elle craignait qu'une autre femme ne vienne lui ravir son mari. La compétition était forte sur cette terre de désœuvrés. Et les femmes en rut, mignonnes à souhait, cavalaient dans les rues comme des vautours à la recherche d'un homme en or. «Le mien, il est à moi et je le garde», cria-t-elle à un interlocuteur invisible. Elle se consola à l'idée qu'une telle catastrophe ne lui arriverait pas. Il y avait tout de même un bon Dieu quelque part.

Et elle se mit à resonger à Hervé Jean-Bart qui pour elle n'avait pas vieilli d'un iota. Elle aurait juré que le temps n'avait eu sur lui aucun effet. Quel morceau d'homme! Son homme. En fait, le commandant détestait l'acharnement des années sur son corps. Il s'imposait d'effroyables séances de musculation pour contrer la mauvaise foi de la nature qui l'acculait au mur de la vieillesse. Rien n'y faisait. Sa bedaine, en bon comptable, dénonçait avec arrogance ses cinquante ans d'abus alimentaires et de débauches orgiaques. Quel morceau d'homme! Son homme. Il avait les joues poivrées de points noirs, souvenir d'une acné dévastatrice. Sur son visage, une moustache finement taillée était déposée. Il affichait en permanence un rictus amer par lequel s'exprimait toute la méchanceté que son corps pouvait contenir. Jean-Bart prenait un cuisant plaisir à exagérer les caractéristiques de sa grosse personne pour se donner un air bourru. Il en résultait une expression de théâtrale condescendance. En s'attardant sur son visage de ruffian, un oeil curieux aurait remarqué qu'il mâchouillait sans cesse du coin des lèvres un bâton d'allumette.

Hervé Jean-Bart était toujours en tenue de service, au grand dam de Ketty qui aurait aimé le voir en maillot et en baskets. Pantalon et chemise kaki, chamarrée de décorations, dues à son grade de haut commandant, paraient son corps. Un revolver à crosse de nacre, de style 45, pendait à sa gauche. Il portait une cravate noire qui donnait la réplique à ses bottes de même couleur. Il marchait les pieds entrés par en-dedans, avec une souplesse naturelle à tendre la jambe droite toujours plus loin en avant, dans le dessein de donner à sa démarche une finition chaloupée; ce dont il n'était pas peu fier. On ne voyait que très rarement ses yeux chassieux puisqu'ils étaient toujours cachés derrière ses lunettes de soleil. La lisière de sa casquette

cachait son front, si bien que nul ne pouvait lire ses intentions. N'eût été ce tic nerveux qui traversait ses lèvres par intervalles irréguliers, on aurait juré qu'il était fait de marbre ou d'une matière plastique. Ce visage chafouin reluquait sans cesse de droite à gauche, toujours sur le **qui-vive**, prêt à dégainer son joujou meurtrier.

Quel morceau d'homme! Son homme. Sa vie était règlementée par une propension au sexe, à l'alcool et au vaudou. Jamais il ne manquait une occasion pour honorer avec force bacchanale son dieu protecteur: le matois Linglessou Gaïdé. À celui-ci, il demandait des faveurs terrestres telles le pouvoir et l'argent. Les colporteurs de nouvelles disaient qu'un péristyle était dressé dans sa prison pour ses cérémonies de magie noire. Que pendant ces moments, on sacrifiait non des cochons mais des prisonniers. Tout cela tenait des rumeurs et de la fabulation, car nul détenu n'était jamais ressorti vivant des griffes de Jean-Bart pour en témoigner. Comme il n'y avait jamais de fumée sans feu, les êtres épris de prudence faisaient attention pour ne pas se trouver sur sa route. Quel étrange spécimen! On médissait sur son compte. On disait des vérités sur la façon dont il terrorisait la ville. On parlait de sa cruauté. On dissertait sur son côté psychopathe. De porte en porte, on postillonnait sur son illicite trafic de drogues et d'organes. On s'interrogeait sur son club de filles vierges que dirigeait une tenancière dominicaine du nom de Lucia Maria. On concluait d'emblée que le commandant était une marmite de fer-blanc capable de bouillir en plein jour des chrétiens-vivants. Tous ceux qui avaient commis l'imprudence de croiser le fer avec lui en avaient eu pour leurs frais. Riches et pauvres n'aimaient pas le contrarier, de peur d'attiser son courroux. Les intellectuels s'amusaient à l'appeler Claudius Néron, car, comme ce dernier, son despotisme n'avait d'égal que sa folie.

Lors des réunions littéraires et scientifiques qu'il finançait généreusement, il prenait grand plaisir à parler de Britannicus et de Vercingétorix qu'il lisait en bandes dessinées. On l'invitait plus par peur que par respect. On le félicitait pour sa mémoire d'éléphant, «d'ordinateur», corrigeait-il en frottant d'une main alerte son colt qui ne le quittait jamais. Les flagorneurs riaient en lui donnant des petites tapes dans le dos. Les coriaces aigris de la bêtise humaine se retiraient discrètement, lui laissant toute la place.

Quel homme ce Jean-Bart! Il était à lui seul une énigme. Car personne ne connaissait vraiment son origine. Il était comme bien d'autres un enfant de la rue, sans domicile fixe, condamné à errer de bivouac en bivouac. Un être sans acte de naissance, inconnu des archives. Au demeurant, un produit de l'insconscient collectif. On disait même qu'il avait été nourri comme Romulus et Rémus, non par une louve, mais par une chienne. L'imagination des gens suppléait au manque d'informations et en avait presque fait un être mythologique. À l'école de la vie, il avait été voué à la risée et aux taloches de ses camarades d'infortune. Ces derniers n'avaient pas prévu qu'un être si misérable allait un jour accéder au grade de commandant. En revanche, les religieux, qui sur le tard s'étaient occupé de cet orphelin, lui avaient prédit un brillant avenir. En effet, cet enfant de putois avait un quotient intellectuel au-dessus de la moyenne. Et c'était au tournant de l'adolescence que s'était développée en lui une bouture amère, une envie de puissance, la folie des grandeurs surtout. Un compagnon de bamboche, Vilner Carbone, exportateur de plasma sanguin à l'étranger, l'avait tout de suite mis sur la piste de la fortune rapide. La graine de délinquance qui germait déjà en lui l'avait conduit dans l'armée. Sa poigne et sa méchanceté en avaient fait un homme redouté. Son plus grand plaisir était de trancher à la machette les

doigts des suppliciés. De simple lieutenant, il fut vite promu commandant dans l'arrondissement du Nord. On lui donna droit de vie et de mort sur tout ce qui bougeait, les bêtes y compris.

Jean-Bart était fier de contribuer à la puissance des Duvalier. Il était surtout fier d'avoir côtoyé les grands commandants en provenance d'Amérique latine et d'Afrique. Lors de leurs entraînements annuels à Guantanamo, subventionnés par les États-Unis, ils s'étaient juré le mors aux dents, de mener la vie dure aux communistes jusqu'aux derniers. «Ces gerbes de rénégats ravagent sous cape la Caraïbe et ont pour chef le mal aimé Fidel», plastronnait Jean-Bart en frappant son thorax. Dans son coin d'île, avec les pouvoirs qui lui étaient conférés, il avait promis aux Américains de faire un grand nettoyage. Il était malheureusement un diable d'homme à prendre au sérieux. Quel morceau de spécimen! C'était l'homme de Ketty. Elle l'adorait à mourir...

Ce matin, au coin de la rue 21 le père Messidor surveillait quelqu'un. On voyait à peine sa tête tant la grosse *Wagoneer* semblait avaler son corps menu, aussi fin qu'une silhouette de bambou. De temps à autre, il se redressait pour observer à l'aide de ses jumelles les allées et venues des clients de monsieur Chung. Sur un carnet il griffonnait des notes. Il était 7h30 quand il vit Jean-Bart débarquer de sa *Range Rover* d'un rouge alizarine, d'un rouge de sang caillé qui blessait la vue tant elle brillait de rutilance. Le père Messidor inhala deux bouffées de sa pipe. Une âcre fumée obscurcit sa vue. Il balaya le vide de sa main avec nervosité. Chaque matin,

avait-il remarqué, presque à la même heure, Jean-Bart s'arrêtait chez le Chinois pour s'approvisionner en cigarettes. Ce faisant, il ne manquait jamais d'écouter les rodomontades des chômeurs matutinaux. Aussi, il aimait voir leurs gestes obséquieux, leurs regards pleins d'égards envers lui. Tout cela pour entrer dans ses bonnes grâces. Ces resquilleurs à la petite semaine n'avaient aucune personnalité et il les haïssait. Selon sa philosophie, depuis la naissance, le destin de l'homme était tracé à l'encre noire: une encre indissoluble et ineffaçable. Une encre de distinction, discriminante. Une encre qui se changeait en sang et qui serpentait les artères avec suprématie. Une encre de gros calibre, globuleuse, rouge et blanche. Une encre guerrière qui mettait du feu dans les entrailles et qui faisait basculer la vie dans le vide de la grande ou de la petite existence. Au demeurant, s'il existait des petits, c'était tout simplement dans le but de rendre la vie des grands plus agréable. Un point, c'est tout. Ce n'était pas de sa faute si la nature était cruelle. «Que les philanthropes, les humanistes et leurs respects des droits de l'homme se le tiennent pour dit», pensait-il. Lui, il s'en était lavé les mains depuis des lustres. D'ailleurs, il n'avait de compte à rendre à personne.

On s'esquivait pour le laisser passer. On se renseignait sur sa santé. On lui faisait des compliments non sur la grosseur de sa bedaine, mais sur son allure sportive. Il les remerciait de la main comme Néron du haut de son amphithéâtre, avec dédain. Des va-nu-pieds essayaient à grands renforts d'exagération la carrosserie de son tout-terrain. De biais, ils le regardaient, espérant un petit quelque chose: «Dégagez, bande de vauriens, vous savez très bien que vous n'aurez rien de moi. Nourrissez une corneille et elle vous crèvera les yeux si elle a l'opportunité.» Prenant l'insulte pour une

plaisanterie, tous riaient d'un rire faux et gras. Un rire jaune qui avait le pouvoir d'entraver la peur.

Le commandant tourna l'ignition et fit crisser ses pneus. Il se rappela subitement qu'il avait rendez-vous avec Steve pour préparer la livraison de ce soir. Le père Messidor nota d'une main tremblante dans son calepin 7h35. Il le feuilleta page par page et remarqua que Jean-Bart se présentait aussi chez Chung le mercredi à 8h30. Il se dit intérieurement «tant mieux», car à cette heure-là les rues étaient presque tranquilles. Il possédait maintenant toutes les informations pour mettre son projet à exécution. Mais aurait-il la force d'aller jusqu'au bout? Son coeur, avec ses vellétés de lâcheté, allait-il tenir le coup? Une telle entreprise demandait du courage et il était loin d'être l'homme de la situation. Depuis sa dernière conversation avec Gabriella, il éprouvait du remords de n'avoir pas agi plus tôt. Insidieusement elle l'avait incité à réparer un oubli, à venger son frère. Et il s'était senti obligé de faire quelque chose. Il ne pouvait plus revenir en arrière. Comment l'aurait-il pu alors que la machine destructrice de Jean-Bart continuait son oeuvre de malheur et menaçait à présent sa fille? «Qu'a-t-elle fait pour mériter un tel acharnement? Pourtant, Gabriella autant que je sache ne s'est jamais mêlée de politique. Veut-on s'en prendre à moi en attaquant mes enfants, tonnerre de Dieu?» rumina-t-il avec désolation. Vraiment, au train où en étaient les choses, Léonce ne pouvait plus revenir en arrière. Jean-Bart méritait la mort pour avoir fait disparaître son fils. Un tel acte ne pouvait rester impuni. D'autant plus qu'en se débarrassant de lui, il était presque certain que Gabriella serait hors de danger. Avec rage, il se mit à maudire ce pays où les militaires s'arrogeaient le droit de disposer à leur guise de la vie des gens.

Le visage en sueur, les tempes bourdonnantes d'idées assassines, le père Messidor démarra sa voiture à son tour et quitta les lieux.

7. Un troupeau de transhumants

L'ATMOSPHERE DU PAYS. Nadeige Dolcé laissa sa machine à coudre Singer pour se diriger vers la porte. Elle venait d'entendre des bruits inhabituels en provenance de la rue. En deux temps trois mouvements, elle se trouva sur le perron à côté d'autres commères qui déjà péroraient en sourdine les nouvelles fraîches de la soirée. La nuit était presque tombée. L'horizon baigné de clair-obscur parlait de la grande bataille que livrait dame noirceur aux derniers rayons du soleil.

Au loin une procession d'hommes efflanqués, vêtus de cotonnade bleue, griffée de trous, déteinte par l'usage, s'amenait en cadence militaire. Ils s'en allaient d'est en ouest vers la caserne des Volontaires de la sécurité nationale. Nadeige, en fixant ses lunettes sur le bout de son nez, reconnut en cette horde de loqueteux les macoutes de Duvalier fraîchement recrutés des campagnes avoisinantes. Elle eut soudain un mouvement de saisissement, comme si elle venait d'apercevoir une tripotée de monstres hideux. Ses lèvres marmottaient des patenôtres avec une frénésie de paralytiques au pied de sainte Anne. De la foule assemblée pour la circonstance montait un rauque bourdonnement, comparable à celui de la marée annonçant l'arrivée d'un cyclone.

Les miliciens de la sécurité nationale paraient en sifflotant sans conviction un air guerrier. Ils étaient armés de pics, de bâtons, de machettes et d'instruments aratoires. C'étaient, en réalité des gueux de paysans qui, fatigués de trimer dur sur les plantations de canne à sucre, avaient décidé de

rejoindre la clique de bébé Doc. C'était au pays d'Haïti par ces temps de vaches maigres un choix honorable. Leurs visages d'acajou étaient sans expression, griffonnés de rides de misère. Quand même, ils étaient fiers d'être parmi ceux qui tenaient le bâton par le bon bout. Leur pauvreté était si lourde à porter qu'ils étaient prêts à tout afin de parvenir au sommet. Là où l'argent coulait à flot. S'ils marchaient ce soir, c'était par espoir. Le désir impérieux de ne plus retourner sur les plantations contrôlait leurs mouvements. Dans ce grand abattoir qu'était la cité du Cap-Haïtien, un métier de boucher les attendait et ils étaient grisés d'une gloire intérieure. Eux qui jadis tuaient gratuitement poules, cabris et cochons pour rendre service à un voisin bienveillant, étaient maintenant décidés à tuer sans remords des chrétiens-vivants pour corriger leur destin et effacer leur passé atroce. Dans un muet discours, ils remerciaient celui qui les avait conduits dans cette sarabande de résurrection.

Le grand Duc des macoutes, Robert Étienne, suivait à la lettre la philosophie de papa Doc. Lors du recrutement, il choisissait ses sujets selon un curriculum vitae bien précis. Préférence était donnée aux illettrés, aux laids, aux frustrés et aux orphelins dont le carnet de santé était sans reproche. Aussitôt arrivés à la caserne, on les prenait en charge. On les secouait ferme pour posséder leur *petit bon ange*.¹ Sans âme et défunt de leur conscience, ils étaient corvéables à volonté pour les besognes sanguinaires. Pendant plusieurs jours, ils étaient privés de nourriture. Mais moulu agrémenté de tapisquettes et de piments-boucs était le seul repas qu'ils connaissaient, les premiers temps. Ils se devaient de rester debout sans geindre et dormir à la

1. C'est le côté spirituel de l'être. Le *gros bon ange*, par opposition, est son côté physique.

belle étoile par temps de pluie. Ce faisant, commençait ad nauseam un lavage de cerveau. On pointait du doigt la société responsable de leur sort. Un haut-parleur accroché à l'encoignure d'une fenêtre voyageait des messages haineux à chaque cinq minutes. Il disait en decrescendo: «Méfiez-vous des bourgeois, des mulâtres, des communistes et des intellectuels». Après trois mois de durs entraînements, on les débarrassait de leurs hardes. Un uniforme bleu, courtoisie du manufacturier Acra et Fils, parait leur corps endurci. Des armes rutilantes, une pintade en broche, une besace de paille ainsi qu'un foulard écarlate achevaient de compléter leur apparence. Des lunettes de soleil, qu'ils devaient porter en permanence même le soir, cachaient leurs yeux rougis. On leur interdisait de rire en public. Un grincement de dents était préférable à toute forme de gentillesse. La dureté dans les gestes était obligatoire. Toute dérogation à cette ordonnance était sujette au mieux à une révocation, au pire à l'emprisonnement. Du premier coup de baguette, on éliminait sans quartier les faibles. Ces derniers, frappés par les aléas du sort, allaient grossir la bande de parias qui poussaient à foison en-dessous du pont Hyppolite, en bordure des bidonvilles improvisés. Les durs, certes, résistaient. Ces quidams au foulard rouge devenaient haut les mains les «bois campés», les chiens méchants mis en laisse pour l'état. Et au son de la voix qui les avait dressés, toutes griffes dehors, ils étaient prêts à de viles bassesses: soit à couper les têtes ou à brûler les *cayes*.² Envers et contre tous, on les avait changés en bêtes...

2. Maison.

D'une main vigoureuse, la droite, le grand chef des tontons macoutes faisait tournoyer sa mitraillette dans les airs. À ce signe, les macoutes répétaient en chœur: «La mort à ceux qui n'aiment pas le président. La mort, oui.» Le meneur de jeu s'appelait Robert Étienne. Bébert pour les intimes.

Grand, élancé, beau mâle de l'île, il n'avait pas assez de son membre viril pour *koker*³ toutes les femmes de la ville. Bébert était bien habillé, un vrai catalogue de mode pour ceux qui s'y connaissaient en haute couture. Une impression de fausse dignité émanait de sa personne. Tout en muscles avec à peine un soupçon de ventre, il en imposait. D'une cruauté raffinée, il ne laissait jamais percevoir ses émotions. Fin renard, avec son sourire cabotin, on avait peine à croire qu'il pouvait faire du mal à une mouche. D'aucuns disaient que c'était un homme terrible. D'autres croyaient qu'il était capable des plus grandes douceurs. Il était pour les macoutes ce que Hervé Jean-Bart était pour l'armée.

À l'instant, il marchait à reculons en surveillant dans ses rangs tout signe de fatigue et de nonchalance. Roulement de caisses, ronflement de trompettes accompagnaient les pas de ceux qui ne savaient pas garder la cadence. Robert lorgnait le mouvement des jambes de ses sujets. Triste cinéma! Les plus chanceux portaient des bottes déchirées, des souliers en loques qui laissaient paraître leurs orteils ferrés. Les autres, plus défavorisés, nu-pieds qu'ils étaient, marchaient en boitillant. Les tessons de bouteilles que les enfants avaient répandus sur la chaussée les obligeaient à avoir une démarche d'ivrognes. Démarche d'êtres malingres. Démarche de canards blessés. Par

3. Faire l'amour, baiser.

une méchanceté de la nature, un clair-obscur venait baigner leurs visages, mettant à jour les sillons de leurs joues mal labourées par le hersage de la laideur. Leur regard était absent, projeté dans la mémoire d'un temps révolu. Un curieux perspicace aurait remarqué que leurs lèvres avaient le noir parcheminé des prunes bouillies. À l'instant, une nuée de mouches attirées par l'appât des mauvaises senteurs tournoyaient dans les airs, sur leurs têtes à qui mieux mieux. Sans respect pour cette race. Et dans leur passage hâtif, elles bourdonnaient d'obscurs présages, dessinant par la courbure de leurs vols une étrange arabesque. On pouvait entendre à des lieux à la ronde leurs rauques vrombissements. D'emblée, ceux qui croyaient en Dieu et qui craignaient le Diable se signaient avec componction. Dans leur coeur, en vérité, il n'y avait aucune place pour la pitié ni pour le pardon. Ce qu'ils ressentaient en fait n'avait pas de nom. C'était tout simplement un son rauque, un mugissement innommable sorti tout droit des entrailles, du tréfonds des tripes, avec espoir de devenir mot. Un mot inédit, greffé de rage et claquemuré de haine.

Bébert était vert de colère et surtout de honte. «Ils vont voir ce qu'ils vont voir. Ils feraient mieux de retourner sur leurs terres cahoteuses», pensa-t-il. Puis il se consola à l'idée que dans trois mois, ils seraient méconnaissables. «Mes amis, regardez-les passer et gardez pour vous vos paroles de pitié. Aujourd'hui, ils ne valent pas l'obole d'une prière, mais demain, ben oui, ils vous feront pleurer!»

Des rires épars fusaient. Les gosses insoucients se bidonnaient. En plein milieu de la rue 7 Espagnole, un albinos fanfaronnait sur un monocycle. Un chat, avec un rat dans la gueule, traversa la rue en courant. En haut, sur le

balcon en face de chez Nadeige, le bourgeois Sanchez prenait le vent en contemplant le spectacle gratuit de la vie haïtienne. À gauche, devant une fenêtre en déshérence, une dame fière jouait du lorgnon d'une main arrogante, comme pour remonter le courant d'une lointaine aristocratie. Toute la piétaille du terroir - des *mazinflins*⁴ à qui l'on n'aurait pas donné le bon Dieu sans confession - était là et en mettait plein la vue aux caméras que tripotaient les zouaves de la *National Geographic*. Un goût amer montait à la bouche de Robert. Il appela son aide de camp d'un claquement de doigts : «Fais taire ces petits cons. Et pis, débarrasse-moi des autos qui traînent dans les parages. Pronto, pronto.» «À vos ordres mon chef.» Le milicien virevolta et s'en fut à pas de course. Il ne demandait pas mieux que de faire un peu d'exercice viril, car il commençait à s'emmerder. Il tapait à grands coups de crosse de fusil sur le capot des voitures. Hardi comme les petits Nègres sots de son calibre, il s'en donnait à coeur joie. «Déplacez les autos. Je veux voir la rue blanche, hurla-t-il, grisé de son pouvoir et de la mission qu'il avait à accomplir. Sinon, vous pouvez dire adieu à vos voitures. Et que ça saute! Je n'ai pas toute la soirée devant moi, bande d'imbéciles. Dites à vos enfants de fermer leur gueule s'ils tiennent à leurs os...»

Il eut pour réponse un hourvari de chahuts qui sembla lui déplaire. Noirci de colère, il se retourna et fit semblant de frapper au hasard sur quelqu'un. En voyant venir la crosse du fusil et ne sachant sur quelle tête elle allait tomber, la foule recula en désordre. Le petit homme, satisfait de l'émoi qu'il venait de semer, contint son geste, non sans chercher des yeux celui ou celle qui oserait défier son autorité : «Vous avez foutre de la chance aujourd'hui. Hum,

4. Coupe-jarrets.

hum!...» cracha-t-il sur un ton de goguenardise. Son regard se posa sur une dame qui était adossée à une *Jeep Wagoneer*. Elle faisait songer à une paysanne qui a eu la chance d'épouser un homme fortuné; et, qui malgré ses habits extravagants, ne parvient pas à se défaire de son attitude rustique. L'aide de camp s'arrêta pour la saluer avec révérence comme s'il se fut agi d'une personne de haute importance. «Mes respects, mes excuses, madame Moscova, bégaya-t-il. Je ne vous ai pas reconnue. Je...» Elle l'interrompit net d'un geste condescendant de la main. Puis, après avoir évalué toute la frayeur qui se lisait sur le visage de l'apprenti-macoute, elle se contenta de dire: «Fais attention, mazette! Regarde bien, la prochaine fois, où tu mets les pieds. On se comprend!» Elle avait prononcé cette dernière phrase en serrant les dents. «Oui, madame Rita, ça ne se reproduira plus», fit-il les paupières baissées tout en se maudissant intérieurement d'être tombé sur la dulcinée de Robert.»

En vitesse, on s'empessa de déplacer les voitures, car il ne fallait sous aucun prétexte déranger les serviteurs de l'état dans l'exercice de leur fonction. La foule, disciplinée mais curieuse, s'alignait sur les trottoirs en bancs serrés, prête à s'envoler comme des oiseaux effarouchés au moindre bruit suspect. Elle regardait, incrédule, ce troupeau de transhumants que l'instinct de survie dirigeait vers les pâturages à défricher, des contrées à découvrir, des maisons à démolir et des cités à anéantir. Sur leur chemin, ils allaient piller et voler: matelas, armoires, frigidaires, télévisions et objets de luxe. Tout ce qui pouvait se vendre et procurer de l'argent en vitesse serait confisqué. Sur leur chemin, ils allaient laisser cadavres et débris de cadavres. Sur leur chemin, des veuves aux larmes immortelles hurleraient la disparition d'un être cher. Les sempiternels pleurs des marmailles orphelines résonneraient à

l'aigu, en pure perte. En vain. Comme à l'accoutumée dans leur sillage, des blessés par centaines, plus chanceux dans la déveine, seraient laissés pour morts. Les plus malchanceux seraient enterrés vivants dans des citernes abandonnées en bordure de mer, puis brûlés avec un peu de mazout au hasard de la méchanceté. Après leur passage, ils laisseraient hardes, oripeaux et détritrus. Cendres et sang coagulé sur fond de deuil. Une hécatombe, vraiment.

Outre les enfants qui ne respectaient ni l'hiver ni l'été, nul individu d'âge mûr ne se hasardait à quitter les lieux. Des espions pourraient les accuser de boucher la milice. Venant des bouches cousues, les soupirs remplaçaient les rares paroles échangées. La rue, vidée de ses voitures et de ses bicyclettes, était d'ores et déjà prête à accueillir ceux qui n'avaient jamais participé à aucune guerre et qui se prenaient pour des héros de la révolution.

Le groupe de commères du voisinage, Amélie LaForce, sor Nelson et madan Saint-Armand, s'étaient agglutinées devant la porte de sor Nadeige comme des fourmis sur un morceau de sucre. Elles avaient l'habitude de dire ce qu'elles pensaient, à voix basse certes, mais elles savaient aussi parler haut et fort lorsqu'il le fallait. Ce soir, Nadeige n'avait aucunement l'intention de jouer aux martyrs. Elle voulait à son tour rendre coup pour coup en utilisant une arme millénaire qui avait maintes fois fait ses preuves. «Ils vont en voir des rats. Je vais leur en foutre une peste carabinée dans les viscères. Crois-en ma parole!» jeta-t-elle à la cantonade. «C'est le commencement de la fête», renchérit sor Amélie en éclaircissant sa gorge. «Un régiment de sanguinaires en si grand nombre en plein dimanche, j'aime vraiment pas ça. Tu me comprends, Nadeige», gloussa madan Saint-Armand en lui clignant un œil

complice. «On n'est pas sortis de l'auberge, ajouta sor Nelson en arrondissant ses épaules. Je sens qu'il y aura un couvre-feu dans les quarante huit heures.» «Notre tranquillité d'esprit n'est pas pour bientôt, continua madan Saint-Armand. Au moins, mon filleul va être libéré. Aïe, aïe, les rats! Ils vont en avoir plein les tripes, foutre-tonnerre!»

Voilà l'atmosphère qui régnait dans le pays en ce 29 octobre 1983. Nadeige avait les yeux extatiques d'où irradiait, par instants, une lueur ardente. Celle d'une sibylle attendant un mot d'ordre devant les portes de Lucifer. Au vrai, elle réfléchissait; elle affûtait ses ergots en attendant le grand combat sous le péristyle sacré. Éclairée par une lumière intérieure, elle sut que l'heure de sortir son fils de prison était arrivée. Elle devait se mettre à l'ouvrage sans perdre de temps: sinon il serait trop tard. «Ce soir, dit-elle en aparté à madan Saint-Armand. Je viens de sentir les VIBRATIONS que j'attendais, les bonnes. C'est ce soir ou jamais!»

8. Les funestes cargaisons

UNE MACHIAVÉLIQUE AMBITION. Il était 9 heures lorsque la *Range Rover* du commandant arrêta chez le médecin Steve Schultz. C'était une maison coquette de style colonial, mais de construction récente qui répondait au goût du propriétaire. Elle était entourée par une véranda en bois travaillé, tout de blanc peinte, ce qui ne manquait pas de rappeler une architecture louisianaise. De chaque côté de la maison, des lilas, des tilleuls et des chèvrefeuilles enjolivaient le décor. Sur la pelouse fraîchement rasée, les grillons et les criquets avaient déjà commencé leur concert.

Ti-Steve, comme on le prénommait, était justement assis sur les marches d'escalier, en train de fumer. En voyant Jean-Bart, il écrasa son mégot du talon et engloutit son fume-cigarette dans sa poche. Puis il dévala l'escalier en sifflotant. Ce jeune homme avait le visage doux, vestige d'une bonté d'enfance que l'âge achevait de ternir dans le vice. Aux traits d'une délicatesse douteuse, s'ajoutait le timbre de la voix, tantôt nasillard tantôt aigu, comme si deux âmes disputaient dans ce corps frêle le droit de s'exprimer en même temps. Il avait la fastidieuse manie de remonter une mèche de ses cheveux derrière l'oreille gauche, non sans ce geste tremblotant qui faisait songer à une femme d'une précieuse banlieue. Jean-Bart lui tendit une poigne ferme qu'il accepta. Par précaution, il retira sa main aussitôt, de peur qu'il ne la lui applatisse dans un excès de virilité. «Maudite brute, tu ne changeras donc pas», fit Steve avec un rire entrecoupé. Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'il sentit dans son dos une haleine animale. Il se

retourna en vitesse et vit deux paires d'yeux qui brillaient dans la noirceur. C'étaient ceux des deux dobermans, compagnons de chasse que le commandant traînait habituellement lorsqu'il allait faire une transaction le soir. Ti-Steve ne les avait pas remarqués en entrant dans le tout-terrain, car Jean-Bart avait éteint les lumières d'intérieur afin de se payer la tête de son freluquet partenaire. Sous l'effet de la surprise, un cri fluët s'échappa de la gorge de Steve Schultz. Ses deux mains balayèrent le vide en faisant de petits gestes risibles, efféminés. D'une comique exagération. Jean-Bart riait de bon coeur comme ces êtres polissons qui aiment jouer des tours. Mine de rien, comme à chaque fois qu'il en avait l'occasion, il prenait un malin plaisir à se foutre de la gueule de son protégé d'outre-mer. Ce faisant, il pesa sur l'accélérateur et démarra. « Ce sont mes chiens, fainéant. Il n'y a pas de danger quand je suis là. Ils ne toucheront pas à un seul de tes cheveux. De toute manière, ils aiment la couenne noire, noire, m'entends-tu », rectifia-t-il d'un ton sarcastique.

Jean-Bart et Ti-Steve se connaissaient depuis longtemps. Ils entretenaient une étroite amitié de travail. Le premier, comme tous les militaires de l'île, travaillait pour sa propre poche en vue de s'édifier un gros compte dans les banques suisses. Le second, quant à lui, s'évertuait toujours à parler de patrie, d'intérêts américains et de titres honorifiques. S'il avait échoué sur cette île il y a de cela dix ans, c'était dans le dessein de ravitailler les hôpitaux américains en organes et en cadavres. Comme ce pays était réputé non pour la clémence de sa température mais pour la violence de sa dictature, les autorités américaines avaient vite conclu que les cadavres ne devaient pas y être une denrée rare. D'autant plus que ces Nègres-là étaient réputés pour jouir d'une bonne santé, maladies vénériennes mise à part. De

toute façon, ils n'avaient aucunement l'intention de regarder la bride ni la couleur du cheval, car des milliers de leurs concitoyens attendaient qui, pour un foie, qui pour un rein, qui pour un coeur. Au seuil de cette constatation, de ce besoin pressant surtout, les penseurs de l'oncle Sam avaient vite décidé de profiter de la situation à son maximum. Enrichis de cette idée machiavélique, ils avaient envoyé leurs médecins avec des équipements *high-tech* dans les grandes villes ainsi que dans les bourgades reculées; en missionnaires, pour commencer, histoire de distraire la suspicion des journalistes afin qu'ils n'aillent pas fourrer leur nez dans leurs affaires. Et si d'aventure certains d'entre eux parvenaient à sentir la magouille, ils achèteraient argent comptant leur silence pour qu'ils n'étaient pas sur la place publique le pot aux roses. De fil en aiguille, les chercheurs américains avaient fini par enquiquiner tout le monde, les curés y compris. Quant aux hauts fonctionnaires, ces spécialistes du graissage de pattes, ils leur avaient donné carte blanche. Et nos missionnaires, avec la complicité de l'intérieur, pouvaient, sans crainte du scandale, ravir aux fusillés fraîchement exécutés leurs organes. C'était comme cela et il n'y avait pas de place pour la pitié. Car des riches californiens, racistes de surcroît, attendaient venant d'un Nègre cette portion de longévité, ce supplément de vie.

Steve Schultz était un de ces missionnaires qui, au sortir de l'université, s'était porté volontaire pour une bonne cause. Sans trop de réflexion, il avait choisi Haïti non par philanthropie ni pour son soleil flamboyant, mais surtout pour le sexe à bon marché. Cette île-là serait son royaume de luxure, son labyrinthe de plaisir et de débauche. Une caverne d'Ali Baba riche en culs. Une grotesque caverne sentant le foutre et la rance odeur des corps désunis. Une grotte où les éphèbes à la queue leu leu allaient se

prosterner à genoux, pour de l'argent. Pour pouvoir se procurer du matériel à l'Occidental, Ti-Save s'était promis de se gaver de ces corps en surnuméraire, de les pervertir jusqu'à fendre son propre corps. Dans ce morceau d'île, ce sanctuaire de débauche, corrompu à souhait par les vandales de toute obédience, il saurait tirer son épingle du jeu, en vérité.

Dans un mémoire qu'il avait envoyé au recteur de l'Université du Maine et au PDG de la Fondation Badinxter, il faisait part de ses accointances avec une société secrète du vaudou. De celle-ci il espérait apprendre la formule de zombification si convoitée par ses confrères universitaires. Avec cet élixir, il ne manquerait pas de donner à l'Amérique un brin d'éternité. Il concluait en paraphrasant: «La science et la mystique se rencontreront inévitablement au tournant de l'an 2000. Ce n'est plus une question de siècle. C'est d'ores et déjà une question de décennies. En attendant ce produit miracle, contentons-nous d'importer les organes des miséreux pour le bonheur de notre nation.»

Ti-Save, dès l'instant où il avait mis les pieds sur le sol d'Haïti, avait des idées bien arrêtées. Aussi, caressait-il derrière son allure d'homosexuel gringalet, une ambition débridée. Une ambition en latence. Et cette ambition s'était développée en lui avec force lorsqu'il avait reçu, au Camp Krome, le titre de Docteur *honoris causa*, pour services rendus à la nation. Depuis lors il ne se comprenait plus. Il n'avait cessé de trouver cette satanée formule zombifère qui le hisserait au panthéon des grands. Une telle découverte ferait de lui un homme comblé et internationalement connu. Un homme nouveau, sans tare et sans tache, que les gens épris de bonnes moeurs n'oseraient plus regarder avec humeur et dédain comme un vulgaire *macissi*¹. Son nom

1. Homosexuel, pédéraste.

côtoierait en caractères gras ceux d'Albert Einstein, d'Isaac Newton et de Galileo Galilei. Tel était son objectif à trente-cinq ans. Grands dieux! il était prêt à donner son âme au Diable pour posséder les sortilèges de ces Nègres macaques et sanguinaires. L'amitié qu'il vouait à Jean-Bart était une amitié sans base et sans fondement véritable. Une amitié qui se trouvait en porte-à-faux sur la corde raide de l'hypocrisie. Une amitié à sens unique qui ne respectait que la seule loi de leur personnelle ambition. Entre ces deux lascars, ces compagnons d'infortune ou de fortune, le jeu était clair, vraiment.

À l'instant Jean-Bart jeta un coup d'oeil dans son rétroviseur. La fourgonnette était en arrière d'eux. Elle roulait tous phares éteints pour ne pas attirer l'attention. Steve alluma une cigarette. Il ne tenait pas en place. Il n'aimait pas ces genres de transaction à la faveur de la nuit. Il préférait de loin une table d'opération, sentir la froideur du bistouri dans ses mains gantées. Compiler les données sur son ordinateur, le soir, tout en prenant sa bière favorite. En trois bouffées il eut fini sa cigarette. Il avait envie d'en allumer une autre, mais Jean-Bart lui fit signe de se calmer. Les véhicules de l'armée, avec leurs funestes cargaisons, empruntèrent la nationale nord en direction de l'aéroport. Au vrai, c'était une route cahoteuse, moitié asphalte, moitié terre battue qui, de toute évidence, n'avait pas connu de réfection depuis bon nombre d'années. Qu'importe, Jean-Bart avait l'habitude. Il évitait les trous tout en prenant un plaisir évident à montrer son habileté sur route accidentée. Il emprunta un chemin sombre bordé d'arbres et de buissons qui faisait songer à un sentier de lièvres. Les bêtes nocturnes riaient dans la nuit, lugubres. On entendait aussi le ronflement des moteurs, en compression. Rauque bourdonnement syncopé qui marquait la déclinaison

des vitesses. On aurait dit des pets échappés dans la nuit par un géant frappé d'incontinence. Une main furtive arrêta net l'agonie de la radio. Steve regarda son collègue, en coin. «Tu ne peux pas aller un peu plus vite, dis. La marchandise doit être de l'autre côté avant trois heures», supplia-t-il. «Tu m'as l'air très nerveux ce soir, vieux.» Jean-Bart sembla soucieux une fraction de seconde. Puis il continua sur un ton méchant. «J'espère que vous n'êtes pas en train de me monter un bateau. Toi et ta CIA de merde. N'oublie pas que c'est moi qui commande ici. On va à mon rythme ou rien du tout», ronchonna-t-il.

Au loin, on pouvait apercevoir une lumière qu'on balançait à hauteur d'homme. Elle effrangeait la noirceur. On approchait de l'aéroport. Le gardien de nuit, à la solde de Jean-Bart, envoyait son signal. C'est donc dire qu'il n'y avait pas de fouinards à l'horizon. Depuis qu'il s'était fait avoir par ce journaliste à la manque du nom de Frank, Jean-Bart ne prenait plus de chance. Il doublait sa sécurité. Et dans le cas où le gardien aurait failli à la tâche, ses chiens auraient pris la relève. Il ne voulait plus qu'un incident similaire se reproduise. Ce qu'il ne se pardonnait pas surtout, c'était d'être tombé sur le fils de la plus que célèbre mambô de la Petite Guinée. Il avait, à l'apogée de sa carrière, trouvé chaussure à son pied. «Quelle déveine, quelle guigne, foutre-tonnerre», avait-il hurlé. Il savait d'emblée que la mambô allait jouer des pieds et des mains pour avoir sa peau. Qu'elle allait appeler à son secours tous les démons de la Géhenne pour embouteiller son petit bon ange. Ce n'était qu'une question de jours. Mais il l'attendait. Entre eux, une guerre de sorcellerie était déclarée de façon tacite. Ce serait celui qui aurait la meilleure protection qui la gagnerait. Hervé Jean-Bart jouait sa vie à chaque minute, à chaque seconde. Pourtant, depuis vingt ans, il s'était

toujours tiré indemne des traquenards qu'on lui avait tendus çà et là. Ce n'était pas pour une mambô qu'il allait pisser dans ses culottes. Steve l'éloigna de ses pensées négatives en lui montrant de l'index le *Twin Otter*. Tout près, deux pilotes en tenue de combat attendaient. L'un d'eux avait dans la main une valise. L'autre regardait sa montre. Manifestement, ils semblaient pressés de repartir avec leurs précieuses cargaisons. Le commandant essuya son front. Ce n'était pas la transaction de ce soir ni les brusques voltefaces de la CIA qui l'ennuyaient. C'était autre chose.

9. La prière de la mambô

L'ARRESTATION. Ce fut durant les heures qui suivirent la procession des tontons-macoutes que Nadeige prit l'ultime décision d'agir. Quelques pas énergiques l'avaient conduite au salon. Ses yeux voilés d'une colère trop longtemps retenue s'arrêtèrent sur la photo de Frank. D'un geste plein de tendresse, elle la décrocha du mur. Le jeune homme avait son habituel sourire en coin, celui qu'aurait eu un lecteur qui s'accroche à une phrase teintée d'humour. Le jour où la caméra avait emprisonné cette image, Frank devait être dans une forme superbe. Jamais il ne s'était douté que quelques heures plus tard il allait être séquestré et molesté. Nadeige se rappela bien sûr de ce vif instant qui semblait porter en lui les pérennes secondes de l'éternité.

Ce soir-là, on avait frappé à grands coups de pied à sa porte. Son fils était occupé à figurer l'éditorial du lendemain, dans lequel il était question de Jean-Bart et de son exportation d'organes vers les États-Unis. Le bruit persistait, redoublait d'intensité. Ce vacarme n'avait pas manqué de réveiller tout le quartier. Les gens étaient bien à l'abri chez eux. Nul n'osait s'aventurer dans la rue de peur de connaître le destin des fouineurs. «Doum, doum», avait-on fait avec une rage décuplée. À ce rythme, la porte avait été en moins de deux libérée de ses gonds. Nadeige avait crié: «J'arrive, j'arrive» tout en enfilant une robe de nuit. Puis s'était dirigée vers l'entrée. En d'autres occasions, Frank se serait rué en avant à la place de sa mère. Mais il avait en tête sa petite idée. Au vrai, il devinait qu'on venait l'arrêter. Aussi avait-il préféré rester en retrait. Et pendant ces dernières secondes de

liberté, il s'était empressé de brûler son article. Aussitôt que Nadeige eut ouvert la porte, un rustre aux yeux proéminents et aux lèvres de bulldog l'avait envoyée dinguer au sol d'une paire de gifles. À demi assommée, elle avait quand même trouvé la force de crier pour qu'on ne touche pas à son fils. Frank, fou de rage, s'était jeté sur le gendarme qui l'avait esquivé par expérience et, au passage, lui avait fait don de son poing en arrière du cou. Le jeune homme avait vacillé en feuille morte puis s'était écroulé. Les autres comparses qui se sentaient inactifs dans la pièce, s'étaient rués sur lui pour compléter le travail à coups de gourdin et à coups de pied. Du visage de Frank, le sang avait pissé en petits geysers et avait éclaboussé le mur. Le gendarme aux yeux de chien - un dénommé Massillon, très redouté dans la cité - s'était arrêté un instant, non pour souffler mais pour regarder son oeuvre. Puis il s'était mis à rire sans raison, comme un détraqué. Comme si la vue du sang qui se répandait sur le corps inerte de sa victime l'avait mis dans un état de grande allégresse. La gueule de travers, il martelait une seule phrase avec une intonation d'antéchrist: «On va t'apprendre à écrire des cochonneries sur les serviteurs de l'état.» Nadeige avait en avant d'elle un maniaque qui ne demandait qu'à détruire le fruit de ses entrailles. «Laissez-le tranquille. Vous me le payerez cher. Toi le premier, fils de pute. Tu mourras étranglé comme une...» Elle n'avait pas eu le temps d'achever sa malédiction que Massillon l'avait estourbie pour de bon.

Lorsque les sbires à la solde de Jean-Bart avaient quitté les lieux, la mambô gisait par terre, les bras en croix. Elle n'avait pas pu voir qu'on avait embarqué son fils comme un matelas sale dans le gros camion à benne basculable.

Nadeige remit la photo à sa place en prenant soin de l'embrasser. Elle retenait mal une propension aux larmes. Elle se sentait toute drôle. Une forte douleur montait en elle, comme une plaie sur laquelle on vient brusquement de verser de l'alcool. Son coeur battait fort dans sa poitrine. La pendule intérieure qui commandait ses actes égrena avec une lancinante modulation les trois coups de sa colère. Trois personnes perdraient la vie dans les 48 heures. Trois personnes. Ainsi parla la mambô. Elle rejoignit sa dodine sur laquelle elle s'assit. Sa figure avait le reflet minéral de la glaise séchée au soleil. Ses traits radieux se déformaient, s'enlaidissaient. Ses yeux avaient pris la teinte rougeâtre d'un réchaud de braise. Les esprits malins qu'elle avait toujours refusé de servir, de vénérer dans le sang, venaient la visiter, rôdaient autour d'elle pour l'acculer au mal. Le souffle de la mort planait au-dessus d'elle, l'engendrait subrepticement dans la violence, la dirigeait vers d'occultes desseins. Déjà, elle entrait en contact avec les Anges de l'errance. Car tous ses membres tremblaient, tremblaient pour accueillir en elle les esprits malins du vaudou. Ogou Badagri, avec son rire malicieux, lui ouvrit tout grands ses bras nouveaux. Baron Samedi, roi des cimetières et des nécropoles, lui fit honneur de trois fosses, fraîchement creusées, pour recevoir ses prochains locataires. En vérité, tous ceux qui avaient croisé le chemin de Nadeige en seraient pour leurs frais.

Venant du salon, la respiration de la mambô avait des accents de détresse. Par moments, elle marmottait des mots qu'une oreille attentive aurait de la difficulté à percevoir. Des mots riches en signification. Des mots qui reléguaient le bien aux oubliettes. Des mots en transhumance vers le mal. Visiblement, elle était perdue dans un profond discours intérieur:

LA PRIÈRE. Le temps a altéré les choses dans le pays. Les vermines ont poussé dru comme de la mauvaise herbe. Rien n'est plus pareil! Les morts enterrés sans cercueil ne suffisent pas à eux seuls pour engraisser cette terre. En guise de représailles aux vivants, par temps d'humidité, l'atmosphère exhale l'odeur putride de leurs corps mal ensevelis. Ces morts rancuniers ne finissent pas de hanter les nuits de clair de lune. Ils savent accaparer l'attention. J'entends leurs voix dans la cruche sacrée, à côté de mon lit. Ils me parlent à moi parce que je comprends leur langage, parce qu'ils me retransmettent leur pouvoir pour venger leur séjour court-circuité. Ils me parlent à moi parce qu'ils voient la débauche des vivants macoutes. L'île est maudite. Je vous le dis. Il n'y a pas assez d'eau pour nettoyer les abus commis. Les filles violées avant puberté, le ventre ballonné d'une précoce grossesse, réclament à tout vent leur hymen déchalboré¹. Dans les courettes obscures de La Fossette, je les entends hurler à des lieux à la ronde, au grand désespoir du voisinage qui trouve dans ces cris de détresse, le signe avant-coureur d'une grande calamité. Durant le jour, les prêtres catholiques, du haut de leur chaire, n'ont pas le verbe éloquent d'antan capable d'enfanter des mots de réconfort. À la nuitée, les saints des églises sont vite convertis en dieux noirs du vaudou, ressuscités de l'antique Afrique. Saint Jacques le Majeur délaisse étole et chasuble pour se vêtir du pagne des houngans. Point de vin, ni d'hostie, ni d'eau bénite dans le calice d'or: cochons, cabris, poules et autres bêtes ailées sont donnés en sacrifice à l'autel des impies et servis dans des gamelles fêlées.

1. Défloré sans précaution, avec rage.

Devant ma porte, les gens affluent par intérêts pour les choses maléfiques, qui pour se venger d'un mauvais plaisantin, qui pour racheter l'honneur de leur fille molestée, qui pour augmenter leur puissance. Chacun a quelque chose à solliciter. Les ambitieux et les capons viennent pour savoir l'avenir. Les outils de mon art, gôvis², poupées créoles, fourmis rouges embouteillées, poudre de crapaud-bonga, carapace de caret, couleuvre nan-dormi, lampions, lampe-bobèches, hochets et autres bataclans kabbalistiques me facilitent la tâche pour aider les faibles à accéder à la justice. Je suis la main qui frappe et qui guérit. Les ennemis de mes amis sont châtiés selon leurs oeuvres. Par petite punition, il y a le fameux madougou (hernie testiculaire) qui est très en demande, le mal de ventre, le gros-pied et le honteux mal caduc. Pour ne citer que ceux-la. Avec ce fardeau, ma croix est lourde à porter. À l'apogée de mon expérience de mambô, j'hésite à châtier mes propres ennemis. Il m'arrive de songer à leur donner la Mort, à les Zombifier. Mais encore une fois, j'hésite. Un excès de sagesse mal placée me retient. Adeptes de magie noire et blanche, Ô contradiction, je suis tourmentée jour et nuit par le désir du juste et de l'injuste. Chaque nuit que je passe sans décréter la mort de ceux qui gardent mon fils en détention est un combat gagné. Un combat sur l'esprit du mal qui est en chacun de nous. Un combat gagné sur le primitivisme, au demeurant un bon coup de pied dans mon derrière de Négrresse vers la civilisation. Je dois l'avouer haut et clair que j'hésite entre le grand jardin du Seigneur et la brousse désertifiée de Méphistophélès. Depuis trois années, voguent dans ma tête un flux et reflux de pensées sanguinaires. Tumulte d'eau trouble, ravine débordée dans laquelle je me noie. Si ce soir je broie du noir, c'est parce que j'ai une âme à défendre, une conscience à sauvegarder. Car lorsqu'on plonge dans la mare

2. Cruche de terre cuite dans laquelle on fait descendre un loa pour l'interroger, pour avoir des renseignements.

au Diable, dans la sauce du gros mal, la digestion au réveil est dure. Je vous le dis et redis, je suis indécise. Cette arrestation me change et ne fait qu'éprouver ma force pour atteindre ma faiblesse. Gens de bonne compréhension, vous saurez me pardonner si je sombre dans le mal...

Quand je regarde dehors comme ce soir, je ne puis que penser à l'inutilité de ma présence sur terre. Dehors la dictature est féroce, stupide et amère. Un couvre-feu suivra dans les quarante huit heures, j'en conviens. Les jeunes fuient le pays par milliers dans de fragiles voiliers. La faim sans trêve gangrène les entrailles. Les riches se barricadent dans leurs bunker. Regardent la télévision en couleur. La bourgeoisie «bourgeoise» avec ses dix pour cent d'adeptes, en priant un Dieu complaisant et mégalomane. Et le peuple dans les bidonvilles, dans les venelles, dans les ruelles. Qu'en est-il de lui?... Il est le grand absent, me direz-vous, parce que marqué au fer chaud, comme des bêtes, par une cruelle destinée. Grâce soit rendue à Dieu pour son oeuvre, car elle est à son image et à sa ressemblance... Moi, Nadeige Dolcé, femme de l'île, je vous le dis, au train où vont les choses, nous serons exterminés. La loi fatale, martiale, capitale, nous guette. Et l'espérance de vie est si faible! Comment garder espoir? Comment continuer à vivre? Je me réveille la nuit en sursaut et en sueur. Ma conscience me travaille, même dans le monde merveilleux de mes rêves. J'ai honte. Très honte. De moi, de mon pays cannibale, de ce trou noir des Amériques que Colomb a malencontreusement découvert. C'est un abîme sans fond, honni de Dieu, abandonné par les touristes. Prêtez l'oreille, amis, peut-être entendrez-vous comme moi la voix des morts sans cercueil et des prisonniers recueillis.

Prêtez l'oreille, oui, par temps de forte pluie, dans le fracas des gouttes diluviennes, vous entendrez les voix éperdues des mères évincées, des enfants affamés et des exilés noyés. Ces victimes appellent la vengeance, le sacrifice par le sang, par la voie du vaudou, pour une justice parallèle, un pis-aller, somme toute, pour calmer le désordre intérieur.

Fatiguée de penser, j'ouvre les bras, en désespoir de cause pour parler à Dieu. Mais je me ravise au dernier moment. Car le ciel est noir comme mon coeur, bourdonnant de menace, prêt à jeter sur moi l'anathème des anathèmes. Il n'a que faire de mes prières. Le Diable est déjà en moi...

10. Le dernier repos

UN GEÔLIER NOMMÉ MASSILLON. Les pas se rapprochèrent à une cadence décidée. L'écho, sans ménagement, accentuait le vacarme en grignotant le silence. Tout ce bruit de bottes et de phrases murmurées s'en alla par à-coups fracasser les murs jaunis de la prison. Pour faire diversion, on laissa traîner un bâton contre les barreaux des cellules. La musique que cela produisit fit penser à une boîte de conserve que botte un enfant turbulent sur un coteau de gravier.

Dans le couloir étroit qu'empruntèrent les deux gendarmes de service, des ampoules recouvertes de suie faisaient vaciller une lumière inégale. On voyait leurs ombres danser sur le mur comme des créatures d'outre-tombe. Une tapée de rats filaient tous azimuts dans leur trou en poussant des cris suraigus. Des cris dégoûtants qui faisaient granuler la peau. Dans cet intérieur, à la fois funeste et insalubre, les geôliers semblaient se plaisir. À l'instant, tels des larrons en foire, Massillon Macéus et son acolyte se mirent à siffloter, dans l'intention évidente de déranger, d'attiser les nerfs du détenu. De les mettre en flamme avec le tisonnier ardent de la peur. Un observateur attentif aurait sans doute remarqué que cette attitude semblait les faire grandir d'une coudée. Une sorte d'illusion où il y avait toute la prétention du nain qui se voit tout d'un coup étrenner la houppelande d'un géant.

Dans les soubassements de la prison, la tournée de 8 heures allait cahin-caha son bonhomme de chemin. Et dans cette enceinte de ténèbres gisaient toutes les forces malfaisantes que le monde eut connues.

Une phrase d'une méchanceté réfléchie parvint aux oreilles de Frank. «Ça fait longtemps qu'on aurait dû le tuer, mais le commandant hésite à chaque fois. C'est très louche tout ça.» Il tressaillit de saisissement, car à chaque visite il avait la peur dans les tripes. Une peur de bête qui sait que la mort l'attend au tournant, avec une faux dans la main. Ses yeux vifs comme des pierres polies percèrent la noirceur à laquelle il était habitué. À l'instant, il fut doté d'un regard farouche. Celui d'un fauve prêt à bondir mais qui se souvient d'instinct qu'il n'a plus de crocs. Il s'assit sur son séant, adossé à l'encoignure de la porte. D'un geste contrarié, il ramena ses jambes à la hauteur du menton. Puis il claqua des dents, un tic nerveux qu'il avait hérité de la solitude du cachot pour tuer le temps afin que son cerveau n'allât pas à la dérive dans ces contrées inconnues qu'on appelle désespoir. Ses deux bras en croix, crucifix de chair, s'étiraient à présent pour donner un peu d'énergie à ce corps qui appelait la vie au secours. Une vie qui caracolait à vau-l'eau au gré de la méchanceté des hommes.

Enfin, les soldats parvinrent en avant de la cellule 8 qu'ils avaient baptisée par dérision: «*Le dernier repos*». On alluma une ampoule qui pendait du plafond au bout d'un long fil électrique. Grâce à elle, la lumière gicla en mille rayons vindicatifs. Par un mouvement instinctif, Frank para de l'avant-bras ce flux aveuglant, comme pour se réfugier dans l'obscurité de tout à l'heure. Quand ses yeux se furent habitués à la clarté, il put déceler dans les traits des gendarmes une naïve méchanceté par laquelle l'innocence et

l'idiotie se consumaient avec malice. Les portes s'ouvrirent en faisant grincer leurs pentures rouillées. Les gendarmes avancèrent à pas contrôlés d'un sérieux affecté qui leur seyait mal. On eût dit qu'ils se faisaient violence pour garder une allure austère et martiale. Massillon avisa de la main une seringue de laquelle il fit jaillir dans le vide quelques gouttes pour essayer l'orifice de l'aiguille. Sans avoir reçu de commandement, Frank baissa son pantalon à la hauteur des genoux. Et l'espace d'un cillement, il sentit sur sa fesse gauche le travail de l'aiguille, la pression du liquide dans le sillage de sa chair sans qu'il eût poussé un soupir.

«Ils peuvent essayer leur vaccin sur moi autant comme autant. Plus rien ne peut m'atteindre. J'ai la couenne dure. Ils regretteront de ne pas m'avoir achevé lorsque c'était le temps. Les dés sont jetés. Je dois sortir d'ici à tout prix. Je dois...»

Le silence était complet. Pas une quinte de toux n'était venue déranger l'atmosphère. L'opération étant terminée, on lui appliqua une tape sur la hanche sans qu'il sût de qui elle provenait. Puis, il remonta son pantalon avec ce même geste nonchalant qui lui avait permis de le descendre. Il entendit quelqu'un derrière lui s'éclaircir la gorge et se frotter la joue. Il ne broncha pas, contrefaisant à dessein la faiblesse. Son corps arc-bouté achevait de lui donner l'allure d'un vieux moine oublié dans une quelconque abbaye. Sur le coup, il eut honte de lui, honte de l'image qu'il donnait. Mais l'envie d'inciter ses tortionnaires à la clémence était si forte, qu'il oublia toute velléité de fierté. Quelque chose de plus fort que lui dirigeait ses mouvements, lui insufflait une énergie nouvelle: il ressentait une vive pensée de fuite, d'échappée grandiose sous un ciel étoilé acclamant sa bravoure. Derrière ses prunelles sournoises, une idée noire prenait forme avec une vélocité obsédante. Plus que jamais, il se jura que si sa chance se présentait, il ne la laisserait pas passer. Il savait qu'il était en train de jouer sa dernière carte.

Pendant qu'il était tout à ses réflexions, l'acolyte de Massillon, sous couleur de cacher sa peur, consulta sa montre en faisant des gestes nerveux. Sa main tremblait perceptiblement. La lumière qui éclairait faiblement l'empêchait de voir les aiguilles. Et il dut s'y prendre à deux fois en allongeant le bras dans un coin obscur pour déchiffrer les points fluorescents. Cela fait, il fit signe à son compagnon de se dépêcher. De plus, l'air confiné voyageait des effluves écoeurants; et à maintes reprises, il se surprit à tousser comme un poitrinaire. Au vrai, il feintait. Il avait la peur dans la peau. «Ces cochonneries de rats ne sont pas dans leur état normal, ce soir. Ils sentent quelque chose que nous ne voyons pas, hein Massillon. Foutons le camp. J'aime vraiment pas ça», bégaya-t-il en lorgnant le fond du couloir. C'était une personne chétive qui semblait porter en lui les séquelles d'une maladie de jeunesse. Il n'avait rien d'un dur à cuire. S'il faisait ce métier, c'était tout simplement par nécessité et non par choix. On n'avait pas de peine à croire qu'un accident de parcours l'avait associé à ce rustre de Massillon Macéus qui, lui, était d'une autre trempe. Arrogant et bougon, il ne connaissait pas la peur. Il était la peur. Tout en lui parlait de l'homme méchant qui ne souffre d'aucun remords de conscience. Il était du genre à prendre son énergie non dans le sommeil, mais en bastonnant son prochain. Par-dessus ses épaules larges, se détaillait un visage aigri sur lequel une main malhabile avait plaqué en vitesse un gros nez, une bouche tordue et des yeux à fleur de tête. Cet homme n'était pas gâté par la nature et il en était conscient. La fixité animale de ses iris trahissait sa haine pour les humains. Jamais il ne manquait une occasion pour accuser la société de son infortune. Ce quidam, à l'instar des chiens dressés, ne respectait que la voix de son maître, le tout-puissant Jean-Bart. Depuis qu'il avait appris qu'on allait le nommer caporal, il était devenu irritable et hargneux. S'il lui arrivait un jour de crever, en lieu et place de

pleurs, ses collègues iraient sûrement pisser sur sa tombe. En vérité, un tel garnement ne méritait la sympathie de personne. La mort seule pouvait l'exorciser de l'esprit malin qui le gouvernait.

Massillon flatta sa bedaine, d'une main absente, tout en remontant une arcade sourcilière. Comme une bête, il avait reniflé le malaise de son compagnon et d'une voix fielleuse il lui postillonna en pleine figure ces phrases désagréables. «Tu n'as pas choisi le bon métier. C'est pas un job de capon, l'armée. Tu n'as pas de couilles. Va t'en faire greffer. Tonnerre de Dieu! Ce n'est pas pour rien que le mois prochain on va me décorer caporal. Lorsque je serai gradé, je vais te rendre service. Je te dois bien ça. Je te fous dans la circulation.» Tout en parlant, il lui donna des tapes condescendantes dans le dos. «J'espère que tu te feras écraser une fois pour toutes», ajouta-t-il. Puis, il rit tout son content avec une grossière familiarité. Un rire qui déchirait sa bouche d'une oreille à l'autre. Un rire inhumain. Un rire de malandrin qui n'a pas connu les caresses maternelles. «En passant, j'emmène ce con de prisonnier faire une ballade, question de prendre l'air. Et en revenant je m'occuperai personnellement de tes rats. J'en fais mon affaire», plastronna-t-il avec une pointe d'ironie.

Ayant entendu le mot «ballade», les yeux de Frank brillèrent avec une clarté qui fit de lui un homme nouveau. Une voix forte qui déchirait le silence en écho l'éloigna de ses pensées: «Hé! crabe d'eau douce. On te sort de ton trou», gloussa Massillon Macéus d'un rauque commandement. «Il est trop dingue pour se rendre compte qu'on lui parle», compléta-t-il en s'adressant à son homologue effarouché. Il fut obligé d'aller chercher le détenu dans le fond de la cellule avec d'infinies précautions pour ne pas salir ses bottes de

matières fécales. Cette action qui semblait lui gruger toute son énergie n'était pas sans le mettre en rogne. Pour manifester sa mauvaise humeur, il ferma la porte avec fracas. D'un coup de pied au derrière, il intima au prisonnier l'ordre d'avancer. «Marche, couillon, avant que je ne change d'idée hum! hum!» grogna-t-il, le regard chargé de haine.

Les trois hommes, les oreilles remplies de l'écho de cette dernière phrase, s'en furent à la file indienne vers le lieu-dit La Place Publique. Et à mesure qu'ils avançaient, une main domestique s'empessa d'éteindre les ampoules. L'étroit couloir, tel une étreinte morbide, sombra dans les ténèbres.

11. Un arrière écho de bacchanale

PAPA LINGLESSOU. Lorsque Frank sortit de la prison pour sa promenade, le soleil était déjà parti se coucher derrière les maisons. Massillon Macéus le suivait pas à pas en regardant passer les minettes. Frank avait le regard absent. Il paraissait déconnecté de la réalité. Sa démarche était celle d'un automate. Une démarche rythmée par l'habitude. Une démarche qui poussait l'esprit à s'évader de l'enveloppe corporelle, ne serait-ce qu'un court moment. Et pendant ce court moment le monde du présent s'abolissait pour laisser toute la place à celui du passé avec son cortège de réminiscences. Des réminiscences qui déchiraient le tissu de sa peau en laizes de douleur lorsque la mémoire les passait en revue. Des réminiscences grossièrement rafistolées par le fil pourri du présent. Ces réminiscences, il les avait dans la peau comme autant d'aiguilles oubliées sur une taie d'oreiller. Et à l'instant, il lui semblait qu'une main malveillante se fut rappelé leur existence et vînt les enfoncer davantage dans sa chair. Une à une, sans empressement, pour faire durer sa souffrance.

Au bout de quelques secondes, Frank se revit dans une vaste salle baignée par une lumière tamisée. Une salle qui, à elle seule, résumait l'angoisse et l'effroi. Elle n'avait rien d'une clinique bien qu'un oeil averti eût juré le contraire tant la propreté y régnait. Il y avait là le commandant Hervé Jean-Bart, flanqué de deux subalternes en uniforme kaki que rigidifiait un abus d'amidon. À sa droite, se tenait un homme blanc aux cheveux palots. Le

commandant et lui étaient absorbés dans une profonde discussion et ils n'en finissaient plus de jaboter.

Frank, assis en tailleur, sur le sol ne comprenait rien dans ce verbiage tour à tour dérangé par de silencieuses réflexions et par des hoquets de rire. Visiblement inquiet, il aurait voulu trouver dans ces phrases un mot pour le rassurer. Mais il allait de soi qu'un incident néfaste se tramait.

Son regard, pour faire diversion, erra dans la pièce au gré de sa curiosité. Les murs étaient d'une blancheur sans tache, calfeutrés à souhait pour éloigner les cafards et leurs prétentions d'envahisseurs. Jusqu'ici il n'avait pas remarqué le bureau de formica ni le rideau en accordéon ayant pour mission de scinder cette superficie et de cacher un quelconque trésor. Des peintures d'un style primitif s'efforçaient, en vain, d'égayer les murs. Au fond, deux chaises en acajou recouvertes d'une étoffe indigo, bordée de dentelle, lui firent penser à deux adipeuses mammas créoles en posture de commérage.

L'esprit de Frank, agacé par un sursaut de volonté, travaillait afin de deviner les intentions de ses ravisseurs. Il aurait cependant souhaité que leur bavardage durât un peu plus longtemps pour retarder l'irréversible sentence. Il se bataillait contre lui-même afin de figer le temps présent, pour ne pas affronter l'avenir. Mais le temps passait, il s'émiettait et filait à l'anglaise, soucieux de la mission qu'il avait à accomplir.

L'anxiété jouait de tout son pesant pour faire naître la peur. Et cela était plus douloureux encore que le châtement lui-même. C'était durant ces instants que

le courage déclarait la guerre à la couardise pour lui ravir la première place. Frank n'était ni plus ni moins qu'un lambeau de chair pris entre le marteau et l'enclume, à la merci des forgerons qui ne pensaient qu'à marteler des chrétiens-vivants.

Au bout de quelques instants qui parurent sans fin, les hommes se turent. Frank écouta non la sentence qui allait être prononcée, mais le silence mélancolique qui venait de s'installer et enrichissait la pièce de son lourd langage de tristesse et de jugement dernier. «Que c'est triste, mon Dieu, de vivre», murmura-t-il, macéré dans une ouate d'inquiétude et d'abandon.

Il n'avait cessé de mourir et de se soustraire de l'enfer à lequel il était plongé. Mais, par une malice naturelle, son sort était remis à une date ultérieure. Aussi sombrait-il dans de sourdes résignations où venait flâner, sans le toucher, l'impassible spectre de la mort. Celle-ci faisait le gros dos, boudait sa carcasse désarticulée, passait à côté de lui, non sans lui tirer une langue de dérision, et s'en allait faire le farniente sur des rives inhospitalières, là où les esprits insoucians ne l'attendaient guère. Il faut croire qu'elle trie, qu'elle fait la nique à ceux qui la réclament. Telle une chienne repue, elle dédaigne la nourriture qu'on lui offre. La mort, la mort puisque c'est son nom, n'aime pas qu'on lui dicte des ordres, préférant elle-même choisir ses sujets. Comme elle est très sournoise, elle ne prévient jamais ceux qu'elle va mordre. C'est une bête errante qui a reçu des grands abîmes le don d'ubiquité.

La voix du commandant fissura le silence. Cinglante, elle ordonna qu'on lui apporte le flacon qui se trouvait sur un bahut de chêne. «Fais-le boire

maintenant», dit-il avec de grands renforts de gestes caractéristiques des gens de sa corpulence.

«Qu'ils me tuent! Qu'ils m'immolent! Mais qu'ils n'osent pas me...»

Une main ferme secoua le prisonnier et le sortit de sa léthargie. Bien avant qu'il eût deviné ce qui lui arrivait, on le souleva et il sentit le sol se dérober sous ses pieds. Puis, on le déposa par terre. Bientôt, sa tête fut renversée par en arrière et on ouvrit sa bouche sans précaution avec un gourdin jusqu'à ce qu'elle devînt un entonnoir, un orifice capable d'accueillir et le contenu hallucinogène et le flacon.

S'ensuivirent des glouglous de révolte, mais les gourdins étaient là encore une fois pour mater toutes intentions d'insoumission. Alors, ils voyagèrent sur les côtes, près de la colonne vertébrale, dans le bas-ventre comme s'il se fut agi d'un vieux matelas qu'on débarrasse de sa poussière.

Après, le gendarme envoya dinguer le prisonnier sur le sol d'un coup de pied. Il fut aussitôt traversé par des spasmes sporadiques alors que musardait sur sa bouche une écume blanchâtre. Elle faisait songer à la pâleur du visage de Steve qui, à présent, riait en sourdine avec le commandant tout en se dirigeant vers le rideau en accordéon. Il venait de dénouer d'un geste machinal le noeud de sa cravate qu'il portait maintenant de travers sur sa chemise d'une teinte bleu ciel. Hervé Jean-Bart s'était départi de sa casquette pour laisser à découvert son crâne à moitié dénudé sur lequel juchaient en nids d'oiseaux des écheveaux de poils.

Tout à coup, le chant d'un coq accapara l'atmosphère. Ce vacarme produisit l'effet d'un verre qu'on casse dans une église silencieuse. Les quidams, qui

étaient loin d'être surpris, s'esclaffèrent en chœur. Pliés en deux, ils continuèrent à rire aussi gras que cela leur était possible. «On l'avait oublié celui-là, dit Jean-Bart. «Ben oui, mon cher. Il est foutument pressé notre coq de qualité», renchérit Ti-Steve dans un créole maladroit. Puis, tous deux se bidonnèrent un instant sous les yeux hagards de Frank qui ne comprenait rien à rien. L'élixir déjà commençait à faire ses ravages. Sa tête tournoyait. Les images vacillaient en avant de lui. Aux spasmes de tout à l'heure succédaient des rires brefs, comme s'il était sous l'emprise d'une joie à effets rémanents.

Couché par terre, il put quand même voir s'ouvrir la porte en accordéon donnant accès à une pièce attenante et les jambes qui y pénétraient. A l'intérieur, tout se trouvait dans un grand ordre et il suffisait d'un coup d'oeil pour s'en rendre compte. Il y avait là une fille à quatre pattes juchée sur une longue table recouverte d'un drap blanc, au pied de laquelle se trouvait un escabeau miniature. Elle était nue. Sa croupe d'une sinuosité provocante fixait le plafond tandis que son tronc s'inclinait vers l'avant pour donner l'impression d'être une chatte en position d'assaut. Une chatte prête à mordre ou à se faire mordre. Une chatte en sueur. De lourds cheveux noirs tombaient en avant de son visage dont on voyait mal les yeux. D'un index recourbé, elle fit signe au commandant de s'approcher, tout en poussant des cris félins. «Grr, grr, grr», rugit-elle les dents serrées.

Le coq perché sur un frigidaire encastré à demi dans le mur battit des ailes. D'une main alerte, Steve digitait sur une magnétocassette. Javier el Solis roucoulait «En mi viejo San Juan.» D'un pas de deux, Jean-Bart s'approcha de la table qui, en d'autres occasions, devait servir à des fins chirurgicales. Il

claquait les paumes de ses mains avec vigueur. «C'est le temps de lui donner sa douche. Presto, presto», tonna-t-il de sa voix de stentor.

Cette phrase concernait en particulier le prisonnier, lequel riait tout seul sans raisons apparentes, dans un coin baigné de lumière inégale, tandis que dans l'autre salle, la lumière étincelait de perverses provocations.

On riait fort maintenant. Cristallins étaient les rires! Douce était la musique de fond qui semblait provenir de nulle part et de partout! Parfumé était l'air qu'on respirait! La femme dont l'attitude faisait songer à celle d'une Dominicaine fredonnait en espagnol, non sans donner à sa voix des modulations lascives. Elle marchait à quatre pattes et pivotait sur ses genoux pour prendre une direction opposée lorsqu'elle atteignait l'extrémité de la table. Par moments, elle s'emparait d'une bouteille de bière trouvée là sur la margelle de l'étagère et en buvait à même la bouteille tout en attardant sa langue sur le goulot. Elle était d'une beauté sauvage. Sa nature: terte fertile sur lequel poussait le fruit de la passion. Son corps: havre de jouissance pour ceux qui savaient lui rendre ses caresses. Une telle femme aurait pu damner saint Jacques le Majeur.

Plus loin, Steve se débarrassa net de sa cravate ainsi que de sa chemise. Puis, il laissa errer un regard furtif dans la pièce. Du plafond, descendit une lampe ajustable qu'il remonta machinalement de la main. Ses yeux s'arrêtèrent sur des diplômes accrochés au mur comme on en voit dans les cliniques conventionnelles. Il était écrit en caractères gras: Steve Schultz, médecin légiste, Université du Maine.

Enfin, il ouvrit une des armoires de vitre où étaient stockés des médicaments et en sortit un sachet de poudre blanche. Pendant ce temps, on n'entendit plus le bruit de la douche, mais le chuintement des pas mouillés sur le plancher. Frank était plié en deux, soutenu par les gendarmes qui le ramenaient dans la salle d'opération.

On l'étendit sur l'autre table, contiguë à celle de Jean-Bart, qui semblait soudainement le prendre en amitié. La Dominicaine lâcha la bouche du commandant pour coller la sienne à celle de Frank avec la même énergie qu'elle avait consacrée au premier.

Steve tourna le dos au trio. Il répandit sa poudre sur la tablette de l'étagère, à côté des bouteilles de Whisky, de bière et de Barbancourt. Dans sa main gauche, il tenait un bistouri avec lequel il divisa la poudre en petites lignes, formant ainsi des monticules selon sa fantaisie. Jean-Bart approuva de la tête cette initiative tout en malaxant les seins de sa compagne. Celle-ci, à l'instant, retira sa crinière de la tête de Frank et fit signe à son amant d'aller jouer plus bas, car il commençait à oublier l'essentiel. Ce faisant, elle pivota sur ses genoux comme pour mieux lui offrir sa noire frondaison qui, auparavant, fut traversée par de légères secousses. Une main préhensible s'occupa de combler ce retard. Ce qui la fit jouir d'une longue bouffée de soupir.

Frank fut de nouveau frappé par des convulsions de rire. Agacé, Steve se retourna pour affronter ce regard vitreux d'où émanait, sous l'emprise de la drogue, une indicible imbécillité. «Keep on laughing, dummy, your ass is mine. Trust me!» cracha-t-il. Et il se pencha pour sniffer les lignes blanches

tout en prenant soin de changer de narine à chaque trois rangées. Puis, il s'en fut comme un automate pour passer à des choses plus sérieuses.

Le commandant prit la relève devant les monticules de poudre, à son corps défendant, parce qu'il ne voulait pas lâcher l'entrecuisse de sa Lucia. Alerte, il glissa une cassette dans l'appareil. La fille esquissa un sourire de mijaurée. Un rythme vaudou déchira alors le silence. Steve passa une main canaille sur le corps du prisonnier tandis que l'autre main, la gauche, agita frénétiquement le fatal bistouri. Il le tourna et le retourna entre ses doigts, regardant tantôt le coq perché sur la lampe ajustable, tantôt le jeune homme, livré là à sa merci pour son bon plaisir. On eut l'impression qu'il devenait une autre personne à mesure que la musique creusait son chemin dans sa tête. Il s'ébouriffa les cheveux et aspira une bouffée de la cigarette qu'il venait d'allumer. Son corps prit la cambrure des danseurs de ballet et il se contorsionna en écartant les bras. La cigarette s'épuisant dans sa bouche laissait des flammèches incandescentes dans le vide. Il écartait les jambes: le *yanvalou*¹ montait en lui, le travaillait. Le commandant vint le trouver. Puis, ce fut au tour de Lucia. Et ensemble, ils dansèrent d'un lent déhanchement, fixant le plafond, comme perdus dans un long ébahissement.

La lumière était tantôt blafarde, tantôt diffuse selon le besoin, selon les circonstances, afin que les loas pussent descendre dans cette enceinte, dans ce lieu mauvais d'où on sentait monter dans l'air un remugle de dépravation. Ils appelèrent certes, à voix basses, les mauvais anges. En rond ils tournèrent, cherchant un centre, un poteau-mitan, inscrit seulement dans leur imaginaire,

1. Danse rapide qui consiste à courber le buste vers l'avant et à onduler les épaules.

tracé dans leur mémoire, guidés par les habitudes d'une cérémonie millénaire. Lucia embrassa Jean-Bart en se plaquant à lui. Déjà elle tremblait, subjuguée par une tétanie nouvelle. Le tam-tam plaintif qu'accompagnait la voix rauque d'un chanteur inconnu les électrifia. La société était nue tout entière. D'un geste agressif, Steve attrapa le gallinacé par le cou, et, de sa lame, il lui trancha la gorge. La bête trembla et eux aussi tremblèrent, possédés à la vue du sang. Le docteur en but à même le cou de la bête. Ensuite, il fit des libations aux quatre coins cardinaux, selon les usages. Sur le sol, Jean-Bart traça un véné, un cercle à l'intérieur duquel il dessina un triangle ainsi que d'autres signes kabbalistiques. Les gouttes de sang laissèrent sur le plancher un itinéraire inquiétant. Sans qu'on eût vu celui qui l'avait posée, une lampe-bobèche se trouva au centre du cercle. Dans des mots sibyllins, tous en chœur, ils invoquèrent les dieux vaudou pour qu'ils puissent entrer dans leur corps transis de mystères. Ils semblaient comprendre naturellement ce langage qu'ils n'avaient pas appris. Leurs bouches n'étaient que tremblements; leurs yeux n'étaient que papillotements. Et dans le lointain de leurs iris semblaient sortir des lueurs macabres, influencées par d'occultes présences.

Soudain, le commandant prit la parole, se baptisa du nom de Linglessou Gaïdé et avisa du doigt pour que les autres vinssent à lui. C'est ainsi qu'il traça un triangle sur la poitrine de Steve. Celui-ci imita ce geste sur Lucia qui elle, à son tour, poursuivit ce manège sur Frank. Elle dessina non un triangle mais un cercle et rejoignit le groupe en dansant sur une jambe, les yeux révulsés, la bouche offerte.

La voix caverneuse de Linglessou envahit la pièce. Les gendarmes en faction dont le dessein était de jouer aux voyeurs, restèrent figés par une peur cadavérique. Ils n'osaient même pas regarder en arrière. La curiosité chez eux avait atteint ses limites et ils le savaient. Cette pensée leur avait à peine frôlé l'esprit qu'ils entendirent: «*Sak pakala, pakawè. Pinga kèkèkèlè. Oupakala.*»²

Et soudain, la porte en accordéon se ferma en coup de vent, comme pour obéir à la lueur des yeux de Linglessou. La lumière électrique papillota et s'éteignit. Seule la petite lampe à kérosène prétendait éclairer cette grande salle, aidée, tant soit peu, par des îlots de sang s'illuminant incontinent comme des lucioles dans des halliers d'aubépines, fourrageant la noirceur, quand même réticente à se départir de son linceul.

Les loas avaient déjà pris possession des corps présents, hormis celui de Frank. Il suffit qu'on les appelle et ils sont là. Ils s'attendent à boire, à danser et à baiser. Un peu de sang dans un crâne humain eut été une offrande honorable. Mais ce soir, ils n'en demandaient pas tant. Du moment qu'ils pouvaient boire leur soûl, sucer le miel d'une succube ou d'un incubé, ils ne demandaient pas mieux.

Steve brassa ses reins trois fois et s'identifia du nom de Guadé Vi. Lucia ouvrit bien grand ses jambes et devint Panzou Mazoumba. Tous trois se donnèrent de vigoureuses poignées de main, les avant-bras croisés en X tout en piétinant le sol du bout des pieds. La danse devint éthérée. Leurs pieds

2. Ceux qui ne sont pas initiés ne peuvent pas voir. C'est un conseil. Vous ne pouvez pas y être.

touchaient à peine le sol. Ils semblaient posséder les pouvoirs des Zobops et des Venblindings. Flottaient-ils seulement? Frank, de son poing fermé, frotta ses yeux. Il caracolait dans un monde inconnu des vivants, défunt de sa lucidité, absent du présent, en route vers un cauchemar sans fin.

La musique, qui avait paru interminable tant les rythmes étaient variés, s'éteignit plaintivement. Les Zobops, revenus sur terre, s'assoupirent sur le sol, les bras en croix. Lucia Mazoumba embrassa de tout son art Linglessou le vagabond, le maître des entrées femelles. Ses hanches ondoyaient, ondulaient sous la houle de son homme, dans un bestial prélude à l'amour. «Oum, Papa Linglessou! Où es-tu?» susurra-t-elle de ses lèvres gonflées d'un plaisir grandissant. «On m'a appelé, me voilà!» gronda papa Linglessou en purléchant le nez de sa Dominicaine qui recula en poussant un cri de tonnerre, prise de panique. «Non, papa Linglessou. Je ne pense pas que je sois capable», osa-t-elle, subitement intimidée comme le sont les jeunes filles hypocrites dans un couvent de religieuses.

Ce disant, elle porta un index à sa bouche et sembla réfléchir en lorgnant le bas-ventre de papa Linglessou. Jamais, de mémoire de femme, elle n'avait été témoin d'une telle érection. Elle tressaillit de tout son corps en nage. Puis recula à tâtons. Voulant se sauver, elle heurta le cadavre du coq et trébucha. Papa Linglessou, de tout son long, s'étendit sur elle et l'empala avec l'ardeur qu'on lui connaissait. Il resta là pendant deux heures bien comptées.

Guadé Vi, allègre, sella son cheval et claqua son fouet sur le supplicié à coups redoublés. Bientôt, il obtint de lui un gémissement atroce qui le mit dans tous ses états. Sa cavalcade terminée, il jeta un regard assouvi sur le

corps du jeune homme. Ensuite, il but rasade sur rasade de sa bière préférée et rota. Puis on n'entendit plus rien. Ce fut durant ce moment d'accalmie que le blessé essaya de guérir sa blessure, de faire l'inventaire des dégâts, de voir si le coeur allait tenir le coup.

En sourdine, entre deux souffles, les mots blessés sortirent de la bouche du vaincu. Que disait-il déjà?...

«Des ongles en griffes me déchirent le dos. Je sens le mal tomber sur moi, en grappe d'ivraie et de malédiction. Le salaud est sur moi faisant le geste singulier d'un chevalier qui monte en selle. J'entends son hennissement, son souffle, sa rage, sa bave et son haleine de houblon. Je chancelle; je chute. Mon corps ballote dans le vide intemporel où me plonge la drogue. J'entends les bruits tenaces d'une cataracte, d'une chute d'eau tombant en désordre sur la paroi de mon corps. J'entends aussi mon cri d'orfraie. J'entends au loin le bruit d'un tambour. Il arrive avec cet arrière écho de bacchanale. Les marimbas et les chachas chuintent à mes oreilles la samba des enfants oubliés. Et je crois voir passer en avant de moi des hommes en goguette, d'une hilarité de pacha, les vêtements en bataille. Ils me saluent avec des sourires paillards. Je m'affaïsse dans le délire des rires, dans le nuage d'images de fête tombant comme des trombes d'eau. Le bruit approche maintenant apportant des bandes de carnaval. J'entrevois la foule pléthorique de raras³ enveloppée dans leur uniforme écarlate, couleur de sang, couleur d'abus, couleur de rebut. Quelques-uns d'entre eux frappent sur le sol des fouets cinglants qui résonnent comme des pétards. Ti-Mizou coco-senti⁴, femme du

3. Groupe carnavalesque ayant des accointances avec le Diable.

4. Vagin puant.

peuple, se démarque de la foule, brasse ses hanches avec sa hardiesse coutumière. C'est à croire «qu'elle taille son banda»⁵ avec la fougue que lui confère sa jeunesse. Tous ces gens disparaissent peu à peu devant moi, flous, évanescents. S'en vont-ils vers ces endroits qui n'ont point de nom, que les esprits épris de bonnes moeurs répriment avec véhémence? Ils sont là dans ma tête. Je les entends... Je ne peux plus, mon Dieu, entendre ce bourdonnement d'abeilles. Cet essaim malsain. Je tombe malgré moi dans l'abîme des souffrances...

Des ongles me griffent, me déchirent le dos. Je sombre dans le mal. On me moissonne; on me vendange. Je mange le pain amer des hommes, surtout leur malédiction érigée en haine qui remonte les rives du Jourdain, pour continuer vers Capharnaïm, un lieu de grand désordre et de perdition.

Que vienne le jour de la colère où je pourrai les frapper très fort avec des rameaux d'olivier pour exorciser mon mal. Je les dirigerai d'une voix ferme et sans rémission vers Sodome et Gomorrhe. Mon Dieu, bénissez ce corps souillé et flétri. Au nom du Père et du Fils.»

Frank avait quitté ses amères pensées pour mieux écouter le bruit de la ville qui grondait à ses oreilles comme un torrent tumultueux. Il était certain désormais que tous ceux qui l'avaient touché allaient payer leur forfait au centuple.

5. Danse lascive mimant la copulation.

12. La Place Publique

UNE NOUVELLE MUE. En face de la vaste plaine qu'est le Cap-Haïtien, serti de hautes montagnes à la chevelure luxuriante, l'océan baigné d'obscurité étalait ses minuscules vaguelettes comme un clin d'oeil de Dieu sur la Caraïbe. Les étoiles gorgées d'infini pétillaient dans le ciel comme autant de diamants échappés de l'arbre céleste qui se miraient dans la nuitée tropicale. Et sur cette mer tranquille tanguaient à l'aveuglette de fragiles boumbas dont les carènes pourfendaient les eaux de jais vers une destination incertaine. La nuit était belle. Le vent, quoique arrogant, était doux. L'air fluide et coquin voyageait les paroles venant des ruelles mitoyennes. Les frondaisons noircies des chênes, des mapous et des manguiers bruissaient fébrilement. Par moments, des feuilles séchées, arrachées par une main gigantesque, tombaient au ralenti aussi silencieuses que la mort, tournoyant dans le vide. Les enchantements nocturnes étaient au rendez-vous et accaparaient les esprits. La ville du Cap dressait une silhouette ravagée. Ses mansardes alignées par une rigoureuse architecture coloniale parlaient de son antique beauté.

Massillon, flanqué de son prisonnier, longeait la rue H. Tous deux s'en allaient sur le trottoir de l'Evêché. À gauche, la Place publique où les jeunes,

allées de *chou-black*, heureuses comme des nymphes. Elles ricanaien-
timidement en mettant la main devant la bouche selon les mœurs apprises
chez les soeurs de Regina Assumpta. Ces reines, en maraude d'amour, se
baladaient et excellaient en taquinerie et en causerie. A coup d'oeillades à
peine ébauchées, elles faisaient la nique aux garçons. Par moments elles
courageaient; par moments elles sautillaient pour éviter un obstacle imaginaire.
Encore, elles riaient de bon coeur avec ces dents blanches qui miroitaient de
puériles audaces et d'insouciantes gaietés. Et encore, elles zigzaguaient entre
les monuments historiques qui semblaient raconter à ciel ouvert une histoire
que la jeunesse d'aujourd'hui, plus occupée à folâtrer qu'à guerroyer, ne
daignait écouter.

Massillon s'arrêta au coin de la rue pour griller une autre gitane. Frank
pendant ce temps était assis sur la margelle du caniveau. Il avait le regard
perdu dans une profonde méditation. Ses genoux étaient remontés vers le
menton et, dans un mouvement de pendule, il les faisait pivoter
machinalement tandis que ses pieds enrobés dans des savates faites à base de
carcasses de pneus, trempaient dans la rigole. Il lui vint à l'idée de faire un
barrage en emprisonnant l'eau de ses pieds et, d'un oeil intéressé, il suivit la
trajectoire curviligne que celle-ci empruntait jusqu'à ce qu'elle se déverse
dans la gueule limoneuse du caniveau. Il ferma les paupières comme pour
mieux entendre ce léger bruissement d'eau qui s'en allait vers l'oubli des
rivières, des fleuves, des océans.

Frank ruminait des idées de vengeance et d'évasion. C'était une affaire
entendue. Il pensait pouvoir se sauver, se perdre dans les rues parmi la foule.
Mais il savait sans l'ombre d'un doute qu'il n'avait pas les jambes assez

solides pour une telle entreprise. Manifestement, il courrait à sa perte parce que la cité était quadrillée de soldats qui l'auraient vite repéré. Et aussi tous ces gens que la misère acculait à de basses délations n'auraient pas manqué de le trahir. En moins de deux, il serait à bout de souffle, ahanant, vomissant ses poumons sans que personne ne vienne à son secours. Sauf la mort, toujours présente là où il ne faut pas, qui l'enlancerait de son étreinte froide pour mettre un point final à sa course folle. Pour le moment, il devait se résigner à attendre le moment propice avant de tenter quoi que ce soit. Il se sentait si las tout d'un coup. Encore et encore l'image de la jeune Messidor venait à lui comme pour le réconforter, pour lui dire de ne pas lâcher prise. C'était avec elle qu'il s'était évadé pendant ses trois années de captivité, qu'il avait visité les pays fantastiques où l'amour avait droit de cité. C'était aussi à elle qu'il dédiait ses orgasmes solitaires dans l'humide tranquillité de son cachot.

Cette fois-ci, le portrait de Gabriella se détaillait sur l'écran de sa mémoire avec une taquine précision. Sous l'égide du rêve éveillé, il la vit s'avancer vers lui de sa démarche cadencée, divinement belle, comparable aux naïades des eaux profondes. Maintenant elle le touchait de sa main, effleurait la surface de sa peau, l'embrasait complètement de sa flamme féminine. Il fut pris d'un frisson de volupté. Une soudaine tétanie figea ses membres. Cette sensation s'appesantissait en lui, procurant un indicible bien-être. Ses yeux se remplirent d'une ondée nouvelle. Deux larmes, à peine visibles, sillonnèrent sa joue gauche. Il les essuya du revers de la main.

Était-elle vraiment belle, se demanda-t-il? conscient que la privation charnelle qu'il subissait lui faisait engendrer les fantasmes les plus débridés.

Aux courts instants de bonheur que cela lui procurait, succédait une désillusion voisine de la folie: «J'en ai assez. Je n'en peux plus, murmura-t-il. Pourquoi ne lui ai-je pas avoué mon amour pendant qu'il était encore temps? Pourquoi revient-elle me hanter après tant d'années? On dit souvent que les êtres qu'on a aimés ne nous quittent jamais. Ils nous habitent éternellement, surnaturellement. Ils frappent toujours à notre pensée, au hasard de la mémoire, nous apportant des bouffées de déjà-vu, d'ondes heureuses d'une vie lointaine qu'on croit posséder. Pourquoi l'ai-je toujours en pensée?... Après tout, ce n'était qu'un amour d'adolescent. Elle ignore sans doute mon existence; et je suis là à me morfondre pour elle, sans penser à ce qu'il adviendra de moi dans quelques heures. Si elle savait à quel point je l'aime, à quel point je souffre. Non, elle ne peut pas savoir. Elle ne sait pas qu'aucun homme sur terre ne peut l'aimer mieux que moi. Non, elle ne peut pas savoir. Les années ont effacé tout ce qu'elle avait comme souvenirs de moi. Je fais partie d'un monde qui n'existe plus. C'EST TROP TARD, gémit-il assez fort pour attirer l'attention d'une marchande qui vendait des friandises non loin de là. Compatissante, cette dernière glissa une praline dans sa main et continua à crier à tue-tête «douce-cocoyer, douce-pistache», avec plus d'ardeur que de coutume. Ce morceau de sucre mit Frank dans des états jusqu'alors insoupçonnés. Il salivait à petit coup le goût de la vie, un goût qu'il avait cru perdu pour toujours, un goût de liberté surtout. Une liberté qui coulait en aval, à flanc de chute, proche du vide dans lequel il se jetterait à fendre l'âme. Du même coup, toutes ses forces lui étaient revenues; toutes ses forces, comme l'oiseau qui reprend possession de ses ailes blessées. En lui, vraiment, un nouveau tégument, une nouvelle mue s'était opérée comme par magie.

L'angélus sonna. Il fit le signe de la croix, plus par habitude que par ferveur chrétienne. La cathédrale à l'instant vomissait par toutes les portes ses fidèles aux accoutrements colorés comme des haillons de pénitence. Une salade multicolore à saveur des Antilles. Les portes des véhicules claquaient. Les bécanes en grand nombre faisaient tintinnabuler leurs klaxons. Des bandes de flâneurs bavardaient sous les lampadaires, dans l'indifférence du lendemain.

Frank s'emplissait les yeux de cette foule, de ce peuple pour qui il avait sacrifié sa liberté. Et ce peuple, mes amis, englué dans sa brume, refusait de marcher, d'avancer. Un bateau corsaire, un bateau fantôme aux voiles déchirées, le dernier des négriers en provenance de Gorée qui n'atteindrait pas les rives, faute de vent. Il regardait la vie s'épuiser en coup de vent, en pure perte, à la haïtienne. Rien n'avait changé. Rien n'avait changé depuis ce jour où, mû par une rage incroyable, il avait osé dénoncer les actes de ce commandant. Ici sur la Place publique, là-bas dans les maisons, les rêves continuaient de s'évanouir, à minuit sonnant, sans merveille, sans Alice, avec malice au pays des tontons macoutes.

Il n'y pouvait rien.

Derrière lui, il perçut une voix: «Courage, courage mon enfant! Ne te laisse pas abattre, venait de lui lancer un vieillard. Que le ciel me prenne à témoin! Que le tonnerre m'écrase si je mens! Les mauvais seront engloutis. Ils paieront pour leurs crimes. C'est moi qui te le dis», fulmina-t-il sans crainte d'éveiller la colère de Massillon qui, ayant presque oublié son prisonnier, bavardait nonchalamment avec un collègue. Sa harangue fut entrecoupée par une toux rauque ainsi qu'un rire sec, bref. Il gratta sa gorge avec

exagération, rejeta sa tête en arrière puis cracha un long jet de morve sur le soldat ébaubi.

Massillon, plus surpris par le crachat que par ce sermon impromptu, fit un détour pour éviter le courroux du vieillard qui, du bâton, maintenant le menaçait sans retenue. «Nous les aurons tous, à commencer par Jean-Bart et sa race de racaille. Toi, mon petit monsieur, t'as pas les gros yeux pour rien. Fils de chien», ajouta-t-il la voix tremblante. Ce faisant, il asséna sur l'épaule du soldat un magistral coup de bâton. Massillon, reprenant son aplomb, bouscula Frank pour qu'il pût marcher plus vite. Son fusil était dans les airs en position d'assaut. Il n'avait nullement l'intention de réagir devant la foule. Il faisait le dos rond. En grand seigneur qui sait pardonner quand c'est le temps, il mettait les incartades du vieillard sur le compte de la sénilité. Des imprécations et des postillons sortaient de la bouche de l'aïeul, tombant comme autant de gouttes diluviennes sur un toit de tôle: «Espèce de lâche, tu n'oses pas réagir. Viens, je t'attends pour t'écrabouiller, vermine. Je vous ai toujours tenu tête, ce n'est pas maintenant que je vais changer. Je t'ai manqué de peu, hein? C'est ton crâne que je visais. Laisse cet homme tranquille ou il t'arrivera malheur. Si j'étais plus jeune, je t'étranglerais ici, dans la rue, bien avant que tu puisses dire ouf, ah! ça oui». La foule s'assembla autour du vieux dont le dessein était d'ameuter, de crier, de réveiller ce peuple qui n'en finissait plus de dormir, engourdi de prières inexaucées, croupissant dans la plus misérable des lâchetés, aux confins de l'abrutissement, à la lisière de l'inexistence.

La canne de l'aïeul, aussi tordue que lui, fit d'étranges moulinets dans les airs avant d'aller cingler le pavé en petits bruits secs, syncopés. Il hurlait aux

gens de désobéir, de se révolter, de tuer aussi. Chaque phrase qu'il prononçait était le fruit d'un tel effort qu'on croyait qu'il allait s'étouffer. Ainsi, il gesticulait avec effervescence pour donner de l'emphase à son discours. On ne s'attendait pas à de telles prouesses venant d'un corps si proche de l'abîme. Sa tête se retournant telle un périscope cherchait l'approbation de la foule, de laquelle montait un grondement sourd comme celui de la mer. Une mer calme, perdue dans un lourd sommeil de passivité. Le vieux tribun se retourna en titubant. La colère obscurcissait sa vue. Les mots moussaient au sortir de sa bouche. Il dévidait son antienne dans la rue. Sa main calleuse, la droite, pointait le gendarme impavide qui s'en retournait en direction de la caserne. Haut perchées dans les fromagers centenaires, les chouettes vespérales, alourdies de mélancolie, vinrent effrayer ce lieu-dit de leurs chuintements modulés. Tous ceux qui savaient lire dans les signes s'enfuirent en gesticulant, les yeux hagards. Dans leur débandade, ils répétaient tout à trac: «Grâce la miséricorde, grâce Seigneur!» Le tribun, quant à lui, s'allongea de tout son long sur le pavé, croisa ses jambes noueuses et se mit à rire avec grossièreté, d'un rire fou qui semblait appartenir à un autre.

13. Un acte sacrilège

LES ESPRITS MALINS. Ce soir, c'était le grand jour. Un soir maculé de maléfices. Un soir de *wanga*,¹ de mauvais sorts, de sortilèges et de violence à distance. Un soir sans lune pour rendre un culte au Diable dans le vivier des vivants. Un soir où tous les coups étaient permis.

Nadeige, après maintes tergiversations, avait décidé de mettre sa menace à exécution pour sortir son fils de la prison. Entre elle et l'équipe de Jean-Bart, un combat à mort était déclaré. Il suffisait d'un seul coup d'oeil pour se rendre compte de cette évidence, car les yeux de la mambô avaient pris la teinte rouge du sang. Elle faisait les gestes simples des gens qui sont possédés par des forces occultes. Subrepticement, ses anges et ses loas étaient venus prendre possession de son corps pour la plonger dans le *canister* du mal? Au vrai, quelque chose d'insolite, d'inexplicable, la travaillait par en-dedans. Par moments, on croyait entendre des voix plurielles sourdre de sa bouche. Des voix multiples qui semblaient sortir du fond d'un puits. Des voix sans nom, sans tête, sans destination, errantes et qui se présentaient lorsqu'on les évoquait, lorsqu'on les appelait. Nadeige sursauta devant le réchaud rougeoyant, bouillant le café de l'amitié. Elle faillit de peu renverser la cafetière. D'un geste furtif elle essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Sor Amélie vint la chercher et de l'index lui indiqua la chaise de paille sur laquelle elle s'assit avec un petit tremblement. «Je crois que nous

1. Sortilège utilisé lors d'une cérémonie vaudou pour faire le mal à distance. L'arme magique par excellence.

ferions mieux de partir», fit Amélie d'un signe de tête en s'adressant aux autres commères qui astiquaient les tasses.

Soudain Nadeige se rendit compte de leur présence. «Restez, je vais avoir besoin de vous, souffla-t-elle comme au sortir d'un rêve. Nous allons nettoyer notre rigole. Appelez-moi Prévilon Prévilus, Jean-Gilles Charles, Ti-Koyo, Ninnin le nain, mes filleules Yvane, Jocelyne et Clara. Surtout, n'oubliez pas le beau Dieudonné Pierre; j'aurai grand besoin de lui, vous n'avez pas idée.»

Madan Saint-Armand qui n'avait pas essuyé ses pieds devant un autel vaudou depuis la Saint-Sylvestre fut vite debout sur ses jambes militaires, prête à carillonner le message de sor Nadeige. En moins d'un quart d'heure, la cour communale fut remplie comble d'initiés. Avant d'entrer, ils avaient murmuré à l'oreille de Jean-Gilles le mot de passe des baptisés. À présent, tous étaient en mesure de juger du sérieux de la cérémonie. Il faisait noir comme chez le Diable. Une nuit d'encre boursoufflée d'étoiles. Une nuit noire entachée de sang. Une chèvre chevauchée par le nain bêlait en tournant devant les adeptes qui s'étaient rassemblés, en rangs serrés. Sor Nadeige n'avait pas l'habitude de commander pour rien une cérémonie noire. Elle devait avoir une raison impérieuse. Il y avait de la mort dans l'air. Les effraies venaient de crier trois fois sur le toit de sa maison. «En quel honneur?» murmurait une curieuse encore essoufflée par sa longue marche. Aucune réponse ne lui était parvenue. On piaffait d'impatience. On s'interrogeait dans un silencieux recueillement. Les hommes taciturnes, profitant de l'intense noirceur, minouchaient leurs concubines en bas châte, mine de rien. Les sors Amélie et Mercedes montaient devant le muret du

puits, tout près du fromager centenaire, l'autel sacrilège. Une odeur d'encens s'échappait par la porte entrebâillée.

Au bout de quelques instants, Ti-Koyo fit son apparition, la tête ceinte d'un foulard écarlate. Sans autre forme de procès, il glissa son majeur sur son tambour tarabiscoté. Il en sortit tour à tour des sons rada, pétro et kongo². Il jouait faiblement. Sa musique éhancrait le fond du silence. Les filleules choisies pour la circonstance étaient enveloppées dans l'uniforme blanc des *hounsisis*³. Elles tournoyaient autour de Prévilon Prévilus le *chèfkanbiz*⁴. Elles dansaient lascivement en attendant maman Nadeige que posséderait l'Esprit d'Erzulie; elles balayaient le vide de leurs bras ouverts. Devant le puits étaient déposées trois cruches d'eau et trois cages dans lesquelles se trouvaient des rats. En retrait s'échappait d'une cuvette la fumigation magique du basilic. Soudain la mambô Nadeige sortit de l'ombre. Elle était escortée par madans Saint-Armand et Mercedes Nelson, les marraines de la fête. Il leur revenait l'honneur de veiller à la bonne marche de la cérémonie. Erzulie-Nadeige titubait de droite à gauche en répandant sur le sol du café chaud. La foule des initiés reconnut en ces gestes un appel demandant aux loas de descendre. Pas n'importe lesquels: les malins, les rebelles, les bossales, les sanguinaires. Elle criait d'une voix prise dans la gorge: «Abobo, abobo, papa Legba, Damballah Ouèdo, Ogou Badagri, Limba Zaou.» Noyé par le roucoulement du tambour, on parvenait quand même à percevoir le timide tintement des hochets que secouaient les hounsisis en délire.

2. Variété de rythmes africains.

3. Filles vierges qui assistent la mambô pendant le service.

4. Celui qui s'occupe du matériel qui sera utilisé pendant la cérémonie.

Nadeige, grisée par le chatouillement du tam-tam, fit deux pirouettes sur une jambe. D'une main elle se débarrassa de ses lunettes en les expédiant au sol. Madan Nelson les ramassa et les glissa dans son soutien-gorge déjà gonflé par deux gros melons de chair. Nadeige se déchaussa en vitesse. De ses jambes, elle martelait le macadam avec frénésie tout en roulant ses yeux révulsés sur l'assistance. Elle dansait en fredonnant: «Erzulie Fréda, Fréda, koté wap pwa lé? Map pwa lé nan dlo chèche pitan mwen.⁵» Ce disant, elle regarda la foule qui psalmodiait avec entrain le refrain de sa plainte. Elle s'arrêta net en fixant un homme de grande taille à l'allure distinguée. C'était Dieudonné Pierre, le seul survivant d'une famille de planteurs que Duvalier père avait expropriée et fusillée. S'il était là parmi cette bande d'hérétiques, partisans du Diable, c'était par curiosité et surtout pour les courbes de Nadeige. Il grillait sa cigarette en baissant les paupières, de gêne. Nadeige le dévisagea de haut en bas. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour le renifler, pour se mettre à sa portée. D'un geste inattendu, elle posa la main sur la braguette de l'homme sans le quitter des yeux. Un rire dément s'empara d'elle. Un rire qui semblait sourdre de cordes vocales autres que les siennes. D'un sauvage mouvement, elle fit descendre la fermeture éclair et y glissa ses doigts pour prendre la consistance du membre de Dieudonné. Ce dernier demeura pantois. Nul mot ne sortait de sa bouche, il était à la merci d'une grande force à laquelle il se soumettait. Les initiés, eux, chantaient, murmuraient en faisant balancer leurs corps dans un mouvement de pendule.

Ti-Koyo changea de rythme. L'Afrique tout entière semblait rouler entre ses doigts, doigts de Gorée, doigts de Guinée. À l'instant, il souffla dans ses

5. Erzulie Fréda, Fréda où t'en vas-tu comme ça? Je m'en vais à la rivière pour ramener mon fils.

paumes comme pour communiquer un pouvoir à son instrument. Le souffle mystique du lointain harmattan électrifiait les hounsis vierges, immaculées du désir de se livrer en pâture, en sacrifice aux esprits mâles venant des royaumes sombres. La mambô, sentant descendre le remugle des loas, commanda à ses filleules de s'asseoir et de garder les cuisses serrées: «Ce n'est pas pour vous, mes filles. Il y a trop de danger, mes innocentes. Chantez pour eux», bégaya-t-elle, les yeux révoltés. « Envoyez les enfants au lit, s'il y en a parmi nous. C'est l'affaire des adultes», renchérit-elle, le visage absent, rajeuni par un reflet surnaturel qui laissait croire qu'elle était d'un autre âge, d'un autre temps. « Nadeige a ses anges, foutre-tonnerre. Si elle me demande de la servir, je suis prêt», cria Dieudonné Pierre en se donnant de gros coups de poing dans le thorax. Pourtant ce n'était pas homme à se prêter à de pareilles vulgarités, à un tel cirque. Il avait subi un envoûtement en bonne et due forme. L'espace d'un cillement, une métamorphose s'était opérée en lui. Ce n'était plus le même. L'homme érudit qui ne savait parler sans citer Rimbaud, Mallarmé, Baudelaire et autres zouaves de la plume enchantée, était devenu un autre. Tout à l'heure, en touchant son pénis, Nadeige avait fait entrer en lui le colossal Ogou Badagri, un esprit sanguinaire, guerrier à ses heures, mais avant tout amant de sang et de cul. Il sentait le foutre à des lieux à la ronde. C'était par cette odeur désagréable qu'il se manifestait, qu'on savait qu'il était là, sur terre. Il avait emprunté, pour la circonstance, l'uniforme corporel de Dieudonné Pierre. Il était impatient d'exaucer le désir de celle qui l'avait invoqué. «Laissez-le passer! Envoyez de l'eau», cria l'assistance en transe, comme pour précipiter le rituel de libation.

On poussa Dieudonné au centre du péristyle. À l'instar d'une bête traquée, il tourna en rond à pas trébuchants. Le nain, toujours flanqué de sa chèvre, s'esquiva en vitesse pour lui laisser toute la place. Yvane aspergea Dieudonné d'eau et l'embrassa sur la bouche. Sur les cornes de la chèvre, deux lampions étaient accrochés, éclairant faiblement la cour par halos concentriques. Prévilon Prévilus, planté droit comme un sémaphore, aiguisait deux machettes en les frottant l'une contre l'autre. Madan Saint-Armand lui disait quelque chose dans le tuyau de l'oreille. De l'autre côté, sors Amélie LaForce et Mercedes Nelson distribuaient une dame-jeanne de tafia à la ronde, aux suppôts de Satan.

Madan Nelson renversa à l'instant une cuvette fumigène dans la rigole. Une âcre vapeur montait vers le ciel taquiner les palmiers rachitiques pris dans l'entrelacs d'un sommeil végétatif. Nadeige loucha vers Dieudonné un regard paillard et déchira sa jupette pour mettre à jour son postérieur bombé de tendres rondeurs que la noirceur complice gardait encore dans l'intimité. Du pied elle envoya le tissu dans la rigole. Un vent de perdition flottait dans la cour, impertinent comme lui seul. On chuchotait des «hum, hum», des «ha, ha», des «bayo, bayo». On se trémoussait de désir, de curiosité surtout. Le frisson gagnait du terrain, granulant les pores. Les gosiers étaient remplis de mots vulgaires, grivois.

Dieudonné, bel et bien possédé par le Diable Ogou Badagri, s'avança vers sa Diabliesse Erzulie-Nadeige, les jambes écartées, bancales, le tronc incliné. Un observateur attentif aurait certainement remarqué la lueur incandescente de ses yeux en feux follets. Par moments, il s'ébrouait comme un cheval. Par moments, il s'approchait pour humer le remugle femelle qui s'exhalait des

aisselles d'Erzulie-Nadeige. Avec un air d'insolence et de fatale impudeur, elle envoya dans l'assistance son corsage. D'un jeu d'épaules, elle faisait danser ses mamelles au vent en répétant: «Viens me chercher! Elles sont à toi. Mais avant, fit-elle en retenant de la main le fougueux Badagri, trop pressé de l'emmenner dans son étourdissant tourbillon de coups de rein, j'ai deux vœux pour ce soir, Papa. Premièrement, sortir mon fils Frank de prison. Deuxièmement...»

Il ne la laissa pas achever sa phrase. En montrant ses dents ricaneuses qui semblaient fissurer la noirceur par leur blancheur, il lui dit: «C'est comme si c'était déjà fait.» Puis il avança de sa démarche ingambe vers la femme sacrilège qui allait se donner en pâture à cet esprit en goguette d'amour. «Op là, Papa Bada, je n'ai pas fini. Deuxièmement, je veux sur un plateau d'argent la tête de Hervé Jean-Bart.» «Oooh non, maman Erzulie, c'est trop me demander. Cet homme est protégé par Linglessou Gaïdé», répondit Badagri par la bouche de Dieudonné. «Je le sais et je veux sa tête. Sinon tu ne feras pas bamboche avec moi.» Et elle le repoussa, mimant un simulacre de colère.

On avait cessé de marteler le tambour pour mieux écouter le terrible marchandage. La fête semblait battre de l'aile. Des soupirs de déception sortirent des lèvres sans oser critiquer vertement la couardise de Papa Badagri. On sentait qu'il redoutait le guerrier Linglessou et n'était pas en mesure d'aller lui chercher noise. Du moins, il méditait... «Derrière chaque morne, il y a toujours un autre morne, dit le dicton. tu n'as pas de couilles, plastronna Erzulie-Nadeige en prenant encore une fois la consistance du pénis de l'Esprit. La prochaine fois, je ferai appel à Linglessou pour qu'il se

débarrasse lui-même de son protégé Jean-Bart. Va, Papa! Retourne dans ton *Azouboutou* ⁶ natal, dans ta zone néante. Je n'ai rien à te dire.»

Ogou Badagri, sorti de son rêve de réflexion, fit entendre pour la deuxième fois son grand rire de vagabond. Un rire de stentor dans une salle vide. Un rire projeté dans la vie avec force. Puis il embrassa d'un long baiser sa maîtresse et répéta à qui voulait l'entendre: «C'est oui, pour tout! Que la fête continue, je commence à m'ennuyer ici-bas». «Koyo, frappe le tambour pour moi», grinça Erzulie-Nadeige en purléchant d'une langue de désir le poitrail de son maître des songes. Elle l'aida à se débarrasser de son pantalon que ramassa Clara la hounsi. Madan Saint-Armand sentit que c'était le temps de tracer le cercle, le vévé, ainsi que ses attributs magiques. Ce qu'elle fit avec de la chaux vive. Prévilon Prévilus lui donnait des conseils. Sor Nelson plaça au centre une poupée à l'effigie d'un commandant. La tête fut placée en dehors du cercle. Elle prit d'infinies précautions pour que la face du fétiche soit dirigée vers l'ouest, vers les cruches sacrées.

Erzulie-Nadeige imita le geste de son partenaire. Son slip alla rejoindre sa jupe dans la rigole. Ogou s'empara d'une mamelle et y colla ses lèvres afin de sucer le jus de la jouissance et du libertinage à outrance. Ce faisant, il lorgnait d'un oeil perfide les initiés ébahis. Tels deux êtres de force égale, ils tombèrent sur la natte qu'on avait cru bon de placer à côté du cercle pour recevoir les ruades des dieux. Soudain un cri de bête qu'on égorge sortit de la bouche d'Erzulie-Nadeige. Elle tremblait, subjuguée, comme frappée d'épilepsie. Elle subissait la dure réalité de Badagri. Madan Saint-Armand

6. Lieu sans nom d'où viennent les esprits, les mânes.

était agenouillée près du couple dans le dessein de savoir si la mambô allait tenir le coup. Elle faisait signe à Prévilon de surveiller l'esprit, le bossale, le messager de l'au-delà. Tous deux avaient peur en cet instant, peur qu'Erzulie Fréda si fantasque, si hardie, ne trouve en la personne d'Ogou Badagri chaussure à son pied. Erzulie-Nadeige ahanait d'une joie mêlée de douleur, de peur, de signes de mort. Les hounsîs sous les ordres de madan Saint-Armand éventaient ces deux corps en sueur, bêtes d'amour, bêtes de pâture, bêtes de labour pataugeant dans le canal de la vie, au fil des spasmes, des orgasmes en dérive. Ti-Koyo accélérât son yanvalou. Ogou Badagri était une mer démontée; le flux et reflux de ses hanches annonçait en grande pompe l'arrivée de son cyclone caraïbe. Prévilon Prévilus débarrassa la mambô de l'emprise de l'Esprit. Yvane tendit une gamelle pour ramasser l'offrande attendue, l'engrais mystique. Sor Nelson vint chercher Erzulie-Nadeige, car le gros du service attendait. Elle se tenait à peine sur ses jambes. Jean-Gilles et Prévilon la soutenaient par la taille. Jocelyne lui remit le précieux récipient et s'en fut en faisant des courbettes. Erzulie-Nadeige s'approcha des trois cruches et déposa dans chacune sept gouttes de sperme et sept aiguilles. Puis libéra des cages les trois rats. Au même moment, le nain transperça l'abdomen de la poupée. La tête de celle-ci n'avait pas de visage. Il était absent, inexistant, jeté dans l'oubli. Dans quelques jours, la personne-cible serait vidée de son âme, à jamais. La mambô seule pourrait décider si l'âme devrait errer dans la zone néante ou devenir tout simplement zombi. C'était selon.

Pendant que le nain était tout à ses malédictions, Erzulie Fréda, par la voix de Nadeige, récita d'un air bêta une formule sibylline: «Magnificat, magnificat, acribâa afgâa, lima Bizango.» Une vapeur monta des cruches en

terre cuite ainsi que des voix, des voix rauques, des voix claires, des voix sans visages sorties du fond des âges. Les initiés, depuis longtemps médusés, se tenaient à la file indienne. Ils répétèrent en chœur la phrase de Nadeige. La mambô s'agenouilla devant les cruches, les paumes jointes. Dans la première, elle vit un vieillard raviné de rides sur la Place Publique. Dans la deuxième, des gendarmes en train de jouer aux dominos. Dans la troisième: rien. Elle attendit patiemment, l'esprit absent, en psalmodiant la même formule que tout à l'heure, comme une berceuse.

Prévilon Prévilus retenait la chèvre par les cornes en attendant les ordres d'Erzulie-Nadeige. Soudain, toute l'assistance put entendre une voix en provenance de la troisième cruche. On brûla de l'encens, du benjoin et de l'assa-foetida. On alluma des lampes-bobèches. L'image d'un jeune homme suivi d'un gendarme apparut dans la cruche sacrée. On pouvait même entendre le bruit d'une cellule qu'on ferme à la volée. D'un claquement de doigts, Erzulie-Nadeige ordonna à Prévilon Prévilus d'étrangler la chèvre. Le chèfkanbiz, de sa force colossale, ne mit pas moins de deux minutes pour accomplir son oeuvre. De la machette aiguisée, le nain fit une incision dans le cadavre de la bête et sortit le coeur qu'on plaça à côté de la poupée. Il noua le muscle de sang dans une feuille de banane et remit le tout à Erzulie-Nadeige. Le sang recueilli dans des crânes et des calebasses fut distribué à tous avec honneur. La fête continua toute la nuit tambour battant, remplie d'odeur de grogs et de victuailles. Les esprits Ogou Badagri et Erzulie Fréda avaient disparu, laissant derrière eux les hommes imbus de mal.

Les hommes ont oublié qu'ils sont des hommes. Ils sont fous de violence. Ils ont lutté toute leur vie sans jamais gagner nulle victoire, nulle gloire. Et ils

en sont désabusés. Un soir, le Diable est apparu. Il leur a promis la chance, la vengeance et ils ont accepté. Depuis, leur passé est entaché de sang. Et maintenant ils s'expriment avec des consonnes de sang, à distance, par voies mystiques, avec des Anges déchus à la démesure de leurs désirs. Ils sont des initiés marqués par le signe de la bête.

14. La mort en direct

UN COMBAT SINGULIER. Aussitôt que Massillon eût fermé la cellule et tourné le dos pour partir, il fut violemment happé par le collet. À plusieurs reprises, son occiput cogna les barreaux. Les coups étaient assenés avec une grande brutalité. Au vrai, on aurait juré qu'il allait s'évanouir. Mais la nuque du Nègre était dure comme du roc. Et il reprit tout de suite ses esprits avec un certain effarement que traduisaient ses yeux. Instinctivement, son fusil qu'il tenait d'une main, déchira l'air dans toutes les directions. Dans le désordre de sa pensée, il lui était difficile de viser Frank avec la pointe de sa baïonnette pour le forcer à lâcher prise. Ses gestes étaient si désespérés, si imprécis que l'arme alla fracasser l'unique ampoule qui répandait une pauvre lumière. Et l'obscurité régna en maître dans les soubassements où le souffle des hommes s'entrechoquait, s'affrontait dans un combat singulier.

Dans son désir d'atteindre la détente et de tirer, Massillon échappa son fusil. On entendit un bruit mat sur le sol, égratignant le silence. Avec ce bruit, l'espoir de vaincre s'étiolait, incontinent. Et la peur commençait à cogner dans son thorax à coups répétés. Une forte douleur irradiait de son corps, l'obligeant à garder la bouche de travers comme un cheval qui hennit. Jamais auparavant il n'avait craint pour sa vie, croyant d'emblée qu'il était né pour vivre vieux. «Les scélérats sont appelés à vivre vieux; les bons crèvent toujours en premier. Croyez-en ma parole!» plastronnait-il parfois devant ses comparses. Bien sûr, il n'avait pas peur: il était celui qui faisait feu, l'assassin qui tuait avec préméditation. Pourquoi aurait-il eu peur? Il ne s'était jamais imaginé la douleur que pouvait ressentir un mourant avant le

grand saut. Comme tout vivant ayant les pieds bien plantés sur terre, il se foutait du malheur des autres. En ce moment, devant l'évidence de la mort, il aurait tant aimé qu'on lui laissât sa carcasse de renégat. Mais il était trop tard... Une chèvre avait été étranglée en son honneur sous un péristyle vaudou. Et par la force de la magie, il connaîtrait un destin similaire. Tel était le vœu de la mambô.

L'avant-bras gauche de Frank ceignit le cou de Massillon avec plus d'autorité, tandis que la droite immobilisa le revolver que celui-ci essayait d'atteindre. Massillon suffoqua, la carotide en flamme. Sa respiration devint opprimée, irrégulière. Maintenant, il se hissait sur la pointe des pieds, penchait davantage sa nuque par en arrière afin d'aller chercher le peu d'air qui le tiendrait en vie. Ses mains tiraient tantôt sur l'avant-bras tentaculaire, tantôt sur les cheveux de Frank qui ne bronchait pas. Autant de mouvements rapides qui avortaient dans le vide, faute de précision.

Implacable, l'étau du prisonnier se resserrait davantage sur sa proie, sur le larynx avec une force inouïe. S'ensuivit derechef un moment d'agitation pendant lequel toute la peur du gendarme ainsi que son désespoir, dans un désordre conjugué, s'unissaient pour donner à ses membres la force nécessaire qui le sauverait de cette étreinte, de cette toile que l'homme-araignée avait appris à tisser durant des années de geôle. «À moi, à moi», émit Massillon dans un rauque bourdonnement. Et son appel lui revint en pleine face comme un boomerang. L'écho complice refusait pour la première fois de voyager ce message, de l'acheminer vers un éventuel rédempteur.

Massillon sentit un violent soubresaut qui lui indiqua qu'à cet instant précis la vie cédait le pas à la mort. Ses yeux révulsés, sortis de leurs cavités, menaçaient ruine et ils avaient ce je ne sais quoi de surnaturel que l'esprit n'arrive pas à traduire. Ses lèvres formaient cette moue déçue des hommes qui ont perdu une bataille.

Deuxième partie: Le lent travail du destin

[...] je reviendrai un beau matin parmi vos rires. Oui, je prendrai un jour le premier train du souvenir.

Françoise Hardy

Si les rêves meurent en traversant les ans et les réalités, je garde intacts mes souvenirs, sel de ma mémoire.

Mariama Bâ

15. La famille Messidor

LES RÉMINISCENCES. «Maman bouzin, salope, attends que je t'attrape!» entendait-elle crier. Si distincte était la voix, si claire était la phrase, Gabriella avait l'impression que la personne était derrière elle, l'attendant dans un détour sombre pour enfoncer un poignard dans son cou. Elle courait, courait de toutes ses forces pour échapper à la mort. Au bout de quelques secondes, elle se rendit compte avec soulagement qu'elle était dans son lit. Ses épaules tremblaient perceptiblement. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Son rêve était si vrai qu'elle s'était crue vraiment en danger. Elle respirait bruyamment. Elle se leva et s'examina dans le miroir. Ses yeux lui renvoyèrent l'image d'une femme rapetissée, blasée de fatigue, en proie à un terrible malaise qui avait pour nom: la peur.

Depuis qu'on avait essayé d'attenter à sa vie, ses nuits étaient peuplées de cauchemars. Elle se demandait si un complot n'avait pas été monté pour exterminer les Messidor un à un. Elle voulait trouver une raison logique à la haine dont elle était l'objet, mais n'y parvenait pas. Elle craignait de finir assassinée comme son frère.

Toute tentative d'éloigner les pensées négatives qui l'oppressaient s'était avérée vaine. Mue par un vieux réflexe, acquis durant ses années au Canada, l'idée d'appeler la police lui était venue. Mais elle avait eu tôt fait de rire de sa naïveté, de l'insolite d'une telle situation surtout. Comment avait-elle pu

oublier qu'elle vivait au pays de l'anarchie? Là où les plantes parasites s'accrochaient avec une énergie féroce aux arbres en fleurs pour sucer toute leur sève. Comment avait-elle pu oublier la méchanceté de ses frères? De ces hommes avides qui fauchaient la vie dans la rue, sans miséricorde. Plus rien ne pouvait arrêter l'ardente colère dont ils étaient porteurs. Plus rien. Dans la cité en déshérence, un pouvoir maléfique leur avait été donné. Le malin était en eux, avec eux. Partout où ils allaient, ils répandaient leur fiel avec impudicité.

Cette nuit-là, elle se sentait plus seule et vulnérable que jamais face à tant de méchanceté. «Personne ne peut m'aider, se dit-elle tout bas. Pas même mon père.» Alors elle songea que seule la justice parallèle pouvait venir en aide aux opprimés; et qu'il n'était pas étonnant que certains en fassent usage.

À l'instant, le beffroi d'une lointaine cathédrale égrenait douze coups monotones. Gabriella sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il lui sembla que cette cloche carillonnait dans sa tête pour la réveiller d'une profonde léthargie. Elle regarda sa main trembloter sans qu'elle pût contenir son geste. Une nervosité rétrospective l'effleurait, la saisissait jusqu'à prendre complètement possession d'elle. Il était minuit. Oui, minuit. C'était le moment où les gros bobos se rassemblaient pour presser le corps comme dans un étau. C'était aussi durant ces moments que les mauvais souvenirs venaient en masse s'emparer de l'esprit. Gabriella avait les narines pleines des odeurs du passé. Elle essayait de les éloigner. Mais en vain. Avec une cruauté naturelle, ils finissaient toujours par l'emporter sur les bons.

Un impérieux besoin de sécurité lui fit remonter la couverture par-dessus sa bouche. Une paix artificielle, toute fragile, s'appesantit en elle, puis elle ferma les paupières. Un court instant elle revit, affaîssé sur le piano, le corps de sa mère. La pauvre femme n'avait pas eu le temps de compléter Bach qu'elle aimait tant jouer. Un bruit mat qui résonnait encore dans sa tête, quinze ans plus tard, avait brutalement mis fin à son morceau. Un requiem sur fond de deuil. Gabriella avait dévalé l'escalier à toutes jambes, pressentant un accident. Arrivée dans la grande salle qui tenait lieu de salon, elle s'était arrêtée net, le souffle coupé, les lèvres tremblantes. D'un coup d'oeil, elle avait compris ce qui venait d'arriver. Sa mère était morte. Pourtant on aurait pu croire qu'elle était en vie, car ses yeux qu'elle avait gardé ouverts, parlaient du grand regret qu'elle avait de quitter ce monde. Dix jours plus tard, le rapport d'autopsie avait révélé un empoisonnement aux barbituriques. Mais on garda secrètes ces informations afin de permettre à la défunte d'avoir une sépulture chrétienne.

Le voisinage friand des malheurs d'autrui, s'était ameuté en grand nombre. D'aucuns étaient venus pour apporter du réconfort. D'autres pour fureter. La vieille Célima s'était empressée d'envoyer un télégramme au père Messidor sur ses plantations, dans les hauteurs de Milot. Pendant que les gens entraient et sortaient dans la villa comme dans un mausolée, Gabriella enlaçait son frère et mutuellement ils se réconfortaient comme ils pouvaient. Des chuchotements éperdus étaient parvenus à leurs oreilles avec la prétention de les calmer. Une femme, à côté d'eux, pleurait à chaudes larmes. Mais ces hoquets de douleur avaient vite été noyés par un hourvari de voix tapageuses qui, elles, n'avaient guère envie de pleurer une bourgeoise. Une reine au visage plombé de morgue qui avait toujours gardé

ses distances face aux petites gens. Une reine toujours endimanchée de taffetas et qui sentait le parfum coûteux des pays lointains. Une reine dont la bouche en cul de poule n'arrêtait jamais de s'exprimer en français. Une reine qui les regardait de haut, avec dédain. Implacable, la Justice céleste avait fait son choix. Comme elle n'avait pas de préférence, elle rabattait le caquet des grands et des petits sans discrimination. Elle les dirigeait d'une voix forte vers le caveau de l'égalité, de la poussière à perpétuité.

À grand renfort d'insultes, trois heures plus tard, le père Messidor avait chassé le flot de resquilleurs en les menaçant de représailles. Sa pipe qui ne le quittait jamais, flambait non des étincelles de chagrin mais de rage. Après s'être calmé, il avait paru songeur. Par décence pour la morte, il avait gardé une mine lointaine. Une mine altérée qui marquait une tristesse feinte où la douleur était forcément absente. Personne n'était dupe. Le père Messidor, aux dires de certains, venait de s'enlever une épine du pied. Sa jeune maîtresse, une dénommée Rita Moscova qu'il avait sortie des bas-fonds de La Fossette, pouvait faire d'un moment à l'autre son entrée en scène. L'attitude de Léonce devant la mort de sa femme n'avait fait qu'accroître la méfiance de Gabriella vis-à-vis des hommes. Au crépuscule de sa jeunesse, elle repoussa du revers de la main tous les soupirants qui s'approchaient d'elle. La peur de finir seule et malheureuse comme sa mère l'avait imbibée d'une douche de prudence. Dans le salon des Messidor s'étaient succédé des têtes aussi prestigieuses que riches: les Mallebranche, les Duvivier, les Doucet, les Étienne, les Villard, les Sterling et les Sanchez. Aucune d'elles n'était parvenue à conquérir son cœur. Un cœur de porcelaine qu'elle avait peur de fracasser tout de suite après les promesses sacramentales. Les mauvaises langues eurent tôt fait de tirer leurs conclusions de cette affaire. Aussi,

durant les festivités du carnaval, on se vengea sur fond de tambours de celle qui se prenait pour la plus belle. De celle qui affichait un air de sainte nitouche. Les machos frustrés à l'excès rêvaient de la mettre à plein corps. À plein vagin. À défaut de quoi, ils la traitèrent carrément de lesbienne. D'autres, plus aigris, mimèrent devant elle l'acte masturbatoire. Ils lui sifflèrent d'autres injures qu'elle ne garda pas en mémoire. Elle perdit du même coup ses amies de collègue qui trouvèrent dans ces rodomontades mille prétextes pour l'esquiver. Dans la société du Cap-Haïtien, on la considéra comme une orange blette qu'il fallait sortir du panier. Autour d'elle se creusa un énorme fossé dans lequel elle voulut s'engloutir pour ne plus endurer la méchanceté des hommes.

Depuis la mort de leur mère, Gabriella et Gabriel avaient les deux pieds liés dans le monde de la tristesse et de la solitude. Lorsque survint ce malheur, ils étaient encore des adolescents. Sans le secours de personne pour leur inculquer les préceptes de l'humanité, ils s'étaient élevés presque seuls sous le regard bienveillant de Célima. Aussi avaient-ils appris à souffrir en silence et à vaincre l'horreur du repli sur soi. Sans cris ni larmes, ils vivaient leur tragédie avec une résignation altière. La vieille cuisinière, que l'âge et la fatigue rongeaient, ne se lassait pas de s'occuper d'eux. Elle se montrait d'une amabilité obséquieuse comme ces domestiques noires dans les films américains, abruties de servilité. Sa tâche la gardait, le plus clair de la journée, dans la cuisine où elle préparait des plats qui n'étaient pas sans rappeler la touche culinaire de leur mère.

Très tôt, les jeunes Messidor connurent l'avantage de se mouvoir à leur guise. Rien ne venait interrompre ce trop-plein de liberté qui, à la longue,

les minait et les rapprochait inéluctablement d'un vide sans nom, sans fond, aussi vaste que l'univers. Même pas le père Messidor qui, lorsqu'il rentrait n'osait rien leur interdire. Tels des enfants gâtés, dans le but de nuire, ils lui réclamaient monts et merveilles. Il leur arrivait d'envier les autres enfants qui devaient se soumettre devant la voix d'une personne autoritaire capable de les rappeler à l'ordre. Un grand nombre de fois, des crises subites en présence du père trahirent une volonté de se faire réprimander. Rien de tel n'arrivait. En récompense de quoi, d'une voix qu'il savait rendre douce, Léonce promettait encore une fois mille choses que sa richesse pouvait payer.

Avec le temps, les jumeaux Messidor, identiques à la naissance, se distinguèrent par la divergence de leur caractère. Gabriel entreprenait des projets qu'il laissait aussitôt en veilleuse, faute de persévérance. Il aimait la facilité et écoulait son temps à lire des magazines. Bien qu'intelligent, il vouait une haine terrible à l'école. Aussi s'arrangeait-il pour obtenir tout juste les notes de passage. Ébranlé par le décès de sa mère, surprotégé par un père gâteux, il n'était pas préparé à affronter la vie. Ce que l'on considérait au début comme des peccadilles de jeunesse, devint par la suite des défauts insurmontables. À mesure que les années passaient, son visage reflétait son intérieur tourmenté. En lui se mouvaient deux êtres: l'un noceur et extravagant et l'autre doux et sensible, capable d'être l'interprète de grands sentiments. Quant à Gabriella, elle se voulait plus réservée, plus discrète. Tout dans son attitude annonçait la maîtrise de soi, la timidité et une certaine tristesse. La tristesse des gens qui ont cessé depuis longtemps de croire au bonheur. En dépit de son passé qui ne ressemblait en rien à un conte des Mille et une nuits, elle avait conservé ce sourire discret qui plaisait bien aux

hommes. Elle était charmante, la Gabriella, avec ce petit air d'aller de jeune première. Lorsqu'elle parlait, elle avait cette délicieuse manie de dire à tout bout de champ «parole d'honneur! parole d'honneur!», comme si elle craignait qu'on la prenne pour une menteuse. Malgré les compliments qu'on lui faisait au hasard de la flatterie, elle ne semblait pas avoir conscience de sa beauté. Elle était humble.

Minée par les tracasseries de sa vie que les années n'avaient pu à elles seules édulcorer, Gabriella avait pris la décision de quitter l'île. Pour oublier et surtout pour ne pas partager le terrain avec Rita. Bien avant, elle avait informé le paternel de son engouement pour les pays étrangers. Elle lui avait dit à brûle-pourpoint: «Papa, je veux partir. Le plus vite serait le mieux.» Le vieil homme avait accueilli cette nouvelle avec un rictus de déception. Pour la première fois de sa vie, elle avait senti que son père était au bord des larmes. Pourtant, de sa sainte vie, elle n'avait jamais vu cet homme s'attendrir. Le voyant souffrir maintenant, Gabriella savourait sa vengeance avec toute la haine que pouvait contenir sa petite personne. Elle fit un sacré effort pour paraître mauvaise, elle que la nature avait dotée d'une grande bonté. On l'avait entendue prononcer véhémentement le mot «partir» à plusieurs reprises sur un ton de comédienne qui récite un texte. Un ton décidé. Elle avait touché la corde sensible de son père. Léonce vivait déjà l'expérience d'un premier départ; celui de son fils Gabriel qui étudiait en Europe depuis un an déjà. L'imminence d'un autre départ avait achevé de rendre ce vieillard plus humain. Gabriella avait saisi cette occasion pour se venger de lui parce qu'il avait amené une autre femme sous leur toit.

Et cette femme, avec ses grands airs, avait tout changé dans la maison de A à Z. En peu de temps elle avait mis au rebut tout ce qui lui blessait la vue. Les meubles rococos, vestiges d'un temps qui ne veut pas s'écouler, le tableau montrant Toussaint Louverture en train de donner la réplique à Pauline Bonaparte, les lampes Tiffany, les rideaux de velours et les murs tapissés avaient connu sous sa gouverne un mauvais destin. Rita ne voulait plus voir ce bric-à-brac de rabat-joies, plein de poésie posthume et d'irrépressible mélancolie. En iconoclaste obstinée, elle rejetait d'une chiquenaude tout ce qui faisait étalage du passé. Seul le présent comptait pour elle, avec son agrément de nouveautés. Elle voulait vivre dans du neuf. Elle voulait vivre sous un parasol de néons comme un papillon avide de lumière. «Extravagance de parvenue dépassée par les événements», lui avait crié Gabriella. Rita ne tenait carrément pas compte des billevesées de sa belle-fille. Comme disait le dicton, «Les chiens aboient, la caravane passe.» Elle passait et repassait devant elle avec un air de triomphe. D'une langue de dérision, elle la narguait comme une gamine taquine. Bien juchée sur ses talons aiguilles, elle l'incitait à partir si cela l'enchantait. En marchant, elle martelait le plancher pour soulever une imaginaire poussière. Une poussière faite de rage et de hargne. Une poussière produite par l'action de sa trop grande arrogance. Le roulis de ses hanches, durant ces moments, lui prêtait une allure de locataire de lupanar. Rita, reine-putain, reine-catin, en mettait plein la vue à Gabriella. Elle était chez elle après tout. Léonce, en juge inique, lui avait laissé le champ libre pour donner un air de printemps à cette villa morbide, pleine d'une odeur de rance. Une âcre odeur datant du temps des flibustiers à l'île de la Tortue. «Mets-y un peu du tien, ma chérie, tu es chez toi ici», avait dit le vieux à la cantonade. Rita ne s'était pas fait prier. Elle y était allée de tout son art, avec toute sa fougue de chef de cambuse.

Depuis lors, la maison semblait porter dans ses interstices une senteur d'encaustique, de fleurs surtout, poussant à foison dans le jardin qu'elle avait elle-même stylisé. Tout ce dont elle avait toujours rêvé était là à ses pieds : son coin de rosiers, de fuchsias, de pétunias, son allée de pierres blanches conduisant au patio, sa balançoire sur laquelle elle venait s'étendre le soir, pour regarder mourir le soleil derrière la mer. Tout y était dans un ordre impeccable. «La garce a fait du chemin. À peine sortie de la dèche, la voilà au sommet de la respectabilité. Une femme si bouzin. Eh ben, quitte à se noyer, autant que ce soit dans une grande eau», disaient les mauvaises langues, envieuses du bonheur d'autrui.

Au vrai, nul ne pouvait se douter que Rita Moscova, une laissée-pour-compte des bas quartiers de la ville, allait gravir si vite l'échelle sociale. Le hasard avait voulu qu'elle rencontre Léonce dans une épicerie, un soir de pluie. Elle l'avait regardé et il avait succombé. Cette bombe vivante qui péchait par excès de pauvreté, dans les coins obscurs, l'avait estourbi raide. Elle avait froid et lui avait chaud dans son bas-ventre, de cette chaleur dont souffraient les vieillards, même à l'aube de la mort. Cette main experte et jeune l'avait vite remis dans le sillon de son antique jeunesse. De lui ce soir-là, un liquide couleur amande, paroxystique, s'était échappé avec une énergie de petite-mort-remise-à-demain. Depuis ce temps, il ne l'avait plus laissée. Il avait pris l'habitude de la remercier à grand renfort de *green back* pour services rendus.

Elle n'avait rien de la fille qui murmurait à l'oreille de ces vieux vicieux : «Ma mère est malade, il me faut de l'argent.» Pour 20 billets, elle incitait les mains viles à râper sa jeunesse. Pour 20 dollars, elle troquait sa

chair. Pour 20 dollars, on la tripotait, vraie pâte à modeler livrée aux fantaisistes desseins d'un sculpteur libidinal. On la façonnait selon le désir, au gré des plaisirs, au hasard des caprices. On la sculptait tout bonnement en chair de vice. Et au seuil de l'assouvissement, on l'érigait sans socle au panthéon des enfants sans enfance. En revanche, elle avait gardé une austère rancune pour l'espèce humaine. Elle n'avait jamais pu pardonner à Dieu, démiurge irresponsable, qui l'avait ébauchée sans miséricorde dans un milieu mal famé. En elle, une plaie qui suintait non le sang mais un liquide acide, était restée à jamais ouverte.

Voilà Rita, belle putain-catin à la bouche mielleuse. Voilà Rita à la peau caramélisée, gluante telle une anguille des Sargasses. Voilà Rita, belle hirondelle diplômée ès dévergondage à l'université de la vie. Voilà Rita, la douce *quénette* des îles, toujours habillée en Qui s'y frotte, s'y pique. Voilà celle que Léonce avait prise pour épouse.

«Je veux partir. Et je m'en irai avec ou sans ta bénédiction. Tu as ta Rita, non?» avait persisté Gabriella avec une rage qu'elle ne pouvait plus contenir. Pour la première fois, le paternel avait tenté de lui refuser son accord. Mais elle n'avait pas lâché prise. Devant son entêtement, Léonce, de guerre lasse, avait fini par capituler. Il avait délégué à Port-au-Prince maître Laroche, un avocat en chômage, reconnu pour sa débrouillardise en bureaucratie. L'argent aidant, dans un temps relativement court, tous les papiers nécessaires à une saine émigration reposèrent sur la table du salon. Gabriella se souvenait de cette époque, surtout de sa victoire sur son père. Il s'était arrêté de travailler pendant une semaine, pour la regarder une dernière fois, comme il se plaisait à dire. Dans un excès de colère, il avait cassé sa pipe.

Puis, pris de remords, il était venu lui caresser les cheveux. Et d'une voix rapide qui n'aimait pas s'attarder sur les relations affectives, il lui avait souhaité bonne chance. Sans le laisser voir, elle s'était sentie enveloppée d'une joie nouvelle, aussi inexplicable que les mystères de ce monde.

Le 6 novembre d'un dimanche brumeux, elle avait pris l'avion pour le Québec. Le bruit des moteurs avait chassé d'un seul tenant ses désillusions et ses tourments. Une femme nouvelle était assise à côté du hublot, regardant d'un regard mi-triste, mi-content, le moutonnement de la mer Caraïbe, l'effacement de l'île par degrés, la course des nuages l'accompagnant vers un monde nouveau. En janvier de l'année suivante, l'Université de Chicoutimi la comptait parmi ses étudiants en Administration. Durant ses pérégrinations, elle était quand même retournée dans son patelin natal où les choses les plus singulières lui paraissaient à présent d'une étrange beauté. Elle avait réappris à aimer son coin de pays, prétextant mille raisons pour le trouver beau, même s'il lui avait fait mal, il fut un temps. Durant ces doux moments de vacances, elle avait coutume de se ballader sur la montagne en arrière de la villa. «Comme les arbres ont grandi!» avait-elle remarqué alors. Elle s'était aussi étonnée de la vivacité de la flore sauvage. Il lui était difficile de croire que cet endroit n'avait pas encore connu le malheur de l'érosion. Avec sa joie retrouvée, elle se félicitait d'entendre à nouveau le chuchotement de la cascade, là-bas derrière les frangipaniers. Elle se félicitait aussi de revoir la mer toujours azurée portant sur son dos les voiliers de pêcheurs, de boat-people, surtout les paquebots avec leurs cargaisons de touristes arrogants. Rien n'avait véritablement changé. Elle aurait pu jurer n'avoir jamais quitté le Cap-Haïtien. Le trille d'une grive était vite venue chasser ses pensées. Quelle chanson merveilleuse chantait cet oiseau du bon Dieu? Cette musique

avait le pouvoir de la prédisposer à des rêveries d'une étrange richesse, vraiment. Elle rêvassait des heures entières au prince charmant qu'elle pourrait rencontrer là-haut sur la montagne, durant ses promenades. Elle était subjuguée par toutes sortes de sensations qui n'étaient pas sans rappeler le bonheur. Un bonheur qu'elle n'avait pas connu. Un bonheur à venir. Un bonheur en devenir.

Lorsque Gabriella avait terminé ses études et, contrairement à ses compatriotes qui venaient par milliers grossir les agglomérations d'Amérique du Nord, elle avait décidé de rentrer au bercail pour de bon, quitte à affronter Rita. Partie gagnante avec des diplômes estampillés d'outre-mer, elle avait sans grande difficulté trouvé un emploi dans une banque. La Faculté des Hautes Études avait aussi réclamé ses services. À 27 ans, elle était assujettie à un brillant avenir.

Alors que tout pour elle se déroulait à un niveau qui dépassait ses espérances, Gabriel, quant à lui, avait regagné la maison les mains vides. Comme pierre-qui-roule, il n'avait guère amassé de mousse. D'Espagne où il avait passé deux années dans le but d'étudier la médecine, il était sorti bredouille. Ses notes de plus en plus basses et surtout son manque de sérieux avaient tué sa prétention de devenir médecin. Au vrai, il n'était pas du tout intéressé à cette profession. Seulement, il avait voulu satisfaire les exigences du paternel qui rêvait, comme tout bon Haïtien, d'avoir un docteur dans sa famille. Gabriel, plus dégourdi que jamais, avait envoyé bon nombre de lettres dans lesquelles il parlait de ses cours en anatomie. Venant de la pipe de Léonce, une bouffée de fierté avait accueilli cette nouvelle.

Au pays de Franco, Gabriel avait vécu en grand ses fantasmes. Dans l'appartement qu'il habitait en banlieue de Madrid, les ninas, ces belles d'une nuit, parfumées et fardées à ravir, entraient et sortaient. Toutes les raisons étaient bonnes pour atteindre l'ultime objectif: la baise. La bière coulait à flot comme au temple de Bacchus. Sur le campus universitaire, le mot «grand baiseur» courait sur toutes les lèvres. Ce n'était guère étonnant car les femmes lui tombaient dans les bras avec facilité. Elles le trouvaient beau. À leurs yeux, il était l'*hidalgo maravilloso* capable de les transporter dans les endroits de haute jouissance. Les mots castillans coulaient dans sa bouche avec l'aisance d'un poète de place publique. Son règne se termina de façon abrupte lorsqu'on le surprit avec la femme d'un haut fonctionnaire. En l'espace d'une semaine, il était devenu en territoire espagnol «*persona non grata*». Il avait pris la poudre d'escampette quelque part en Afrique.

Sur une terrasse d'Agadir avec un certain Akim El Aziz, un an plus tard, lorsqu'on l'avait aperçu, il buvait le thé tout en fumant le kif. Il s'était fait passer pour musulman. Tel un musulman, il se réveillait avec le chant du muezzin pour rejoindre la mosquée. Un soir, sous l'effet de la drogue, il avait dépuclé Malika, la soeur d'Akim. Le père de ce dernier, dague à la main, l'avait forcé à marier sa fille. Sans argent et pris dans les rets de la famille de Malika, Gabriel avait joué des pieds et des mains pour quitter le Maroc. Léonce délégua l'avocat Laroche pour le sortir du pétrin. Tel un arbre tortueux qu'aucune force naturelle ne peut redresser, Gabriel, rentré au pays, avait recommencé ses activités. Il faisait partie du plus que célèbre groupe K qui avait pignon sur la rue 12H. Alcool et joints, verbe et chair, lupanars et musique régissaient la vie de ceux qui y siégeaient. Gabriel gaspillait ses journées dans l'oisiveté et ses nuits dans la débauche la plus

criante. Les curés changeaient de trottoir lorsqu'ils le rencontraient. En revanche, les flâneurs, novices de l'errance en terre d'Haïti l'enviaient pour avoir su tant jouir de l'existence. «Ah! ce petit Gaby, il peut mourir d'un instant à l'autre, mais ce sera sans regrets», soupiraient-ils en secouant leur tête au détour des conversations.

Par malchance pour Gabriel Messidor, un soir de couvre-feu, il avait insulté le commandant Hervé Jean-Bart qui l'avait sommé de s'identifier. «Vous parlez à mon cul, mon pauvre monsieur de pacotilles. Allez vous faire voir, ainsi que votre président. Je vous emmerde!» lui avait-il soufflé avec célérité. Il fut violemment happé et jeté dans le panier à salade, à côté d'autres prisonniers dont la destinée traçait déjà sur leurs faciès de macabres bistres. Depuis cet incident, on ne l'avait plus revu. Aucune nouvelle, bonne ou mauvaise, malgré les efforts de maître Laroche, n'était venue renseigner la famille Messidor. Sauf les prédictions de Nadeige qui avaient mis la puce à l'oreille de Gabriella, lui faisant croire que son frère était mort.

Ne réussissant pas à trouver le sommeil, Gabriella quitta son lit. Ses souvenirs, du même coup, s'envolèrent, la laissant dans un état d'indéfinissable lassitude.

16. Un élan de résurrection

LE NÈGRE FUGITIF. Frank sortit à la sauvette dans la nuit noire et ardente. Les ténèbres prenaient possession de lui, l'enlaçaient dans une étreinte froide. Cette étreinte-là avait toutes les caractéristiques de la mort qui traînait encore ses lourds godillots dans son sillage. Il savait, sans se l'expliquer, qu'il était la mort. Il venait de tuer son premier homme sans miséricorde et le mal s'incarnait en lui comme une aiguille dans un tissu épais, dans sa peau de chagrin parcheminée de violence. Il courut à vive allure dans la rue silencieuse où nul piéton ne s'aventurerait. Une rue sombre d'effroi, à la merci des mauvais génies. Une rue qui lui ressemblait.

Sans trêve pour ses muscles endoloris, il continua de courir. Il s'était rendu à l'évidence qu'il était tout seul dans la nuit avec sa conscience, avec surtout son anxiété. Mais, au moins, il était délivré de ses chaînes.

Il longea à l'instant le boulevard du Front-de-Mer, sans destination fixe. Vers nulle part. Vers rien. Surtout pas vers sa maison où il serait vite repéré et exécuté sans sommation. Il allait se perdre dans cette géographie de l'incertain, là-bas, à travers cette vaste allée d'arbres composée de palmiers impériaux, de cocotiers gigantesques et de coquets amandiers. Ces lieux qui avaient enchanté son existence lui parurent embellis, magnifiés par l'étrangeté. Tout, devant lui, relatait les mystères d'une récente création. Il était ébloui. Malgré tout il ne ralentissait pas le roulis de sa cadence. Il était un bateau sans quai, à la merci du ressac et des vagues en furie. Cette fois-ci, il était balloté par sa propre furie de joie. Il avait hâte de mettre aux ordures

son uniforme de soldat. Un habit d'emprunt, qui sentait la couenne brûlée et le sang coagulé. Un habit de mort surtout: celui de Massillon Macéus. Il fallait qu'il s'en débarrasse au plus vite, car il empestait sa mort à fleur de corps. Son haleine fétide et sa sueur à plein nez. Il voulait oublier. Tout oublier. Laisser le passé derrière lui, avec sa croix de malheur.

Frank cessa de courir; ses jambes lui faisaient mal. Bien que recru de fatigue, il marchait vite, très vite. Ses bottes résonnaient sur l'asphalte, martelaient le tam-tam de sa liberté avec arrogance. Ce bruit de pas semblait provenir de loin. Il se répercutait en écho dans les coulisses de la ville. Depuis un quart d'heure déjà, il avait franchi la barrière le plus naturellement du monde. Celle-ci donnait accès à une allée de dalles. Les sentinelles faisaient les cent pas, le dos tourné, engluées de paresse et de nonchalance. Elles ne se doutaient de rien. Frank s'était trouvé pile dans la rue: un gendarme parmi tant d'autres que la noirceur déguisait en silhouette. Et après avoir tourné le coin de la rue, il avait commencé sa cavalcade jusqu'à ce qu'il eût atteint le boulevard. Le vent d'octobre était là, frais et enjôleur. Il asséchait son visage en nage comme un souffle de résurrection. Des bouffées de ilang-ilang et d'autres fleurs odoriférantes lui arrivaient aux narines, pleines de promesses. Son buste dépoitraillé bravait l'horizon. Au-dessus de lui, des nuages s'amoncelaient, faisaient le dos rond et cachaient les étoiles émues. Du regard, il embrassa cette liberté tant désirée dont ses yeux étaient loin d'être rassasiés. À sa gauche, des villas balnéaires protégeaient le sommeil de la confrérie des *zotobrés*¹. À sa droite, la mer, comme à l'accoutumée, crachait ses embruns d'argent, ses filets de salive sur le

1. Bourgeois, personne fortunée.

trottoir. Une meringue endiablée venant du Feu Vert ou de Rumba night club lui parvint aux oreilles, se perdant parmi d'autres bruits que la nuit fermentait de mystères. Frank était riche de toutes ces choses qui avaient jadis composé sa vie et dont il était privé depuis si longtemps. Il fut incapable de retenir les larmes qui déferlèrent sur ses joues, semblables à de petits plombs sortis tout droit du moule d'un artisan.

«Enfin libre... Jamais ils ne m'auront vivant. Jamais ils ne me rattraperont.»

Par précaution, il accéléra le pas pour mettre plus de chance de son côté. Il savait que ses bourreaux ne pourraient jamais le retrouver. Un effluve de confiance montait en lui par degrés, le prédisposant à voir l'avenir avec certitude. En lui, toute anxiété venait d'être emportée comme fétu de paille lors d'une bourrasque. Il n'était plus cet homme qui négociait en prison avec la peur. Il n'avait plus peur. Cette peur, qu'il cultivait depuis son incarcération, avait disparu d'un seul tenant. On eût dit qu'à mesure qu'il avançait sur ce ruban d'asphalte, une main invisible nettoyait son corps.

Soudain il entendit le bruit sourd d'un moteur en trombe, celui d'une Jeep. Un véhicule militaire se pointa à l'horizon. En un court instant, il fut à sa hauteur. Frank eut le temps de se tapir derrière un amandier. Entre l'arbre et lui, il y avait le fusil que son index caressait nerveusement, prêt à tirer. Par un caprice du hasard, la Jeep funèbre s'arrêta tout près de lui. Le silencieux lançait dans la nuit son «pout pout» lancinant. Pour Frank, le temps s'était arrêté, frappé d'interdit. Une voix sardonique cria: «Tout a l'air tranquille ici. Allons-nous en, il n'ira pas loin, ce fils de chien.» Le vent s'était levé brusquement, agressif, comme pour imiter la rage de ces hommes en uniforme, toujours en route vers un quelconque combat inégal. Frank resta accroché à l'arbre pendant un temps indéterminé. Il allait partir

lorsqu'il vit arriver un couple en maraude. La jeune fille était en avant. Elle avait l'air pressée, déçue même. Elle secouait la tête en signe de négation. Le type qui la suivait, semblait la supplier. Il était question d'un marchandage affectif. Cette fois-ci, Frank décida de grimper dans l'arbre. Son coeur battait, non de peur, mais de curiosité. Tout juste en-dessous de lui, le type rejoignit la fille et lui chantonna tout bas des mots au ras de l'oreille. Un idyllique gazouillis de tourtereaux. Frank eut la singulière impression que la fille était Gabriella. L'espace d'une seconde, il était propulsé dans les limbes où l'illusion chevauchait la réalité. Des deux mains, il se vit en train de la caresser, s'attardant un peu sur les seins qui saillaient en dehors de son chemisier. Puis, avec la précaution d'un novice, il posa ses lèvres sur les siennes, tout en dégrafant sa jupe pour mettre à nues ses jambes moirées qui se laissèrent granuler d'un rien de plaisir. Il émit un soupir de jouissance qui trahit sa présence. Les amants arrêtèrent net leur embrassade et se mirent à regarder de droite à gauche, à l'instar des gens qui se sentent épiés. Des animaux curieusement mis aux aguets, redoutant l'arrivée d'un prédateur. Se rendant compte de l'étrangeté des lieux, ils se prirent la main et disparurent dans la noirceur. Le bruit de leur pas résonnait à l'unisson dans le silence, dans la grisaille de la nuit.

Au comble de sa berlue, Frank réalisa qu'il n'était pas l'heureux amant et que l'inconnue ne ressemblait en rien à celle qui hantait sa vie. Il les regarda partir avec un regard de déception. Mais il se ressaisit aussitôt en s'encourageant à l'idée qu'ils s'aimaient et fleuraient bon l'amour. Le vrai : celui que vivaient Adam et Eve avant la grande tourmente. «Qu'ils aillent en paix», bredouilla-t-il tout à trac. Lui aussi avait trouvé la paix dans cet acte millénaire qui savait donner à l'âme un élan de résurrection. Il descendit de

l'arbre, l'esprit rasséréné, content d'avoir pu voir la vie à sa base, à travers l'amour. En ce couple, il avait trouvé l'incarnation du bonheur. Un bonheur réduit à sa plus simple expression, sans fioritures. Un bonheur légué par procuration. D'emblée, il devinait que leur présence n'était pas le fruit du hasard. Comme averti par un instinct secret, il sut que seul l'amour pourrait lui faire oublier ses péripéties...

Frank se retrouva plus tard devant une grande villa pareille à ces extravagantes haciendas des contrées espagnoles. Celle-ci était haute de deux étages. Elle paraissait loger des gens de haut calibre, des créatures inaccessibles, des gros cocos de l'establishment haïtien. Il se faufila dans l'allée d'hibiscus. Ses yeux croisèrent ceux d'une femme qui était assise sur un rocking-chair. En le voyant, elle mit la main devant sa bouche en signe de saisissement. Mais il était certain qu'elle ne pouvait pas l'avoir identifié, car il passait en coup de vent. Il suivit un sentier tracé en talus qui menait à la montagne.

17. À l'Éden-Ciné

DJANGO TIRE LE PREMIER. Le soir de la mort de Massillon, Rita était toute à sa jouissance d'aller rencontrer Robert Étienne à l'Éden-Ciné. Elle sortit de la baignoire en vitesse en enroulant autour de sa taille une serviette-éponge. D'un mouvement furtif de la main, elle brossa ses cheveux. Les gouttelettes d'eau allèrent s'échouer sur le miroir. Elle prit le temps de se regarder, avec une attention exagérée qui en disait long sur l'image qu'elle se faisait de sa personne. Non sans un soupir de satisfaction, elle soupesa ses seins. Deux pastèques, bien fermes, qui n'avaient pas encore connu les tourments de la maternité. Elle entra dans sa chambre et en sortit aussitôt avec la diligence d'un colibri butinant d'une fleur à l'autre. Visiblement, Rita était pressée. Le temps lui donnait des coups de coude dans le dos. Elle avait opté pour son ensemble de soie, couleur kaki. Un vêtement qui moulait ses fesses à merveille. Devant le miroir, son lieu favori, elle n'avait de cesse de se contempler, de s'évaluer. D'un oeil d'esthéticienne, elle vit le travail de maquillage que son visage réclamait, pour la circonstance: une ride à camoufler ici, un bouton à cacher là. On eût dit que tout son avenir dépendait de sa façon de plaire. Elle adorait attirer sur elle les regards. Surtout ceux des hommes vicieux qui la mangeaient des yeux. Qui sifflaient sur son passage pour rendre hommage à sa beauté. Elle adorait se sentir désirée et désirable. Grâce à son charme, elle croyait tenir le monde dans la paume de sa main. Elle était consciente de ce pouvoir et en abusait avec malice.

Rita jeta un coup d'oeil à la dérobée sur sa montre en or, un cadeau du vieux. Elle retroussa ses lèvres d'où sortit une onomatopée sifflante qui aurait pu être le bruit d'une craie sur un tableau lisse. La deuxième séance au ciné ne débiterait pas avant 9 heures et quart. Elle avait donc le temps de peaufiner son maquillage à son aise. Ce soir, elle voulait être la plus belle pour Bébert. Peut-être que si tout allait bien entre eux, ils iraient finir la soirée au Feu Vert night club. Rien qu'à y penser, elle avait des fourmis dans les jambes.

Elle avait rencontré Robert Étienne à la prison «*Le dernier repos*». C'était lors d'une des habituelles cérémonies vaudou données par Jean-Bart. Ce soir-là, le commandant n'avait d'yeux que pour une Dominicaine du nom de Lucia. Cette bâtarde à la peau basanée - que les intimes appelaient Panzou Mazoumba - l'avait détrônée par son double savoir-faire, magique et sexuel. Rita l'avait surprise accrochée au cou du commandant. Elle se contorsionnait comme une bête en rut, lui en mettant plein la vue avec cette ardeur que lui conférait sa jeunesse. C'était en réalité une chienne enragée qui aurait vendu père et mère pour parvenir à ses fins. En proie à une sainte fureur, Rita s'était ruée vers la porte et avait laissé le commandant à ses diableries. De toute sa vie, elle n'avait essuyé un tel revers. Elle s'était sentie transpercée avec rage par un énorme poignard. «Qu'ils aillent tous se faire foutre!» avait-elle grogné. Robert, en bon gentleman, l'avait suivie, s'était penché à son oreille. Puis lui avait murmuré qu'elle était très jolie, même en colère. Rita n'avait pu lui refuser un sourire de gratitude, car il savait parler aux femmes, le Bébert. Malgré la haine qu'elle vouait au commandant, elle n'oubliait tout de même pas le service qu'il lui avait rendu en se débarrassant de Gabriel Messidor. Si son union avec lui n'avait pas connu ce désagréable

dénouement, il y avait fort à parier que Gabriella aurait déjà rejoint son frerot au royaume de Déméter. C'était maintenant à Robert de compléter le travail. Mais Rita le soupçonnait de manquer de fermeté. Car derrière son masque de brute, il cachait un coeur tendre. Qu'importe, elle saurait bien trouver l'argument massue pour le convaincre d'agir et au plus vite. Ce n'était qu'une question de temps. Elle était patiente, la Rita. Une vraie teigne.

Que de tremblements devant la grande psyché! Que de précipitations dans les gestes! Que d'émotions! Rita ne tenait plus en place. Rita était un oiseau pendant la pariade. Rita roucoulait. Rita rêvait éveillée de l'impression qu'elle ferait. Lorsque Dieu avait insufflé la modestie aux humains, elle était sûrement absente. Sa bouche dévoreuse d'homme fut vite badigeonnée d'une couche de rouge. Un rouge vif, sanguinaire. Un crayon noir fignola avec art la géométrie des lèvres. «Sans bouche, l'être n'est rien. Tout passe par là. C'est l'organe par excellence du crime et du désir.» Ainsi parlait-elle à qui voulait l'entendre. Au demeurant, elle ne voyait aucun mal à consacrer un peu plus de temps à cette partie du visage.

À l'instant, Rita écarta les jambes, puis se bomba le torse. Un léger tremblement traversa son corps. Mais c'était à dessein, car elle voulait se sentir vivante. Sentir cette chair ferme qui savait procurer du plaisir à la gent mâle. Elle était fière d'être si bien pourvue. D'un mouvement lascif mais théâtral, elle quitta la maison en sifflotant. Il lui fallait maintenant retrouver le rythme régulier de sa démarche. Oui, une démarche féline qui témoignait de son dilemme de femme adultère qu'un désir plus que bestial aiguillonnait vers un maëlstrom de débauche.

Lorsque Robert la vit débarquer de sa voiture, il lui envoya un baiser de la main. Aujourd'hui, il était habillé un tantinet négligé. On pouvait voir la crosse de son revolver luire à son côté droit. Il fumait un havane. Sa bouche en cul de poule n'en finissait pas de faire des volutes. Dans sa main gauche, il tenait un bouquet de roses, qu'il avait sûrement apporté pour sa belle. Des passants firent des détours pour le saluer. Il se contentait de leur répondre d'un jeu de tête condescendant. Des jeunes, retraçant en lui une lointaine parenté, l'appelèrent «tonton». C'était comme cela, car la flatterie en pays d'Haïti servait de béquilles aux êtres mal nés. C'était le seul chemin asphalté qui menait sans coup férir au monde des grands.

Rita alla s'installer à l'entrée pour faire la queue, non pas parce qu'elle y était obligée, mais parce qu'elle voulait parader un brin. Montrer sa croupe pour faire bander à blanc les jeunots. Une allumeuse, voilà ce qu'elle était. En ce dimanche, il y avait grande foule. Les cinéphiles allaient voir pour la énième fois «*Django tire le premier*» et «*Les derniers jours du Condor*». Autour de Rita s'agglutinaient des dragueurs au parler lyrique, aux gestes idylliques. Un grimaud à peine sevré lui chantait la pomme en se collant. Il y avait là de quoi jeter sa gourme en tonnerre de Dieu. Bébert regardait la scène d'un air amusé. Lorsqu'il eut fini sa cigarette, il alla chercher le fanfaron par une oreille et lui conseilla d'une voix rauque de se changer en courant d'air. Celui-ci, qui avait encore envie de vivre, s'esquiva en douce sans demander son reste. Puis Bébert, de sa démarche caoutchoutée, fila dans la salle, non sans remonter d'un coup de coude son colt 45. Le portier lui fit une révérence de roi et le laissa passer gratuitement.

Rita ne tarda pas à faire son entrée dans la section marquée «réservée», habituellement allouée aux gens en moyens. En contrebas, il y avait le peuple qui occupait la plus grande partie de la salle. Ce peuple-là avait la gorge pleine de mots vulgaires, salaces. Il hurlait. Il tapait sur les sièges. Il sifflait. Il s'en donnait à coeur joie comme au temps des émeutes et du carnaval.

On entendit sourdre des hauts parleurs la musique d'avant spectacle. Nat King Cole chantait. Sa voix féérique faisait vibrer les tripes des spectateurs. Elle disait: «Quisas, Quisas, Quisas». Rita murmurait les paroles de la chanson. Elle rejoignit Robert qu'elle enlaça fiévreusement. Il battait la mesure avec ses doigts tout en allongeant son cou à la manière d'une girafe. Robert était cool, vraiment. On voyait à peine son visage. La lumière était tamisée, discrète. Bientôt la salle serait plongée dans une profonde obscurité. Et tous les jeux seraient permis. Les petits gestes d'amoureux, zestes de désirs en latence, trouveraient enfin la pente douce pour s'encanailler. Nat roucoulait dans un dernier souffle: «Quisas, Quisas».

Maintenant, Franco Néro prenait à lui seul tout l'écran. On applaudissait. On criait: «Bayo Blanc, bayo!» Puis le hourvari des voix se tut. Robert aimait voir ces westerns spaghettis qui lui rappelaient bien des souvenirs. Il en admirait les héros. C'était en regardant ces types aux mines patibulaires qu'il avait appris à manier le pistolet. Aujourd'hui, il était devenu le tireur d'élite le plus en demande dans l'île. Il leur devait une fière chandelle.

Au bout de quelques minutes, Rita demanda à Robert où en était l'opération Messidor. «Ça va comme ci comme ça, chérie. La petite est chanceuse, répondit-il, l'esprit absent. On a tout essayé. J'ai envoyé un de mes meilleurs

hommes pour ce travail. Et il en est revenu dingue. Il prétend avoir entendu une voix. Et cette voix avait le pouvoir d'arrêter son couteau, de lui déchirer les entrailles. Vois-tu, cet homme n'avait jamais manqué son coup. C'est à n'y rien comprendre. Et pourtant, je le crois. J'ai fait trafiquer les freins de sa voiture et elle est sortie encore une fois indemne. Comme disait papa Duvalier, cette petite-là est ointe des dieux africains.» «Mais il faut réessayer Bébert, je t'en prie, insista Rita. Il ne reste qu'elle, et le vieux est dans ma poche. As-tu pensé à nous? On mènerait une vie de pachas. M'entends-tu chéri?» Ce disant, elle l'embrassa comme une déchaînée. Sa langue alla musarder avec tact sur le lobe d'une oreille, pour s'éterniser dans le cou. Mais on eût dit que ce soir Robert était fait de bois. En temps normal, il l'aurait enfourchée raide tous feux allumés. «Je t'entends... Mais je fais mon possible. Je n'ai pas que cela à m'occuper. Il y a l'entraînement des nouveaux enrôlés. Tu sais, il m'ont envoyé une bande de pioches. En plus, il y a les rapports qu'il faut envoyer à Port-au-Prince. Et le soir, je suis fourbu. De toute façon, cette fille a échappé à deux attentats. Elle mérite qu'on la laisse tranquille, non?»

Robert avait l'air absorbé. Toute son attention allait vers Django, l'acteur aux yeux verts: «Quelle péripétie pour un seul homme», dit-il à Rita de qui il n'avait pas eu de réponse. Rita boudait, fulminait intérieurement. Django venait de manger de la poussière. Une raclée légendaire. Il essayait de se relever. Mais en vain. Robert l'encouragea, de sa voix rauque, à faire un homme de lui. Le cow-boy avait les mains broyées, bien enveloppées dans un lambeau de tissu. Ce n'était plus des mains, c'étaient des moignons ensanglantés. Et voilà que les spectateurs recommencèrent leur charivari. De rangée en rangée, on entendait des «Légende Blanc, impossible. Ça ne tient

pas. Légende, oui». Robert encouragea de plus belle son héros. «Relève-toi, bonhomme, et va leur faire la peau à ces connards». Rita posa une main lascive sur sa braguette, comme pour l'éloigner de la séduction du film. Il avait les yeux rivés sur le pistolet que Django essayait de placer sur une croix. La dernière scène se passait dans un cimetière. Triste milieu, démoralisant. Le plafond du ciel était bas. Les nuages semblaient frôler le sol. Un tableau vite fait en deux coups de pinceau de mélancolie. Dans la salle, il faisait un silence de mort. Le pistolet tomba dans la poussière. Pendant ce temps, les bandits avançaient. Leurs bottes produisaient un bruit sourd. Django avait fini par avoir pleine possession de son joujou. Le film tirait à sa fin. On allait maintenant régler le compte de l'acteur. Rita fourrageait dans le bas-ventre de son amant. Elle voulait lui faire une pipette. Robert la repoussa gentiment en lui disant: «Pas maintenant, chérie. Je veux voir si Django va se tirer d'affaire.» «Je m'en fous de ton Django à la con. C'est la troisième fois que tu regardes ce film de merde.»

Les tueurs aidaient le pauvre type à faire sa prière. Ils disaient en marchant: «Au nom du père.» Django ajustait son pistolet. Robert se cramponna à Rita. Il bouffait l'écran. «Et du fils». Django avait un sourire de meurtrier. «Et du saint esprit». Les spectateurs médusés n'échangèrent mots. Ils étaient tout à leur film. Jamais ils n'avaient vu autant d'action, autant de violence. Au moment où les truands allaient dégainer, le cri d'outre-tombe de Django monta d'un cran. Il y avait là, étalée sur pellicule couleur, toute la souffrance d'un homme. Cette voix cria sans pardon: «Ainsi soit-il». Et le tuyau de son arme se mit à cracher des plombs. Robert, comme les spectateurs en liesse, tapa des mains avec entrain.

Rita Moscova, folle de rage, se leva d'un bond, piétina le bouquet de fleurs du talon, puis bouscula son amant au passage. Elle se sentait sous l'emprise d'une fureur fantastique. «Ce soir, tu baiseras avec ton Italien de merde. Quant à moi, je suis de l'histoire ancienne, bonsoir.» En quelques bousculades, elle fut dehors.

Sa voiture dévora la distance qui devait la ramener à la villa. Elle rentra chez elle en claquant la porte. Ce fut dans cet état que Gabriella la vit arriver.

18. Les feux croisés

RITA MOSCOVA. Gabriella, la gorge serrée, regardait dehors avec une attention soutenue. Malgré la noirceur, elle crut voir une ombre. Celle d'un soldat en maraude qui passait comme un éclair devant la fenêtre. Cette ombre-là avait posé sur elle un rai de regard. Elle eut un mouvement de recul, mais parvint à garder sa contenance. «Mon Dieu, sont-ils encore là à me surveiller? M'attendent-ils dehors, comme la dernière fois? Peut-être que c'est le fruit de mon imagination?» murmura-t-elle avec lassitude. Au bout de quelques instants, elle se rendit compte qu'une des lumières donnait des ratés dans la cuisine. Et l'ombrage que faisait la rampe de l'escalier sur le sol ressemblait à une cellule, un grillage placé là par exprès pour l'emprisonner. Il s'allongeait démesurément selon le caprice du fluorescent défectueux. Elle allait crier lorsque tout revint à la normale et eut un peu honte de sa couardise. À certains moments, il lui arrivait de détester cette villa où sa peur pouvait aller à sa guise son petit trot fringant, aidée par le silence des lieux qui actionnait le mécanisme infernal de la torture. Elle haïssait ces chambres vides et muettes où l'âme, la sienne, trouvait, bon an mal an, son triste envol vers rien. Vers nulle part. Une âme qui faisait du surplace, engluée dans une surabondance d'amertume. Un oeil étranger aurait pu croire que cette maison était faite pour loger le bonheur. Pourtant, Gabriella s'y sentait perdue comme dans un pays inconnu où des milliers d'yeux la guettaient. Ceux de fauves prêts à lui sauter à la gorge pour lui régler son compte. Elle ne faisait que penser aux prédictions de Nadeige. La mambô s'était exprimée en mots clairs. Sans ambages. Des mots lourds de menaces qui parvenaient encore à son oreille comme des sonnailles de grelot:

«Quelqu'un te veut du mal. Je n'arrive pas à voir qui c'est. Une chose est sûre. Cette personne a de la suite dans les idées. Tu avais un frère jumeau. TU AVAIS UN FRÈRE JUMEAU... TU AVAIS.»

Son imagination, depuis lors, avait pris la mauvaise voie, l'entraînant petit à petit dans un monde où les rêves diurnes s'imposaient en maîtres. Par moments, il lui semblait apercevoir son frère Gabriel dans le jardin. Une image imprécise, telle un dessin vite fait au fusain. D'autres fois, elle rêvait qu'il était dans la chambre à côté d'elle, le visage maculé de sang. Elle le voyait tenant son ventre à deux mains, comme s'il avait peur de perdre ses viscères. Souvent, il lui arrivait de voir un chrysanthème posé sur son livre de chevet, celui qu'il lui avait donné en cadeau en revenant de Tunis. À maintes reprises, dans le leurre du rêve éveillé, elle avait eu cette vague impression que dans la pièce, quelqu'un allait et venait: quelqu'un qu'elle voyait en filigrane et qui l'appelait au secours.

Par un de ces signes encore plus forts que l'intuition et bien avant d'avoir rencontré Nadeige, elle avait su que son frère était mort. Mais elle refusait de prononcer ce mot afin de conjurer le mauvais sort. Gabriella était à ces mille réflexions lorsque Rita entra en claquant la porte. Elle parcourut la grande salle des yeux avec dégoût. Elle avait l'air déçu. On devinait qu'elle était la farce d'un rendez-vous manqué ou d'une grande déception.

Gabriella avait appris à la connaître, à lire dans son visage les turpitudes de sa vie. Une vie de débauche qui n'était plus un secret pour personne, sauf pour son mari le père Messidor. Rita était connue pour sa langue sale, son vocabulaire épicié. Son arrogance et son caractère volage lui avaient valu

dans le quartier le surnom de Marie-Madeleine. Cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Car cette déesse païenne ne redoutait ni les cancans ni les commères bavardes qui les alimentaient. La seule personne qu'elle semblait craindre était Gabriella. À ses yeux, elle possédait cette force sournoise des eaux calmes capable d'engloutir tous les impudents qui venaient folâtrer aux abords de ses rives. Sous les dehors d'une grande effronterie, Rita restait la plus peureuse des femmes. Sa vie était loin d'être enviable. Elle écoulait ses journées dans la paresse, devant la grande psyché qui lui reflétait son visage de femme blasée que l'insomnie ravageait à plaisir. On la suspectait d'avoir déjà eu une liaison avec Gabriel. Personne n'avait voulu savoir le fond de l'histoire pour ne pas blesser l'amour propre du vieux. Aussitôt le soir arrivé, Rita disparaissait avec sa bagnole pour aller retrouver ses amants, tous des militaires. Le dernier sur la liste n'était nul autre que le cow-boy Robert Étienne. Son mari, que le travail éloignait de la maison durant la semaine, ne se doutait de rien ou feignait de ne rien voir. Gabriella bien qu'elle n'aimât pas sa belle-mère, avait tenu secrètes ses incartades. Son père n'était pas de première jeunesse et il fallait le ménager. Il avait l'illusion d'être aimé et c'était ce qui comptait.

Rita, à l'instant, rejoignit le divan et s'assit sur le bout des fesses. Puis elle se déchaussa sans utiliser ses mains. Son regard hostile balaya la grande salle et s'arrêta sur Gabriella. Elle pouffa de rire sans raison apparente. Un de ces rires vulgaires et grossiers, celui d'une pute dans un lupanar. C'était sa façon à elle d'entrer en contact. Quand elle était déçue, elle pouvait faire baver la terre entière. Et sa bave était amère comme du fiel. Gabriella fit grincer le rocking-chair pour noyer ce rire que l'hystérie commandait. Elle soutint ferme le regard de Rita qui baissa les yeux telle une chienne craintive

subodorant un coup de pied. Lorsque l'atmosphère fut rendue à un niveau humain, Gabriella prit la parole: «Est-ce que quelqu'un t'a accompagnée? Je te demande ça parce que j'ai cru voir passer un soldat», souffla-t-elle d'une voix lointaine. Mais tout en parlant, elle eut la singulière impression d'avoir déjà prononcé cette phrase et devinait certes la réponse qui allait suivre. Par un mouvement instinctif, elle préféra s'acharner sur un pli rebelle de sa jupe. Vint ensuite effleurer ses lèvres l'ombre d'un sourire doué du pouvoir de chasser cette insolite impression. Une impression qui, d'ailleurs, ne musa pas longtemps dans son esprit, qui disparut comme un songe dans les endroits supérieurs où l'imagination le plus souvent n'ose pas s'aventurer. «Pourquoi cette question? s'étonna Rita les dents serrées. Depuis quand m'interroges-tu, dis donc?» En deux bonds, elle tourna autour de la table, cherchant dans les yeux de Gabriella le bien-fondé de sa pensée. Devant le calme de son interlocutrice, elle tira une chaise sur laquelle elle s'assit à cheval, non sans feindre une moue d'impatience à la manière de quelqu'un qui attend une réponse. «Tu as fini de gueuler, oui?» fit Gabriella.

Il y eut une pause: «J'ai vu passer un militaire. Était-ce ton Robert? Je ne veux pas voir ces porcs rôder ici. Tu as intérêt à me répondre. Sinon, on arrangera ça avec le père.» «Non, personne n'était avec moi, hurla-t-elle. Est-ce que c'est fini ton interrogatoire?» Ce disant, elle prit sa tête entre ses mains et s'en alla en brassant son derrière à outrance, comme pour rappeler à ceux qui auraient pu l'oublier toute la vulgarité que pouvait contenir sa personne. «Mon cul m'appartient, j'en fais mon affaire. À bon entendeur, salut», ajouta-t-elle. On l'entendit marteler les marches de l'escalier avec force. Un rire sec entrecoupé de spasmes et de rauques onomatopées mit fin à cette discussion. Gabriella se frotta les mains qu'elle sentait moites. Cette

soirée était pour elle en tous points éprouvante. Sa mémoire lui envoya à l'instant l'image d'un livre à la couverture cornée. Un vieux Bob Morane. L'image s'évanouit aussi brusquement qu'elle avait surgi dans les méandres de son subconscient. Elle voulut se rappeler l'endroit où elle avait vu ce livre pour la première fois. Mais en vain. Comme à regret, elle s'en fut d'un pas égal vers la cuisine pour se préparer une tisane. Elle se surprit en train de sourire. Mais pourquoi souriait-elle? Elle n'en avait aucune idée. Sans crier gare, sa vie reprenait son cours normal. Elle avait oublié Rita, mais pensait encore au soldat qui rôdait près de la fenêtre. Investie d'un courage nouveau, la tentation lui vint d'aller vérifier dehors pour mettre fin à son doute. Mais elle se retint afin de ne pas gâcher son plaisir naissant. «Pourquoi suis-je contente?» souffla-t-elle. Elle ne parvenait pas à se donner une explication à ce changement d'humeur, quoiqu'elle passât en revue tous les gestes qu'elle avait posés durant la veillée. La mémoire resta muette, avare de renseignements. L'être est ainsi fait. Tantôt triste, tantôt joyeux, il est mâtiné d'ambivalences: c'est une matière onirique, un point noir dans l'horizon des songes.

Sur son lit, Gabriella décida pour la cinquième fois de relire *Salammbô*. Peut-être parce que c'était un cadeau de son frère. Et ce soir plus qu'auparavant, elle ressentait le vide laissé par son absence. Ses lèvres goulues d'un chagrin apprivoisé murmurèrent cette phrase mélodieuse qui jadis, venant de la bouche de Gabriel, avait le don de la calmer: «*C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. C'était à Mégara...*»

19. La femme de rêve

LA SOURCE ORIGINELLE. Au bout de quelques minutes qui parurent porter en elles la pérennité du néant, Frank parvint au sommet du morne à la base duquel s'étagait un gouffre feuillu pourvu d'habitations cossues. L'horizon se laissait embrasser du regard. En contrebas, le boulevard du Front-de-Mer dont les lumières en auréole taquinaient en vain l'obscurité. À ses pieds, la mer était là. Tranquille et belle. Elle faisait songer à une Nègresse qui se repose après une dure journée de labeur. Par moments, elle soupirait, ce qui n'était pas sans faire ressortir la sinuosité des vagues, houlées à souhait pour le plaisir des yeux. Sur elle, par amour, se reflétait l'extravagante brillance des étoiles d'octobre.

Frank, roulé en boule dans une position de fœtus, allait vraisemblablement passer la nuit à la belle étoile, sans feu de bivouac, avec pour hamac l'infini qui semblait l'envelopper de son linceul d'émérides. Confiant que le danger qu'il redoutait ne viendrait pas de là-haut, il s'assoupit, engourdi d'une paix intérieure aussi inexplicable que les mystères de ce monde. Sans qu'il s'en rendît compte, il fut brutalement happé par le sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, il était aux environs de dix heures. Le soleil était déjà haut dans le ciel. Il se sentait comme un homme nouveau allant au-devant de la vie, sans peur de trébucher sous le faix de sa libération. Les cigales, dans leur vacarme, auguraient une chaude journée. La paix intérieure dont il était porteur la veille remontait en lui peu à peu. L'exaltation qu'il éprouvait en

ce moment le requinquait d'une flamme ardente, comparable à celle d'un premier amour. Quelque chose d'insolite, d'inextricable, jouait en solo une mélodie dans son corps. Souventes fois, il avait été subjugué par ce genre de sensation, mais aujourd'hui cette impression revêtait un autre costume et avait les atours d'une grande félicité, comme s'il était assis sur la source originelle du bonheur et que, d'un instant à l'autre, celle-ci allait déborder de son lit.

Les bruits montaient en écho vers lui. En bas, dans les maisons, la vie s'éveillait, continuait avec entrain ses manigances quotidiennes. Ses yeux voyageaient, non sans curiosité, de courette en courette. Sur le penchant de gauche, un jardinier taillait à coups de sécateur la tignasse des hibiscus. Par moments, il s'arrêtait pour éponger son front de ses deux avant-bras. À sa gauche, un homme en chemise à manches courtes donnait la bise à son épouse. Au centre, une femme esseulée s'étirait et bâillait. Ce faisant, elle prenait le pouls de la nature en regardant le ciel. Elle était vêtue d'un pantalon de cotonnade bleu qui accusait la finesse de ses jambes. Son buste était recouvert d'un T-shirt blanc agrémenté d'inscriptions et de bigarrures. Tout en elle piquait au paroxysme la curiosité de Frank. Il allongeait le cou, portait la main en visière. Son coeur subitement s'affola. Il n'osait croire ce qu'il voyait. Il prit sa tête dans ses paumes et répéta d'une voix qui s'étranglait: «Mes amis, mes amis. C'EST ELLE. C'EST ELLE.»

Des années le séparaient de cette présence qui l'avait sans cesse enchanté. Et voilà qu'il basculait dans le passé. Un passé qui n'était pas si loin et qu'il réintégrait par la force de son désir. Les images étaient tantôt floues, tantôt

précises. Malgré tout, il était heureux de cette sensation, de ce cadeau que la vie lui faisait à l'instant.

UNE OBSESSION. Je devais avoir quinze ans lorsque j'ai rencontré Gabriella pour la première fois. C'était le matin où mon directeur-adjoint m'avait expulsé du collège pour paiement en retard. J'étais en proie à une colère terrible. Mon visage était en nage. À l'intérieur de moi bouillonnait une rage trop longtemps retenue. Je revoyais encore le visage hilare de l'adjoint. Il me montrait la porte de l'index. J'entendais surtout son commentaire ironique, prononcé avec la ferme intention de m'humilier devant les autres. «Les affaires de la mambô marchent mal, par les temps qui courent.» Ces mots résonnaient dans ma tête à coups répétés, comme le bruit du tocsin annonçant la fin d'une kermesse. Ils inoculaient en moi le venin du désespoir.

De mon perron, je regardais les bâtisses en brique au-dessus desquelles flottaient quelque arrogants drapeaux. Là-bas, dans ces écoles privées, des professeurs vaniteux dispensaient à huis clos leur précieux savoir. Là-bas, des élèves en habits du dimanche parlaient avec complaisance de leurs projets d'avenir. Ce beau monde était si loin de moi. Il sentait la bonne éducation, le parfum capiteux, le bon pain frais et le beurre de France. Pour ces gens, je n'étais que le fils de la mambô, une guérisseuse publique qu'on pointait du doigt au hasard des quolibets. Pour eux, je n'étais rien, pas même un ami. Des bruits de pas me firent sursauter. C'était ma mère. Elle venait me rassurer: «Demain, j'irai voir le directeur et tout s'arrangera. Je te le promets.» Puis elle avait glissé dans ma poche le Bob Morane que je lisais la veille. Elle savait que j'aimais lire, ma mère. Elle savait que les livres me

faisaient oublier les choses qu'elle ne pouvait pas m'offrir. En douce, j'avais esquivé sa main, refusant toute caresse, toute consolation. J'avais enfourché ma bicyclette déginguée - un cadeau qu'elle m'avait offert durant ses jours meilleurs - et j'avais dévalé les pentes de la Petite Guinée. Je pédalais comme un fou. Je quittais mon quartier, ma prison. Je m'éloignais des arbres empoussiérés, des voisines criardes, des chiens galeux. Je fuguais ma petite vie, mon avenue de crève-faim, le bruit de la Singer qui n'apportait plus d'eau au moulin. De temps en temps, je passais une main furtive sur ma poche arrière. Bob Morane tenait encore le coup. Je pédalais à coups redoublés. Je jouais à pile ou face avec la mort. Mon buste dépoitraillé déchirait le vent. Une fraîcheur océane mêlée à une odeur de pluie en gestation m'emplissait les narines. Je zigzaguais entre les piétons, entre les voitures. On s'esquivait pour me laisser passer. Je penchai mon guidon vers la gauche, en direction de l'école des Soeurs Regina Assumpta. J'entendais des voix m'avertir de mon imprudence. Elles disaient que j'allais me tuer. Je voulais chuter pour ne plus penser à rien. Ce qui était prévu arriva. Je perdis le contrôle et je tombai à la renverse sur le trottoir achalandé. Par chance, je n'avais rien de cassé. Il y eut un léger attroupement autour de moi. Je voyais en contre-plongée des visages de filles. J'entendais grandir leurs voix comme un bourdonnement de ruche. Ces filles étaient penchées vers moi. Elles crânaient tout en me pointant du doigt. L'une d'elles me tendit la main, m'aidant à me relever. Elle était de grande taille, avec de belles jambes de gazelle. Je la remerciai d'un geste nerveux, car j'étais intimidé par cette créature merveilleuse. «Il a fait exprès, Gabriella, pour venir tomber ici. C'est un truc vieux comme le monde. Mais quand même, il a de l'audace», disait l'une d'elles avec volubilité. Je bégayais. Les mots se bousculaient dans ma bouche, en désordre. L'assurance de ces demoiselles m'avait

décontenancé. Elles parlaient un français très pur, que des années de pratique avaient rendu pédant et sans accent. La fille qu'elles avaient prénommée Gabriella, revint vers moi et me remit le Bob Morane que j'avais échappé en tombant. Sur la couverture du livre, à côté de mon nom, elle avait écrit d'une calligraphie rapide: Gabriella Messidor. Puis elle s'en fut en courant rejoindre les autres. La rue était pleine de leurs rires, de leur insouciance. Elles s'en allaient d'un pas allègre vers ces quartiers paisibles, loin des bruits de la ville, près de la mer. Une voiture avec chauffeur viendrait sûrement les chercher en cours de route pour ne pas qu'elles s'exposent trop longtemps au soleil et au regard des envieux. Je les suivais à faible distance, sans vraiment savoir ce que je faisais. Depuis quelques minutes, un étrange bien-être s'était emparé de moi, sans que je puisse vraiment en expliquer la cause. L'air devenu plus vif me semblait délicieux. Une pluie bienveillante se mit à tomber sur moi, m'aspergeant le visage de ses gouttes froides. Une force incontrôlée m'agitait, me poussait vers cette fille que je ne connaissais pas. J'éprouvai le besoin de pédaler plus vite pour la rejoindre, mais une pudeur subite m'en empêcha. De toute façon, je n'aurais pas pu lui parler, car, comme je l'avais prévu, des voitures s'arrêtèrent et les filles y prirent place, une à une. Gabriella était montée dans une Jeep. Avant de partir, elle avait jeté à la dérobée un coup d'oeil derrière elle. Je restai sur le trottoir sans bouger, les bras ballants. J'étais mouillé jusqu'aux os. Mais cela m'importait peu, car seule Gabriella m'occupait l'esprit.

Les jours et les mois qui suivirent, je n'avais pas lâché prise. Gabriella était dans ma tête, greffée en moi. Je la sentais dans ma chair. Je voyais continuellement en pensée sa main dans la mienne. Ses ongles rongés. Sa démarche houlée, à l'échappée belle. Tout en elle me fascinait. Elle était ma

passion, mon obsession, ma vie. Je ne passais pas une journée sans aller la surveiller en avant de son école. Lorsqu'elle sortait, j'avais coutume de l'examiner avec un intérêt maladif, notant les moindres détails qui donneraient plus tard une distraction à mon esprit. En vérité, il n'existait pas une parcelle de son corps que je n'avais pas parcourue des yeux. Gabriella était jolie... belle, devrais-je dire. Elle avait le nez fin, sans cette largeur négroïde qui disputait habituellement toute la place aux autres parties du visage. Ses lèvres lippues à souhait contrastaient avec le nez. Sa peau, d'un noir chocolaté, avait le velours d'une mangue Baptiste. Ses jambes, combien longues, étaient admirablement proportionnées au reste du corps. Ses cheveux coupés à la garçonne laissaient deviner chez elle une âpre ferveur de courage et d'audace. Tout cela faisait d'elle une beauté créole que ma mémoire propulsait en avant de moi, durant les moments de méditations. Et le plaisir rémanent qui en résultait était à nul autre pareil.

Pendant mes lourdes heures d'obsession, il m'arrivait d'en vouloir à l'horloge de retarder la sortie des classes. Je massacrais les religieuses en soliloque par d'obscènes injures parce qu'elles la gardaient en retenue. Je sentais qu'on me lésait d'un droit fondamental qui était de la surveiller, de veiller sur elle. Je pensais qu'un accord tacite nous unissait car en la croisant, je croyais voir à chaque fois une lueur nouvelle dans ses yeux. Quand me parvenaient les cris de joie dont sont souvent accompagnées les fins de classe, mon coeur s'emballait, anticipant ce court moment de rencontre. Les retardataires s'amenaienent en sautillant. La Perle des Antilles, de sa démarche cadencée de vénus callipyge, passait devant moi moulée dans son tailleur bleu et blanc. Était-elle consciente du mal qu'elle me faisait? J'allais même jusqu'à retenir mon souffle dans mes narines de peur que le temps ne s'envolât, et,

avec lui l'enchantement du moment. Sous les dehors d'un adolescent, je suivais avec les yeux d'un adulte le mouvement de ce corps que la grâce nim bait généreusement. Mon coeur était à jamais malade. Ma maladie, même si elle avait un nom, n'avait de cure que dans la complaisance des chimères caractéristiques des jeunes de mon âge.

Comme pour se prouver qu'il n'était pas la proie de son imagination insane, Frank allongea le cou en bas, avec précaution néanmoins pour ne pas se faire voir. Ironie du sort, Gabriella était encore là, à ses pieds, toujours belle, pareille à la mer au plus bas, rayonnante dans sa robe d'azur. Il recula et s'adossa à l'arbre. Il paraissait vidé de toute son énergie. Une vague d'excitation l'envahit, propulsant les derniers souvenirs d'elle qui se mirent à défiler avec clarté dans sa mémoire.

Devant une fenêtre de la Citadelle Laferrière, je me souviens. C'était lors d'une excursion de fin d'année qu'avait organisée le collège Raymond Gracia. Par un artifice que je ne m'étais jamais expliqué, Gabriella était devant moi. Je ne la voyais pas néanmoins, mais j'avais senti sa présence, son odeur. Sa voix surtout qui semblait provenir du vide de la Citadelle où la brume avait coloré de gris l'immense verdure de la plaine du Nord. Voulant me pencher pour mieux entendre la tessiture de cette voix, ma tête s'était mise à tourner. J'étais devenu étourdi. Le gouffre m'appelait par mon nom et déjà, il me semblait que j'en faisais partie. Chose étrange: ce vide sans fond avait la voix de Gabriella qui paraissait venir du tréfonds de la terre. «VIENS me trouver! Je suis là. Il est inutile de chercher ailleurs. Je sais aussi que tu veux m'avoir, alors viens me trouver. VIENS! le temps d'un saut et tu ne sentiras rien. La vie ici est de loin supérieure à celle que tu

connais là-haut. VIENS, je te dis! Ne cherche pas ailleurs celle qui est tout près», avait dit la voix en syllabes cristallines et mélodieuses.

Et tout mon corps avait vacillé en feuille morte s'en allant rejoindre celle qui n'existait pas. Étrange illusion que celle-ci! Traîtresse même!... Perfidie de l'esprit désemparé qui trouve dans l'imaginaire le réconfort inexistant dans la vraie vie. J'allais tomber lorsqu'une main salvatrice - celle du professeur-me barra la route menant vers les grands territoires, dans le gouffre de la Citadelle Laferrière: cimetière des morts sans épitaphes, des suppliciés inconnus jetés là, il fut un temps, dans des moments de folie, par un roi féroce, Christophe de son nom.

Sa mémoire surexcitée se calma et ses sens réintégrèrent peu à peu le présent. Le soleil approchait tranquillement de son zénith. Un vent d'est impertinent comme lui seul s'insinuait dans la robe des arbres dont le murmure faisait songer à ces plaintes indiscretes lorsque deux êtres épris consomment leur amour dans le soupir de l'éphémère orgasme. La canicule sévissait. Il fallait se tapir entre les végétaux pour éviter la cravache de la chaleur. C'était l'heure où les *mabouyas*¹ faisaient la cour aux femelles de leur espèce. C'était aussi durant ces heures qu'ils s'amusaient à changer de couleur, à se travestir, à se dorer au soleil comme cela leur était possible. Tantôt une langue protractile attrapait une mouche, tantôt une queue préhensible retenait une tige, bien sûr par fanfaronnade. Bientôt, ils disparaîtraient derrière les fourrés, enluminés de plaisir, pour reproduire leur engeance.

1. Gros lézard des Antilles.

Frank, étendu sur son lit de feuilles, assistait au spectacle que lui offrait la nature. Il y avait si longtemps qu'il n'avait vu la vie dans ses moindres détails, si infimes fussent-ils. Tout avait la propriété d'attirer son attention. Il s'était donné comme première mission d'aller se laver en-dessous de la cascade d'eau dont les bruits lui parvenaient à l'instant. D'instinct, il avait évalué la distance à parcourir pour s'y rendre, afin d'enlever de son corps l'odeur de souille dont il était macéré. Surtout, ce relent d'humidité qui n'en finissait plus de lui rappeler la prison.

Avec véhémence il répéta: «Gabriella, Gabriella...» Ce visage qu'il voyait en rêve dans l'humide demeure carcérale était devant lui, plein de poésie, sans mystères, sans le halo dont sont toujours accompagnés les mirages. Il eut un haut-le-corps. Une indéfinissable sensation le grandissait, mouillait l'ancre dans son coeur. Et, subitement, il eut peur de se laisser surprendre par cette femme. Peur, bien sûr, de se montrer. Peur de livrer à tout venant sa déchéance. Enfin, ce qui restait de lui. Il avait son amour propre à protéger, non? Si tout d'un coup, elle se rappelait de lui. Si, tout comme lui, elle demandait un compte-rendu à sa mémoire. Peut-être se souviendrait-elle de celui qui prétendait devenir son amant!... Ah, la belle affaire! Il serait la risée encore une fois de cette fille. Il n'était pas prêt à essuyer une telle avanie. Il ne voulait pas que cela se reproduisit. Il y avait une limite à tout. Dans son for intérieur, il voulait garder intacts les souvenirs qu'il avait d'elle. Il ne voulait pas briser le prisme déformant d'une illusion trop longtemps cultivée, ce succédané de la réalité auquel il s'était cramponné depuis nombre d'années.

Il recula en se traînant dans les buissons, comme si les yeux de Gabriella avaient la faculté de le détecter à travers les herbes folles, de le deviner ici présent après tant d'années. Un excès d'amour-propre l'auréolait. Il se perdit donc en conjectures et en muettes résignations. Une question demeura dans son esprit avec la ténacité d'un leitmotiv. «Pourquoi cette présence maintenant, après tant d'années?» On aurait juré qu'une force étrangère orientait sa vie dans des créneaux où l'insolite, l'insaisissable, élisaient domicile. Il en vint à la singulière sensation qu'il était une marionnette entre les mains d'un démiurge mesquin dont le dessein était d'acculer ses sujets au pied du mur pour jouir à loisir de leurs émotions.

L'envie soudaine de se voir le prit. Il gravit la côte d'un pas rapide pour aller à la cascade. Quelques minutes plus tard, il se contempla à loisir dans le miroir d'une eau tranquille. Il trouva son visage souffreteux, dénaturé par les mauvais traitements. Ses traits réguliers avaient perdu de leur éclat. Il se vit tout d'un coup vieilli. Ironie du sort, l'eau se mit à bouger au gré du vent, métamorphosant son faciès en chimère, du moins le croyait-il. Il recula, stupéfait de cette transformation. Au bout de quelques secondes, il revint vers l'impitoyable miroir comme pour se prouver à lui-même qu'il avait mal vu; que le temps n'avait pas eu gain de cause sur ses traits. «Que de misères et de tribulations pour une seule carcasse.» Tel fut son verdict au faîte de son diagnostic.

Puis, il se déshabilla en prenant d'innombrables précautions et en scrutant les lieux. Rassuré du calme qui régnait, il plongea dans l'eau et barbotta avec l'allégresse d'un enfant. Il eut l'impression d'avoir recouvré ses jeunes

années, puisque dans sa tête d'ores et déjà un compte à rebours avait commencé, plein de l'écho de trois années de geôle. Il ne voulut pas y songer. Mais l'écho néfaste persistait et exerçait une emprise sur ses pensées. Il le chassa en murmurant tout à trac: «Pas aujourd'hui. Il fait trop beau pour se complaire dans le malheur.» Ces mots sortaient de ses lèvres comme un secret que l'on confie à un ami. Une immense envie d'être gai l'envahit. Il se surprit à rire sans raisons apparentes. Un rire tonique qui se mélangeait aux trombes des eaux tombant en cascade dans la source originelle où il croyait renaître.

Il lui vint à l'idée que le monde était beau, sans tare et sans souillure. Une espèce de paradis perdu dans les limbes du silence, reconquis par la volonté de ceux qui l'habitaient. Un monde certes où les méchants après avoir purgé leurs peines se reconciliaient avec les justes de toute obéissance. Un monde fait à base de tuf et de remblais d'amour, sans la suée humaine, sans le sang des esclaves versé en pure perte pour édifier des grandes cités. Un monde, en somme, où chacun trouvait sa juste ration de félicité. C'était de cet Éden que Frank rêvait au hasard de ses réflexions. Peut-être existait-il vraiment dans un repli profond de son imagination? Son esprit était plein de cette quête de l'insaisissable et il était loin d'en être rassasié.

Cette exaltation dura un temps relativement long, puis disparut en laissant dans son corps un vague effet de lassitude: celui qu'aurait laissé un médicament émollient dont l'effet eut été abusif.

20. Le mal de Jean-Bart

DEVANT L'ÉPICERIE. Le père Messidor était un homme connu de toute la ville. On pouvait l'accuser d'avoir ensemencé bon nombre de filles et de peupler la ville d'enfants illégitimes, mais on ne lui connaissait pas une âme de tueur. Personne, en cet instant, ne se doutait qu'il était là pour assassiner Jean-Bart.

La rue était pleine de taches mouvantes. Ce déferlement de couleurs ne manquait pas de rappeler les coups de pinceaux d'un peintre naïf. Dans un brouhaha de palabres, on percevait le timbre aigu des voix jeunes, comme aux temps de kermesses. Au vrai, une ribambelle d'enfants s'en allaient comme d'habitude vers une quelconque maison d'instruction. Ces innocents ignoraient que le danger était là, en suspens, à l'affût de mort et prêt à ravir l'un d'eux à tout moment, sans crier gare. Pourtant, Léonce avait la vague impression que le peuple, derrière les persiennes closes, le regardait, attendait le bruit de détonation que ferait sa balle meurtrière. Ce bruit aurait-il seulement le pouvoir d'ébranler la charpente de la dictature dont l'iniquité et la méchanceté étaient notoires?...

Depuis dix minutes déjà, il attendait que son homme daigne enfin sortir de chez le Chinois. Il était sûr qu'il ne le manquerait pas. Il avait hâte de mettre fin à cette besogne astringente qui grugeait toute son énergie. Son revolver était fin prêt à donner la mort. Deux coups secs en plein coeur. En plein ventre. Flap, flap. Il verrait là le corps du monstre éventré, les viscères éparpillés, gisant dans la rue en charpie humaine. Et son oeuvre de

vengeance serait enfin réalisée. «Ce n'est qu'une question de minutes», fanfaronna-t-il. Il happa l'air avidement, puis essuya son front dégoulinant de sueur froide.

Un bruit de pas. Léonce sursauta. Un rire gras fusa. Jean-Bart quittait l'épicerie en prenant sa démarche caoutchoutée. Il était rasé de près, chamarré de décorations, comme s'il s'en allait à une funeste parade. Léonce visa cette cible hautaine. Les secondes s'égrenèrent vite, en coup de vent. Mais au moment où il allait peser sur la détente, il fut pris d'une convulsion irrépressible. Le capon se ravisa in extremis, en proie à une crise de nerfs. Il manquait de cran. L'arme s'échappa de ses mains et tomba à ses pieds en faisant un bruit mat que lui seul pouvait entendre. Il en éprouva une désolation navrée. Figé sur son siège, il était en train de se demander ce qui venait d'arriver. Les larmes qu'il ne pouvait plus retenir, inondèrent ses joues jusqu'à la commissure des lèvres. Il goûta, un rien hagard, à cette substance liquide que sécrétait son corps de lâche.

Le vieux se ressaisit. Il semblait revenir des limbes stupides de la torpeur. «Cette racaille de commandant mérite pire qu'une balle. Une mort lente. Une mort sans fin. Voilà ce qu'il mérite. Car lui tirer une balle entre les deux yeux, c'est lui faire trop d'honneur. Ah! ça non, il faut qu'il paye au centuple pour tous ses crimes,» s'enthousiasma-t-il dans le dessein d'annihiler son remords. Il se ressouvint de la mambô dont lui avait parlé Gabriella après son accident. «Une femme louche qui a des capacités divinatoires en dehors du commun. C'est à toi d'y voir», avait-elle gloussé au paternel. Ce n'était pas la première fois que le nom de cette femme parvenait à ses oreilles. Maître Laroche, lors d'une de leurs interminables parties de dominos en

avait fait grand éloge. Il lui avait même griffonné une adresse sur un bout de papier qui devait être quelque part dans la voiture. Au point où il en était, le père Messidor n'avait rien à perdre. Il décida de jouer sa dernière carte. Il ouvrit le coffre à gants en hâte. Et dans le désordre où se trouvaient ses affaires, il réussit quand même à mettre la main sur ce qu'il cherchait: «Je le tiens, ce salaud, conclua-t-il avec un air de fausse gaieté. La ZOMBIFICATION devrait être la plus méritée des sentences.» Ainsi parla-t-il subitement, requinqué par la flamme de la lucidité.

La Jeep tourna sur la rue Espagnole. La ville semblait frappée de silence. Mais ce silence-là était trop profond pour être porteur de paix et de tranquillité. Tous ceux qui pouvaient lire dans le grand livre de la nature savaient qu'il y avait anguille sous roche. Les rues étaient vides. Quelques élèves retardataires traînaient encore leurs pattes sur l'asphalte grignoté. La vie allait son train-train sans folie, sans remue-ménage. Les oiseaux volaient vers les sommets des mornes. On aurait juré qu'ils sentaient d'instinct l'approche d'une calamité. La *Wagoneer* grimpa la pente de la Petite Guinée à faible vitesse. Le cou grêle du père Messidor tournait dans toutes les directions, comme un giroscope. Il cherchait une adresse. Lorsqu'il vit un nain qui vadrouillait le long du trottoir, il descendit de voiture pour aller se renseigner. Ninnin le lorgna avec suspicion, comme l'aurait fait un prince devant un étranger sans grande importance: «Pour les informations, c'est un dollar», répondit-il en tendant une patte boudinée. «Mais, c'est du vol rétorqua le père Messidor avec une moue d'homme insulté. Vous ne pouvez pas me faire payer pour des renseignements.» «Je vous emmerde, monsieur, c'est un dollar ou rien du tout, bonjour», ajouta-t-il en faisant semblant de s'esquiver. «Eh! attendez, fit l'autre en lui tendant un billet froissé. C'est où

chez Nadeige la mambô.» «Mais vous êtes chez Nadeige, que diable! dit l'autre en lui indiquant une porte derrière eux. Donnez-vous seulement la peine de frapper.» Et Ninnin, tout en liesse d'avoir gagné un dollar en quelques secondes, continua son chemin en exagérant sa démarche plantigrade: «Petit con, va!» souffla Léonce en rallumant sa pipe qui n'en finissait plus de s'éteindre. Sur la porte, il y avait une main en cuivre recourbée sur une boule qui servait de heurtoir. Il frappa deux coups secs et entra. «Eh bien, ce n'est pas trop tôt», fit une voix qui se tenait dans un coin ténébreux. Nadeige se leva de sa chaise pour aller ouvrir les persiennes. Et les rayons d'un soleil tapageur daignèrent éclairer le salon. «Je vous attendais, cher monsieur. Vous y avez mis du temps.» «Vous m'attendiez?» sursauta son interlocuteur. «Comme une terre sèche attend après la pluie. Nous avons un ennemi commun, non?» Léonce esquissa un sourire qui disparut aussitôt. «J'ai commencé le travail sans vous. Notre homme ne verra pas le 1er novembre. Je vous en donne ma parole! Demain il fera partie des morts, voilà», chuchota-t-elle tout en s'asseyant. «Mon fils et le vôtre seront vengés. Car c'est pour venger votre fils que vous êtes venu, non? Dommage qu'il ne s'en soit pas tiré. Quelle affaire! Il faut que vous sachiez qu'il y a une autre personne que vous connaissez bien qui est responsable de sa mort.» Dans son emportement, elle remarqua qu'elle avait oublié de lui offrir une chaise. Tout en parlant, elle rectifia son impolitesse par un signe de la main. Léonce avait le front froid de sueur. Il sortit de son veston un mouchoir à carreaux, puis s'épongea le visage. Et c'est avec une voix enrouée qu'il remercia la mambô. «Il me reste à savoir si vous voulez l'avoir comme esclave sur votre plantation, ou si vous préférez qu'il finisse ses jours dans un jéroboam. Je vous laisse le choix», trancha-t-elle.

Léonce eut un mouvement de recul: «Oh, je n'y pensais pas vraiment. Au fait, je n'aimerais pas le voir chaque jour dans mes plates-bandes. Il me rappellerait trop mon fils. À bien y penser, non, non. J'aime mieux me fier à votre science.» «Tout compte fait, je le ferai errer dans la zone néante», grinça Nadeige entre les dents. «Quoi?» «Je me comprends, cher monsieur. Je m'arrangerai bien. Ne vous en faites pas». «Si vous avez besoin de n'importe quoi, n'hésitez pas à faire appel à moi, à Milot, sur ma plantation.» «Je vous remercie de tout coeur, mon cher monsieur. Je ne pense pas avoir besoin de rien», fit-elle en se levant, car Léonce était déjà debout et se dirigeait vers la porte. «Plantation de Milot, Léonce Messidor! Pour n'importe quoi. Je saurai me montrer généreux. Sachez madame que je vous dois une fière chandelle», grimaça-t-il. Même s'il faisait de gros efforts pour cacher ses émotions, on sentait qu'il était intimidé par l'énigmatique personnalité de cette femme. «Malgré votre métier, euh, euh. Je...je devine que vous avez un grand coeur, madame», compléta-t-il. «Et puis, vous êtes si...» Il refréna sa pensée, non sans une certaine gêne dans la voix.

Il y eut un moment de pause qu'il mit à profit pour la féliciter avec ces manières polies d'antan. «J'aurais vraiment aimé vous rencontrer dans d'autres circonstances. Ah! la vie nous réserve de ces entourloupes, des fois, vous savez.» Il s'arrêta pendant quelques secondes, puis respira bruyamment. Son visage s'altéra. On eût dit qu'un espoir subit, prenant sa source dans l'indicible, venait requinquer sa carcasse rabougrie. Le vieux s'ébroua et s'excusa aussitôt de sa fatigue. Avant de sortir, il s'approcha de Nadeige et lui baisa la main avec une allégresse exagérée. «Vous êtes ravissante, chère madame. Je vous fais mes respects.»

Pendant ce temps, à Ducroix, Ketty hurlait, la main en porte-voix pour que la bonne vienne à son secours. Elle ne savait plus quoi faire. Depuis une heure déjà, Jean-Bart était pris d'une forte crampe. Il ne tenait plus en place. Il se tordait, voulant rendre tripes et boyaux. Il se cognait partout dans la maison. Dans sa rage il avait déchiré draps et rideaux, renversé chaises et bibelots. La chambre ressemblait à un champ de bataille. Ketty lui avait fait ingurgiter une forte dose d'aspirines et avait déblaté une argutie pour essayer de le calmer. Mais rien n'y faisait. Ne sachant plus quoi inventer, elle avait téléphoné au médecin Manigat pour qu'il vienne d'urgence. Elle avait pris soin de déléguer une voiture officielle pour l'amener au chevet de son mari. Ketty était assise par terre. Entre ses jambes, elle retenait la tête de son homme. Par moments, elle essuyait avec le pan de sa robe la bouche du malade d'où sortait une écume blanchâtre. Jean-Bart se plaignait des rats qui lui mangeaient les entrailles. «Des rats, des rats, Ketty». «Qu'est-ce que tu dis là? Tu délirais chéri. Le docteur ne tardera pas à venir. Un peu de patience», soupira-t-elle comme l'aurait fait une mère affectueuse. «J'ai des rats dans le ventre, je te dis. Des rats, ils sont nombreux. Je les vois; ils viennent me chercher, Ketty. Ils sont dans mon ventre. Ahh, ah, ah. Je ne veux pas finir comme Massillon; je l'ai vu moi, le Massillon, avec des rats qui lui rongeaient le cou, qui mangeaient ses viscères. Je les ai vus. Ils sortaient par son ventre. Il y en avait partout. Partout. On a tiré sur eux, mais ils restaient là à nous regarder. Je l'ai vu le Massillon, moi, ou du moins ce qui en restait. Je ne veux surtout pas finir comme lui. Tout, mais pas ça.» Ses lèvres se tordaient. Son cœur battait à grands coups dans son thorax. Il tournait en rond comme un chien qui court après sa queue. Une frayeur glaciale le traversait. Pour la première fois de sa vie, Jean-Bart comprenait ce que pouvait être l'horreur de la mort. Il avait les yeux

hagards, perdus dans un abîme secret dont lui seul connaissait les méandres. L'épouvante passa au-dessus de lui en vol plané, comme un busard affamé. C'était peut-être un des signes avant-coureurs qui précèdent habituellement le grand voyage?...

La bonne arriva aussi vite qu'elle put, avec une théière d'argent sur un plateau. Jean-Bart la prit et but à même le goulot. Ses deux mains tremblaient comme celles d'un vieillard dépourvu de force. Dans son glouglou hâtif, il laissa s'échapper le liquide qui alla abreuver le tapis. Ketty fit signe à Siphonise de verser dans une tasse le restant de ce nectar qu'elle croyait miraculeux. Car déjà elle n'entendait plus l'effroyable cri de douleur venant de la gorge de son mari. Elle souffla de contentement. En bas, dans le parking, un moteur hoquetait. «Ce doit être le docteur Manigat et le soldat de service», gloussa Ketty à l'oreille du commandant. Le docteur, un gros gaillard à l'allure d'hippopotame, entra au pas de course. Il s'agenouilla devant Jean-Bart. Ketty lui laissa toute la place pour lui permettre d'exercer sa fonction. Après une rapide auscultation, il conclut qu'il n'y avait rien de grave et griffonna sur une feuille une prescription. Avant de repartir, il conseilla à Ketty de surveiller l'alimentation de son mari.

Sans pouvoir se l'expliquer, le commandant sentit qu'il allait déjà mieux. Il entra dans la toilette en coup de vent et se lava la figure. Fort aise de se sentir ragaillardi, il ajusta sa cravate devant le miroir avec son assurance coutumière. Dans le miroir, il vit deux visages en surperposition. Le sien et celui d'une femme qui lui souriait avec malice. Il se retourna en vitesse pour constater qu'il était tout seul dans la pièce. L'hallucination était d'une telle précision que ses cheveux se hérissèrent sur sa tête. D'étranges frissons

parcoururent son corps. D'emblée il savait qu'il n'avait pas rêvé. Qu'il était en train de subir en bonne et due forme les sortilèges de la mambô. «Linglessou papa kotèou yé? Pa lagèm¹.»

Ce disant, il s'en fut dans le salon et téléphona à Robert Étienne à qui il demanda de se préparer pour un couvre-feu le soir même. L'annonce serait faite sous peu à la radio locale. Et avec la force conjuguée des tontons macoutes et des soldats, il réussirait à ramener le prisonnier. Tel était le vœu du puissant chef de l'Armée. À l'instant, il s'égosilla dans l'émetteur avec le désespoir d'une bête qui se sait traquée: «Robert, c'est ma vie qui se joue en ce moment. Fais passer le message, je donne 50,000\$ à celui qui me ramènera ce Frank vivant ou mort. Il va voir de quel bois je me chauffe. Et chaque jour qui passe sans qu'on le trouve, je brûlerai une maison au hasard.» Il eut la singulière impression qu'il avait mis toutes ses forces dans ces dernières phrases. En lui, la vie s'échappait par un tuyau sectionné. Et quelque part dans un jéroboam réservé à cette fin, quelqu'un récoltait son petit bon ange au compte-goutte.

Un rire dément mit fin à cette conversation. Siphonise trembla comme une feuille morte. Ketty la poussa dans le dos vers sa cuisine, puis lui intima l'ordre de se calmer. «On ne me le fait pas ce coup-là. Le chef va se tirer d'affaire, foi de Ketty! Mon mari a un zombi en lui. Il faut agir vite, ma petite. Je vais demander de l'aide à Luckner Rozanfer Junior, un terrible houngan de l'Artibonite. Pour atteindre Hervé, il faut que l'envoyeur de

1. Mon père Linglessou, où est-ce que tu es? Il ne faut pas me laisser tomber.

zombi soit drôlement fortiche. Envoyez de l'eau aux quatre coins cardinaux pour qu'on sache que Jean-Bart tient le coup. Envoyez de l'eau, Voyé dlo», cria-t-elle comme une incantation à qui voulait l'entendre.

21. La cascade

UN FARDEAU ÉNORME. Le matin du 30 octobre, alors que la déveine s'abattait sur Jean-Bart, Frank était tout à sa joie dans son oasis. Une paix souveraine, jusqu'alors jamais ressentie, inondait son esprit. Gabriella, quant à elle, scrutait nerveusement la montagne. D'instinct elle sut que quelque chose d'anormal se tramait en coulisses, là-haut. Les bougainvillées, d'habitude si hospitalières, refusaient aux oiseaux, d'un commun consentement, leurs branchages. Et ces derniers, pris de panique, dans une clameur confuse de battements d'aile, s'envolaient en désordre vers des ramifications plus tranquilles. Les chiens, eux, jappaient en direction de la colline, comme pour ameuter le voisinage et trahir la présence d'une bête sauvage tapie dans les buissons. Au vrai, quelque chose d'inconnu les dérangeait. Et la nature, avec tout ce qu'elle comportait d'éléments espiègles, fredonnait la chanson de la délation.

Gabriella décida de gravir le sentier, suivant du mieux qu'elle pouvait les traces de bottes que le vent n'avait pas effacées. «Quelqu'un est passé par là, il n'y a pas si longtemps», bafouilla-t-elle mi-surprise, mi-inquiète. Au bout d'un instant, elle en fut si certaine que la tentation lui vint de rebrousser chemin. Mais la peur cédant le pas à la curiosité, elle dut s'armer de courage et continua dans la voie où elle s'était engagée.

Ainsi, à pas feutrés, elle avança tout en évitant les branches sèches susceptibles de révéler sa présence. Un vent tiède et arrogant frôlait ses lèvres. Elle sursauta et sourit, surprise de son énervement. Tout était silence.

On n'entendait que le bruit de ses cuisses se frottant l'une contre l'autre. D'une main alerte, elle brossa ses cheveux coupés courts. Un oeil exercé aurait noté que ses boucles d'oreilles scintillaient à la clarté du jour et grandissaient sa beauté.

La voilà atteignant de plain-pied le promontoire que surplombait le ravin. D'un coup d'oeil circulaire, elle en vint à la conclusion que cet endroit était habité. Ses prunelles grandes ouvertes, en quête de preuve, s'arrêtèrent sur un arbre en haut duquel était accroché en transversale un fusil. Ostensiblement elle sourit, avec tout l'éclat que pouvait contenir l'émail de ses dents. Les preuves qu'elle cherchait étaient là. Aussi fit-elle semblant de n'avoir rien vu, ne s'arrêtant même pas sur le lit de feuilles que le vent achevait de défaire.

Poussant son audace à l'exagération, elle continua à rôder, puis décida de se rendre à la cascade, son endroit préféré. C'était ici, le plus souvent, qu'elle s'arrêtait durant ses promenades. Mais ce jour-là, le tumulte de l'eau l'attirait plus qu'à l'ordinaire. Elle avait le délicieux sentiment qu'on l'appelait, qu'on lui criait. Des voix multiples se répercutaient en écho dans le silence, fracassant par ricochet la fragile paroi de ses oreilles. Ces voix semblaient venir d'un lieu sans nom où les dieux, ivres de vin, parlaient entre eux un langage obscur. Gabriella sentit, l'espace d'une seconde, qu'on la déposait de la trivialité du présent, qu'on la projetait en dehors du temps, vers ce pays des songes. Elle ferma les paupières et goûta un vertige ensorceleur, vestige d'un temps d'allégresse qu'elle n'avait jamais connu. Elle fut imprégnée de cette marée de joie, de ce bruit inexplicable sorti tout droit des abysses même de l'être. Un bruit qui éveillait ses sens aux plaisirs les plus surnois. Un

bruit qui mettait ses nerfs à fleur de peau. Un vacarme de la nature semblable à une ténue palpitation du coeur annonçant la naissance d'un événement subit!

Une forte intuition guida ses pas vers la chute. Au demeurant, il y avait quelque chose qui la subjuguait, qui dirigeait ses émotions. Quelque chose voisine de la curiosité, qu'aucun mot, hélas, ne pouvait décrire, l'habitait. Elle n'avait pas marché longtemps lorsqu'elle vit une clairière verdoyante. À sa gauche, la chute était dissimulée à demi par des branches musclées et des feuilles disparates. Tout laissait croire que ce grand tableau avait été expressément dessiné par une main experte pour donner à ce coin de pays une touche sauvage qui prédisposait à l'aventure.

Gabriella s'arrêta net lorsqu'elle entrevit la silhouette d'un homme émerger de l'eau. Devant ses jumelles, cette ombre devint véridique. Celle-ci était constellée de gouttes d'eau. Elle contempla à loisir ce corps nu livré à elle en toute indiscretion. Soudain, Frank fit volte-face. Son corps faisait les gestes de celui qui se sent épié. Ses yeux cherchaient partout dans les halliers un point sur lequel arrêter son regard. Sans pouvoir se l'expliquer, il sut qu'il n'était pas seul. Voilà maintenant qu'il tournait en rond, comme pris de panique. Il perdit pied sur une roche limoneuse et glissa dans l'eau. Puis il grimaça de sa maladresse. Gabriella laissa tomber ses longues-vues. Pantelante, elle ne savait comment interpréter cette réaction. Elle eut un mouvement de recul. Gagnée par la surprise, elle voulut courir à toutes jambes mais elle se contint sans grande difficulté. Comment avait-il fait pour savoir qu'elle était là? Elle se rappela les prunelles de l'homme qui s'écarquillaient devant ses jumelles. Si bien qu'elle crut un instant qu'il était

devant elle, pénétrant ses iris avec autorité. D'étranges sensations voyageaient en elle. D'ores et déjà, elle savait qu'elle ne pourrait jamais oublier ces yeux, si mystérieux, si tristes et qui la cherchaient.

Après un court moment de réflexion, elle reprit possession de ses facultés en évaluant à nouveau la distance qui les séparait. Aucun être humain, raisonnait-elle, n'avait cet instinct animal de flairer, de sentir un autre être à une telle distance. Cet homme avait les attributs d'une bête sortie tout droit des prairies inviolées.

Avec fermeté, elle chassa de sa pensée l'idée de partir à la course; car le crissement de ses pas aurait trahi sa présence pour de vrai. Aussi s'en retourna-t-elle prudemment, non sans avoir lorgné ce corps qui faisait monter en elle des désirs jusqu'alors insoupçonnés. Elle aurait voulu chasser de son esprit l'image de cet homme, mais elle y revenait avec une ténacité perverse. Gabriella soupira d'aise et passa une langue gourmande à la commissure de ses lèvres. Geste machinal dont son esprit était loin d'être conscient, mais qui en disait long sur sa lubie du moment.

Malgré son empressement, Gabriella eut le temps de remarquer que les traits réguliers de l'inconnu, quoique porteurs d'un charme envoûtant, parlaient d'une âme fatiguée pour qui la vie n'avait été que tribulations et chagrin. Il lui semblait l'avoir déjà rencontré dans une autre civilisation, à une autre époque. Toutes ses pensées du moment convergeaient vers lui. Elle venait tout juste de le rencontrer et elle avait l'impression qu'elle le connaissait depuis longtemps, depuis toujours. C'était comme une vague sensation de déjà-vu. Elle soupçonnait qu'il avait besoin d'aide. Et son coeur, tout haut,

l'incitait à ne pas refuser cet appel muet. Elle sentait germer en elle quelque chose que son intelligence ne pouvait pas rendre en des termes précis. Ces sensations éprouvées dont on ignore l'origine et qui arrivent comme un fugitif bonheur au hasard de la vie. Les esprits logiques essaient de les démystifier lorsqu'elles se produisent. Mais en vain.

Quelques minutes plus tard, Gabriella se retrouva en bas de la côte. Sa démarche devenait saccadée, voire mécanique. Elle semblait tout d'un coup porter un fardeau énorme: celui d'Atlas ayant sur son dos le globe terrestre.

22. Une offrande manquée

LE CIMETIERE. Cet après-midi-là, Hervé Jean-Bart, terrassé par la peur, se précipita dans sa Jeep et prit la direction de la ville. Quant à Ketty, elle avait choisi le chemin des Gonaïves pour ramener sous sa tonnelle le houngan Rozanfer. Seule sa science pourrait sauver son mari de l'emprise du mal. Voilà ce qu'elle avait déclaré sans ambages avant de quitter la maison pour rejoindre les basses terres de l'Artibonite. Aujourd'hui, personne au monde n'aurait pu convaincre Jean-Bart de rester au lit en attendant son médecin de campagne. Têtu comme une mule, il persistait à croire que son dieu-protecteur allait venir à sa rescousse. Du moins, il lui fallait cette pensée positive pour ne pas tomber dans la couardise. Tout à l'heure, il avait tant pleurniché dans la jupe de Ketty qu'il en avait eu honte. Aussi s'était-il juré, entre les dents, que cela ne se reproduirait plus. Au fond il se mentait, car en ce moment il n'y avait pas sur terre homme plus soucieux que lui devant l'évidence de sa mort prochaine. Son cynisme de jadis avait perdu de son mordant, le transformant en une loque humaine privée de force et d'assurance. Un être faible, à la merci du destin. Ce destin-là, il l'avait créé de ses propres mains, en tuant et en bastonnant des innocents. Maintenant, Hervé Jean-Bart devait rendre des comptes à son ange exterminateur: Nadeige Dolcé.

Le commandant venait d'amorcer un virage dangereux dans les côtes de Ducroix. Ducroix, quartier aux mille contrastes où les bourriques fatiguées partageaient la route de gravier avec les voitures rapides. Ducroix, quartier où l'on pouvait entendre à loisir Beethoven et Toto Bissainthe dans la fraîcheur d'une végétation luxuriante. Sur cette route, aujourd'hui, Jean-Bart semblait égrener le dernier buis de son chapelet maudit. Au vrai, l'homme était nerveux et insécure. Tout en

mâchouillant son éternel bâton d'allumette, il pensait à ses lubies sataniques, aux sacrifices qu'il n'avait pas faits et qu'il aurait dû faire en l'honneur de Linglessou Gaidé, de papa Legba et de papa Damballah. Aussi croyait-il que ces dieux mal vénérés s'étaient retournés contre lui. Entre deux jurons, il se promit de remédier à cette bévue, s'ils lui prêtaient vie. Il se donna de gros coups de poing sur le thorax comme font les vaudouissants après avoir parlé à un loa important. Il regarda sa montre et accéléra. Il devait se rendre au cimetière au plus vite car le temps pressait. Là-bas, il demanderait à Linglessou de chasser «le mort» que lui avait envoyé la mambô et de lui assurer une véritable assise dans le forum des vivants. Tel était son vœu. «Papa Legba, Linglessou Bassin-Sang, fasse qu'il ne soit pas trop tard», ronchonna-t-il. Il n'avait de cesse de se voir devant la tombe du plus vieux pensionnaire du cimetière. Entre les lierres et les chiendents, il verserait son sang malade en libations. Cette action n'avait pas pour but de le guérir totalement, il le savait, mais retarderait le processus de zombification. Luckner Rozanfer Junior ferait le reste pour éteindre la lanterne magique de la mambô. Quelle affaire!...

Les secondes s'égrenaient avec une perfide rapidité, portant dans chaque tic tac le bruit lugubre de la mort. Toutes les vitres de la *Range Rover* étaient baissées comme si le conducteur eût craint d'étouffer. Le vent y entraît avec la hardiesse d'un grand courant d'air à la saison des pluies. Le commandant respirait bruyamment, la bouche ouverte, fiévreuse. Il avait les traits tendus, pleins de gravité, de deuil surtout. Le blanc de ses yeux avait pris la coloration rouge du *chou black* fleuri. Sur son crâne dénudé, des écheveaux de poils gambillaient, agacés par le vent. On eût dit une touffe de mauvaise herbe qu'un jardinier paresseux aurait omis de sarcler. Au volant de ce bolide écarlate, un homme triste avait pris place. Un homme seul dont la conscience sonnait en écho le tocsin de vingt années d'exactions. En vérité, il ne méritait pas la compassion de quiconque.

Le chemin de gravier sur lequel roulait le tout-terrain était en piteux état. Une pente raide et étroite creusée d'ornières. Les pneus faisaient un bruit mat à chaque fois qu'ils tombaient dans un trou. Le train arrière dérapa à plusieurs reprises sans que Jean-Bart ne songeât à lâcher l'accélérateur. Il roulait à tombeau ouvert, sans égard pour les autres. Derrière lui, un nuage de poussière colorait l'horizon et cachait le soleil. Les piétons, habitués à l'impolitesse des riches, s'écartaient de la route pour ne pas se faire écraser. Jean-Bart mit son poing sur son bas-ventre et grimaça. La douleur de tout à l'heure avait recommencé de plus belle, avec une intensité à laquelle il s'attendait. Aucune plainte ne s'échappa de sa bouche. Il avait l'impression qu'une main vindicative triturerait ses viscères et pouvait les extirper de son corps à tout moment. Jamais il n'avait pensé souffrir tant de martyr en si peu de temps. Jamais il n'avait pensé que la maladie s'accrocherait à lui comme une grappe de plantes parasites. Il avait coutume de dire en blaguant qu'il mourrait brusquement, sans douleur, comme un vieillard surpris dans son sommeil. Le destin en avait décidé autrement.

On entendit au loin des bruits divers comme s'il y avait une émeute. Dans les rues, les gens se pressaient. Les taxis et les tap-taps étaient bondés. On n'en finissait plus d'entendre les crissements de pneus. Des portières qu'on fermait à la volée. Sur les trottoirs, on s'échangeait les nouvelles avec emphase. Tous avaient l'air épouvantés, comme si des frayeurs terribles les hantaient. Les mères soucieuses, la main en porte-voix, hélaient leurs enfants à tue-tête. Les chiens, voyant le désarroi des humains, se mettaient à aboyer. Les itinérants, quant à eux, s'en allaient, la démarche lourde, vers un quelconque dépotoir. Dans la cité du Cap-Haïtien régnait une atmosphère d'enfer. Les femmes avaient des paniers en-dessous de leurs bras. Elles marchaient vite, tout en échangeant entre elles de vagues salutations. Elles se dirigeaient vers le marché en fer. D'autres en

revenaient avec les paniers chargés de provisions. Car personne ne pouvait prévoir le temps que durerait un couvre-feu. Il pouvait durer une journée ou deux, peut-être trois. C'était selon. Jean-Bart esquissa un sourire, découvrant ses dents jaunies par la nicotine. Puis il allongea un doigt vers la radio. Le speaker de la Radio Citadelle répétait mot à mot le message qu'il lui avait dicté ce matin: «Ce soir, il y aura couvre-feu. Toute personne surprise dans la rue après le son de la sirène sera considérée comme ennemi du gouvernement et emprisonnée.» Il se dit en lui-même, non sans vanité: «Vous allez voir. Je vais vous faire griller la couenne, ce soir.» Les gens, en croisant son regard vitreux, le toisèrent et crachèrent de longs jets de salive en signe de mépris. On aurait pu jurer qu'ils sentaient son déclin et en profitaient pour lui donner la monnaie de sa pièce. Le commandant stationna son véhicule, quelques minutes plus tard, en arrière de l'église Sacré-Coeur et continua à pied. Le cimetière n'était pas loin. Il pouvait voir avec netteté la clôture en fer ouvragé qui ceignait la paisible enceinte. Une enceinte tranquille dans laquelle nulle guerre, nul combat ne se déroulait. Une enceinte où les hommes de jadis se pratiquaient à ramper comme des vers de terre. Deux vieilles en robe noire déposaient des gerbes de fleurs sur un tombeau. Jean-Bart refusa l'entrée principale et prit l'autre entrée qui était la moins achalandée. Ses yeux cherchèrent partout avec rapidité le caveau du plus vieux des morts. Il vit enfin une croix s'élevant plus haut que les autres et activa ses pas. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Tout en marchant, il enroula un foulard rouge sur son bras gauche. Lorsqu'il fut devant la croix, il s'arrêta net, les jambes écartées. En lisant l'épithaphe, il se rendit compte que la personne décédée en 1806 était nulle autre que Clermézine Clairmeil, une mambô du Haut-du-Cap très vénérée dans le monde vaudou. Jean-Bart respira bruyamment. Une odeur putride dont il ne localisa pas la provenance, monta à ses narines. En fait, il reniflait sa propre puanteur, tel un animal en panique qui sécrète une substance délétère. Il s'ébroua, comme parcouru de frissons. De sa ceinture, il retira un

couteau. Et d'un geste vif, il se trancha la paume. Le sang gicla sur le marbre, sur les chiendents. Il fit à reculons le tour du tombeau pour tracer un cercle. Il dessina avec la main ensanglantée une étoile avec ses sept embranchements. De ses lèvres sortirent des mots d'incantations, des supplications. Des mots qui ne se rattachaient à aucun lexique. Un étrange galimatias. Il appelait, dans ce long cri entrelacé de mots, les forces du mal pour qu'elles descendent là, dans le cercle. Maintenant, il y entra en fixant le soleil et enfonça son couteau au centre de l'étoile. Sa tête se dirigeait dans toutes les directions, les yeux révulsés. Il se contorsionna et roula les épaules. Quand il eut fini, il se souffleta trois fois tout en s'ébrouant. Puis se mit à proférer d'une voix fluette: «Papa Damballah, Papa Damballah, me voici.» Ce disant, il leva les paupières pour regarder descendre de la croix un serpent aux couleurs coruscantes. Un serpent sans pareil, sorti de nulle part, mais qui était là parce qu'on l'avait appelé. C'était sous cette apparence que Damballah se présentait le plus souvent lorsqu'on faisait appel à lui, lorsqu'on l'évoquait avec désir, de vive voix. Il était l'envoyé de Lucifer, le bras droit du Diable, toujours prêt à recevoir dans son calice maléfique le liquide des envoûtes. En deux reptations, l'animal fut sur le caveau de Clermezine Clairmeil et s'avança pour aller boire l'offrande de Jean-Bart. Ce dernier avait le bras dans les airs et attendait que le maître des Ténèbres lui fasse honneur. Soudain, le serpent arrêta son sifflement et s'enroula sur lui-même comme dérangé par une présence étrangère. Il battit en retraite. Le commandant se retourna dans la direction où le reptile regardait, mais ne vit rien. Toujours rien. Il mit la main en visière pour parer le soleil. Soudain il vit au loin, avec une netteté étonnante, le visage d'une femme. Elle chantait, chantait une mélodie syncopée, modulée d'ironie à son intention. Jean-Bart entendit: «Twa feij, twa rancino'w. Jété blié, ranmacé sonjéo'w¹.» D'un bond il se retourna pour constater que le serpent avait disparu

1. Pour trois branches, il y a toujours trois racines. On a beau essayer d'oublier, mais les souvenirs demeurent.

sans avoir bu son sang. Une rage sanguinaire s'empara de lui et il se mit à courir entre les allées à la recherche de la femme. Il la maudissait, la menaçait: «Si je la rattrape, je la tue de mes mains.» Mais que valait en cet instant la menace de Jean-Bart? Sa voix lui revenait en pleine face, chargée de sa propre malédiction. Par désespoir, il empruntait un sentier battu qui longeait la barrière lorsqu'il vit deux silhouettes. Celle d'une femme de grande taille et celle d'un nain qui marchait en faisant des galipettes. Le commandant courut de toutes ses forces, sans pouvoir les rattraper. Se rendant compte de l'inutilité de ses efforts, il cria, cria: «Attendez, madame, j'ai à vous parler.» Mais en vain. Il eut la singulière impression qu'il courait après des spectres agités. À bout de souffle, il s'arrêta, le bras tendu, le regard figé dans un temps qui déjà ne lui appartenait plus.

23. La dernière croisade

LE COUVRE-FEU. Il était 8 heures du soir lorsque la sirène annonçant le couvre-feu poussa trois fois son cri lancinant. Trois coups pour la mort. En l'espace de quelques minutes, les rues furent vides et silencieuses. Seul le vent dérangeait le silence en balayant les détritrus par-ci, par-là. Les piétons avaient disparu, comme projetés dans un temps parallèle. Trois coups pour la mort. Les gens étaient englués de peur. Peur de tomber sous les balles de la répression. Peur d'être torturés, puis vendus en petits morceaux pour la recherche, quelque part aux États-Unis. En entendant ces trois coups, même les chiens errants eurent l'à-propos de se terrer. À la débandade, ils fuyaient la ville en jappant, la queue entre les jambes. Voilà pourquoi on fermait les portes à double tour, à la volée. Entre quatre murs, la vie continuait, menait en sourdine son train-train vespéral. Devant les réchauds, les femmes faisaient bouillir le café de l'amitié en psalmodiant, les dents serrées, des chansons à répons. Dans les courettes, les plus jeunes jouaient aux dominos à la lueur d'une bougie. Les vieillards silencieux mâchouillaient leur pipe, car dans de telles circonstances toute parole était inutile. Sous l'arbre à palabres, la séance des romanceros aux étoiles commençait pour amuser les enfants. Pour tuer l'ennui. Quelque part dans la cité, le malheur, comme une bête véloce, guettait sa proie. Au vrai, les camions des forces armées quadrillaient la ville d'est en ouest, du nord au sud. Des gendarmes en civil conduisaient des chiens dressés dans le dessin de rattraper Frank Dolcé, vivant ou mort.

Jean-Bart avait pris le commandement, mitrailleuse au poing. Nul ne pouvait deviner la provenance de ce trop-plein d'énergie. Il n'agissait pas comme un

être malade. En fait, il avait une telle volonté, un tel désir de se débarrasser de Frank que la haine lui donnait un regain d'énergie. Était-ce le dernier soubresaut du tigre blessé qui refuse de mourir seul? Maintenant, il communiquait à l'aide d'un *walky talky* avec Robert Étienne. «Rien ne va plus, lui lança Robert sans conviction. On dirait que notre bonhomme est fondu dans la nature. Je me contenterai de fouiller les maisons de Carénage demain matin. Toi et tes hommes, vous devriez essayer à la Petite Guinée. En passant, comme tu dois le savoir, la mère de l'homme habite dans le coin...» «Je le sais, cria Jean-Bart insulté. Tu ne m'apprendras pas mon métier.» «À ta guise, répondit Bébert. C'est toi que la mambô recherche. Et non moi, vieux frère.» Sur ce, Bébert râcla sa gorge pour arrêter net la conversation. Dans son for intérieur, il savait que le commandant avait eu ce qu'il méritait. Qu'il était un homme fini. Un homme qui se noyait dans ses propres excréments sans solennité. Et avant de périr, le mauvais génie qui le guidait réclamait encore un peu de sang. En cet instant, Bébert n'avait plus envie de penser à Hervé ni à ses problèmes, ni au couvre-feu. L'envie de voir Rita Moscova le tenaillait. Une folle envie de baiser le submergea. Il voulait, séance tenante, humer l'odeur de cette femme. Il voulait sentir ses cuisses chaudes autour de lui, ses jeux de reins sous sa poussée. Regarder surtout sa bouche avide, pleine de salive, en proie au plus terrible des orgasmes. La dernière fois, au cinéma, il s'était mal comporté avec elle. Il semblait soudainement se rendre compte de son côté goujat. La honte, le remords l'enveloppèrent d'une ouate de douceur. Toutes ses pensées du moment convergèrent vers Rita. Toute l'affection qu'il n'avait jamais donnée à une femme affluait en lui avec force, pour Rita, bien sûr. RITA, RITA, RITA. Des souvenirs d'elle, pêle-mêle, venaient traverser l'écran de sa mémoire. Au fond, il n'avait aimé qu'elle. Et maintenant il comprenait tout

cela. Aussi ressentait-il le besoin, la nécessité impérieuse de lui crier son amour. Au mieux, de partir en exil avec elle, quelque part à Miami ou dans le Key West. L'atmosphère ici commençait à sentir mauvais. Il était temps pour lui de tirer sa révérence à la politique. Il eut tout à coup peur de ressembler à Jean-Bart, de finir comme lui. D'être le monstre infernal qui terrorisait toute une ville. Il s'ébouriffa les cheveux, pensif.

Le commandant, pendant ce temps, n'avait pas perdu son temps. Flanqué de son caporal, un dénommé Dougé, il observait la maison de Nadeige avec une particulière attention. Il claquait les doigts et deux gendarmes accoururent avec des bidons d'essence. Dougé pointa le doigt en direction des portes. Il se pencha à l'oreille du commandant pour lui parler, car il était très grand. «La première porte à gauche, informa-t-il, c'est celle de la mambô, la deuxième, c'est celle d'une certaine madan Saint-Armand. Le troisième logement abrite les sors Amélie et Mercedes. Elles sont unies comme les doigts de la main. Des diablesses, je vous dis. Il faut les tuer toutes.» «Oum,oum, acquiesça Jean-Bart en frottant son menton. Mettez le feu d'abord, puis tirez à hauteur de lit. Qu'elles crèvent toutes sans exception. Je veux les voir griller comme des lapins», pesta-t-il avec un sourire de jubilation. Ces paroles avaient été proférées avec une force animale. Sur ce, on entendit des déclics de fusils, de mitraillettes qu'on ajustait, ainsi que des bruits de bottes. Les soldats, au nombre de dix, encerclèrent la maison. Ils avaient pris soin d'apporter une échelle pour accéder au toit. En l'espace de deux minutes, ils aspergèrent de fuel toutes les surfaces inflammables, le toit y compris, puis ils reculèrent à l'unisson. Dougé prit une bouteille de laquelle pendait une mèche. Il l'alluma et l'envoya se briser sur une porte. Une flamme safranée lécha le bois pourri, longea les battants des portes, les murs, atteignit le plafond par

l'intérieur. Les poutres craquaient. Le mapou (fromager) sacré se tordait. Son feuillage, tignasse écarlate, éclatait sous la puissance de l'incendie. Les braises incandescentes dansaient, fôlatraient dans le vide, en plein ciel. On entendit le bruit avide du feu qui rongait tout sur son passage. Les bidons d'essence, qu'on avait accrochés sur le toit explosèrent, créant ainsi un trou d'air qui donna de la vigueur aux flammes. On sentit monter une forte chaleur, suffocante. L'air devenait irrespirable. La vapeur faisait danser l'ombre de Jean-Bart, lui prêtant une allure d'antéchrist. Il donna l'ordre de démarrer les véhicules pour noyer le bruit des détonations. Et les trois camions commencèrent à pétarader dans la noirceur. La peur haleta derrière portes et fenêtres. Des voix venues de partout se mirent à hurler, à geindre. Des voix de bêtes effarouchées. Elles étaient si faibles qu'on les percevait à peine. Les soldats commencèrent à tirer au ras du sol, à hauteur de lit, à hauteur d'homme. Tout le voisinage était en état d'émoi, pris de panique. Mais personne n'osa sortir choisissant de brûler vif au lieu d'affronter la horde des sans maman qui les attendait dehors. Les dernières poutres venaient tout juste de tomber dans les cendres avec fracas. Des myriades d'étincelles jaillissaient d'entre les murs. Jean-Bart hurlait de plaisir, félicitait Dougé, la mitrailleuse dans les airs. Il resta interloqué quand il vit une tapée de rats sortir des décombres. Ces derniers, englués dans une vapeur lumineuse, poussèrent des «cui, cui» agressifs. Ils étaient si nombreux que lui et ses soldats reculèrent en vitesse, trouvant refuge dans les camions. Mais avant qu'ils aient le temps de reprendre leur esprit et de tirer, les rongeurs avaient disparu, volatilisés dans la nuit. Tous se regardèrent sans échanger la moindre parole, électroisés de stupeur. Avaient-ils bien vu?... Le commandant, d'une voix éteinte, déclara que la mission était terminée.

Ketty Jean-Bart encadrée dans la baie vitrée, quelques heures plus tard, regarda entrer son mari les bras ballants, le regard vide. La démarche déglinguée. En passant, il la salua d'un geste évasif. Et il lui dit, sans la regarder: «Je suis fini, ma chérie. Mes heures sont comptées.» Elle sursauta et eut un mouvement de recul. Elle avait remarqué que l'homme qui venait de parler n'avait pas la voix de son mari. Cette voix lui semblait lointaine, brouillée par des ondes invisibles. Une voix sortie d'un songe, peut-être, qui traversait à l'instant la frêle dimension de leur existence. Déjà Hervé Jean-Bart nasillait comme un zombi. Il était dans une zone charnière entre la mort et la vie. Cette dernière le fuyait tout en restant près de lui, par malice. Elle allait et venait, comme une lumière qu'on allume et éteint dans la noirceur pour agacer un promeneur égaré. Ketty comprit que la dernière croisade de son mari était terminée. Elle soupira de découragement. Dans sa main, elle gardait la lettre que lui avait laissée Luckner Rozanfer J. Le houngan avait carrément refusé de guérir Jean-Bart parce que celui-ci avait trop de meurtres sur sa conscience. Rozanfer n'était pas homme à se mettre en travers de la justice naturelle. Son instinct de sorcier vaudou le lui interdisait.

Ketty s'en fut dans sa chambre pour consulter la missive une deuxième fois. Une peur fantastique lui collait à la peau. Elle tremblait comme une chiffonnette molle. Sur le lit à baldaquin qui ne serait plus témoin de leurs ébats conjugaux, elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Elle déplia le billet qu'elle tenait dans le creux de sa main pour en reprendre connaissance:

Chère madame,

Je crois qu'il serait préférable de ne pas se voir. J'ai eu vent de votre arrivée dans mon hounfor pas plus tard qu'hier soir. Pour être en respect avec moi-même et avec mes esprits, j'ai décidé de vous faire grâce de ma présence, car je ne veux pas me salir les mains pour sauver un homme qui a trop de meurtres sur la conscience. Je connais trop bien le prix à payer pour un tel service.

Étant donné que mon métier de houngan m'interdit de fermer la porte à un voyageur fatigué, je vous ouvre la mienne à demi en vous disant quoi faire. Cependant, je dois vous mettre en garde. Si après avoir exécuté mon ordonnance, Jean-Bart réintègre la vie, la vôtre ne sera pas plus en sécurité car son persécuteur est très fort.

Trouvez-vous un coq zinga, passez-le sur le corps du malade de la tête au pied. La maladie dont souffre votre mari sera ainsi transférée dans le corps de l'animal. Creusez une fosse à minuit ou à midi dans laquelle vous ferez descendre le malade avec un jeune bananier (fraîchement déraciné) enroulé autour de sa taille. Tout en le descendant dans le trou, répétez la prière des Guédés. «Papa Baron Samedi, Guédé Mazaca, je vous demande la vie de cet homme. Je vous donnerai quelqu'un d'autre en gage.» Ensuite, faites sortir le malade du trou en le tournant trois fois sur lui-même. Mettez le coq en cage, puis libérez-le un soir de pleine lune à la croisée des chemins, de préférence à minuit. La première personne qui touchera à son plumage héritera de sa maladie. Attention, ne regardez jamais le malade dans les yeux et ne vous

laissez pas égratigner par le coq. Apprenez mes recommandations par coeur, puis brûlez ma lettre.

Signé, le houngan Luckner Rozanfer, le petit fils de l'autre:

celui qui n'achète jamais à crédit et qui ne doit rien à personne.

Entre deux hoquets, Ketty fit craquer une allumette et brûla la missive. Elle se demanda si elle avait le courage d'aller jusqu'au bout. Quelque chose lui disait de jouer la carte de la prudence, de ne pas forcer le destin. D'un autre côté, elle ne voulait pas laisser son mari aller vers sa mort sans lever le petit doigt. Mais des impulsions de lâcheté lui dictaient carrément sa conduite. Toutes les questions qu'elle se posait sans trouver la moindre réponse la rendaient folle. Elle aurait aimé crier, hurler, mais aucun son ne daignait sortir de sa bouche. Elle avait beau essayer, mais ses efforts demeuraient vains. Où allait-elle trouver la force nécessaire pour résister jusqu'à demain? Elle n'était pas faite pour souffrir. Son coeur n'était pas assez solide pour traverser une telle épreuve, vraiment.

Les cheveux en bataille, Ketty regarda se tordre les mots sur le plancher jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Jusqu'à ce qu'ils ne deviennent qu'un amas de cendres. Cet acte réalisé, elle se tourna sur le dos, la tête penchée hors du lit. Par la baie vitrée, en contre-plongée, elle contemplait non les astres mais un feu lointain qui déchirait l'épais tissu de la nuit.

24. La mémoire défunte

CURRICULUM VITAE D'UN SALAUD. «Qu'est-ce qui m'arrive Ketty? Je ne sens plus mes jambes. J'étouffe, j'étouffe», cria Jean-Bart. Mais Ketty ne comprenait pas ce qu'il essayait de lui dire. Elle ne parlait pas le sabir des mourants. Par amour ou par devoir, elle resta là, les yeux rivés à ce gisant d'ébène que la mort enveloppait en grande pompe de ses draperies nocturnes. Jean-Bart ne bronchait plus. En lui, le monde fermait les yeux; la vie s'effaçait, s'estompait par degrés comme un court vertige dans l'épouvante. Durant ces moments de migration, il crut voir en rétrospective, en secondes pressées, l'histoire de sa vie. Une vie qui passait à trépas dans la violence et dans le sang. Une vie ponctuée avec brièveté, sans parenthèses, sans accent de miséricorde. Une vie étranglée de douleur sans trêve. Une vie qui ne pourrait plus battre son lourd tambour d'agressivité. Il aperçut devant lui un grand écran sur lequel défilait en secondes saccadées sa propre histoire écrite en caractères gras. Une histoire qu'il devrait lire avant de transiter dans les territoires de lumières ou de ténèbres. Il en était à ces formalités:

Je m'appelle Hervé Jean-Bart. Je suis né, mal né, il y a des lunes de ça, loin du beau monde et de leurs préoccupations de bonheur. Je suis une virgule oubliée sur une page blanche. Je suis né à côté d'une rigole, au son des cris d'une femme en couches, en douleur, ma mère. Je suis né laid, paraît-il, avec des yeux chassieux, à ras le sol sous un soleil déclinant, de feu et surtout de sang. Un banc de commères charitables à l'excès m'ont tapé sur les fesses. Et le premier cri que j'ai poussé ce n'était pas celui d'un bébé, mais celui d'un chiot. La foule attroupée a eu un mouvement de recul. On a réussi à me faire

pousser le cri humain vital. «Grâce la miséricorde», disait ma mère. Elle me racontait tout dans les moindres détails lorsqu'elle était triste, lorsqu'il pleuvait. Lorsque le temps prenait la teinte noirâtre de son visage. Lorsque les nuages, ces suaires déchirés, couvraient la montagne jusque derrière les maisons, alors elle parlait, elle parlait avec volubilité. Pour moi. Je ne voulais pas savoir, mais elle m'y forçait. Tout de suite, mon cordon ombilical coupé avec des ciseaux chauffés à blanc, elle m'a enveloppé dans des langes sanglants, un pan de rideau déchiré en vitesse par une main diligente. Pourquoi me racontait-elle tout ça? Sans doute pour me bercer, pour bercer sa peine. Pour endormir le destin. Elle voulait avoir une histoire, comme les autres, à la mesure de son passé. Ma mère était mendicante. Elle vendait la pitié à longueur de journée pour gagner sa vie, la main tendue. Et par charité chrétienne, on lui tendait toujours un petit quelque chose qu'elle faisait aussitôt disparaître dans son sein gauche. Sans toit ni foyer, elle dormait à la belle étoile, emmitouflée dans son vaste édredon à guipure d'oripeaux. Elle est née d'une mère inconnue qui l'a abandonnée en pleine rue, en pleine nuit. L'inconnue avait consommé le pain du mal. Et pour sa damnation, elle avait mis au monde une infirme avec une bosse dans le dos. L'enfant maudite a été accueillie au marché en fer, au royaume des désœuvrés dans un panier d'osier. Elle était malingre, ma mère. Elle pleurait sans cesse pour un tétin, un biberon qu'elle n'a jamais pu tenir entre ses mains. Elle a survécu alors qu'elle aurait dû mourir. Ô miracle! Triste miracle. Un dérèglement dans le cycle des naissances, vraiment..

À six ans, elle suivait les bancs de mendiants au fil de l'itinérance, au gré de sa faim, vers les dépotoirs de charité, les parvis des églises et les allées des

quais. Devant la cathédrale, une femme élégante venait souvent lui apporter de l'argent: un dollar qu'elle déposait dans sa coui avant de s'enfuir avec l'assurance des gens qui ne sont pas dans le besoin. Étrange dame, elle cachait son visage avec un chapeau de Panama. Un jour, ma mère, Dieumerci, avait compris qu'entre l'inconnue et elle, il y avait un lien, un secret, une histoire que les yeux de l'autre n'arrivaient pas à cacher derrière son voile de générosité. Elle avait de l'instinct, ma mère. Elle avait tout compris et lui avait craché en pleine figure son jet de salive, couleur de fiel, couleur de folie. «Tu m'as fait mal; je hais ta charité comme je hais ton visage. Maudite sois-tu?» hurlait-elle. Et elle pleurait longtemps, longtemps. Des larmes en crue couraient sur ses joues en deux rangées, vers sa bouche, un estuaire de souffrance.

Mon histoire a commencé depuis la couche, en douleur, sans chaleur véritable. J'étais un moins que rien; une larve visqueuse prise dans un filet gluant de langes sanglants dans lesquels la bossue m'avait enveloppé. Et elle s'était sauvée sous les vivats de la foule. Depuis quand applaudit-on quand on met un bâtard au monde en pleine rue, comme un chien? Au tournant de mes sept ans, ma mère, cette âme sensible, s'est pendue en découvrant l'identité de sa mère légitime. Elle s'en est allée, petite maman. Cette femme l'a tuée deux fois. Qu'elle repose en paix!

Pour ne pas mourir de faim, je suivais les chiens dans leur promenade. Je les précédais pour dénicher des morceaux de viandes avariées. Je mangeais dans les poubelles, sans honte et sans gêne. Des gens épris d'hygiène me lançaient des pierres. Jeune, je volais, j'extorquais. Adolescent, je commis mon premier meurtre par strangulation. Je vouais une admiration aux méchants,

aux durs. Car j'avais trop vu ma mère pleurer pour garder un bon souvenir des larmes. J'enviais le meurtrier qui savait tuer. L'assassin qui savait assassiner. Je n'étais pas méchant. Mais j'ai appris très vite à le devenir. En moi, tout était désordre, conflit et contradiction.

Étrange spécimen! Je suis un parfait salaud. J'exécute. J'élimine pour faire souffrir. Je suis un sacripant, je vous le dis, je vaux mon pesant de malheur. Toute ma laideur se résume dans mes actes et me répugne. Ma haine inassouvie monte à l'aigu au contact des hommes. Je suis le roi des voleurs, le prince des mécréants, le chien errant des abattoirs et des dépotoirs. Je hurle mon courroux dans la nuit avec mes frères quadrupèdes. Je longe les murs. Je rampe pour éviter le coutelas d'un rancunier. Je dors la nuit avec mes frères au long museau, blotti dans leur fourrure soigneuse pour me protéger du froid cinglant de l'aube. Il m'arrive de baiser avec les chiennes en rut pour ne pas baiser avec les humains. Parce que leurs corps me laissent indifférents. La seule femme avec qui j'ai couché, je l'ai tuée raide. Je sens encore dans mes mains son cou fragile livré au meurtre et au plaisir, sa gorge lisse palpitant son orgasme inachevé. Mon âme est avilie dans la bestialité. Je suis abruti. Nul bonheur ne me consume, seul le malheur m'assume. Je suis possédé par l'envie de nuire, d'être l'ogre qui dérange le sommeil des justes. Je suis là, errant dans les coulisses de la nuit, à pas de loup, à l'affût d'une porte laissée ouverte par inadvertance. Avec la mort dans ma main. Ma vie est crasse, je vous le dis. Elle enfante ma déchéance au compte-goutte, au ralenti dans le mal. Je veux qu'aucun pardon ne me soit fait le jour de ma mort.

Quelqu'un m'appelle dans mon sommeil, pour me demander d'arrêter. «Un métier, un métier entends-je? Il faut que tu apprennes un métier?» Je n'arrive pas à capter cette voix. Elle est si lointaine et si belle. Quelqu'un m'appelle quelque part: je mets du poil de chien dans mes oreilles. Parce que je ne veux pas l'entendre. Il me rappelle à l'ordre. Il veut me ramener dans le droit chemin. Mais je suis trop pourri pour changer. Peut-on changer le destin? Peut-on changer un fruit blet? Qu'on cesse de me harceler? Je m'échevèle dans le désordre jusqu'à ce qu'on m'arrête. Je dois continuer dans mon songe de haine, dans l'épais brouillard de ma paranoïa. Je suis amoureux du mal. On m'a fait trop de mal pour que je puisse aimer les autres. Mon coeur est à l'étroit dans mon thorax et il n'y a pas de place pour d'autres. Les autres ont toujours ri de moi, de ma mère avec sa bosse. Il y a peu de gentillesse dans leur coeur. Je les hais. Toute ma vie, ils m'ont piétiné jusqu'à l'écoeurement. Je les hais. Ils me le paieront au compte-goutte, au ralenti jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je vous le dis, en vérité.

Quelqu'un m'appelle toujours dans mon sommeil: sinistre bruit, sinistres chants syncopés, entrecoupés de hoquets de flûte. Chant bizarre! On m'avertit, cette fois-ci; on me met en garde. «Gare à toi, Hervé Jean-Bart, tu finiras mal». Comme si je n'étais pas déjà fini. Enfin, je reconnais la voix de Dieumerchie, ma mère, femme de rue, pute bossue, rate des rates dans la lucarne de mon rêve. Pour elle, je suis devenu cireur de chaussures à temps perdu. Je quadrille la ville pour badigeonner les souliers, une clochette à la main. Je cire par-ci, je cire par-là, sans entrain, les souliers des riches. Je surveille leurs jeux de tête de mépris, leurs regards froids, leurs tenues impeccables, leurs voitures luisantes, leurs filles à marier ou à violer. Et tout. Et tout...

Fatigué d'errer dans la cité, je jette à la mer mon bataclan de cireur. À la dérive. Un prêtre me recueille, m'apprend à lire, s'étonne de mon intelligence. Finalement, il paie mes études, moyennant petits services intimes. Quelques années plus tard, je m'enfuis de son presbytère en lui promettant de le tuer s'il cherche à me retrouver. On me prend à l'essai dans la gendarmerie. Ils me gardent sans autre forme de procès. Mon commandant aime ma férocité. Mes yeux de chien enragé. Et surtout la rage avec laquelle j'expédie les vivants ad patres. Je suis une mer démontée qui se distend sous la poussée d'une forte aigreur. Saline. Amère. Maligne. Vite, vite, je suis devenu un franc tireur. Avec mon tuyau de fer, mon oeil dans le viseur, je donne la mort en douceur, sur commande, pour de l'argent et aussi par vice. Mon art s'est raffiné depuis. Je tue avec finesse, sans tristesse. Je ne hurle plus. Ma rage est assouvie depuis belle lurette. Étrange métamorphose! Et je peux prendre femme sans la tuer, content de regarder sa gorge lisse qui achemine à fleur de larynx un orgasme achevé. Moi, ma mission est inachevée. Maintenant, je rallie mes troupes. Tintouin de fusils qu'on place en bandoulière. Il y aura exécution ce soir. Badinxter attend mes containers d'organes. Bruit sec de bottes sur le macadam luisant. Tam-tam de ralliement! Je commande le peloton. D'autres prisonniers seront fusillés. Encore et encore. Je n'en peux plus. Badinxter espère et n'aime pas attendre. Je suis si las. Mais les Américains s'en foutent, du moment qu'ils ont ce qu'ils veulent. Si je ne tue pas, la CIA finira bien par m'avoir. Et puis zut... de quoi je me plains? Je suis grassement payé. Tintouin d'un roulement de caisse. Tintouin lugubre d'un tam-tam qui ébouriffe la nuit à rebrousse-poil, qui granule la vie en chair à pâtée. Il est dix heures. Une demi-lune blafarde, virgule oubliée sur l'ardoise du ciel, s'enfuit derrière les nuages. Elle me

balafre le visage. Je vocifère: «Une, deux, une, deux. Peloton, garde à vous.» On bouscule les prisonniers. On les accote au mur. Ils sont dix. Et il est dix heures selon le beffroi de la cathédrale qui ne manque jamais de rappeler que le temps existe. De rappeler que l'horloge de la vie existe. Elle martèle le temps. Pointez arme. En joue. Feu. J'ai visé à peine, proche du ventre parce que je ne voulais pas tuer le jeune homme en face de moi. Je pensais qu'il allait feindre la mort. J'aurais été le déposer en avant de chez lui à la faveur de la nuit. Mais il n'a pas joué le jeu. Il me regarde en plein dans les yeux, me quémendant sa part de mort comme les autres. Je le connais, c'est le jeune Messidor que j'ai emprisonné pour faire plaisir à Rita. Je regrette pour la première fois la souffrance, le crime à outrance. Dans ses yeux, je vois ma mère qui me crie qu'il est trop tard. J'hésite. Ma propre voix me dit: «Jean-Bart, pauvre couillon, tu ramollis mon petit vieux! Achève-le, qu'on en finisse.» Je vois ma mère dans ses yeux. Étrange métamorphose! elle n'a plus sa bosse. Elle marche pieds nus sur un terrain de brume, sans fin, à la mesure de l'infini. Je me fraie un passage vers le condamné qui psalmodie une phrase insensée: «C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar...» Je n'ai pas le choix, petit. Mes soldats me regardent. C'est ma réputation ou ta vie. Je dégaine mon colt 45 et vise la tempe. Le temps s'arrête. Éclaté en gouttelettes de sang. C'est la fin. Dans mon coeur, je ressens un pincement de remords: le premier. Un rire fou s'empare de moi. Celui d'un homme.

Je ressens un dur pincement à la gorge. Ah, c'est mon heure... Mon coeur est en folie. Il déraile. Il éclate. Pour moi, il est trop tard. Je parle un autre langage. En un court instant, j'ai résumé ma vie avec la voix d'un autre moi-même. Qu'est-ce qui m'arr...?... Je pousse le cri fatal. Un grand pan de vide

bleu à moirure de jais m'enveloppe et me propulse dans... En solitaire, je transhume vers les méandres obscurs. Je meurs, paraît-il. Je transmigre avec mon aller-simple pour l'enfer et mon curriculum vitae bien scellé que je dois remettre en main propre à qui de droit. Je meurs. L'obscurité se referme sur moi. Je sens l'haleine fétide des cerbères au long museau. Ces chimères inassouvies apparaissent maintenant, à pas de loup, derrière une déchirure de néant, la gueule méchante. Elles sont de ma lignée, à ma ressemblance. Je leur livre ma gorge en pâture, sans remords. Je veux qu'aucun pardon ne me soit fait.

Troisième partie: **Le rêve réalisé**

Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Victor Hugo

25. La rencontre

LA JUVÉNILE PRÉSENCE. La silhouette noire de Frank se découpait dans le clair du petit matin. Il se parlait à lui-même, répétant sans élocution des mots dénués de sens, comme une incantation apprise pour exorciser la peur. Au fait, il était très inquiet, car il venait d'entendre le vrombissement d'un moteur qui déchirait le silence. Le danger était tout près, là-bas dans la rue. Les gendarmes étaient à sa recherche; et cette fois-ci, ils ne le laisseraient plus tranquille puisque sa tête devait être mise à prix. Il en était presque certain. Cette pensée l'affligea. D'un coup d'oeil rapide, il regarda en bas. Le brouillard, depuis quelques heures, avait enveloppé la ville. L'horizon ressemblait à un croquis vite fait par un artiste amateur, un immense tableau empreint d'ineffable. Pendant un instant, il crut voir des ombres rôder puis disparaître derrière une déchirure de brume. Il crut aussi entendre, venant de la mer, des cris humains, des gens qu'on égorgeait et qu'on jetait à l'eau. Des plouf, des plaf, des au-secours-je-ne-veux-pas-mourir, des grâce-miséricorde et des ne-me-tuez-pas-pour-l'amour-de-Dieu. Mais tout ce bruit fut noyé par le charivari des mouettes qui semblaient venir de nulle part, tournoyant dans un envol désordonné.

Pour la première fois depuis 48 heures, il sentit monter en lui le goût fielleux de l'effroi. Le besoin de se terrer dans un abri sûr s'imposa à son esprit. Poussé par le vent, il dévala la côte. Il tomba, mais se releva aussitôt, confiant de trouver quelque part une porte entrouverte à travers laquelle il se fauflerait. Devant lui, les vagues en colère venaient se fracasser sur les

remparts. Les éclairs fissuraient le ciel, laissant de-ci, de-là, des lisérés argentés. Maintenant il boitait, ses jambes ne répondaient plus à ses commandements. La faim et le froid n'aidant pas, il tremblait telle une chiffonnette molle. D'un oeil envieux, il scrutait les maisons. Il aurait tant aimé faire partie d'un de ces foyers; s'allonger sur un de ces lits, sentir la chaleur des humains, partager leur vie, quitte à subir leurs regards de mépris. Il aurait tant aimé qu'on lui fasse l'aumône d'un coin chaud ou d'un quignon de pain. Il devina derrière ces portes closes toute l'hostilité d'un monde qui ne voulait pas de lui, qui lui refusait l'accès à la vie. Il se parlait tout en marchant pour s'encourager, pour réveiller la force qui s'épuisait en lui. Traversé par des spasmes de folie, il se mit à appeler à cor et à cri: «Gabriella, Gabriella» avec l'espoir de la rejoindre par télépathie. Il n'y croyait pas vraiment. Mais il persista, essaya de toutes ses forces. Sa voix se mêla à la chanson de la mer, au soliloque des vagues s'en allant s'échouer en myriades d'embruns sur l'asphalte luisant. Toutes ses pensées étaient dictées par la déraison, le désespoir, la frayeur. Les éclairs, à grands coups de fouet, griffaient le tissu du brouillard. Et voici que l'orage commença à gronder. On eût dit que là-haut des esprits malins s'amusaient à rouler des barriques sur la tête des chrétiens-vivants. Frank parvint derrière les maisons. Il se glissa à travers la haie d'hibiscus qui bordait la demeure des Messidor et fit un crochet jusqu'au boulevard. La pluie tombait déjà, à petites gouttes, bientôt à grosses gouttes. Elle tapotait sur les toits d'ardoise avec autorité. Il s'arrêta lorsqu'il aperçut au loin des faisceaux de lumière. Le moteur du camion s'était tu. Derrière le rideau du silence, il eut l'impression d'entendre des pas, ceux des gendarmes ou des macoutes s'amenant dans sa direction. Étaient-ils là pour ratisser le quartier de fond en comble? Pris de panique, il rebroussa chemin pour se réfugier derrière la maison. Tous les volets étaient fermés. Sauf une fenêtre

du deuxième étage qui était restée entrouverte. Il réfléchit un moment avant de prendre une décision. Il eut le temps de songer à ce qu'il allait faire. Il regarda un arbre et évalua du regard la distance qui le séparait de son objectif. S'il lui arrivait de manquer son coup il allait dans sa chute, sans aucun doute, se fracasser le crâne. L'entreprise était périlleuse. Mais avait-il vraiment le choix? Il était homme à prendre de pareils risques. Il grimpa dans l'arbre et se tint sur une branche plus haute que la fenêtre. Il avait les deux bras ouverts dans le vide en position d'équilibre, car le vent soufflait fort. Il avançait à tâtons pour être plus près de la margelle de la fenêtre. Lorsque la branche craquerait, se dit-il, il sauterait. Dans ses gestes, il y avait toute la détermination de celui qui veut réussir.

La rue était pleine d'eau. Cette manne venant du ciel avait la prétention de laver l'impureté de cette terre maudite. Frank était trempé, sa chemise déchirée, harde de boue, lui collait au corps comme une seconde peau. Il retint son souffle, et, dans une dernière crispation de muscles, il s'élança dans le vide. Tout son corps, dans cet élan exagéré, s'abattit sur le mur. Ses doigts agrippèrent le rebord de la fenêtre. En vitesse il entra une jambe, puis une deuxième. Sous l'effet de l'action, il ne s'était pas rendu compte qu'il s'était écorché le coude et perdait de son sang. Il se retrouva dans une chambre assez vaste, décorée sans faste par un esprit qui n'aimait sûrement pas le clinquant des snobs. Dans un coin parallèle à la porte d'entrée, un miroir taillé en biseau faisait le fier au-dessus d'une console. Au centre, un lit défait racontait en ses termes l'histoire du dormeur qui ne peut pas trouver le sommeil. Il entendit quelqu'un dans le couloir. Mal lui en prit. Son coeur bondit dans sa poitrine; son sang à gros bouillons imita le tumultueux ressac des flots. Il se demanda au seuil de cette rencontre

comment Gabriella allait réagir? Si, par malheur, ce n'était pas sa chambre? Ah! le hasard n'avait pas le droit de jouer avec lui de cette façon. Il se plaqua derrière la porte. Tous ses sens étaient aux aguets. Une odeur de musc, pleine de promesses, lui parvint aux narines. Il devina d'instinct à qui elle devait appartenir. Il en était sûr. Et puis cette démarche cadencée, ce roulis rapide ne lui était pas inconnu. Il y avait tant de vivacité dans ces pas qu'il eût pu jurer qu'il ne pouvait s'agir que de ceux de Gabriella. Celle-ci ouvrit la porte et la referma du pied, car ses mains étaient occupées à éponger ses cheveux d'une serviette. Le miroir lui renvoya l'image d'une silhouette et elle poussa un cri de frayeur. Frank s'élança sur elle et lui bâillonna la bouche. Elle se débattit comme une bête féroce. L'intrus la supplia de ne pas crier, de ne pas ameuter la maisonnée. Par chance pour lui, le tonnerre dehors montait le ton annihilant le faible vacarme des humains. «S'il te plaît, ne crie pas. Je ne te veux pas de mal. Je me suis échappé de prison et ils me courent après. Ils veulent me tuer. Écoute-moi», supplia-t-il dans l'oreille de Gabriella. Mais cette dernière était trop agitée pour entendre quoi que ce soit. Elle était tout à son anxiété et martelait le plancher de ses pieds. Frank, lui aussi, était désespéré; il ne savait plus quoi inventer pour la calmer. Il eut la présence d'esprit de scander son nom: «Gabriella, Gabriella, je ne te veux pas de mal. Peux-tu comprendre ça? Je veux seulement de l'aide. Je n'en peux plus de courir. Je n'ai plus la force. Va, tu peux crier maintenant», lâcha-t-il avec volubilité. Avant d'avoir prononcé cette dernière phrase il avait enlevé sa main de sa bouche et s'était assis là au centre de la pièce, terrassé par une infinie fatigue.

Pendant ce temps, Gabriella avait regagné son lit à reculons fixant l'intrus avec des yeux où la peur semblait s'amenuiser. Elle reconnut le jeune homme

de la montagne. Ce visage-là lui était familier. Où l'avait-elle déjà vu auparavant? Où? Elle se mit à l'analyser pendant des secondes. Et peu à peu, le portrait d'un adolescent au visage radieux, sorti d'un lointain impalpable s'imposa à son esprit. Il avait quinze ans et des poussières. Pas plus. Il était beau, se rappela-t-elle, avec ses cheveux brossés en arrière, son visage rond et doux, ses yeux de jaspes desquels brillait une farouche détermination. Il avait une façon peu commune de la dévisager, de la suivre, de lui dire en silence qu'il l'aimait. Soudain l'image disparut, emportant avec elle cette juvénile présence. Un homme de taille plus grande, avec des épaules larges, était devant elle. C'était la même personne, cette fois-ci sculptée en adulte par la chute des ans. Pour elle, il n'avait pas changé. Car dans ses yeux brillaient encore ces reflets par lesquels on reconnaît quelqu'un qui aime. Elle mit un doigt devant la bouche. «C'est, c'est...» Les mots semblaient se précipiter comme pour l'étrangler. Elle ne finit pas sa phrase. Ses yeux en revanche marquèrent la surprise et l'étonnement. Elle savait qu'il n'était pas dangereux, qu'il ne pouvait pas y avoir en lui une once de malice. Aussi se permit-elle de l'approcher à pas contrôlés. Sa réaction première fut de lui demander comment il avait appris son nom? Frank lui répondit vaguement: «Je te connais depuis toujours, c'est une très longue histoire. J'ai si froid et si faim. Aide-moi», souffla-t-il la tête baissée. Gabriella s'agenouilla pour envelopper son avant-bras qui saignait, puis l'aida à se relever tout en lui montrant une chaise. Elle lui ordonna de l'index de ne pas bouger et s'en fut presque en courant. On l'entendit longtemps marcher, puis descendre un escalier. Elle remonta aussitôt avec un plateau plein de nourriture. Frank la remercia des yeux et s'empara du pain qu'il mangea avec avidité. Gabriella le contempla comme l'aurait fait une personne compatissante. Jugeant bon de

ne pas le questionner tout de suite, elle sortit à nouveau. Mais cette fois-ci revint avec du linge propre qui, sûrement, devait appartenir à son frère.

En bas, la sonnerie de la porte tinta à deux reprises. Une personne descendit pour aller répondre. «C'est ma belle-mère, informa-t-elle. Il ne faut pas qu'elle te voie ici. Mais sois sans crainte, elle n'entre jamais dans ma chambre.» Un souffle d'air frais ainsi que des senteurs de terre mouillée entraient par la fenêtre. Les branches des arbres bruissaient, prises de frisson. Les feuilles s'égouttaient. Les gazons ivres d'eau brillaient de luxuriance. Là-haut, dans le ciel, un arc-en-ciel déployait la palette de ses couleurs. On aurait pu croire que la nature posait fièrement pour la postérité.

Gabriella, silencieuse, faisait les cent pas. Elle n'avait pas entendu Frank lui dire qu'on venait pour lui. Soudain elle eut l'idée de ramasser les vêtements sales qui traînaient sur le plancher et les cacha dans la console en attendant de les jeter plus tard. Elle sourit à Frank, à la manière de quelqu'un qui semble avoir la situation en main sans le croire réellement. Frank la retint par un bras avant qu'elle n'ouvre la porte. «Je tiens à te remercier pour tout. Peut-être que c'est ma dernière occasion de te parler. J'ai attendu ce moment depuis si longtemps. Hélas, je crains fort de ne pas avoir le temps de te dire les choses que j'aurais aimé que tu saches. Je me comprends. Tout de même, tu ne peux pas savoir à quel point je suis heureux de te rencontrer...» Il tournait en rond en cherchant ses mots. Il finit par prendre son aplomb et lui dire: «J'aurais tant aimé que tu te souviennes de moi. Enfin, je veux t'expliquer ce qui s'est passé. Pourquoi je suis là.» Et il lui parla de sa fuite, abrégea ses péripéties, escamota les syllabes lorsqu'il fut question de

Gabriella adolescente. Elle le regardait avec des yeux pétillants d'inquiétude et de joie, tour à tour. Elle buvait ces mots dits sur un ton rapide par un interlocuteur qui craignait n'avoir plus beaucoup de temps. C'étaient les dernières paroles d'un condamné avant la salve du peloton d'exécution. Elles venaient des lèvres de Fanfan, ce soupirant timide de sa jeunesse. Celui qui n'avait jamais osé l'approcher pour lui déclarer sa flamme. L'ombre qui la suivait partout, qui la surveillait devant son école. «Fanfan! Fanfan!» S'il avait osé. S'il ne s'était pas arrêté à de pudiques tendresses jamais dévoilées, peut-être que beaucoup de choses seraient différentes. Voilà que cet amour mort-né lui revenait en plein visage sans crier gare. Que se passait-il? Elle avait l'impression que le temps s'était arrêté, coupé en deux, un bref instant pour insérer une autre dimension dans son quotidien. Elle se sentait l'actrice d'une pièce de théâtre où les mots s'improvisaient, où tout devait être inventé selon le désir, dans le stress de l'imprévu. Devant l'impossibilité de comprendre ce qui lui arrivait, elle se contentait de cligner des paupières comme pour réintégrer ses sens. Frank n'avait pas cessé de parler. Il avait le visage d'un ange, avait-elle remarqué. Un ange échappé non de l'éden, mais de l'enfer des hommes. Son timbre de voix avait changé. Chaque syllabe qu'il prononçait prenait une intonation profonde et suave. Un hymne de l'âme entonné en un souffle.

Gabriella fut étonnée que le jeune homme se confiât si aisément à elle. Elle aurait pu l'arrêter, le repousser, l'inciter à se taire; mais elle ne l'avait pas fait. Car vraiment elle n'éprouvait aucun sentiment de résistance. À aucun moment, l'idée que cet homme soit frappé de folie ne l'avait effleurée. En revanche, elle avait senti monter en elle une grande douceur. Une douceur chargée d'ivresse, pénétrante comme l'amour. «Chut, chut, tu me raconteras

tout ça tout à l'heure», fit-elle avec un sourire exquis d'où émanait toute la bonté que pouvait contenir ce visage. Lentement, elle referma la porte pour aller voir en bas.

Elle s'arrêta net sur le pas de l'escalier. Rita, avec une fougue de collégien, embrassait un homme de grande taille. Elle était hissée sur la pointe des pieds pour être à sa portée. L'homme la prit par la main et lui dit: «Partons d'ici. Il faut que nous partions.» «Tu sais que je te suivrais partout», dit-elle en lui purléchant le menton. «Partons tout de suite, je n'ai que très peu de temps», insista-t-il. «Il n'y a pas de feu à ce que je sache», grimaça-t-elle en l'enlaçant par la taille. «On dirait que tu ne me prends pas au sérieux. Jean-Bart est mort ce matin. Le caporal Dougé vient tout juste de me faire part de la nouvelle.» Rita poussa un cri de surprise, puis recula jusqu'au mur contre lequel elle s'adossa. «Qu'est-ce que tu me dis là? Ça ne se peut pas. Il était pétant de santé. On ne meurt pas comme ça, merde.» Elle claqua ses doigts en signe de désolation. Il y eut un moment de silence. «Tu sais, il avait pris une grosse bouchée en emprisonnant le fils de la mambô. La souris voulant trop jouer avec le chat s'est fait avaler.» «Tu n'y crois pas vraiment, Robert, à ces conneries», pouffa Rita, ayant repris ses esprits. «C'est lui qui me l'a dit. Et il était loin de blaguer.» «Voyons, allons donc. Il est mort d'une crise cardiaque, de sa belle mort. C'est un gros cochon qui abusait de tout... des femmes, de la bouffe et tout le tralala.» Rita gesticulait, éclatait de rire par intermittence. «Après tout, que veux-tu que ça me fasse? Il m'avait plaquée, non. Je lui souhaite bon vent chez le Diable.»

Gabriella n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Ses yeux tournaient dans leurs orbites. Sa bouche entrouverte laissait passer une respiration

sifflante. Jamais elle n'avait pensé apprendre autant de choses en si peu de temps. Robert cloua les lèvres de Rita d'un long baiser. Il y avait du désir dans cette étreinte. Surtout un besoin bestial de se prendre chair en elle, de s'y dissoudre. Aujourd'hui, Robert était sentimental comme un Méditerranéen. Gabriella martela le plancher à la façon de quelqu'un qui marche tout en restant sur place, puis râcla sa gorge. Rita l'apostropha de biais, prête à l'invectiver. Robert intervint: «Excusez-nous madame, fit-il d'une révérence. Viens, partons, tu reviendras chercher tes affaires plus tard.» Elle prit un parapluie qui se trouvait sur le crochet d'une patère et ouvrit la porte d'un geste énergique. Avant de sortir elle fit à Gabriella un majestueux bras d'honneur. «Je t'avais dit qu'elle me faisait chier, tu vois», ronchonna-t-elle en se rengorgeant. Aussitôt dehors Robert ordonna à ses sbires d'aller l'attendre à la caserne. Le moteur du camion s'emballa. Et dans un chuintement de sol mouillé, le mastodonte disparut à vive allure dans l'horizon duveteux.

Roucoulant comme deux tourtereaux, Robert et Rita embarquèrent dans la Jeep. Robert parla de son projet de départ. De son appréhension de ne plus être capable de vivre dans cette ville. Il pensait fermement à se retirer de la vie militaire. Il se sentait subitement mal à l'aise dans son rôle de mercenaire. Il lui arrivait même de regretter d'être parmi ceux qui réprimaient, qui tuaient. Était-il vraiment sincère? Ah! il y a de ces moments dans la vie où la conscience refuse de suivre le corps dans sa déchéance. Durant ces moments, celle-ci fait carrément la pause; elle incite l'être à se questionner, à s'évaluer. Robert était arrivé à cette étape. Et au comble de son cheminement, il se demandait avec raison: «Vais-je pouvoir tenir dans une telle situation sans y perdre mon âme?»

Pendant ce temps, de ses doigts lascifs, Rita dessinait des chemins sur le torse velu de son homme. Elle avait la tête sur ses cuisses et, par moments elle se levait pour lui mordiller le lobe d'une oreille. Robert était rivé à son siège et semblait jouir de la présence de sa dulcinée. Cette femme, il l'avait dans la peau. Il la désirait. Il la voulait non pour une couchette, mais pour finir avec elle ses vieux jours dans un de ces condos luxueux du Key West. Son idée était faite. Mais il devait la convaincre de larguer Léonce, pour de vrai. Maintenant, Rita tripotait sa poitrine avec l'organe le plus persuasif qu'elle connaissait, sa bouche. Robert avait les idées vascillantes. Il ne pensait plus à rien. Cette femme-là le conduirait à sa perte et il le savait. Il rejeta la nuque en arrière et garda les yeux mi-clos pour mieux goûter au plaisir qui grandissait en lui. Lorsqu'il les ouvrit, il vit un homme devant la voiture. Celui-ci lui fit un signe de la main et tourna le dos. «Attends un peu», cria Bébert tout en baissant la vitre. Mais, c'est Jean-Bart..., réalisa-t-il. Jean-Bart, attends.» Rita, elle aussi, avait vu le commandant. Il était maigre, le visage hâve, l'air fou. Il marchait vite, très vite, d'une démarche qu'on ne lui connaissait pas. Une démarche qui pouvait être celle d'un ange déchu en partance pour l'exil.

Robert tourna l'ignition pour aller à sa poursuite. Il s'y prit à deux fois car sa main tremblait. Pendant ce temps, Jean-Bart eut le temps de tourner le coin de la rue. «Il nous espionnait, ma parole!» interjeta Rita le regard spéculatif. «Il ne peut pas nous espionner, tu ne comprends pas. Il EST MORT. MORT, m'entends-tu!» Robert glissa le levier à la position R, puis recula en trombe. Les pneus crissèrent sur l'asphalte humide. Lorsqu'il eut atteint l'intersection, il ne vit personne. La rue était vide. Plus de trace de

quiconque. Sauf les débris apportés par la crue des eaux qui jonchaient çà et là le sol. Le commandant avait disparu, volatilisé comme une vision. La voiture longea tranquillement la sinistre ruelle où nul vivant ne s'aventurerait. Robert regarda partout. Mais en vain. Les cours des maisons étaient désertes et silencieuses. Rita, écarquillant des yeux ébaubis, supplia Robert de partir. «Emmène-moi loin d'ici», fit-elle la voix chevrotante. Elle commençait, elle aussi, à avoir peur. Plaquée contre Bébert, elle frissonnait. Ses lourds cheveux curlés gambillaient au gré du vent.

26. Un être faible

LE SENTIMENT D'IMPUISSANCE. L'habitation de Milot, tout en briques blanchies à la chaux vive, se profilait à travers le brouillard. Une allée de gravier serpentant entre les arbres fruitiers conduisait devant un escalier de pierres. Il y avait là, stationnée en oblique, une *Wagoneer* maculée de boue. Plus loin, on pouvait voir alignés en enfilade des ajoupas penchés dans la direction d'où le vent soufflait le plus souvent. Ces primitives maisons, si représentatives des campagnes haïtiennes, servaient de dortoirs aux travailleurs saisonniers qu'engageait le père Messidor. Tout autour, des instruments aratoires qu'on avait laissés en plan semblaient attendre l'heure de la prochaine corvée.

La plantation de café s'étendait à perte de vue et s'estompait au pied de la montagne. Par temps clair, on aurait pu y distinguer la gigantesque proue de la Citadelle Laferrière. Cette belle d'antan, merveille de l'architecture coloniale, avait eu pour mission de protéger les esclaves libérés contre une éventuelle invasion des troupes napoléoniennes. Mais aujourd'hui la brume avait tout envahi laissant dans la nature ce petit air frisquet qui rappelait bien le temps des pluies. Sur cette terre, une des plus fertiles de l'île, la végétation était belle. Les nouvelles pousses, nourries d'eau et de soleil, interceptaient le regard. On aurait pu croire qu'elles poussaient à vue d'oeil, en orgueil. Là-bas, derrière ces grands arbres qui semblaient rêver en plein jour, des ruisseaux cascadaient sur les galets, à vau-l'eau, avec espoir d'atteindre une quelconque rivière. Là-bas, des filets de fumée en provenance des cuisines à ciel ouvert, fissuraient l'horizon. Ils apportaient avec eux l'odeur exquise des

repas épicés. Il y avait aussi un de ces silences qui donnait le vertige, qui sollicitait l'âme à prendre connaissance de l'existence. De loin en loin, malgré tout, des corbeaux en vadrouille faisaient entendre leurs couacs stridents, comme s'ils étaient les maîtres tutélaires des lieux.

Léonce, assis sur la galerie, avait les yeux figés d'égarement. Il répétait, la tête entre les mains: «Que dois-je faire? Que dois-je faire?» Vraiment il était secoué, il venait d'être témoin de l'infidélité de sa femme. Au fil des années, il avait fait semblant de ne rien remarquer, alors que sa poule de luxe, poudrée à frimas, multipliait incartades sur incartades. Pour la défendre auprès de ses pairs, il vantait son tempérament flamboyant, sa gaieté explosive. Il fermait les yeux, faisait le pitre, pour garder dans sa couche cette dévergondée. Aujourd'hui, la vérité lui était apparue sans pudeur et sans ménagement. Alors que Rita le croyait à Milot, il l'avait aperçue au bras d'une brute tout en muscles et en nerfs. Il avait vite reconnu sa silhouette de dévoyée qui s'en allait dans un tourbillon allègre de pas vers un quelconque dortoir de péchés. Ses yeux maquillés à outrance s'illuminaient de paillettes de joie. Elle était rayonnante, flamboyante comme un soleil à son apogée, hors de sa portée. Rencogné contre un arbre, il n'avait rien perdu de la scène et s'était bouché les oreilles pour ne pas entendre son rire en cascade. Un rire tranchant, pénétrant comme une lame de poignard. Ah, comme il aurait aimé à cet instant être façonné de la même matière que l'énergumène qui était en train de la tripoter. Il lui enviait sa prestance, son sourire de vainqueur. De guerre lasse, il avait soulevé un bras dans l'intention de rappeler sa femme à l'ordre, mais en apercevant ce membre décharné duquel s'échappait la vie à boyau ouvert, il s'était ravisé, récusant la dérisoire tentative d'injonction. Il était resté là dans la rue, paralysé d'impuissance,

figé dans un temps qui ne lui appartenait plus. Seul son coeur, muscle tenace, avait encore osé battre sa folle sarabande de jalousie. Il était rendu à l'étape où le mâle perdait la virilité de son espèce. Il était devenu un sous-homme. Un vestige d'homme qui n'en finissait pas de mourir à petit feu. Une étoile morte gravitant autour d'un astre trop fort. Averti par son instinct de vieillard, il avait battu en retraite, non sans penser à ce qu'il allait faire de sa folle de femme.

Pendant ces minutes d'introspection, il lui semblait que son corps devenait un récipient, au mieux un bassin d'eau saumâtre où venaient se noyer tous les remords du monde. Le visage en sueur, il s'écarquillait les yeux et ouvrait la conscience pour le grand nettoyage de l'âme. Un besoin de réhabilitation, trop longtemps endiguée par une étroite vision, l'habitait, le brûlait au plus profond de lui-même. Bientôt il succomberait à une prolifération de larmes de rage, à une profuse matière liquide qui déferlerait en lui jusqu'en amont, jusqu'à la source du mal. Ce déchaînement intérieur déclencherait le processus du repentir, le travail du rachat libérant par ce fait même son droit à la souffrance. Il ne savait pas comment expliquer les écarts de conduite de toute une vie, ce kyste de vagabond qui avait gangrené son existence et celle de sa famille. Sa mémoire, notaire méticuleux, lui renvoyait la marchandise, toute la marchandise de souvenirs crevant ainsi l'abcès de tant d'années de débauche et d'irresponsabilités.

Maintenant, c'était Jeanine sa première femme qui venait chatouiller sa mémoire pour lui demander des comptes. Il revit sa chevelure répandue en désordre sur le lit. Ses grands yeux qu'il n'avait pas osé fermer. Des yeux bruns qui le fixaient, voulant à tout prix imprimer un dernier souvenir de lui

dans sa mémoire. Il avait fui en vitesse ce visage anguleux rigidifié par la mort. Ce masque placide qui parlait déjà un langage de naguère. Seule l'image de sa gourgandine de La Fossette s'imposait à lui, égoïste et fatale comme une fleur vénéneuse. Même en cet instant de deuil, il n'avait de souffle et d'émotion que pour Rita. Pire encore, il n'avait pas entendu les sanglots de ses enfants qui réclamaient son affection, son amour de père. En lieu et place de cela, il avait hurlé pour qu'ils se taisent, pour qu'ils cessent de geindre dans la robe de Célima. Il leur avait dit avec un restant de cynisme dans la gorge: «On ne peut pas ramener les morts parmi les vivants. Alors les pleurnicheries, vous savez ce que j'en fais!»

Il n'avait jamais compris pourquoi il avait cessé d'aimer la mère de Gabriella. Ni pourquoi il l'avait haïe avec une telle acuité. Devant tant d'indifférence manifestée à son endroit, Jeanine avait décidé d'en finir. Elle s'en était allée pour de bon, pour ne plus voir le regard de haine de son mari. Elle s'était sentie trop indésirée. Et ne pouvant plus endurer le mépris d'un homme à qui elle avait donné deux enfants et le meilleur de ses jours, elle s'était enlevée la vie dans un moment de désœuvrement. Léonce était responsable de sa mort devant Dieu et devant les hommes. Il l'avait tuée avec ses yeux en feux follets où s'engrangeraient à profusion la folie, la rage. Le méchant s'était installé en lui. Célima lui avait dit qu'un jour, il paierait chèrement sa félonie. Il n'avait même pas porté attention aux imprécations de sa servante tant il était perdu dans les limbes d'une passion sénile. Sa liaison avec Rita l'avait au bas mot ensorcelé. Pris dans l'engrenage de la machine à jouir que pilotait cette démonsse, il avait jeté son passé derrière lui comme on jette de vieilles choses à la poubelle. Le présent seul comptait pour lui. L'amour à gogo qu'il donnait à Rita avait détourné sa mémoire de son cours;

et, par le fait même l'avait rendu sans âme. Maintenant, il se trouvait au bout de sa route et il n'en pouvait plus de continuer ainsi.

Depuis quelques secondes déjà, Nadeige était là devant lui, à le regarder de pied en cap. Il n'avait pas senti son regard fixé sur sa nuque. Voulant couper court à cet égarement de l'esprit, elle posa une main sur son épaule. Puis le secoua doucement. Il leva la tête enfin. «Ah! c'est toi», articula-t-il d'un air égaré. «Ta présence est requise auprès des tiens, grommela-t-elle à brûle-pourpoint. Je ne t'apprends rien sur ce chapitre. Tu as un travail à accomplir pour ton bien et pour celui de ta fille. Il y a de ces choses qu'on ne peut pas indéfiniment remettre à plus tard. Et je crois que c'est le temps. Il faut que tu y ailles, mon cher. Quelle affaire!»

Léonce secoua la tête en signe de lassitude. Il essuya sa bouche avec son inséparable mouchoir à carreaux qu'il replaça aussitôt dans sa poche arrière. Après un long silence, il dit avec un pincement dans la voix: «Je suis fatigué de toutes ces histoires. Je n'aime pas les querelles, les chicanes de famille. Et pourtant elle m'en a fait voir, la Rita. Je suis devenu sa petite chose. Son pépé à qui elle peut conter fleurette quand bon lui semble. C'est une ingrate. Dire que je l'aimais! Il n'y a rien de plus terrible qu'un vieillard amoureux. Je...» Fidèle à sa nature, il ne finissait jamais une phrase compromettante de crainte de se mettre à nu. Il en avait déjà trop dit. Il était le genre d'homme dont on ne pouvait pas aisément violer l'intérieur, une huître fermée qui ne s'ouvrait que pour laisser pénétrer la mort, sa mort. Nadeige continua cette fois-ci en donnant à sa voix des intonations doucereuses, celles qu'aurait prises une mère affectueuse au chevet d'un même malade: «Ta présence va arranger bien des choses, tu sauras me le dire. Encore faut-il avoir le

courage de mettre le bon pied en avant et de prendre le taureau par les cornes. Je ne veux pas te dire que tout ce qui est arrivé est de ta faute. Mais une grande part de responsabilités te revient. Va, ta fille a besoin de toi!» Elle s'arrêta un instant comme pour réfléchir, puis cracha d'un seul tenant le fond de sa pensée: « Ta femme n'est pas blanche comme neige. Il est temps pour toi d'arrêter de lui donner le bon Dieu sans confession. Enfin merde, elle est responsable de la mort de ton fils. Va, va chez toi, elle te fera des AVEUX TERRIBLES.(Elle avait mis de l'intonation dans ces derniers mots). Je crois vraiment que le temps est arrivé. Ah! j'allais oublier. Ne sois pas étonné si tu vois un homme dans ta maison. C'est mon fils.»

Le père Messidor jeta sur elle un regard incrédule. «Un HOMME... Ton FILS, des AVEUX DE RITA», bégaya-t-il en frottant son visage comme pour se réveiller d'un long cauchemar. «Tu es sûre de ce que tu avances?» «Je ne suis sûre de rien, c'est à toi d'y voir. Tu es le seul à connaître ta femme et ses habitudes. On n'a pas besoin d'être médium pour sentir certaines choses. Comme je viens de te dire, c'est à toi de vérifier.» Léonce se leva brusquement tout en défroissant d'un geste machinal son veston. Ses pas devenus fermes le conduisirent devant la Jeep.

Les paroles de Nadeige avaient peu à peu ramené Léonce à la raison. Pour lui, les dés étaient jetés. Un frisson familier, voisin de la honte, lui monta au visage. Quel dérèglement du destin avait pu le mettre dans un tel état? Il s'était dérobé aux réalités de sa vie avec un tel détachement qu'il s'était cru incapable de reprendre le contrôle de la situation. Il se ressaisit. Il paraissait sortir d'un gouffre de déréliction. Tout était clair pour lui maintenant: «Il faut que je rentre à la maison nettoyer ma rigole», répéta-t-il avec

conviction, tout en passant une main furtive dans ses cheveux. Il ouvrit le coffre à bagages et y déposa une pelle, un gros sac de jute et des bottes de caoutchouc.

Madan Saint-Armand, pendant ce temps, allait et venait sur la galerie. Un châle noir entourait ses épaules. On eût dit que depuis les derniers événements ses dents s'étaient allongées et sa laideur avait pris du mordant. Tout en marchant, elle se demandait quand tout cela allait se terminer. La vie de nomade en pleine campagne ne l'enchantait pas. Elle aurait aimé retrouver sa chambre à la Petite Guinée. Au mieux, remonter le temps pour arrêter la machine destructrice de Jean-Bart. ARRÊTER CE GRAND FEU QUI AVAIT FAILLI TOUTES LES BRÛLER, qui les avait jetées dans la rue comme des itinérantes. «Ah! si on pouvait tout éviter, les accidents, les calamités naturelles, les maladies, le monde serait un vrai paradis, soliloquait-elle. Le bon Dieu n'est pas si bon que ça et le Diable, son jumeau, fait tout son possible pour tirer son épingle du jeu.» Tout férue en kabbale qu'elle était, elle savait qu'il existait des traquenards du destin auxquels personne ne pouvait échapper. Elle regarda le ciel et soupira de malaise. Elle se demandait comment les autres faisaient pour prendre la situation avec une telle sérénité. Une telle passivité. À travers les persiennes à demi-closes, elle put voir sor Amélie tremper un morceau de pain dans son café. À côté de celle-ci, sor Nelson écosait des pois dans un bol de porcelaine. Quant à Ninnin, il se prélassait dans un fauteuil d'osier qui engloutissait tout son corps difforme. «J'ai hâte que cette histoire-là cesse. Il ne nous reste que le petit blanc-bec de Steve Schultz à expédier au cimetière et le tour sera joué. Ah! Ah! Ah!» compléta madan Saint-Armand en se rengorgeant.

27. L'odeur des rats

LE DR SCHULTZ. Steve Schultz écrasa son mégot sur le trottoir et gravit les trois marches qui menaient à son domicile. Ses yeux d'un vert pâle brillaient de ruse comme toujours et semblaient éclairer son visage frais rasé. Un type efflanqué, dont l'allure faisait songer à un peintre excentrique, le suivait pas à pas.

Le médecin introduisit sa clé dans la serrure et poussa du pied les battants de la porte. D'un mouvement galant de la main, il fit signe à son hôte d'entrer le premier. Ce dernier, en mimant un pas de deux, s'y engouffra, non sans le remercier d'un clin d'oeil canaille. Derrière ce geste d'une banale singularité, on devinait le secret qui les unissait.

L'endroit était très vaste, à peine meublé, mais d'une propreté évidente. Il ressemblait à ces lofts nord-américains à l'intérieur desquels des artistes en mal de création venaient se terrer pour être seuls avec leur ego. Quoique d'une simplicité remarquable, cet intérieur était douillet, mais surtout, inexplicablement lugubre et invitant. Des sculptures mettant en scène des hommes nus interceptaient le regard au hasard de la curiosité. Elles étaient posées là expressément par un esprit qui aimait s'afficher. Sur la table du centre trônait un ordinateur qu'on avait gardé allumé. Dans une encoignure, l'abat-jour mauve d'une lampe diffusait une lumière brutale. La pièce était froide, bien que des plantes aux couleurs variées essayassent de l'égayer. Steve ouvrit le frigo. Soudain il s'arrêta, comme pour humer une odeur. Il renifla l'air à la manière d'une bête flairant le danger. «Ça sent le rat mort

ici, tu ne trouves pas, Henri», fit-il en dépouillant le frigo de deux bières. «Non, je ne sens absolument rien», répondit l'autre en ajustant ses lunettes. Il était assis en paresseux sur le bord du lit et attendait d'attraper la bière que Steve allait lui lancer. Il ne semblait pas se préoccuper outre mesure de ce que son interlocuteur disait. Il rythmait de mémoire une chanson à la mode en tapotant sur sa bouteille. On eût dit qu'il était pressé de vider les lieux. Voyant l'intérêt de son ami pour la musique, Steve ouvrit son système Harman Kardon. Un bijou en matière de haute fidélité dont il avait fait maintes fois l'éloge. Une mélodie, genre nouvel âge, sortit des haut-parleurs. Une suite harmonieuse de sons dégela l'atmosphère. Henri savoura son liquide en contemplant Ti-Steve, car il avait beaucoup d'estime pour ceux qui réussissaient dans la vie. Il l'enviait pour ses connaissances scientifiques et, par voie de conséquence, se sentait diminué en sa compagnie.

Devant cet homme, sa personnalité en mangeait un coup. Avec un diplôme mal foutu, frais émoulu d'une faculté haïtienne, il se considérait comme un raté. Un chômeur de plus parmi tant d'autres. Un être en perdition qui n'irait nulle part s'échouer, sauf dans le lit de cet Américain. Avec son air bon enfant, son accent pédant presque maniéré, il n'était rien d'autre qu'un prostitué au service de ceux qui le payaient.

Steve tempêta devant son ordinateur. De plus belle, il recommença à renifler: «Merde, je rêve ou quoi. Cette odeur est bien vraie», fit-il dans un étranglement. Il y avait de la colère dans sa voix. Il n'était plus tendre avec Henri. Maintenant il l'insultait entre les dents. Bientôt ce serait de vive voix. Ce bout d'homme, gros comme un échalas, était très capable de méchanceté. Tout d'un coup, il devint hautain, austère. Durant ces moments il exécrait ces

éphèbes noirs avec lesquels il entretenait une étroite amitié de cul. Il n'avait aucune compassion pour eux, car il savait qu'ils n'en voulaient qu'à son pognon. Aussi prenait-il un malin plaisir à les rabaisser, à leur rabattre le caquet, à leur rappeler qu'ils étaient les usufruits du Tiers-Monde. Un monde tiers en équilibre sur l'Occident blanc. Un monde mendiant, quémandeur. Un monde second en latence de mort, entassé dans un cimetière à ciel ouvert. Le plus grand laboratoire des États-Unis. «Qu'on en finisse avec ces chimpanzés. Allez, allez. Donnez-moi vos organes, bande de bourriques. Donnez-moi vos vies pour que je fasse des heureux ailleurs. J'ai l'île dans le cul.», hurla-t-il en faisant défiler devant ses yeux la liste des gens qui avaient fait honneur à son bistouri. Il se parlait tout seul. Il gesticulait. Il délirait le visage en nage. Cet homme était frappé de folie. Quelque chose le dérangeait. Il n'était pas dans son état normal. Jamais auparavant, il n'aurait tenu un tel discours devant son ami. Lui, d'habitude si discret pour les choses concernant son travail.

En effet depuis quelque temps, il avait abandonné ses recherches. Pour être plus juste, on lui avait forcé la main en coupant les subventions qu'on lui octroyait. Le Département des Recherches Scientifiques avait donné priorité à des médecins oeuvrant au Camp de Krome, sur des cobayes haïtiens. La lettre que lui avait fait parvenir le Dr Badinxter était formelle. *«On ne croit plus à votre Projet de Zombification dans la république des singes. On ne vous croit plus. Vous nous avez faits tourner en rond, Dr Schultz. C'est comme si on partait en galère à la recherche de l'Arche d'alliance. Vos houngans nous ont bien donné la cortisone, mais ils s'entêtent à garder leur liquide anesthésique, dit zombifère, dont ils possèdent le secret. Nous vous*

laissons donc à vos «singeries» sans les frais de l'état. Désormais vous travaillerez exclusivement pour le service des dons d'organes. Bien à vous.»

*Dr Edward Badinxter
Badinxter Foundation for Genomic Research
9674 College street
Miami, Florida
347839*

Son ambition avait fondu du même coup comme cire au soleil. Déjà enclin à dépressionner pour un oui ou pour un non, l'occasion était belle pour chuter dans la folie. Il se prescrivait du lithium pour régulariser ses écarts d'humeur. Sa crise de maintenant ressemblait en tous points aux précédentes. À la seule différence que l'homme était plus loquace qu'à l'ordinaire. Visiblement il n'était pas dans son assiette. Nul n'était en mesure de deviner tout ce qui pouvait se passer dans la tête d'un désaxé et Henri ne tenait absolument pas à jouer au psychiatre.

D'une intonation pénétrée de respect, il répéta: «Steve, Steve. Tu me devais quelque chose.» Même s'il savait que ce n'était pas le bon moment pour lui parler, il tenait mordicus à lui soutirer un peu d'argent et foutre le camp. Tout d'un coup, il sursauta. Ce qu'il venait de voir, lui avait fait échapper un cri qu'il travestit aussitôt en quintes de toux. Un trio de rats à la queue leu leu passaient et repassaient à côté de lui dans l'intention évidente de se faire remarquer. Il aurait pu jurer, sans pouvoir l'expliquer en des termes précis, que ces bestioles étaient douées d'intelligence. «Viens ici! Come on honey!», hurla Steve en remontant une mèche de cheveux d'un jeu de tête.

Henri s'approcha de lui en omettant à dessein de lui dire ce qu'il venait de voir. Car il avait peur d'attiser la mauvaise humeur de son copain. Ti-Slave l'empoigna par la taille. «Regarde, regarde. Look. Check it out!», grommela-t-il en pointant son ordinateur. Henri n'aimait pas la façon dont il lui parlait, mais il trouvait la force de l'endurer. Dans son métier, l'orgueil n'avait pas vraiment sa place et il essayait, bon an mal an, de tenir le coup. «Tout le monde a ses petits problèmes», pensa-t-il pour se donner bonne conscience. «Tu vois ces noms, je les ai tous soulagés d'un organe, d'une partie vitale qui fait maintenant le bonheur de quelqu'un en Amérique. Eh, hop! quinze à Atlanta, trente en Floride, six en Californie, and so on.» Il avait prononcé ces derniers mots en augmentant d'un registre le timbre de sa voix.

Ce disant, il se leva de sa chaise, fouilla dans sa poche et sortit des liasses de billets qu'il remit à Henri. «Tu vois, je fais un métier sinistre, mais je peux au moins te payer, bloody faggot». Un rire dément le fit grimacer comme un chameau qui blatère. «Mais, for God's sake, ne me regarde pas avec ces yeux. On dirait que tu me fais des reproches, que tu me prends en pitié, mon petit vieux. Celui qui est à plaindre de nous deux c'est toi. Je suis la main qui donne, n'oublie pas ça! Don't ever, ever forget that.» Il s'arrêta un moment pour savourer l'effet de l'insulte et voir le travail du chagrin sur le visage de l'autre.

Le remugle désagréable de tout à l'heure, devenu plus volatile, envahissait maintenant la pièce, pénétrant les narines, imprégnant la peau. Subrepticement, il creusait son chemin dans son cerveau comme un gaz nocif. Un étrange frisson lui fit plier l'échine. Il regagna son siège. Des

noms de morts clignotaient devant lui, réclamant vengeance. Ces noms-là tout d'un coup avaient un corps. Un corps ensanglanté, étendu sur une table d'opération. Un corps mutilé, encore en vie, appelant à l'aide dans le tuyau de son oreille. «Va-t'en! Allez-vous-en!» Il lui sembla que sa tête allait éclater. Il sentit tout d'un coup qu'il était en train de perdre conscience. Le temps basculait. L'écran glauque de l'ordinateur tourbillonnait. Tout vacillait autour de lui. Ses paupières s'alourdissaient. Il eut l'impression qu'on lui fermait les yeux, qu'on le forçait à dormir. Il prit sa tête dans ses paumes et continua à gémir: «Get lost, leave me alone.» Il confondait le corps d'Henri avec ceux des défunts qu'il croyait voir. Zigzaguant, renversant tout sur son passage, il regagna le lit sur lequel il s'étendit les bras en croix.

Henri se sauva en claquant la porte derrière lui. Dehors il se rendit compte qu'une odeur nauséuse imprégnait ses vêtements. Il comprit vite que le médecin n'avait pas menti. En effet, quelque chose de louche se tramait là-dedans. Son jugement lui suggéra de déguerpir en vitesse.

Pendant ce temps, à Milot, la bande de Nadeige composée de madan Saint-Armand, de sor Nelson, de sor Amélie et de Ninnin s'était rassemblée dans le vaste salon du père Messidor. Tout de blanc vêtus, les adeptes étaient assis en arc de cercle recouvrant de leur buste une cuvette de laquelle sortait une fumée inodore. Aucun mot ne s'échappait de leurs lèvres. Ils suaient à grosses gouttes sous l'effort de la concentration. Dans ce salon faiblement éclairé par une bougie, on distinguait mal ces figures d'ébène qui exhortaient encore une fois le malheur, la mort.

Steve entendit un bruit. Un bruit ténu que seule une oreille attentive pouvait distinguer. Crépitements de petits pas dans le salon. Le plancher de bois franc crissait, égratigné par quelque chose de pointu. Malgré sa douleur il s'efforça de réfléchir, pour comprendre. Mais il n'y avait rien à comprendre. La lampe n'éclairait plus. Quelqu'un ou quelque chose venait de la renverser. La maison était plongée dans l'obscurité. Il ne sentait plus l'âcre odeur qui, tantôt, entravait ses poumons, mais l'envie de dormir persistait. Il lutta de toutes ses forces contre la séduction du sommeil. Son instinct lui disait que s'il dormait, il ne se réveillerait plus. Il susurra deux fois le nom d'un loa vaudou avec qui il entretenait un commerce mystique: «Guadé Vi, Daddy Guadé Vi. Help me out!». Il était hélas trop tard. Ses paupières étaient pesantes comme des roches. La bouteille de bière, qui se trouvait sur la table, roula et éclata en d'infimes tessons. «Qui est là? Henri? C'est toi? Qui est là?» Des yeux étincelants tels du chrome au soleil percèrent la noirceur. Ti-Steve se recroquevilla dans une position de fœtus. Le pouce dans la bouche, il ferma les yeux pour ne pas voir, comme un môme qui a peur dans le noir.

Avant de s'endormir, il eut l'impression que d'étranges créatures poilues le reniflaient, marchaient sur le lit. Pendant son sommeil, il rêva qu'une grosse femme, avec des dents carnassières, était assise sur un homme et l'étouffait. Dans ce rêve, il remarqua que des rats rongeaient le corps de l'homme avec un appétit furieux. Polissons, ils entraient et sortaient par sa bouche comme s'il se fût agi d'un égoût. Il en avait même un dans son anus. La queue de l'animal, une ficelle rouge de sang, balançait de droite à gauche en signe de victoire. L'homme était nu. Il lui ressemblait en tous points. Il réalisa dans son rêve qu'il était mort, bien mort.

28. L'amour conjugué

UNE CARAVELLE DE RÊVE. Après que Rita fut sortie, Gabriella retourna dans la chambre et s'encadra dans l'embrasure de la porte. Elle projetait un profil soucieux et lointain qu'elle n'avait pas tout à l'heure. Au vrai, tout ce qu'elle venait d'entendre de la bouche de Robert tournoyait dans sa tête. Quelque chose qui lui échappait était en train de prendre corps, de se constituer petit à petit. La photo accrochée chez Nadeige se dessinait devant elle en séquences vaporeuses, puis en images précises. Aussi précises que la première fois lorsqu'elle l'avait vue. Plusieurs fois, elle avait essayé de s'en rappeler, mais sa mémoire, avare de détails ne lui avait été d'aucune aide. De guerre lasse, elle avait fini par abdiquer. Mais aujourd'hui, plus rien n'était confus. Elle avait toujours su que le regard du jeune homme ne lui était pas étranger, qu'elle connaissait même cette personne d'une façon particulière. Comme pour lui donner raison, la phrase de Robert se répercutait en elle avec fracas pour libérer l'acuité de ses souvenirs: «Il avait pris une grosse bouchée en emprisonnant le fils de la mambô.» En effet, Gabriella ne s'était pas trompée. Tout était clair puisque Fanfan, Frank était le fruit de la matrice de Nadeige. Voilà pourquoi celle-ci lui avait dit avec son air narquois qu'elle comprendrait tout «en temps et lieu». Un sourire vainqueur, pourchassé par un rien d'incrédulité, altéra son visage.

Gabriella était à ces réflexions lorsque la voix de Frank interrompit son soliloque: «Qu'est-ce qu'il y a? Quelque chose ne va pas?» «Non, au contraire, tout va bien. Ils sont partis. Tu n'as plus rien à craindre», fit-elle en pointant l'escalier du doigt. «Je voudrais te poser une question... Est-ce

que tu étais journaliste?» ajouta-t-elle avant de refermer la porte. Il y eut un moment de pause pendant lequel on ne percevait que le bruit de leur souffle sur fond de tranquillité. Et cette tranquillité se faisait prégnante, mal avenante. Frank devina que Gabriella était au courant de tout. Néanmoins il ne savait pas comment elle allait réagir. Il avait peur de briser l'enchantement de cette rencontre, de lui déplaire. Après tout, il n'était qu'un étranger pour elle, un inconnu, un prisonnier en cavale, au mieux un lointain soupirant entré par effraction chez elle. En revanche il se sentait libre, soulagé d'un pesant boulet qu'il n'aurait plus à traîner. Il était certain que son drame allait prendre désormais un autre tournant. Plus rien ne pouvait le menacer, ni le spectre de Massillon, ni celui de Jean-Bart, ni les soldats qui regagnaient leur caserne dans leurs voitures blindés, ni même l'Américain qui avait abusé de lui dans la prison. Tous ces gens-là marchaient vers leur destin, vers un lieu de pénitence, comme des pécheurs qui s'enfoncent dans la mort. Soudainement il se sentit détendu, léger. Les sentiments de haine, de colère et d'inquiétude qu'il avait connus quelques heures auparavant s'étaient volatilisés, le laissant dans un état d'euphorie indéfinissable. Seule l'idée de séduire Gabriella assiégeait son esprit à présent et il se jura de parvenir à ses fins. D'ailleurs, il n'avait plus le choix, un désir charnel de plus en plus impérieux le tisonnait sans lâcher prise.

Incrédule, il la regardait et la trouvait plus belle encore que dans ses visions. Il luttait contre le doute qu'elle puisse le repousser, cherchant dans ses yeux un zeste d'espoir. Un court instant, il crut dériver vers un lieu sans nom, proche de la folie. La voix de Gabriella lui parvint, lointaine, d'un timbre irréel. Elle venait de répéter pour la deuxième fois sa question: «Est-ce que tu étais journaliste?» «Oui, j'étais journaliste, mais c'est terminé tout ça.»

finit-il par dire, comme au sortir d'un rêve. «Ça n'a plus d'importance de toute façon. Je te demande ça pour être sûre que tu es le fils de quelqu'un que j'ai eu le plaisir de connaître.» Elle hésita un moment. Puis, après avoir rejoint le coin du lit sur lequel elle s'assit, elle continua son discours sur un ton neutre, mais rassurant: «Ta mère m'avait en quelque sorte annoncé ta visite, à mots couverts bien sûr.» «Tu la connais, ma mère?» sursauta Frank. «Plus ou moins. Je l'ai rencontrée par hasard. Je crois qu'elle est un peu responsable de ce qui arrive aujourd'hui.» Elle avait lancé ces derniers mots sur un ton de désinvolture, comme ces personnes qui aiment donner l'impression qu'elles sont tributaires du destin. Au vrai, elle savait qu'il existe des situations étranges qui se tricotent entre les humains et qu'elles gagnent à demeurer inexplicables. C'est là au demeurant que réside toute la beauté de l'existence. «Il y a un temps, j'aurais paniqué devant de telles coïncidences mais lorsque je t'ai vu à la cascade, j'ai su tout de suite que tu n'étais pas dangereux. De toute façon, j'avais décidé de te venir en aide. Même en te voyant de dos je savais, je sentais que tu ne m'étais pas inconnu. Du moins, mon sixième sens me le disait avec force.» «Ah, Gabriella si tu savais comment j'ai désiré cet instant, enchaîna Frank, combien de fois j'ai crié ton nom. Mon histoire est incroyable. À un certain moment, je me croyais fou, car seuls les fous peuvent désirer une personne de la sorte. Je te voyais partout et surtout en rêve. Depuis que je t'ai perdue de vue, j'espérais toujours te voir surgir à l'une ou l'autre de ces rues. Quand je n'avais rien à faire, surtout à mon retour de Port-au-Prince, je longeais au hasard les ruelles que tu avais l'habitude d'emprunter. Il m'arrivait même d'aller me prosterner devant le Collège Regina Assumpta, juste pour le plaisir de te revoir en souvenir. Mais c'étaient des visages d'adolescentes d'une autre époque qui défilaient devant moi. Je croyais revoir parmi elles la Gabriella de mes

quinze ans. Tu n'étais pas là. Tout avait changé. Les rues étaient devenues laides, poussiéreuses, pleines de misère. Une odeur de cendres et de décombres avait envahi la ville. Je ne sentais plus l'odeur des pluies diluviennes dans les tamariniers. Les bâtisses coloniales semblaient figées dans la destruction. Tout avait changé. Les femmes en-dessous des balcons, jadis si gaies, avaient le regard fixe et vide. Elles scrutaient sans cesse quelque chose au loin, un point invisible, un mari absent qui ne reviendrait sûrement plus. Tout avait changé. Françoise Hardy ne chantait plus à la radio: «*Tous les garçons et les filles de mon âge...*» Le temps avait fait son oeuvre sur la ville, sur moi. Devant le portail du Collège, la soeur supérieure était encore là, vieille et ridée, plus acariâtre que jamais à l'approche de la mort. Elle m'a fixé longuement avec son lorgnon, puis elle est repartie en secouant sa cornette avec obstentation. Elle m'avait reconnu. Je suis parti de là, l'esprit ravagé. J'essayais de noyer ma souffrance dans les fortes chaleurs des après-midi capois. J'ai toujours gardé espoir de te retrouver. Un rêve impossible. J'y croyais fort, très fort. Comme le ver à soie, j'étais amoureux de la lune. En vérité, aussi loin que je m'en souviens, je t'ai toujours aimée et je t'aime encore comme un fou. J'ai atteint l'inaccessible. Je...»

Gabriella l'arrêta en mettant un doigt devant sa bouche. Elle lui dit dans un chuchotement doux qu'elle allait préparer du café. De l'index, elle lui fit signe de la suivre, en bas, dans la cuisine. Pareille à un oiseau qui ne reste jamais en place, elle avait quitté la chambre le laissant dans un état d'ébahissement. Frank était sous l'effet de son charme, envoûté par elle. Non, ce n'était pas lui qui se trouvait là, dans cette maison. Il se croyait encore dans sa cellule, au centre d'un rêve où elle lui apparaissait magnifiée

par ses sens en désirs. La silhouette de Gabriella était obsédante. Il resta quelques secondes sans bouger, absent du présent. Le vide d'un monde qui lui échappait, l'entourait. Sa respiration devint bruyante. Nerveux, il humecta ses lèvres d'un rapide coup de langue. Il entendit un frottement de cuisses. Ce froufrou devenu familier l'ensorcellait, mettait son esprit en feu, faisait se contracter chaque muscle de son corps. Il eut la nette sensation que cette fille lui était destinée, que l'histoire qui se déroulait dans sa tête depuis des lustres devait avoir lieu ici. C'était une affaire entendue.

Gabriella disait quelque chose qu'il n'entendait pas. Il était loin et tout près en même temps. Gabriella riait. Ses boucles d'oreilles bougeaient, mues par le mouvement de son cou gracile. Elle traversa à l'instant un coin obscur. Sa silhouette lui réapparut dans un halo de lumière, pleine de sensualité, enveloppante comme un linceul de félicité. Frank descendit l'escalier, à pas de chat. Plus il s'approchait, plus ce corps s'embellissait. Il aurait aimé la prendre dans ses bras séance tenante et écraser sa bouche sur la sienne, pour coudre à jamais ses lambeaux de souvenirs. Mais il avait trop peur qu'elle le repousse. Elle lui fit signe à nouveau de la rejoindre. Il percevait le tumulte de son sang à travers ses veines. Il n'avait jamais ressenti une telle joie, une telle dérive. Voyant qu'il tardait à descendre, Gabriella alla le chercher. Elle lui tendit la main. Frank hésita. Leurs doigts se soudèrent en une communion inespérée. «Elle doit m'aimer un peu», admit-il pour la première fois.

Ils traversèrent l'allée qui menait à la cuisine. C'était une grande salle très vaste, éclairée *à giorno* par des lumières disposées à l'encoignure des murs. Le plafond était haut. Sur des étagères, des plantes descendaient en cascade. Le plancher damassé ressemblait à un grand échiquier où nulle partie ne se

jouait. Pendant que Gabriella s'affairait, il en profita pour lui raconter en détails sa mésaventure, depuis son arrestation jusqu'à sa fuite. Il lui parla des visions d'elle qu'il avait eues à la prison. Il lui jura de ne plus la quitter. Gabriella était très émue. Si elle souriait de façon intermittente, c'était pour le mettre en confiance. Elle lui apporta une tasse de café qu'il remplit de trois cuillerées de sucre. L'arôme était enivrant. Ils burent en silence. Un silence entrecoupé de propos de tendresse. Un silence d'or. Frank devina que chacun d'eux s'efforçait de trouver les mots capables de traduire leurs sentiments. Toute parole censée restait coincée dans la gorge. Seule leur chair taquinée par une envie grandissante veillait, attendait le son du tocsin pour entrer dans la danse.

Gabriella se décida à parler. Son débit de phrase était lent, presque haché. Les mots arrivaient mal, à grand-peine, comme si elle les passait par un tuyau étroit. Au vrai, il lui était pénible de remuer ses sentiments. C'étaient des secrets refoulés qu'elle n'osait pas exhumer, qu'elle voulait garder pour elle. Mais enfin, son envie de tout lui raconter était si forte, si impérieuse, qu'elle oublia sa gêne: «Ce dont je me souviens le plus, c'est le léger toucher de ta main lorsque je t'ai remis le Bob Morane que tu avais échappé en tombant de bicyclette. Je me rappelle d'avoir écrit mon nom à côté du tien en lettres majuscules. Dans ce temps-là, tes yeux n'étaient pas aussi amoureux qu'aujourd'hui. Je me rappelle aussi que tu te rongais les ongles comme moi, jusqu'à la chair. Avec le temps, j'ai oublié ton visage, seul ton regard subsistait dans ma tête. Le jour où j'ai quitté Haïti pour aller étudier à l'étranger, j'avais l'impression que tu allais me manquer. J'ai rencontré un de tes amis à l'aéroport. Le grand qui avait l'air d'un joueur de basket. Tu vois, j'étais un peu au courant. Il avait pris l'American Airlines. Je crois

qu'il partait pour Chicago alors que moi, je prenais Air Canada. J'avais le coeur gros en pensant que tu allais rester tout seul. À ma façon, je t'aimais bien, tu sais.»

De dos qu'elle était, elle se retourna. Ce brusque changement de position signalait une grande nervosité. Frank se leva de sa chaise pour être près d'elle. Il la trouvait belle à ravir. Il mangeait des yeux ce fruit mûr à point, prêt à être cueilli. Un fruit de la passion, vraiment. Gabriella était contente d'être le point de mire. Son corps la chatouillait. Elle avait l'impression que des milliers de fourmis s'y étaient logées. Elle n'avait jamais ressenti une sensation si physique. Intensément bestiale. Elle regarda Frank d'un regard en oblique et lut son envie sur son visage. Le fait de se sentir désirée si fort augmenta à l'aigu son plaisir de femme. D'un geste machinal, elle enleva ses souliers pour sentir ses pieds nus sur le plancher. Du même coup, elle s'était débarrassée de ses scrupules. Toute sa pudeur tombait en miettes, projetée derrière elle. Seul son instinct lui dictait sa conduite, dirigeant ses pas vers lui. Oui, elle avait eu envie de lui dès la première minute qu'elle l'avait vu à la cascade. C'était plus fort qu'elle. Maintenant, un courant fulgurant la traversait de haut en bas. C'était un signal. Soudain elle avait besoin qu'on la touche. Elle avait besoin de sentir la main de Frank sur sa poitrine. Pour lui, elle était disponible, libre, folle, en goguette d'amour. Elle haletait. Son corps était en émoi, vivant, ferme, invitant pour cet homme qu'elle avait désiré en silence. À sa façon, elle le portait en elle depuis des années. Il était cette flamme qui se consumait dans l'âtre de son adolescence. Une flamme en latence, plus que jamais ravivée par mille braises d'incandescence volupté. Un trop-plein de désir tapi dans son bas-ventre la força à s'appuyer sur le comptoir. Sa bouche demeurant entrouverte laissa échapper un soupir

heureux. Les pointes de ses seins, d'habitude emprisonnées dans leurs trous, se détendirent. Elles se durcissaient de façon apparente et saillaient de son chemisier. Elle fut tentée de lui dire:«Prends-moi», mais se contint car elle voulait que les choses aillent à leur rythme, sans précipitation. En vérité, elle était disponible.

Ce moment était si intense pour Frank qu'il lui semblait n'avoir toujours vécu que pour cela. D'entrée de jeu, il prit Gabriella à bras-le-corps. Ils demeurèrent figés comme deux somnambules englués dans un même rêve. N'y tenant plus, Gabriella empoigna la tête de son amant et écrasa sa bouche sur la sienne. Ce long baiser avait un goût d'éternité. Un goût de bonheur pérenne. Leur amour avait pris d'un seul tenant son envol à tire d'aile comme un oiseau emprisonné qu'on vient de libérer. Maintenant leurs lèvres étaient déssoudées. Leur souffle s'entrecroisait. Ils se regardèrent quelque temps sans bouger, se demandant ce qui leur était arrivé. Dans un vertige, ils montèrent l'escalier en courant à la recherche d'un lit, d'une place pour donner libre cours à leur entreprise. En vitesse, ils se déshabillèrent avec les gestes fébriles des gens pressés. Le lit les reçut dans un craquement sonore de jointures. Leurs corps étaient imbriqués l'un dans l'autre, en proie à un grand frisson. Ils s'embrassaient avec acharnement. On pouvait entendre les clapotis de salive cravacher l'arrondi de leurs lèvres. Ils s'abreuyaient de ce liquide avec excès, jusqu'à plus soif. Ils se léchaient la peau, humant à tour de rôle l'odeur de leur corps en transe. Dans des contorsions tempétueuses, ils se lâchaient puis se rejoignaient comme pour mieux s'apprécier.

Avec fougue Frank étreignait ce corps qui s'abandonnait à lui, amarré à lui. Ce corps-là, qui tanguait dans tous les sens, n'était qu'une caravelle de rêve

en partance pour l'extase. Ce corps naviguant, toutes voiles dehors sur des ondes heureuses, n'était pas un spectre. Il était bien vivant. Il avait l'odeur de Gabriella. À l'instant, elle le broyait, l'aspirait, ondulait ses hanches pour lui procurer le plus impétueux des plaisirs. Leurs coups de reins conjugués se répercutaient dans la pièce comme des claquements de battoir sur une pierre lisse. Les dents de Gabriella se mirent à grincer telles des os de seiche qu'on frotte l'un contre l'autre. Elle sentit sourdre du plus profond de sa chair une diane de joie, annonçant le spasme final d'une petite-mort-douce dans le tunnel de sa vie. Elle s'ouvrit pleinement pour accueillir la dernière bourrasque, la fraîche ondée laiteuse de son homme. Sa petite Voie lactée dans sa diatomée. Recrus de fatigue, ils restèrent là sans bouger, les yeux grand ouverts contemplant non le plafond, mais des étoiles imaginaires. Sur eux, à l'instant, coulait un bonheur étale comme une mer tranquille.

29. La fleur du mal

UNE GROSSE ERREUR. Sur le coup de sept heures, le père Messidor gara sa Jeep derrière la maison. Avant d'en descendre, il enfila des bottes hautes, aux larges extrémités, qui lui arrivaient jusqu'à mi-cuisses. Il refusa l'entrée principale qu'il prenait d'habitude et bifurqua côté jardin. En-dessous de son bras gauche, pendaient un sac de jute et une pelle. Il avait l'air pressé. Il jetait par instants vers le ciel un regard contrarié que renforçait une lueur d'angoisse. D'un geste furtif, il brossait ses cheveux de la main. Il emprunta l'allée de concassé dont les pierres couinaient au contact de ses bottes. Dans sa tête, il eut l'impression que ce bruit allait réveiller tout le quartier. Le père Messidor avait en ce moment une allure de pintade en maraude. Il quitta l'allée, préférant ainsi marcher sur les fleurs que la pluie du matin avait déjà abîmées. Il avait traversé la cour avec une rapidité qu'on ne lui connaissait pas. Le pan de son paletot ainsi que le sac de jute battaient au vent, tels des drapeaux en berne. Dans la grisaille de l'après-midi déclinant, les derniers rayons du soleil nimbaient les fûts des arbres ainsi que les toits des maisons d'une enveloppe violette. Presque mortuaire. Bientôt il ferait complètement noir. Léonce atteignit enfin une rangée de manguiers derrière lesquels il se dissimula, comme pour se soustraire à d'éventuels regards. Mais il se faisait de la bile pour rien, car il n'y avait personne à l'horizon. Il évalua de l'oeil la distance qu'il venait de parcourir bien qu'il connût ce terrain dans tous ses replis. La lumière dans la chambre de Gabriella était allumée. L'envie d'aller la saluer tout de suite le prit, mais il finit par contenir toute envolée de sentiments. Il y avait chez lui ce quelque chose de déterminé qu'il ne pouvait

pas remettre à demain. Une rage qui prenait ses aises dans ses yeux, crépitait avec d'intenses rougoiements. Il scruta sa montre pour la deuxième fois. Le temps pressait. Léonce traça à l'aide de sa pelle un grand rectangle. Il faisait encore assez clair pour qu'il pût distinguer l'endroit où il allait creuser. La bêche mordilla la terre humide. L'humus retourné lui montait aux narines. Il avait toujours aimé cette odeur. Une odeur nourricière. Une entêtante odeur qui lui rappelait que tout être était poussière et que poussière il retournerait, selon une loi fatale à laquelle il ne pouvait se dérober. Maintenant, il lui montait à la bouche un goût de fin du monde, comme s'il pressentait sa propre mort. Et telle une fourmi besogneuse, il continua son travail avec une obsédante résignation. À chaque trois coups de pelle, il s'arrêtait pour remplir avidement ses poumons, le temps de cravacher sa carcasse et de se refaire de l'énergie. Par instants, un petit rire cristallin sortait de sa gorge que l'on confondait avec le bruit du métal heurtant un galet. En peu de temps, le trou fut creusé. Mais quel dessein funeste poussait ce corps décharné à accomplir un travail si robuste?

Sa tâche terminée, il se dirigea vers sa maison d'un pas décidé. Au moment de franchir la porte, il entendit quelqu'un qui pianotait avec une frénésie d'adolescent en liesse. C'était un air oublié qui ne lui était pas inconnu; une mélodie qui portait dans ses vibrations une irrépressible gaieté. Elle venait du répertoire de Gabriella. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas joué avec une telle ardeur. Il devinait ses doigts allant et venant sur le clavier comme jadis lorsqu'elle était heureuse. Maintenant elle chantait une chanson de G.G. Vikey. La voix montait, grandissait en une lamentation ouatée, magique: «*Tchou ou tchou ou Bobby*». Léonce prêta l'oreille pour entendre ces paroles aux accents de bonheur. Il désirait tant les comprendre. Mais

pardieu! il n'avait pas le coeur à la fête. Il n'avait aucune intention de se laisser ramollir. Surtout pas en ce moment. L'histoire devait suivre son cours. D'une poigne qui se voulait ferme, il ouvrit la porte. La belle voix de sa fille lui arrivait par bouffées successives. Il avança sans retirer ses bottes qui laissaient sur le plancher un itinéraire de terre boueuse. On ne l'avait pas entendu entrer bien qu'il eut claqué la porte. Ses pas le conduisirent dans le salon. Là il s'accota au chambranle de la porte, les bras croisés sur le thorax. Frank fut le premier à l'apercevoir et avertit Gabriella qui interrompit son refrain d'un hoquet de surprise. Avec une sorte de hâte fiévreuse, elle se leva pour aller embrasser son père dont les yeux irradiaient avec excès une lueur de tristesse. Ensuite elle se retourna de biais en pointant Frank du doigt: «Papa, je tiens à te présenter un ami de vieille date que j'avais perdu de vue.» Frank lui tendit la main pour l'échange des cordialités. «Très heureux monsieur», grinça-t-il. Le vieux le couvrait de sa haute stature qui, malgré l'âge, demeurait imposante. Il avait pris son temps pour le dévisager, tout en mâchonnant sa pipe. Il y eut un moment de profond silence pendant lequel on n'entendait que le bruit du vent qui entraît par une fenêtre entrebâillée. Ce bruit emplissait la maison d'une longue vibration qui ressemblait à une plainte. Sans un sourire, Léonce ébouriffa les cheveux de sa fille et s'en fut en direction de l'escalier. Soudain il s'arrêta, la main accrochée à la rampe. «Ma fille sait ce qu'elle fait. D'ailleurs elle a toute ma confiance. Et puis, tu m'as l'air comme il faut. Fais bien attention à elle. C'est tout ce qui me reste ici-bas.» Frank allait lui répondre, mais il l'arrêta d'un geste de commandeur. «Les mots n'ont pas d'importance, mon jeune. Tes yeux parlent pour toi. Tu es chez toi ici, hein Gabriella?» fit-il d'un clin d'oeil qu'il s'efforçait de rendre gentil. Mais on sentait bien que le coeur était absent.

Léonce grimpa l'escalier et se barricada dans sa chambre. À peine étendu sur le lit, sa tête se mit à tourner. Un étrange vertige s'emparait de lui. Le plafond, garni de tubes fluorescents, tanguait. Les yeux mi-clos, il résistait pour ne pas sombrer dans l'évanouissement. «C'est de la fatigue», se justifiait-il, sans vraiment y croire. Voilà qu'il entendit les accords lointains d'une sonate. Une musique triste qui ne ressemblait en rien à ce que Gabriella jouait tout à l'heure. La musique s'estompait, s'éloignait mais revenait en force. Il lui fallut quelques secondes pour se convaincre que cette sonate n'existait pas. Son cerveau vraisemblablement déraillait, allait à la dérive jusqu'au confluent où l'illusion prenait sa source. Il vit pour la deuxième fois en quelques heures le visage de sa défunte femme, Jeanine. Son corps était recouvert d'un tulle d'un rouge lie-de-vin, agressif pour la vue. Elle faisait osciller son buste en avant et en arrière. Ce manège terminé, elle ouvrit très grand sa bouche pour prononcer en fausset lugubre - trois fois - des mots qu'elle aurait pu dire en gardant les lèvres entrouvertes: «Tue-la, tue-la, tue-la». Après quelques secondes d'intermède, la même voix résonna de plus belle, mais cette fois-ci avec plus d'acuité, plus de violence: «Venge mon fils, Léonce. Venge Gabriel. Tu n'auras de paix que lorsque tu l'auras tuée. Tu sais de qui je parle!» Le père Messidor prit sa tête dans ses mains et la brinquebala dans tous les sens. La respiration sifflante, il délirait: «Oui, oui, je ferai tout ce que tu voudras. Laisse-moi tranquille. Je n'en peux plus, Jeanine.» Et puis cette musique lancinante, et sa tête qui tournait, lui apportant dans un grand désordre des images de Tunis, de Paris, de Montréal, de Ouagadougou, comme s'il avait déjà visité ces villes. Il ne savait plus trop ce qui lui arrivait ni ce que tout cela signifiait. Jeanine avait disparu. Mais une étrange odeur de feuilles mortes et de suint demeurait et

embaumait la pièce. Une odeur posthume qui était là pour lui rappeler le deuil, le poids du remords, l'approche de la mort.

Léonce ruisselait de sueur. Son front était brûlant. Il grelottait comme s'il avait de la fièvre. Il parlait fort en se donnant une intonation rauque. On pouvait l'entendre à des lieux à la ronde: «Tu ne m'as jamais pardonné. Je regrette tout. Je veux que tu me pardonnes. Ne vois-tu pas comment je souffre? Je paie pour tout. Pour toi. Pour Gabriel. Il n'y a pas d'homme sur terre plus malheureux que moi.»

Gabriella entra en toute hâte dans la chambre et secoua son père avec vigueur. «Réveille-toi papa! Réveille-toi! je t'en prie!» supplia-t-elle les yeux embués de larmes. Elle fit signe à Frank d'ouvrir la fenêtre pour faire entrer de l'air. Le vieux s'était réveillé, mais il n'avait pas compris où il était. Puis il se souvint de ce qui s'était passé. Il ne mit pas beaucoup de temps pour se retrouver sur ses pieds. Son premier geste fut d'allumer sa pipe. «Ça va, Gabriella, je vais bien, dit-il en toussant. Mais qu'est-ce que tu as à me regarder de la sorte?» «Papa, je suis inquiète pour toi. Tu ferais mieux de rester au lit.» «Je ne dormirai que lorsque j'aurai accompli ce que j'ai à faire. Mais où diable est passée cette Rita?» «Papa, tu n'es pas raisonnable.» «Tu ferais mieux d'aller prendre de l'air et profiter de la présence de ton ami. J'aurais besoin d'être seul avec Rita. J'ai un compte à régler avec elle. C'est privé Gabriella. Comprends-tu? Pendant que j'y pense, commande-nous un repas pour trois. Je crois que je vais avoir faim bientôt, lorsque j'aurai terminé», grimaça-t-il, un restant de catarrhe dans la gorge. «Papa, tu n'es pas raisonnable!» «Raisonné? En voilà un bien grand mot! Comment le pourrais-je?» Il avait cousu ses lèvres gercées d'un rictus amer, mettant ainsi

fin à toute forme de conversation. Gabriella serrait bien fort la main de son père, comme lorsqu'elle avait onze ans et l'aimait avec son cœur d'enfant. Elle avait très peur qu'il ne lui arrive un malheur ou qu'il ne commette une bêtise. Il n'était pas dans son état normal. Le malheur l'habitait. Elle aurait voulu lui parler davantage, lui dire des mots qu'elle ne lui avait jamais dits avant. Mais chez elle les petites histoires intimes et profondes s'exécutaient sans paroles. Et puis, avec l'âge et le temps, elle avait oublié comment on parle à un père. Léonce, d'un geste impatient, les exhorta à sortir, prétextant qu'il allait bien et qu'il n'avait besoin de personne. C'est avec regret que Gabriella lui tourna le dos. Son instinct lui disait que son père tramait quelque chose en coulisses. Une voix claire, aux accents aigus attira son attention. Rita venait d'entrer. Déjà elle menait un train d'enfer. Gabriella descendit en vitesse. Rita ouvrit le frigidaire et déboucha une bière. Elle ne s'était pas rendu compte de la présence de Frank. Lorsqu'elle le vit, elle poussa un cri de sursaut et laissa tomber la bouteille sur la table. Elle l'apostropha d'un air mauvais: «Bordel, j'ai failli éclater ma patate», interjeta-t-elle en soutenant son cœur. «Mais qui es-tu, après tout? On ne s'est jamais vus», blagua-t-elle après avoir calé deux bonnes gorgées de bière. «Bas les pattes, Rita. Dégage, tu nous emmerdes. Fous le camp! On t'a assez vue», explosa Gabriella qui ne s'attendait pas à la revoir. Rita n'était pas du genre à lâcher prise, elle recula pour être plus proche de l'escalier et se mit à crier, les mains en porte-voix: «Nounours, ta fille a de la visite. Viens voir! Nounours, je sais que tu m'entends. Je te dis qu'elle ne restera pas pucelle longtemps. Oh, la, la, je t'en passe un papier.»

Maintenant, il descendait les marches à pas contrôlés, l'air grave, presque théâtral. «Rita, c'est assez. Cet homme est mon invité. Alors un peu de

respect», ordonna-t-il sur un ton solennel qui ne semblait pas impressionner sa femme. «On joue au méchant, mon Léonce! fit-elle avec un jeu d'épaules. Regarde le joli morceau que ta fille t'a ramené.» Gabriella, exaspérée, prit Frank par la main et lui demanda de la suivre. Rita les poursuivit en empruntant une démarche déglinguée. Elle buvait toujours à même le goulot tenu d'une main tandis que l'autre fourrageait dans sa tignasse. Elle semblait prendre un malin plaisir à les agacer, à les mettre en rogne. Comme si ce n'était pas suffisant, elle rota, puis envoya sa bouteille dans une corbeille de fleurs. «Hé, hé, la jolie trouvaille, siffla-t-elle la bouche en cul de poule. Madame est cachotière. J'ai toujours su que tu t'envoyais en l'air en sourdine. Madame est un peu plus discrète que les autres, mais le résultat est le même, hein. On ne brime pas ces choses-là, gouailla-t-elle. Hé, hé, il est un peu maigrichon ton petit jojo, mais un coup remplumé il aura de quoi entre les jambes pour te faire sauter le mille-feuille.» Cette dernière phrase fut ponctuée d'un rire éclatant, sonore. «Tu vas me payer cher cet affront», cria Gabriella. Puis elle courut dans l'antichambre et revint avec un flacon qu'elle agita fébrilement. «Je te l'avais promis ma salope. Tu sais de quoi il s'agit, je suppose.» Les yeux de Rita s'agrandirent. Devinant le danger, elle recula vers l'escalier, vers Léonce qui ne bronchait pas. «Nounours, fais quelque chose, c'est du vitriol. Du calme, Gabriella, on peut s'expliquer. On est des grandes personnes. Je m'en vais. Donne-moi le temps de faire ma valise. Je te laisse ta maison, ton père. Je pars avec Robert. C'est pas le temps de m'abîmer le portrait, merde...» Frank prit le flacon d'entre les mains de Gabriella tout en essayant de lui faire entendre raison: «Tu es trop bien pour faire ce genre de truc. Pas toi. Tu es trop douce, tu ne peux pas avoir de haine en toi.» Gabriella abdiqua en secouant sa tête en signe de découragement. Sa dernière remarque fut pour son père: «Je te la laisse. Je

m'en vais chercher de quoi manger. Si en revenant, je la retrouve ici, c'est moi qui partirai et ce sera pour de bon, cette fois-ci. Parole d'honneur!»

«Alors, Rita, je veux que tu me racontes tout, de A à Z, ce qui est arrivé à Gabriel», continua Léonce avec son intonation de censeur de lycée. «Ah, non! Ne sois pas peau de colle. Tu n'as pas choisi le bon moment, grogna-t-elle, impavide. Je m'en vais avec Robert. Et j'ai peu de temps devant moi. Je pensais faire ça en douce en évitant une scène de ménage et de remords. Bingo! voilà que je tombe sur toi. C'est ma veine aujourd'hui.» Tout en parlant, elle avait gravi quelques marches. Arrivée à la hauteur de son mari, elle se heurta à un mur. Le vieux lui obstruait le chemin, les jambes écartées. «Tu n'as pas compris. Tu n'as plus rien à faire ici.» tonna-t-il avec une teinte de moquerie. Rita, gonflée à bloc par une rage qu'elle ne contenait plus, le bouscula pour passer. Mais Léonce eut le temps de se redresser; et, avec une agilité de primate, il asséna sur le mufle de sa femme un magistral coup de poing. Rita roula en tonneau dans l'escalier et atterrit sur le palier dans un bruit mat. Elle se leva à grand-peine. De ses lèvres fendues sortait un filet de sang. Ses prunelles maquillées étaient figées dans un état de stupeur. Elle s'accrocha au mur, les genoux flageolants. Elle essayait de comprendre ce qui venait de lui arriver. Domptée, elle leva vers Léonce un menton de petite fille attristée. Avec le pan de sa blouse, elle essuya sa bouche, secoua sa tignasse comme pour reprendre ses esprits. Elle réfléchissait. Elle paniquait à la vue de cette paire d'yeux vitreux qui parlaient avec des consonnes de haine le langage de la violence. Le vieux après tout n'était pas si mollaillon que cela, constata-t-elle. Elle venait de l'apprendre à ses dépens. Son instinct lui disait à l'instant de fuir. Elle battait en retraite à tâtons, vers la porte.

Mais Léonce avait lu dans ses pensées et avant qu'elle n'ait eu le temps de tourner la poignée, l'attrapa par la crinière et l'envoya dinguer sur le sol. Elle se releva aussitôt, frôlant les murs, cherchant de la main un objet pointu. Malgré tout elle n'avait pas perdu de sa rhétorique. Elle lui proférait des menaces ainsi que des insultes ordurières. Le père Messidor marcha vers elle avec une détermination d'automate. C'était comme si une autre personne, d'une force colossale, s'était immiscée dans son corps.

La voix de tout à l'heure comme un refrain creusait son chemin dans son cerveau et le guidait à commettre un crime damnable: «Tue-la, tue-la, tue-la. Venge mon fils.» Rita hurlait; elle griffait, elle cherchait à mordre. Deux bonnes gifles lui avaient rabattu le caquet. Sonnée par cette avalanche de coups, elle gagna en titubant un fauteuil de moleskine sur lequel elle s'assit les genoux collés. Elle était à l'instant comme une chienne qui, devant un adversaire de taille, décide de battre en retraite, la queue entre ses deux jambes. Elle souleva sa tête à demi comme pour lire dans le regard de Léonce l'inéluctable sentence de mort. Sa propre mort. «Il est inutile de feindre avec moi. Je sais tout, fit Léonce. Faudrait tout me raconter. Si tu te tais, il t'en cuira. J'ai tout mon temps ma petite peste.» D'un bond elle se leva. «Ben oui, je l'ai fait emprisonner ton petit Gabriel. Ben oui, il a mal fini. J'en avais ras le bol de me faire humilier. Je l'aimais, moi. J'étais prête à tout lui donner. Il m'avait répondu que j'avais rien à donner. Que j'étais pourrie et vulgaire. Il me disait que j'étais inculte. Que je n'avais pas de classe et que je n'étais pas une bonne fréquentation. Pourtant, je voulais devenir la petite femme modèle qu'il aurait voulue. À l'entendre, j'étais indécrottable. N'empêche que dans les premiers temps, il aimait ça me baiser. Il me disait que j'étais sa machine à jouissance. Ça n'a pas duré, ah,

non. Monsieur se faisait du sang de cochon pour le paternel. Il s'est vite fatigué de me voir toujours dans ses jambes. Je l'aimais, moi. J'en voulais plus. J'en demandais plus. J'acceptais tout de lui. Je me pliais à ses caprices, à sa perversité. J'en ai eu assez de me faire traiter comme un chienne. Une laissée-pour-compte. Je me suis mise à détester son petit air bourgeois. Il était beau, le petit maquereau, mais c'était pas un ange, ton fiston. Il cultivait la méchanceté. C'était un pourri comme tous les autres hommes. Il a eu ce qu'il méritait. Pouah!» «Alors t'as demandé à tes chiens méchants de le tuer», coupa Léonce. Elle continua de reculer: «Oui, si tu veux le savoir, s'enhardit-elle. Jean-Bart a eu sa peau. Eh oui. Pire que ça. Clic, clic, l'Américain l'a coupé en petits morceaux et a envoyé ses viscères un peu partout aux États-Unis, à la Fondation Badinxter. Au moins, sa mort aura servi à quelque chose. Clic, clic.» Rita pouffa de rire, pliée en deux, les cheveux en bataille. Un rire hystérique, ferrailleur, secoua ses épaules. Du revers de la main Léonce la redressa. «Tu ne sais pas tout, continua-t-elle entre deux hoquets. J'y ai pris goût à faire le mal. Du même coup, j'ai voulu me débarrasser aussi de ta petite nitouche de Gabriella. J'étais jalouse de sa réussite. Elle a tout pour elle, la maudite. (Elle tapa du talon). Elle chante, elle joue du piano, elle est intelligente. Elle a tout pour elle. Pis moi, je la hais. Ah! la salope a été plus chanceuse que son frère, je te le dis. Ces deux cons disparus, j'aurais eu à moi toute seule ton butin, merde. On ne m'aurait plus respectée non à cause de la douceur de mon cul, mais pour mon fric. Tu sais, je t'ai jamais aimé. Ça, tu le savais, hypocrite. Vieux cochon. À vieux cheval, herbe jeune. Tu m'as achetée, comme les autres, avec de l'argent. Tu t'étais payé une jeune poulette pour remonter ta clochette qui ne voulait plus sonner. C'était pas de l'amour, ça. C'était de la peau, mon vieux. Jamais tu n'y avais pensé que ça pouvait me dégoûter. Eurk, eurk. Tu es aussi

responsable de ce qui est arrivé! Tu es aussi pourri que moi. Alors de quoi je me mêle?» Elle lui cracha au visage et renversa la table de cuisine au passage. «Je vais te dire quelque chose, en prime. Il paraît que ton Gaby divaguait devant le peloton d'exécution. Il récitait des poèmes. Je m'en rappelle, parce que Jean-Bart était surpris de son courage. Tu vois, même au moment de sa mort, il faisait son chien savant. N'empêche que Jean-Bart l'a quand même buté. Pour moi. Pour laver mon humiliation. Ah! Ah! Ah!...»

Le père Messidor sortit son revolver d'une main ferme, vissa le silencieux comme il l'avait fait devant l'épicerie du Chinois lorsqu'il voulait se débarrasser de Jean-Bart. Des larmes en torrent coulèrent sur ses joues. Pendant ce temps, Rita gesticulait, défiant son courage de mettre son projet à exécution. «Tu es bien trop lâche pour me tuer, mazette. Robert viendrait te flinguer en personne. Il m'attend. On doit prendre l'avion dans une heure pour le Key West. Pour notre retraite dorée. Il a de la classe, Bébert, et c'est le seul homme qui me respecte. Je l'aime, Bébert. Je veux partir avec lui, m'entends-tu pauvre con. Tu ne tireras pas, hein Nounours?» «Ta tombe est déjà toute prête, ma belle. Tu ne penses tout de même pas que j'ai mis mes bottes pour aller au bal», trancha-t-il avec un rapide mouvement de la pomme d'Adam. «On s'inquiétera de moi. On viendra t'arrêter et on te pendra haut et court.» «Tu as fait une grosse erreur, Rita. Une grosse erreur. Personne ne viendra te chercher. PERSONNE. C'est l'anarchie ici. Tout le monde songe à sauver sa peau. Et de toute façon, je suis trop vieux. Je n'ai rien à perdre. Je n'ai rien à espérer de la vie. Je vais laver mon humiliation dans le sang. Adieu! ma belle. Adieu! Bon vent chez le Diable!» Ce disant, il pointa le canon en direction de sa femme. Les yeux de Rita sortirent de leurs cavités. Ils menaçaient ruine. L'épouvante de la mort la

défigurait. Elle balbutia: «Écoute, Nounours. Léonce, voyons! Fais pas l'idiot.» Elle trembla, trembla comme un jouet mécanique. Léonce lui tira trois coups en plein coeur et Rita s'affaissa sur le plancher sans un cri, sans un soupir. «Quel gâchis! Une si belle fleur!» articula-t-il avec une pointe de regret. Sans perdre un instant, il traîna le corps vers la porte, puis l'embarqua sur une brouette qui l'attendait derrière la maison.

30. Le colis empoisonné

Elle le voyait dans la cruche sacrée. Elle le voyait enfin...

LA CLINIQUE. L'hélicoptère atterrit sur le terrain de la Fondation Badinxter. Les hélices hoquetaient dans un dernier soupir de moteur qu'on éteint. Un vent tiède faisait frissonner le gazon rasé de près. Un homme de taille moyenne descendit. C'était Edward Badinxter, le PDG le plus en vue de la côte. Un homme riche qui avait le bras long à Washington. Sur ses épaules en bouteille reposait la vie de plusieurs Américains en attente d'organes. Maintenant, il marchait en gardant le tronc penché en avant pour éviter les hélices qui tournaient encore à faible vitesse. Sa cravate s'agitait au vent. Il se dirigeait à foulée ample vers l'entrée principale. Une espèce de gorille, aux mâchoires solides, sorti tout droit de l'arène de la WWF venait à sa rencontre. Il le salua tout en le déchargeant de sa valise. Il était d'une prévenance obséquieuse. Tous deux longeaient une allée de zelliges qui se terminait en boucle devant un bassin d'eau dormante. Le Dr Badinxter enfonça ses mains dans ses poches et s'élança vers l'entrée, du pas confiant de celui qui a un travail à terminer. C'était un homme au visage singulier, avec des yeux d'un vert végétal. De longues mèches traversaient son crâne, de droite à gauche, pour cacher la naissance d'une calvitie. Ce matin, il en menait large. Il avait la lippe heureuse, le front bagarreur. L'homme affichait un air puritain, surtout un besoin d'être toujours à l'avant-plan, d'être vu, regardé et adulé. Toute son attitude parlait du bourgeois replet qui arrive au bout de son rouleau et qui pue fort l'égotisme. Il y avait derrière

ce masque rigide aux afféteries d'oiseau de charnier ce petit quelque chose qui eut invité le premier des sages à vouloir le gifler.

La Foundation Badinxter for Genomic Research était située en banlieue de Miami. Plus précisément dans un de ces quartiers huppés et peu passants où les policiers surveillaient à longueur de journée la présence des Blancs itinérants et des Noirs maraudeurs, friands des poubelles de riches. Un quartier sans saleté où les chiens bien nourris faisaient la grasse matinée devant des piscines azurées. C'était ici que des immigrants croyant encore au rêve américain venaient se promener avec la parentèle pour émoustiller leur ambition. Cet endroit, en vérité, ressemblait à un petit éden construit sur mesure pour recevoir des gens en moyens. L'immeuble était une construction récente avec ses quatre façades en vitres teintées. Haut de cinq étages, il racontait par ses formes géométriques les fantaisies d'un architecte excentrique. Une clôture en fer ouvragé que surmontait un mur de pierres délimitait ce vaste territoire sur lequel poussaient à foison palmiers, hibiscus, bougainvillées et frangipaniers. Engoncé dans cette végétation luxuriante, à une encablure de là, se dressait un portique entouré de géraniums, de plantes volubiles et de jarres polychromes. Il y avait là aussi une fontaine d'onyx dans laquelle pissaient à qui mieux mieux des chérubins en liesse. Il y régnait un silence surnaturel, à l'exception des cigales qui frottaient leurs élytres par intervalles. C'était un havre de paix baigné d'ombres, de secrets et de mystères surtout. On pouvait voir déambuler entre les haies de verdure des convalescents courbaturés que surveillaient des infirmières attentives. Leurs visages étaient blêmes comme des songes errants. La plupart d'entre eux faisaient du menu jardinage en arrachant ici et là, tantôt une fleur, tantôt une feuille. Puis s'en allaient d'une démarche indolente vers une quelconque

mezzanine de repos. La maladie les avait ramollis en enfants de pensionnat, abrutis dans une discipline grégaire. Un peu plus loin, d'autres plus chanceux - fraîchement requinqués par les organes d'autrui - parlaient d'affaires au téléphone, houspillaient leur personnel, sûrement au *World Trade Center*. Ils avaient du vent dans les voiles pour faire chier la terre entière. La gaieté aidant, ils riaient sans vergogne en pensant au magistral pied de nez qu'ils venaient de faire aux ténèbres. Ils se sentaient d'attaque pour une autre décennie dans le luxe et dans la luxure.

La *Foundation Badinxter* était non seulement un Centre de recherche, mais aussi une clinique privée au service de riches industriels en attente d'une greffe d'organes ou d'une chirurgie plastique. Ces quidams à la santé déficiente, - tous des industriels notoires- provenaient de partout, avec espoir de trouver, derrière ces murs, ce supplément de vie qui leur permettrait de remettre à plus tard l'échéance du destin. Badinxter était l'homme de la situation, même si d'aucuns lui prêtaient des pensées machiavéliques. Il savait tout mettre en oeuvre pour donner satisfaction à sa clientèle.

Sous son parapluie, 80 spécialistes de renom dont 20 généticiens travaillaient d'arrache-pied pour découvrir le secret menant à la longévité. Sentant le vent favorable à la biotechnologie, le Dr Badinxter avait tôt axé sa recherche sur le génome humain dont il se vantait d'être le pionnier. Fier de la confiance que lui manifestait la *National Institute of Health*, il avait fait l'acquisition de 50 séquenceurs reliés à un système informatique ultra-moderne capable de découvrir 800 gènes par jour. Avec leur récente découverte sur la manipulation génétique, il y avait fort à parier qu'au crépuscule de l'an 2000, ses chercheurs allaient pouvoir créer en laboratoire des hommes

intelligents au physique impeccable, avec en prime leur copie conforme comme morceaux de rechange advenant un coup dur. Les dignes fils de l'Occident - et leurs ayant-droits de la même carnation - ne seraient plus tributaires de la providence nègre ou latino pour se retaper une santé. Et l'équipe de Badinxter, avec les subventions qui lui arrivaient des consortiums pharmaceutiques à travers le monde, avait là de quoi se bomber le torse.

Ce matin, le Dr Badinxter filait un bon coton; il s'arrêtait à chaque occasion pour saluer un patient ou un flagorneur avide de promotion. Une blonde sulfureuse avec un derrière de Nègresse avait remplacé son garde du corps qui était parti surveiller le portail d'entrée, comme si les caméras n'eussent pas suffi pour mener à bien ce travail. Elle lui remit avec une moue navrée le journal du matin. Le docteur fronça les sourcils en voyant son nom à la première page du *Pittsburgh Press*. «Sans blagues», claironna-t-il. Il commença sa lecture en diagonale, balayant les paragraphes inutiles pour s'arrêter à la deuxième colonne: *Depuis quelque temps, les rumeurs vont bon train concernant l'approvisionnement douteux d'organes à destination de Miami. À chaque semaine, des lettres sans espoir de réponse des citoyens du Nicaragua, du Salvador et d'Haïti s'entassent sur le comptoir du Consulat américain. Elles demandent au gouvernement des États-Unis d'intervenir pour qu'on cesse de dépouiller les prisonniers de leurs viscères. Dans la même foulée, elles mentionnent que des médecins yankee de connivence avec des militaires du Tiers-Monde pratiquent ce funeste commerce depuis nombre d'années.*

De plus, nous avons reçu des appels anonymes nous indiquant l'endroit exact où les avions atterrissent à la faveur de la nuit. Après des semaines d'observation, nous sommes en mesure d'affirmer que d'étranges petits containers sont remis régulièrement à un gorille de la Fondation Badinxter. Force est de reconnaître qu'il y a des choses louches qui se passent

derrière les vitres fumées de cette clinique dont le célèbre génétien Badinxter est le grand manitou. Sommes-nous sur une fausse piste? Peut-être pas. Qu'on se souviennne tout récemment des fracassants propos du Dr Badinxter sur l'eugénisme, de son délire sur le droit à la naissance ou à la vie et on aura un profil détaillé de l'homme.

Nonobstant son implication dans la Big Science et ses contacts à la Maison blanche, nous avons toutes les données nécessaires pour croire qu'il est mouillé jusqu'au cou.»

Matthew Dougherty

et

Dorothy Schneider

Le Dr Badinxter ne poursuivait pas davantage sa lecture. Il entendait battre en lui des jurons qu'il s'interdisait de proférer. Dans ses mains d'une blancheur aryenne, il lui semblait tenir sa propre condamnation, le dernier clou qui scellerait son cercueil. Il eut la soudaine sensation qu'on l'abandonnait, qu'on le poussait doucement vers un maelström vertigineux. «Comment peut-on écrire de pareilles insanités sur mon compte. Moi qui me dévoue corps et âme pour la science.» Il s'ébouriffa les cheveux pour chasser les idées noires qui engrangeaient dans son cerveau un miel amer. Songeur, il froissa le journal porteur de malheur et le jeta dans la poubelle.

La voix de sa secrétaire, une biochimiste diplômée de Harvard, lui parvint tamisée, avec des accents de rêve: «Si ça continue comme ça, on va être le point de mire de la télévision. D'autres journalistes viendront vautourer ici. Oh, la, la, il ne manquait plus que ça!» Elle semblait davantage atterrée par cette nouvelle que son patron. Le docteur lui donna une tape sur le derrière

pour lui manifester sa bonne humeur naissante. Manifestement, il existait entre eux une connivence qui dépassait les limites de l'amitié. «Contacte le *Washington Post*, tu vas voir comment je règle mes problèmes, pesta-t-il. Je vais les mettre dans l'eau bouillante et les citer en cour pour libelle diffamatoire. Écris-moi ça sur ton calepin: Dorothy Schneider est frustrée parce que nous avons refusé l'admission de sa mère pour une opération d'urgence. Tu compléteras le reste, bien sûr. Avant, vérifie si sa mère est vivante et le nom de son médecin soignant. Sinon, tu essayeras le même scénario avec Dougherty. On se comprend», fit-il en lui clignant un oeil victorieux. «Tu es un petit démon, tu sais», miaula-t-elle la bouche en coeur. «Aux grands maux, les grands remèdes, ma chère», plastronna-t-il.

Il atteignit enfin son bureau et composa son numéro sur la serrure digicode. Betty s'en fut derrière un paravent en brassant ses hanches qui saillaient outrageusement dans son tailleur classique. Badinxter jeta un regard troublé de droite à gauche tel un animal en alerte. Sans pouvoir se l'expliquer, il savait qu'un oeil invisible le regardait avec une attention particulière.

Aussitôt entré dans la pièce, une chaleur ardente lui fouetta le visage comme s'il était aux abords d'une étuve. Son corps fut secoué d'une violente commotion et il lui fallut s'accoter au chambranle de la porte pour ne pas tomber. Il eut la sensation qu'il entrait dans l'ancre maudit d'un quimboiseur et qu'il était la victime à sacrifier. À son insu, une frayeur poussive s'était insinuée en lui. Il scruta la salle de biais, avec les yeux stupides d'un ivrogne cherchant son chemin dans le noir. Un silence étale, sans écho, tissait une morbide courtepointe au-dessus de sa tête. Quelqu'un l'attendait et épiait ses moindres mouvements. Il en était sûr. Son coeur, comme pour l'alerter de la

présence d'un danger imminent, se mit à battre un tam-tam inhabituel. Il eut l'idée de fuir; mais au lieu de quitter les lieux, ses pas le guidèrent vers un fauteuil sur lequel il se figea.

De temps en temps il se retournait, croyant surprendre un intrus tapi dans les placards. «Quelque chose de méchant est en train de me regarder» maugréait-il à plusieurs reprises. Il sortit son revolver de sa valise et voulut aller vérifier. Il lui vint à l'idée que son arme ne lui serait d'aucune utilité devant cette puissance surnoise qui rôdait autour de lui. Et voici qu'il se prit à regretter d'avoir envoyé des médecins-mercenaires tripatouiller le ventre des Nègres, là-bas en Haïti. «C'était accorder trop d'importance à des êtres qui ne le méritent pas. Et maintenant ils se sentent en droit d'envoyer leur sorcellerie chez moi avec préméditation de vengeance.» Il mit un doigt devant sa bouche. Il s'en voulait d'avoir donné le feu vert à Steve Schultz, de l'avoir encouragé à soulever tertres et caveaux pour trouver la formule zombifère. «À trop se frotter avec des cochons, on finit par tomber dans leur borbier», ronchonna-t-il le visage tétanisé par la peur. Il eut l'impression qu'il reculait à l'âge de pierre, dans une savane désolée où des Cro Magnons, à moitié nus, dansaient une danse macabre en son honneur. «Ah, ces fils de Cham, j'aimerais tous les occire. J'aimerais les balayer de la surface de la terre, les renvoyer dans leur Afrique natale. L'Amérique, la blanche, la fière, la babylonienne n'a pas besoin d'eux. Send them back where they belong for Christ's sake.»

Il tint sa tête des deux mains dans le dessein d'arrêter son soliloque, comme s'il craignait qu'on ne lise dans ses pensées.

L'envie impérieuse de demander grâce, haut et fort, le submergea. Mais un restant d'orgueil dicté par une rationnelle lucidité le cloua à son fauteuil. C'est alors qu'il vit trôner à côté du téléphone une boîte de carton. Une vieille boîte. Une antique boîte, tavelée de moisissure et grossièrement ficelée, qui devait sûrement provenir d'une autre civilisation. Elle était là sur son bureau, défiant sa vue avec une étrange insolence.

D'une voix enrouée, il appela Betty à l'interphone. Celle-ci avait d'instinct ressenti de l'urgence dans cet appel. Elle marchait vite vers son patron, avec cette grâce vaine qui était sa marque de commerce. Elle se sentit gagnée par une appréhension qu'elle s'efforça de combattre. Lorsqu'elle eut franchi le seuil de la porte, une forte odeur de pourriture emplît ses narines avec autorité. Elle eut un mouvement de recul et jeta à la cantonade: « God, c'est vraiment louche ici. » « Ça vient de qui cette connerie », ragea le docteur en pointant la boîte. « Dis-moi Betty, dis-moi, je n'ai pas de temps à perdre. Chaque minute compte », continua-t-il en se rencognant dans son fauteuil. « Je n'en ai aucune idée, Edward, I swear to God. Je l'aurais su puisque je vérifie tout le courrier moi-même. » Badinxter hésita puis gloussa, un brin fanfaron, comme s'il avait le contrôle de la situation: « Au fait, j'ai mon idée là-dessus. J'en viendrai bien à bout. J'en ai déjà vu d'autres. » Tout cela n'était que du vent pour bien paraître aux yeux de Betty. Il frimait pour conjurer la frayeur qui grandissait en lui. « De quoi s'agit-il, Ed? Tu ne te sens pas bien? Tu fais une de ces têtes. » questionna-t-elle? « Je me comprends. Et ce serait trop long à t'expliquer. En attendant, appelle-moi le FBI. Demande le bureau des sciences occultes extension: 222 *Hubald*. Dis-leur de venir ici en vitesse. » Et il se mit à déchirer le colis. Un rat sculpté se détacha des débris de carton ainsi qu'une lettre qui était accrochée à son cou. Il la prit et commença à lire:

«Au moment où vous me lirez, vous commencerez à saigner du nez.» Il arrêta net de lire comme pour mesurer les conséquences de tels propos. On pouvait voir sur son visage toute la panique d'un homme qui se sent pris au piège. Une goutte de sang venait de tomber sur le bureau. Betty demeura figée, frappée d'interdit. «Qu'est-ce que tu attends pour appeler? Tu n'as encore rien compris! Le Malin est ici avec la ferme intention de me ravir à la vie.» Betty hurlait et en peu de temps le bureau fut rempli d'une foule en sarrau qui se regardait d'un air médusé et curieux, tour à tour. Badinxter évita de porter ses yeux sur la lettre, mais une force inéluctable, à laquelle rien ne pouvait résister, l'y obligea. Ses doigts se crispaient. Il tremblait. Il suait à grosses gouttes. Le sang coulait, coulait à grand flot sur sa chemise. Son visage avait la coloration pourpre d'un reflet de feu. Il était boursoufflé de cloques et de furoncles qui grossissaient à vue d'oeil. Il continua de lire:

«Vous n'êtes pas sans savoir que vous êtes en partie responsable de ce qui arrive en Haïti. Les gens sont arrêtés dans la rue et dépouillés de leurs organes pour satisfaire votre société. Vous avez envoyé des médecins-mercenaires pour faire le macabre travail, un peu partout dans l'île. Sous couvert d'aider une population défavorisée, vous volez leurs viscères moyennant pitance ou un visa pour Miami. Au Camp Krome, contre leur gré, les Haïtiens vous servent carrément de cobayes. Vous en avez fait des hommes sans nom et sans dignité. Pour afficher une respectabilité auprès de l'opinion publique, vous faites des dons dans les hôpitaux. Aidé par des bandits militaires, vous êtes parvenu à leurrer toute une population qui ne se doute pas de vos intentions premières. Le Dr Schultz, chef de manoeuvre, ainsi que Jean-Bart, viennent de tomber. Maintenant, votre heure est venue. Personne ne peut vous sauver. Vous devez payer tribut pour vos mauvaises oeuvres, pour vos exactions.

Personne ne peut vous sauver. Pas même vos spécialistes. Le sort en est jeté. J'ai vendu votre âme aux dieux tutélaires de l'île que vous avez réveillés.»

Les médecins se concertaient pour diagnostiquer le mystérieux mal dont souffrait Badinxter. On avait envoyé le sang au laboratoire depuis quelques minutes déjà, pour fin d'analyse. Les inspecteurs du FBI étaient arrivés sur les lieux avec leur régiment de spécialistes en parapsychologie. Une dame fière, avec une voilette noire devant les yeux, était placée en retrait. Elle avait les paupières baissées et semblait entrer en contact avec l'au-delà. Une odeur âcre de plus en plus forte envahissait la pièce. On suffoquait. Les employés fuyaient à la débandade, laissant leur patron à son sort.

À l'instant Badinxter s'écroula comme une masse, la face contre le sol. Il baignait dans un liquide noirâtre. Sur lui, la mort avait fait son oeuvre avec un curieux acharnement. Étrange! il n'avait proféré aucun son, ni demandé qu'on lui vienne en aide. Il était resté digne jusqu'à la fin, avec cette moue ineffable à la commissure des lèvres. Celle d'un tyran taciturne qui n'a que faire de la pitié des hommes.

Un silence souverain occupa la pièce. Betty fut la seule à tenir compagnie aux zouaves du FBI qui ne semblaient guère troublés par ce dénouement tragique. Tout en s'épongeant les yeux, elle remit à l'inspecteur en chef, une feuille dans laquelle on annonçait le décès de Steve Schultz. En vérité elle n'avait pas d'opinion. Elle ne leur dirait jamais ce qu'elle avait vraiment vu.

31. L'adieu aux étoiles

LA CARAVANE DE RARAS. La ville du Cap-Haïtien était en liesse et faisait songer à une salle de théâtre à ciel ouvert. À la Petite Guinée s'ameutait une foule de gens qui grossissait, qui bouillonnait comme une ravine encline à dépasser son niveau. De leur bouche sortaient des imprécations grossières. Leurs gestes étaient pleins d'agressivité et d'indécence. Ils semblaient attendre un mot d'ordre. Qui sait, le son d'un tambour qui les entraînerait dans une débauche collective aussitôt la nuit tombée. À l'instant, le soleil couchant embrasait par pans entiers les maisons centenaires. Cette force tutélaire se retirait discrètement dans la mer pour aller faire sa grande toilette du soir.

Sur le coup de sept heures, Nadeige Dolcé entra dans la cité par le dernier tap-tap en provenance de Milot. Vraiment elle ne s'attendait pas à se trouver au sein d'une telle effervescence. La caserne de police jouxtant le pont Hyppolite était déserte. Nul gendarme n'y faisait le guet. Depuis que la radio Citadelle avait annoncé la mort de Jean-Bart, personne ne tenait en place. Les enfants gouailleurs entraient dans la ronde des grands. Avec des boîtes de conserve attachées à leur cheville, ils couraient de ci, de là, poursuivis par de squelettiques cabots qui, eux aussi, aboyaient avec frénésie. Il y régnait un tapage du tonnerre. Un infernal boucan de révolution. Sous la dentelle des balcons de guingois, des vieillards poussaient, entre deux sucées de pipe, des soupirs d'impuissance. D'autres, plus expressifs, soulevaient leur canne de gaïac dans les airs, tout en déclamant leurs sempiternelles oraisons à saint Jacques le Majeur. En ce mois de novembre de l'an de turbulence, la ville

ressemblait à une marmite en ébullition prête à bouillir tout vivant des macoutes déchoukés. De porte en porte, une rumeur circulait. On disait qu'une flopée de bougres, mazinflins de leur état, quitteraient la montagne pour mettre tout à feu et à sac. Les propriétaires de magasins composés en grande partie de Syriens, d'Italiens, de Nègres riches et de mulâtres, avaient vite fermé leurs boutiques. Ces zotobrés avaient eu l'à-propos d'aller se claquemurer en douce dans leurs villas en bordure de mer, laissant la piétaille à ses basses occupations de destruction.

Nadeige héla un taxi en maraude et s'y engouffra. La voiture traversa le pont Hyppolite au ralenti. Des malotrus, mécontents d'avoir quitté la route, tapotaient à gros coups de poing sur le capot. À gorge déployée, ils vociféraient: «Passez, foutre Papa caca». Nadeige secoua sa tête de dépit, puis regarda les alentours avec cette avidité caractéristique aux personnes curieuses. Elle eut soudain un léger haut-le-corps. Sa mâchoire inférieure tremblait nerveusement. Elle semblait voir pour la première fois sa cité natale en état de déshérence. Le Cap, avec ses masures altièrès, chancelait de désespoir. Le Cap, vaste musée de la négraïlle empaillée, haletait de mal caduc. Son Cap-Haïtien était devenu un bestiaire de Nègres capons. Un dortoir de Nègres sans couilles dont le seul dessein était de faire la bamboula. Le Cap, avec ses ruines taciturnes, était figé en dehors du temps. L'antique cité, celle qui avait été jadis la plaque tournante des Antilles, était malade de sa belle maladie. Elle agonisait. Sans dignité, elle offrait à tout venant ses plaies béantes où grouillaient par milliers des hommes en rogne.

Nadeige continua son inspection le coeur battant. Tout le long de la grève, elle remarqua qu'on faisait brûler des pneus et des troncs d'arbres. Il y avait,

en dessous du pont, un grand feu de joie dont les étincelles envahissaient le ciel à l'instar des allumettes de Bengale. Le lakou-fourmi était éclairé à outrance, livrant à l'indiscrétion des regards la promiscuité de ses lieux. De ce trou-punaie, où bivouaquaient hommes et bêtes en proportion égale, montait une odeur d'eaux usées en putréfaction, conjuguée à celle des égoûts et des latrines débordantes. Malgré l'abondance des frangipaniers qu'on avait cru bon de planter ici et là pour parfumer les vieilles misères, l'immonde senteur demeurait, impertubable, marquant la démesure de la pauvreté. Ah! On était au royaume de La Fossette. En plein dans la fosse des Nègres en haillons, des Nègres marrons. Ceux-là même qui n'en finissaient pas de marronner pour esquiver la déveine de leur race. Nadeige se trémoussa, non sans regarder le ciel duquel semblaient provenir toutes les calamités du monde.

L'horizon avait changé d'apparence. La nuit était là, levant sur la scène des Antilles son rideau noir, pailleté d'étoiles d'argent. Bientôt, on entendrait, venant de la montagne, les premiers accords du tambour somnambule. Abobo! Abobo!

Le chauffeur de taxi se retourna brusquement. On aurait dit qu'il venait de se rendre compte de la présence de sa passagère. Il cligna des yeux, puis, un rien farceur, enchaîna la conversation: «Madame, vous ne m'avez pas dit où vous allez?» «Déposez-moi à la Petite Guinée», fit-elle évasivement. «Ah! poursuit le chauffeur. Ils ont eu ce qu'ils méritaient. Vous avez vu, madame, il n'y a pas un gendarme en circulation. Il paraît qu'ils sont en réunion. La vérité, madame, c'est qu'ils ont eu la chienne à cause des rats qui ont envahi la prison Le dernier repos. Et, bien sûr, à cause de la mort de Jean-Bart. On

dit même que c'est la mambô de la Petite Guinée qui a eu sa peau. On doit une fière chandelle à cette femme. Dommage qu'on lui coure après à l'heure qu'il est. Je sais qu'on l'aura pas...» Le chauffeur, conscient d'avoir trop parlé, bégaya, toussa et ferma sa machine à parole. Penaud, il regardait de temps à autre dans le rétroviseur, espérant de sa passagère un mot qui lui ferait croire qu'il n'était pas en présence d'une espionne à la solde de l'état.

Au bout de quelques minutes, Nadeige sortit de sa léthargie. C'est alors qu'elle entendit le chauffeur lui dire, cette fois-ci dans une intonation plus basse: «... je disais ça comme ça pour parler, vous savez, on dit pas mal de choses sans vraiment y penser.» « Soyez sans crainte, cher monsieur, je ne suis à la solde de personne. Continuez à dire ce que vous pensez, c'est la seule façon de leur montrer que vous existez. Les lâches vivent bien et plus longtemps, mais à quel prix! Soyez brave. Vivez l'instant présent la tête haute, mon ami!» Ayant entendu ces paroles, le chauffeur avait du même coup retrouvé son air détendu de tout à l'heure. Sa main changeait rapidement de vitesse, car la côte de la Petite Guinée était abrupte. Il tourna à gauche selon les indications de Nadeige. Ses phares déchirèrent la foule en deux. Le brouhaha dans ce quartier semblait atteindre son paroxysme. On eût dit que tous les bruits de la ville venaient mourir à cet endroit. À travers eux, Nadeige entendit la modulation rauque d'un tambour qu'on caressait. Toum, toum. Tam, tam. La musique montait à ses oreilles par vagues successives. Elle en ressentait les effets immédiats. Tout son corps était traversé par d'irrépressibles vibrations. Le tambour imprimait sa cadence dans l'écritoire de ses sens. Cette douce modulation, venue des lointaines profondeurs, traversa ses entrailles de part en part. Le tambour déclinait l'alphabet de ses sons en son honneur. Ces sons-là étaient vite emportés par le

vent dans une spirale mystique, vers une destination inconnue. Nadeige savait que Ti-Koyo n'était pas loin. Lui seul était capable de chevaucher le fameux instrument et de lui imposer son rythme caraïbe. Il était le maître des sons. Le magicien de la musique de la nuit. Nadeige baissa la vitre d'une main absente tout en le cherchant des yeux. Mais en vain. Quand même, elle ne put s'empêcher de regarder le spectacle qui s'offrait à elle.

La caravane de raras était en marche. On allumait des quinquets de bois-pin dont les petites flammes s'agitaient au gré de l'alizé. On exhibait des écriteaux. Sur l'un d'eux était écrit: «La maison de Jean-Bart à brûler.» Les hommes avaient enlevé leurs chemises livrant à la nuit la cambrure de leurs épaules nues. Des femmes de bonne caste suivaient le défilé sur les trottoirs en se trémoussant avec mignardise. D'autres, aguerries par des années de lupanar, avaient la jupe relevée. Elles dansaient comme des bacchantes en rut. Elles s'éventaient le sexe avec un énorme éventail. Les applaudissements fusaient de toute part pour encourager l'obscénité naissante.

La caravane de raras s'arrêta devant l'hôpital Justinien. La musique était tonitruante, vibrante. Une femme masquée portant un justaucorps se démarquait des autres. Elle brassait ses hanches avec hardiesse en attendant qu'un éventuel mâle vienne lui donner le change. Tantôt elle louvoyait des épaules, tantôt elle faisait des entrechats. De son bas-ventre pleuvaient chicas et grouillades. Un chevalier de circonstance vint lui offrir ses services. Il était de grande taille et se couvrait le visage d'un masque larmoyant à l'effigie de Jean-Bart. En voyant cette figure hideuse, la foule hurla frénétiquement. Le commandant revenait du royaume des morts pour cirer une dernière fois la devanture d'une vivante. La femme masquée l'appela de

l'index. Elle se cambrait sans vergogne les bras ceints autour d'un poteau mitan imaginaire. L'orchestration merveilleuse des flûtes de bambou et des tambours vaudou l'avait envoûtée raide. Du moins elle le laissait croire à la populace qui ne demandait pas mieux. Le commandant était aux anges en voyant ce piment-bouc sorti tout droit des jardins du paradis. Cette femme de chair, tout en rondeurs provocantes, de surcroît fleurant bon la Marie-Madeleine, serait sa partenaire de jubilé. Il avança à pas lents, vers elle. Quand il fut assez proche, il plia les genoux pour être à sa hauteur. Une cacophonie de voix criardes accueillit cette initiative. La femme infléchit le tronc par en arrière, sans arrêter de faire de petits bonds. Elle fit trembler son corps comme si tout d'un coup un courant intérieur l'électrocutait. Derrière son masque de carnaval, on la devinait belle luronne, avec en prime une croupe heureuse, belle comme un coucher du soleil. Il y avait fort à parier qu'elle n'avait pas fini d'absorber dans sa conque marine toutes les écumes de la mer. Le commandant ouvrit grand les bras et aussitôt elle vint se plaquer sur lui. Il la couvrit de sa haute stature. Pubis contre pubis, ils besognèrent ferme pour le plaisir des yeux. Le tambour hoquetait une *rabordaille*¹ rythmée en leur honneur. Comme des dieux fous, ils dansaient avec frénésie la danse de la perdition.

Soudain des pétards retentirent. Un hourvari de joie montait de partout. La musique s'arrêta incontinent, comme pour marquer une pause. Le commandant porta la main à sa tempe, frappé sans doute par la seconde déflagration qu'on venait d'entendre. Il tournoya sur lui-même et tomba face contre terre. Mais son profil chafouin semblait plus que jamais narguer le

1. Danse rapide rythmée par un solo de tambour.

public auquel il vouait une haine sans merci. Et ce public vindicatif suppliait la femme de l'achever pour de bon. Comme pour parfaire ce simulacre de mort, la femme arracha net de la tête du géant le masque honni duquel pendouillait une langue fluorescente. Elle agita fébrilement ce faciès moribond aux quatre coins cardinaux, puis le livra à la foule en délire qui ne demandait pas mieux que de le brûler.

Nadeige, juchée sur le capot du taxi, n'avait rien perdu de cette scène. Sur un coup de tête, elle demanda au chauffeur de la reconduire devant les décombres de sa maison.

Pendant ce temps, la caravane de raras s'était mise en marche vers Ducroix, emportant avec elle ses marionnettes en goguette, grisées à l'excès par le vin frelaté du libertinage. Avant de fermer la portière, Nadeige entendit clairement comme si cette dernière phrase lui était adressée: « Il y a la maison de Jean-Bart à brûler. Roye! Roye! On va finir le travail de la mambô. À l'assaut, mes amis. Roye!»

Elle vit les petites flammes de bois-pin qu'on avait réallumées qui clignotaient dans le lointain comme autant de lucioles égarées. Bientôt elles disparaîtraient pour de bon, avalées par la nuit.

Laissant derrière elle la tempête du carnaval, Nadeige regagna les abords de sa maison. Elle regarda partir le taxi en balayant les airs de la main en guise d'au revoir. En quelques longues enjambées, elle traversa la rue devenue silencieuse. Le vent, à forte saveur océane, lui apportait son baume cicatrisant. À l'autre bout du trottoir s'amenèrent trois touristes suivis d'un

guide aux gestes excessifs. Ils s'arrêtaient par moments pour poser des questions aux rares piétons qui se trouvaient encore dans les parages. Leur présence lui parut de fâcheux augure. Nadeige était sûre de leur provenance, bien avant qu'elle ait entendu leur accent nasillard. C'étaient des agents du FBI qu'on avait lâchés à ses trousses pour élucider la mort de Badinxter et de Steve Schultz. En voyant qu'ils se dirigeaient dans sa direction, elle eut un mouvement de recul et voulut se sauver. Mais craignant d'éveiller leurs soupçons, elle se ravisa au dernier moment. Déjà, ils étaient tout près d'elle, martelant le perron de leurs gros souliers. Elle sentait leurs regards se poser sur elle, sur son visage. Ils la dévisageaient sans gêne, à l'instar des chiens guerriers, toujours prêts à se battre pour un territoire qui ne leur appartient pas. Une boule d'angoisse gonflait son thorax. Elle s'en voulait d'être venue ici pour se faire piéger comme la dernière des demeures. Quel dieu fou l'avait-il forcé à prendre une telle décision? Se pouvait-il que ces étrangers soient venus ici avec l'intention de la tuer? Ah! comme elle aurait voulu en cet instant être ailleurs. Pourquoi pas, sur les ailes d'un Boeing en partance pour une secrète destination. Les Esprits malins qu'elle avait reniés voulaient sans doute la mettre à l'épreuve pour voir si elle allait succomber encore une fois au charme du mal. La tentation était forte. Mais elle parvint à se contenir, en voyant naître l'espace d'une seconde l'image de son fils. C'était comme un signal pour la rappeler à l'ordre. «Mille fois non, mille fois non», marmonna-t-elle intérieurement en gardant les paupières closes. Lorsqu'elle les ouvrit, une dame fière avec une voilette noire devant le visage était devant elle. Elle promena autour d'elle un regard inquiet. «Qu'est-ce qui amène ces blanc-becs ici», devança Nadeige en s'adressant au guide qui se tenait en retrait. «Ces messieurs et cette dame recherchent une certaine mambô. Aux dernières nouvelles, elle habitait aux alentours», fit-il d'un air

empesé. Nadeige eut un éclat de rire glacial: «Mais mon petit vieux, continua-t-elle, il y a des tonnes de mambô ici. C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin.» Ce disant, elle tapa amicalement la joue du guide et s'en alla à foulées amples. Au moment où elle allait tourner le coin de la rue, la dame à la voilette noire bouscula ses collègues, en criant d'une voix qui s'étranglait dans la gorge: «Rattrapez-la, rattrapez-la! C'est elle que nous recherchons. Je le sens. C'est elle la mambô.» Les deux quidams partirent à la course. L'un d'eux avait le revolver au poing. Lorsqu'ils eurent atteint l'intersection, ils s'arrêtèrent net comme des chiens qui sont rendus au bout de leurs laisses. Ils tournèrent en rond, non sans s'interroger réciproquement du regard. La rue était vide. Il n'y avait pas la moindre trace humaine. Seule une vapeur lumineuse flottait dans les airs, tourbillonnait au-dessus de leurs têtes, puis disparaissait aussitôt comme un éclair dans un ténébreux ciel d'ouragan.

Au bout d'une demi heure, après qu'elle eut rappelé son taxi, Nadeige fut devant la villa des Messidor. Elle traversa l'allée de dalles qui menait à la porte principale. Elle marqua un temps de pause, étreinte par le désir impérieux de voir le panorama. Au-dessus d'elle, les arbres avinés de sève se berçaient, faisaient osciller leurs noires frondaisons en bredouillant une secrète mélodie que seuls connaissent les végétaux. C'était à vrai dire d'harmonieux chuchotements que produisait le vent en les caressant au passage. On eût dit des géants musiciens que la grâce mystérieuse de la nuit avait enfantés pour enjoliver le sommeil des hommes. Ces derniers, au son de la voix suprême qui les commandait à distance, reprendraient leur transhumance au devant-jour vers la route des songes; là-bas, dans la zone parallèle où les constellations mêlaient avec grand plaisir leurs allégories au

charme nacré de la Voie lactée. Ici, à Carénage, on était aux abords d'un havre de paix, comme dans ces régions éternellement tranquilles où des anges semaient à tout vent un bonheur surnaturel aux âmes de bonne volonté. Tout était silence. Ou presque. Car on percevait encore au loin le roulement cadencé des tambours somnambules. Plus près, engoncée dans une plénitude tutélaire, la mer elle aussi était calme. Sous l'emprise de la lune, virgule crayeuse, elle semblait rêver tout haut d'alevins d'eau douce, de corails blancs et de requins apprivoisés. Sur elle, par amour scintillaient par vagues successives des éclats d'écailles et des muqueuses argentées.

Nadeige respira une grande bouffée d'air tout en s'ébouriffant les cheveux. Soudain elle eut l'impression qu'un fardeau énorme, qu'elle traînait depuis des lustres, s'était évanoui, envahi par la fragrance marine, emporté d'un seul tenant par l'alizé. Aussi elle avait la nette sensation d'être libérée pour de bon de l'asservissement du Malin. Sa vie repartait à zéro sans engagement avec des incubes lubriques, sans comptes à régler avec un quelconque créancier de la mort. Enrichie de ces idées bienfaitrices, elle cogna trois coups secs sur la porte des Messidor.

Elle entendit un grincement de chaise, puis des bruits de pas très lents comme s'il se fut agi d'un malade qui marchait. Elle allait frapper à nouveau lorsque la porte s'ouvrit pour laisser apparaître le père Messidor. Cet homme dont le visage portait encore les stigmates de ses récents déboires lui ouvrit grand les bras: « Ooh, ooh, quelle belle surprise! Mais entre! Ne reste pas là dans le courant d'air », gloussa-t-il avec les gestes affectueux des personnes qui aiment recevoir. Avant de fermer la porte, il allongea le cou au dehors pour s'apercevoir de la présence du taxi: « Ma foi, on t'attend. Dis

au chauffeur qu'il peut repartir, on aura à causer, toi et moi.» «Vois-tu, Léonce, je ne peux pas. J'ai très peu de temps devant moi. On me recherche. Dans les heures à venir toutes les issues me seront bloquées. Tu vois ce que je veux dire. Je suis venue saluer Frank et Gabriella avant de m'en aller», expliqua-t-elle en fouillant des yeux le vestibule chichement éclairé par une faible lumière. Léonce eut un sourire jovial qui rajeunissait son visage. Une vigueur nouvelle semblait l'animer: «J'ai fait préparer des choses pour toi, en cas que...» Ce disant, il traversa le salon, toujours à menus pas et, lorsqu'il eut atteint l'entrée d'une antichambre, il tourna l'interrupteur pour faire jaillir une lumière blafarde. Il fit signe à Nadeige de s'asseoir. Mais cette dernière prit le parti de rester debout, non sans balayer l'escalier du regard avec espoir de voir surgir Frank et Gabriella. Son attente fut vaine. «Où sont-ils, Léonce?» fit-elle avec une moue d'impatience. «Pas de panique, ils sont bien là où ils sont, tu n'as pas idée. Ah! ils sont partis à la cascade il y a quelques minutes déjà. Tu les as manqués de peu. Depuis quelque temps, c'est leur seule occupation. C'est à peine s'ils me remarquent tant ils sont bien ensemble. Et ça m'amuse. J'espère que je serai grand-père bientôt.» Un rire paillard ponctua cette dernière phrase. Puis, il poussa vers la droite un pan de sa bibliothèque tapissée de livres anciens: il la contourna comme pour aller dans une cachette. Après un laps de temps, il revint vers Nadeige avec une enveloppe cachetée: «Tu as là-dedans un passeport avec des visas pour trois pays et des chèques American express. Et aussi... j'allais oublier... des bons payables au porteur que je te conseille de signer avant de partir. Il y a un numéro de téléphone dans l'enveloppe. Si tu as besoin de n'importe quoi, n'hésite pas à appeler M. Laroche. Tu voyageras au nom de Jeanine Tovar. C'était le nom de ma première femme. Je lui dois bien ça. En toi, elle vivra les dernières belles années que je n'ai pas pu lui offrir. J'aurais

bien aimé finir mes vieux jours avec elle. Ma vanité hélas m'a perdu. Bon que veux-tu, le bonheur nous passe toujours entre les doigts sans qu'on sache vraiment de quoi il s'agit. Fais-moi plaisir, en sortant d'ici, oublie pour toujours que tu t'appelles Nadeige. Tu es désormais Jeanine Tovar.» «Je te le promets Léonce, d'ailleurs c'était mon intention de laisser mon passé derrière moi. Je ne sais pas comment te remercier», fit-elle les lèvres convulsivement agitées par une surcharge d'émotions. Elle tourna le dos tout en continuant à parler: «Le temps presse. Tout compte fait, je préfère ne pas les revoir, sinon je ne pourrai plus partir, tu sais. Bizarre, je me sens tout drôle.»

Elle souleva les bras avec désolation et les laissa tomber sur ses cuisses.» La tête baissée, elle finit par dire entre deux hoquets: «Adieu LÉonce. Tu leur feras part de... Non... Laisse! Ce n'est pas la peine, ils comprendront...»

Nadeige l'embrassa en vitesse et se sauva de ce pas décidé qui l'emmènerait jusqu'à la grand-route de l'errance. Au dehors, elle se fit violence pour ne pas pleurer. Mais le chagrin, avec sa barrique de larmes, était là aux abords de ses yeux, prêt à inonder son visage d'une ondée miséricordieuse.

Par la fenêtre, Léonce Messidor regarda s'en aller la silhouette stoïque de cette femme qu'il avait connue trop tard. Tel un preux chevalier des temps révolus qui n'aime pas sombrer dans la mièvre nostalgie des adieux, il rejeta la tête par en arrière et alluma sa pipe. Sa pensée déjà s'égara dans d'autres avenues de solitude, dans ce cimetière de zombis qu'était devenue son imagination.

La voiture, en roue libre, déchira le boulevard du Front-de-Mer. Nadeige baissa la vitre et appuya nonchalamment sa tête sur le rebord de la portière. La brise du soir lécha sa figure avec autorité. Elle sentit monter en elle le vertige d'une joie inconnue. Elle soupira d'aise et ferma les paupières. Alors qu'elle luttait ferme contre la séduction du sommeil, une voix attira tout à coup son attention. Elle prêta l'oreille et reconnut la voix cristalline de Gabriella qui chantait, dans le lointain, sa mélodie à l'homme de sa vie. Cette tessiture irréaliste, rythmée à plaisir par la flûte du vent, montait, résonnait, puis rejaillissait jusqu'au fond d'elle-même. Nadeige Dolcé entendit clairement la chanson que Frank, au sortir de l'enfance, avait coutume de fredonner: *«Tous les garçons et les filles de mon âge savent bien ce que c'est que l'amour...»* Mais quelle voix mélodieuse! C'était, à s'y méprendre, celle d'un ange dont le dessein était de charmer l'existence des hommes à l'affût de merveilles. Elle semblait sourdre de très loin, à des kilomètres de distance. Nadeige aurait pu jurer qu'elle venait de là-haut, de cet immense arbre à palabres où étaient accrochées par grappes les étoiles vives, mûres à point, que des millions d'yeux du monde entier croquaient à l'instant du regard.

POSTFACE

**Le réalisme-merveilleux dans
Une faucille d'or dans le champ des étoiles**

La genèse d'un genre

Pour mieux comprendre la définition du réalisme-merveilleux, nous allons remonter à sa genèse avec Alejo Carpentier. C'est en effet à cet écrivain d'origine cubaine que nous devons la formulation *lo real maravilloso americano*. Il fut le premier à reconnaître l'existence d'une "réalité merveilleuse" au sein de la Caraïbe. Pour justifier son assertion, il prit l'exemple d'Haïti, une petite île à l'imagerie débridée au sein de l'Amérique occidentalisée. Le corpus vaudouesque de ce peuple nègre, le premier à prendre son indépendance, se présentait comme le modèle parfait de ce qui deviendrait plus tard sous une appellation plus juste *el realismo maravilloso*. Nous en voulons pour exemple son fameux roman Le royaume de ce monde¹, paru en 1954, qui relate la révolte des Noirs avant et après la révolution française; la civilisation chrétienne s'y heurte de plein fouet à celle des Noirs, dont la dimension magique est plus affirmée. Dans ce livre, Alejo Carpentier montre que le roi Henri Christophe, pour avoir douté du vaudou, en lui préférant la religion catholique, s'enlisera dans une profonde solitude qui le mènera au suicide. D'emblée, dans ce discours, Carpentier met en rapport deux caractéristiques du réalisme-merveilleux: l'aspect historique et l'aspect religieux (vaudou). Dès lors, il jette les premiers morceaux qui constituent le puzzle d'une réalité qui se veut autre. C'est-à-dire d'une réalité qui n'est ni française, ni anglaise, ni ibérique, selon que nous écrivons dans l'une ou l'autre de ces langues. Une réalité qui prend ses aises dans l'indigénisme ainsi que dans un stock mémoriel de croyances africaines. L'écrivain dans ses romans s'arroge le droit d'utiliser des mots

1. Carpentier, Alejo, El reino de este mundo, Editorial Quetzal, Argentina, 1977.

tirés du lexique local, de célébrer dans sa poésie la beauté de son coin de pays. Il ne passe plus son temps à se morfondre à l'instar de Léon Laleau qui n'a de cesse de répéter: «La douleur de dire avec des mots de France ce coeur qui m'est venu du Sénégal.» Il intègre dans la langue d'écriture sa dimension tiers-mondiste, son franc-parler coloré à saveur latino-américaine, caraïbe ou africaine. Aimé Césaire et Sédar Senghor, dès 1940 manifestent à leur façon leur volonté de ne pas cheminer dans le sillage littéraire de la mère-patrie. La question d'identité dans la littérature du Tiers-Monde doit dès lors avoir voix au chapitre. De l'autre côté de l'Atlantique, comme l'a fait remarquer Maximilien Laroche, un mouvement lusophone commence à se détourner de l'Europe:

*pour considérer plutôt les cultures indigènes
d'Amérique comme le véritable terreau où
s'enraciner et trouver le modèle
d'identification pour échapper à l'illusion
européenne.²*

Il en est ainsi pour l'Indigénisme³ haïtien de 1928 dont les membres sentent le besoin de s'approprier le passé, de se tourner vers «un réel authentique»:

*Ce réel authentique [...] ne devient
merveilleux qu'à partir du moment où un
Caribéen a voulu inscrire sa différence dans
l'espace du réalisme européen. Il en va de*

2. Laroche, Maximilien, Contributions à l'étude du réalisme-merveilleux, Québec, Grelca, PUL, 1987, p.17.

3. Mouvement littéraire prônant le retour aux valeurs traditionnelles.

*même pour le réalisme magique où l'hispano-américain entend inscrire magie dans le réalisme ibérique.*⁴

Nous sommes déjà en situation d'entrevoir le programme du réalisme-merveilleux qui, par l'intermédiaire de Jacques Stéphen Alexis finira par prendre son essor dans la Caraïbe francophone. Pour l'instant cependant, il s'agit surtout de ne pas perdre de vue les images qui ont permis à Alejo Carpentier de trouver à Haïti un cachet merveilleux. C'est, précisons-le, au cours d'un voyage en 1943 sur cette île qu'il avait senti le besoin d'observer le travail de l'imaginaire sur le réel. Il s'était tout d'abord étonné de constater avec quelle force conservatrice les Haïtiens avaient gardé les traditions africaines en terre d'Amérique. Les dieux vaudou qu'on avait essayé de faire taire à jamais durant l'occupation américaine de 1915-1934 étaient demeurés vivants dans les activités vespérales des paysans (à majorité vaudouisants). Le tambour qui, la nuit, ne cessait de gémir sa complainte vers l'Afrique, était pour lui un embrayeur de mystères, de même que le sorcier (houngan) auquel on associait tous les pouvoirs, y compris celui de se métamorphoser en bêtes.

Il fut surpris de voir un sourire perpétuel sur les visages des gens. Cette façon d'être heureux, même si le malheur était présent, n'était pas sans lui rappeler les habitants (indiens et noirs) du Venezuela. En voyageur ébahi, il constatait une grandeur d'âme chez ce peuple à qui on avait accolé par un rapide raccourci de pensée l'étiquette de barbare et d'anthropophage. Loin

4. Ibid., p.12.

de voir sur ces visages le message de la barbarie en action, il lisait plutôt la manifestation d'une éternelle jeunesse: «*la eternal juventud*». Ou, au mieux, celle d'une vie qu'on ne cesse de réinventer, qu'on se préoccupe d'embellir dans le dessein inconscient d'apprivoiser le réel redouté et de le sublimer. Alejo Carpentier trouvait là une inépuisable source d'inspiration. Et il conviait les écrivains et les artistes, malgré leurs préoccupations politiques, à chanter cette dimension oubliée. L'exemple de Lautrémont dans Les chants de Maldoror métamorphosant son personnage en bêtes pour rejoindre les lointaines contrées asiatiques n'était pas pour lui sans signification. Dans la préface du roman Le royaume de ce monde, Alejo Carpentier voulait en citant le cas de Ducasse montrer ce que le merveilleux serait capable de produire si on le considérait dans un cadre propice au surnaturel. Dans ce *topos* déjà là, folklorisé à outrance par une population pour qui le réel avoisine déjà l'irréel, l'écriture produirait sa propre magie, une alchimie heureuse. *Lo real maravilloso* trouverait ainsi son champ d'action non seulement pour charmer, mais pour dire les choses avec plus de puissance. En somme, une naïve entreprise de refaire le monde tiers-mondiste, pour le montrer beau aux yeux de l'Autre qui, pendant la conquête des Amériques, avait oublié que les indigènes avaient eux aussi une culture, une identité à faire valoir.

Pour une théorie du réalisme-merveilleux

C'est à Jacques Stéphen Alexis que nous devons une véritable théorie du réalisme-merveilleux. Dans ses Prolégomènes à un réalisme merveilleux des

Haïtiens⁵ écrit en 1956, il définit le réalisme-merveilleux selon deux aspects bien distincts: l'aspect politico-idéologique et l'aspect esthétique.

Le premier joue un rôle documentaire, celui de renseigner le lecteur sur l'état du pays, de représenter la réalité en faisant cas des préoccupations majeures du peuple. Alexis affirme que c'est en allant puiser dans les traditions populaires que l'on parviendra à atteindre le peuple et à le faire vibrer. L'écrivain, dans son projet d'écriture, se doit de communiquer un contenu, «de chanter les beautés et les misères du pays avec son cortège de fantastique, d'étrange et de merveilleux». Tout ce que l'art et la culture locale peuvent offrir sera considéré comme un matériau duquel naîtra le réalisme. Ce réalisme-là, on l'a deviné, ne sera pas fait selon un modèle purement français. Mais d'après «un collage, un rapiéçage qui se trouve à la jonction de l'oralité et de l'écriture, qui combine les effets de deux langues et syncrétise les références de deux cultures.»⁶

Le deuxième aspect s'occupe de la forme qui enveloppe ce réalisme. Il se présente avec un style et un lexique particuliers dont l'ambition première est de charmer le peuple, «de créer chez lui de la joie, de la beauté, de la délectation».⁷ Et c'est en décrivant bellement et merveilleusement la réalité qu'apparaîtra cette parfaite symbiose qu'est le réalisme-merveilleux.

Nous avons constaté que tous les livres de Jacques Stéphen Alexis, conformément à sa théorie, font état de la situation du pays. Dans son

5. Alexis, Jacques Stéphen, Prolegomènes à un manifeste du réalisme-merveilleux des Haïtiens, Présence Africaine, No 8-9-10, juin-novembre 1956, p. 245-271.

6. Laroche, Maximilien, op. cit., p.67.

7. Alexis, Jacques Stéphen, op. cit., p.246.

fameux roman *Les arbres musiciens*,⁸ il nous décrit Haïti à l'ère de l'occupation américaine. Tout au long du récit, avec force documentation, il nous renseigne sur les conséquences d'une telle invasion étrangère. Au fil de la lecture, tout laisse croire que nous sommes en présence d'un roman politique ou historique. Pourtant, il existe en creux la dimension esthétique qu'un lecteur inattentif serait porté à passer sous silence, parce que trop fixé à regarder le côté engagé qui est un des thèmes privilégiés de la littérature du tiers-monde. «Ce caractère engagé ou militant nous dit, Maximilien Laroche, [...] n'est pas autre chose qu'un souci de réalisme.»⁹

Jacques Stéphen Alexis, lui aussi, sent le besoin de se justifier, car il a dit, comme pour éviter toute confusion:

*Jamais dans mon oeuvre vous ne trouverez
d'autre contenu fondamental que les problèmes
qui agonisent le plus directement les masses
laborieuses de mon pays et de notre temps...
Mais si c'était là mon seul objectif, je me serais
contenté de l'action politique et je ne me serais
pas mêlé de belles lettres.*¹⁰

Cécilia Ponte, qui a étudié le réalisme-merveilleux chez Alexis, déclare que le caractère documentaire, voire réaliste qui habite les descriptions dans *Les arbres musiciens*, est secondé d'un effet de poésie très marqué. Un effet de poésie qui, croyons-nous, trouve sa nécessité dans la volonté d'illustrer la démesure, le panégyrique. Cette caractéristique particulière, que l'on ne retrouve pas chez les tenants de l'école réaliste, donne au texte sa pleine dimension merveilleuse:

8. Alexis, Jacques Stéphen, *Les arbres musiciens*, Gallimard, NRF, Paris, 1957.

9. Laroche, Maximilien, *ibid.*, p.15.

10. Dash, Michaël, *Jacques Stéphen Alexis*, Black Images, Toronto, 1975, p.35.

Contrairement aux descriptions réalistes qui ont pour effet de "créer l'illusion de réalité", les descriptions réalistes-merveilleuses ont pour objet de créer "l'effet de poésie", de créer le merveilleux dans le texte.¹¹

Mais l'effet de poésie, la recherche d'esthétisme qui se manifeste dans le réalisme-merveilleux doit être considérée dans le contexte socio-culturel haïtien pour que nous puissions en saisir toute la signification. Cette quête du "beau" puise sa source dans l'imaginaire du peuple, dans la façon dont ce dernier conçoit l'environnement qu'il aimerait habiter: un environnement idéalisé par les écrivains. L'utilisation excessive des adjectifs, les métaphores joyeuses et les descriptions baroques qui peuplent le paysage romanesque sont autant de manifestations qui démontrent que la poésie (prise dans l'entrelacs d'une exubérante naïveté, faut-il le mentionner) est un trait fondamental du réalisme-merveilleux. Toutefois, cette poésie n'a pas pour mission l'atteinte d'un esthétisme insignifiant et superficiel, elle se doit avant tout de charmer, de «faire vibrer le peuple, de créer de la joie, de la délectation». C'est au demeurant l'image d'un Paradis terrestre que les écrivains haïtiens évoquent dans leur roman, à l'instar des peintres qui, eux aussi, ont utilisé ce thème abondamment:

Quand le peintre qu'est Wilson Bigaud a peint le tableau intitulé "Le Paradis terrestre" il a utilisé tout un Merveilleux, mais n'est-ce pas la manière dont le peuple haïtien conçoit un temps de bonheur que le peintre a exprimé? Regardez tous ces fruits qui s'accumulent en

11. Ponte Cécilia, *Le réalisme merveilleux dans «Les arbres musiciens» de Jacques Stéphen Alexis*, Québec, Grelca, 1987 [Essai no 1] p.52.

*grappes sur la toile, ces masses touffues et colorées, tous ces animaux splendides, tranquilles et fraternels, fauves inclus, n'est-ce pas le rêve cosmique d'abondance et de fraternité de ce peuple qui souffre toujours de la faim et du dénuement.*¹²

Ce réaménagement de l'environnement, en vue de construire un nouvel imaginaire, traduit une volonté profonde de magnifier le présent. Il est l'enjeu fondamental qui sous-tend l'acte créateur du sujet caraïbe ou colonisé, lequel n'a de cesse de raconter, de commémorer, à l'aide de signes revivifiés, de syntagmes entendus, le désir nostalgique de sa mémoire. Comme l'aurait dit Régine Robin en de pareilles circonstances, il y a manifestement chez lui «une captation mortifère du passé et à ce moment-là, le passé sur le plan fantasmatique doit se transformer pour diverses raisons, pour combler l'abîme hallucinatoire d'une origine perdue, pour combler un manque, ou pour s'adapter à une conjoncture qui se réclame d'un autre passé».¹³ Poussant cette logique un cran plus loin, Maximilien Laroche dans sa Contribution au réalisme-merveilleux fait le parallèle entre les préoccupations esthétiques des peintres et celles des écrivains. Pour lui, la persistance des artistes à vouloir recréer leurs propres paradis s'explique historiquement. «Toute colonie, dit-il, est un paradis pour les colonisateurs et un enfer pour les colonisés, surtout s'ils sont esclaves comme c'était le cas pour les Haïtiens avant 1804.»¹⁴

12. Alexis, Jacques Stéphen, Prolégomènes au réalisme merveilleux, p. 257.

13. Robin, Régine, Le roman mémoriel, «Collection L'Univers des discours», Le Préambule, Montréal, 1989, p. 60.

14. Laroche, Maximilien, Contribution, p.81.

Ainsi, l'homme caraïbe, en rêvant de paradis, veut reconquérir ce dont il a été dépossédé. Son Afrique ancestrale devient dès lors une patrie mythique, symbole du mieux être auquel il aspire. En ce sens, Maximilien Laroche n'a pas tort d'affirmer que «le rêve du paradis est chevillé au coeur de tout Caribéen.»¹⁵

Nous pouvons maintenant postuler que le merveilleux a un but précis qui va au-delà de la poésie. Pour le peuple, il joue le rôle de palliatif, de trait d'union entre le réel et l'imaginaire. Ce merveilleux-là fait rêver. Il fait oublier le quotidien et annihile les sautes d'humeur du lendemain. Parce qu'associé à l'esthétisme, il sublime la misère et transcende la réalité. Cet esthétisme n'est pas étranger aux vœux du peuple parce qu'il respecte sa symbolique plastique et légendaire. Force est d'admettre que c'est la collectivité qui crédite l'esthétique. Mukarovsky dans L'art comme fait sémiologique abonde dans ce sens en affirmant que:

*La dominante esthétique d'une oeuvre donnée est déterminée par la conscience collective. En conséquence, pour que l'oeuvre soit reconnue comme esthétique, elle doit être capable de représenter cette réalité indistincte qui est le contexte total des phénomènes sociaux de la collectivité à laquelle elle appartient. C'est la conscience collective qui lui donne sa valeur esthétique, qui la reconnaît comme oeuvre d'art en y identifiant les valeurs qui lui sont propres.*¹⁶

15. Laroche, *ibid.*, p.81.

16. Mukarovsky, Jan, L'art comme fait sémiologique, (Coll. "Poétique"), Paris, Seuil, No 3, 1970, pp.387-388.

Nous venons de voir que le merveilleux avec sa composante esthétique est une constante de la culture populaire haïtienne. Mais il est temps de nous interroger, ne serait-ce que brièvement, sur l'aspect surnaturel qui habite le réalisme-merveilleux. Nous ne pouvons pas parler de surnaturel sans faire mention du vaudou que d'aucuns verraient comme une merveille à l'état pur. En effet, le seul syntagme "vaudou" évoque, à lui seul, le côté fantastique, mystérieux du Nouveau monde, depuis l'ère colombienne jusqu'à nos jours. Le lexique de la sorcellerie en Haïti est vaste, ce qu'on pourrait appeler son oraliture est prolifique, avec ses anges et ses démons, ses incubes et ses succubes:

[...] le vodou représente encore, avec le candomblé au Brésil, la santería à Cuba, une des religions africaines les plus vivantes de toute la Caraïbe et de l'Amérique latine. Il dispose de ses propres temples (les Ounfo), de ses prêtres et magiciens (oungan, manbo, ou boko), des initiés (les ounsi), de ses confréries autonomes, puis de sa mythologie et de son corps de croyance et de rites. [...] toute la littérature sur le vodou reflète une obsession continuelle de magie, de sorcellerie, ou de pratiques dites bizarres comme les associations secrètes dites de sorciers et l'utilisation comme esclaves de morts-vivants appelés zombis.¹⁷

Il n'est pas étonnant de constater dans la population antillaise une propension à raconter des histoires qui font état de la magie et des rites vaudous. Le conteur utilise le surnaturel parce que celui-ci est attirant, mystérieux, voire

17. Hurbon, Laënnec, Le barbare imaginaire, Éditions du Cerf, Paris, 1988, p.15.

tabou. Il en tire son imagerie. Diables, zombis, esprits, fantômes deviennent les bornes ultimes de l'univers connu. L'imagination vient nourrir l'appréhension que tout homme a pour l'au-delà et tente de mettre à jour les mystères que la science n'a pas pu élucider. Chaque peuple a ses légendes, son folklore dans lequel il se reconnaît et trouve matière à fascination; car personne n'est jamais revenu de l'au-delà pour confirmer ou infirmer ces croyances. Tous les êtres mystiques ou mythiques qui ont droit de cité dans la littérature fantastique n'entretiennent aucun rapport avec le quotidien. Ce sont des êtres de passage, référentiels dont on se sert comme tremplin pour faire avancer un récit et le valider dans un cadre réaliste.

Après ce survol, il est facile de comprendre que le fantastique est au coeur de la réalité haïtienne. Ce n'est pas pour rien que d'aucuns prétendent que le fantastique est arrimé au merveilleux. En effet, la frontière qui les sépare est si étroite qu'il est permis de voir dans ces genres une proche parenté. Tzvetan Todorov qui a étudié la question du fantastique en littérature a bien cerné cette problématique en analysant le livre de Cazotte intitulé Le Diable amoureux. Lorsque Alvare, nous dit-il, demande à Biondetta d'où elle vient, celle-ci répond: «Je suis Sylphide d'origine et une des plus considérables d'entre elles.» Mais, les Sylphides existent-elles? «Je ne concevais rien de ce que j'entendais, continue Alvare. Mais qu'y avait-il de concevable dans mon aventure? Tout ceci me paraît un songe, me disais-je; mais la vie humaine est-elle autre chose? Je rêve plus extraordinairement qu'un autre, et voilà (...) Où est le possible? où est l'impossible?»¹⁸ Todorov nous démontre ici

18. Todorov, Tzvetan, Introduction à la littérature fantastique, (Coll. "Poétique"), Seuil, Paris, 1970, p.28.

l'hésitation d'Alvare. Ce dernier n'est pas en mesure de confirmer si ce qu'il a vu est réel ou irréel. Devant l'étendue de ce qui lui arrive, il s'interroge; il est incertain:

*Le fantastique occupe le temps de cette incertitude; dès qu'on choisit l'une ou l'autre réponse, on quitte le fantastique pour entrer dans un genre voisin, l'étrange ou le merveilleux. Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel.*¹⁹

Au cours de ce survol, nous avons tiré les grandes lignes sur lesquelles sera basée notre analyse du roman Une faucille d'or dans le champ des étoiles. L'objet de notre étude sera d'abord de voir avec quelle amplitude le réalisme-merveilleux traverse le texte. Pour ce faire, nous devrons examiner les deux dimensions de ce genre: la dimension idéologique et la dimension esthétique. une composante de fabulation inhérente au réalisme-merveilleux, nous nous proposons d'analyser seulement deux isotopies au sens greimassien du terme.

19. Ibid., p.29.

1. La dimension idéologique (dans le réalisme-merveilleux)

En commençant l'écriture du roman Une faucille d'or dans le champ des étoiles, mon intention première n'était pas de faire passer un message politique, ni de donner à mon texte un caractère documentaire. Je n'ai pas non plus voulu faire couleur locale, pour plaire à un quelconque lecteur friand d'exotisme. J'ai simplement choisi d'écrire sur une réalité que je connaissais et à laquelle je m'identifiais. En situant mon histoire dans un contexte haïtien, j'affirmais du même coup mon appartenance à cette communauté, sans égards au qu'en-dira-t-on. En parlant de misère et d'injustice sociale, en décrivant le mode de vie des gens plus aisés, l'engagement politique devenait inhérent à mon écriture, sans qu'il soit pour autant la pierre angulaire de mon entreprise. On doit sans détours le considérer comme un paradigme culturel codé dans mon inconscient. Roland Barthes, dans Le degré zéro de l'écriture, cerne bien la problématique du militantisme chez l'écrivain. Je me suis senti concerné par cette phrase qui semblait m'être destinée:

*L'écriture à laquelle je me confie, est déjà tout institution; elle découvre mon passé et mon choix, elle me donne une histoire, elle affiche ma situation, elle m'engage sans que j'aie à le dire.*²⁰

20. Barthes, Roland, Le degré zéro de l'écriture, Seuil, Paris, 1972, p.23.

Le fait d'avoir situé Une faucille d'or dans le champ des étoiles en Haïti, (pays sous-développé) dans un contexte socio-politique réel, n'a pu que conférer à mon écriture un caractère militant. La fonction politico-idéologique est le lieu naturel où mon récit prend corps. Elle est le noyau générique par excellence, pourvoyeur d'idées et d'allusions. Elle est en quelque sorte le degré zéro du texte à partir duquel les événements individuels et collectifs retrouvent leur cheminement profond, leur véracité et leur vérité. Grâce à cette infrastructure, le souci d'authenticité propre au réalisme-merveilleux devient présent et traverse le champ discursif de l'oeuvre. D'aucuns verront, par un rapide raccourci de pensée, une marginalisation dans l'idéologie. D'autres diront qu'il s'agit d'une mièvre aventure romantique, revue, augmentée et corrigée. Quelles que soient les interprétations qu'on en fera, il est bon de garder en mémoire que nous sommes en présence d'une littérature à saveur tiers-mondiste.

Je me suis proposé de raconter l'histoire d'une mambô (prêtresse vaudou) aux prises avec le commandant qui a emprisonné son fils. C'est à travers la révolte de cette femme qui se fait justice elle-même que le lecteur découvrira les affres de la dictature et les structures qui la tiennent en place. Le récit est circonscrit dans la décennie de 1980, à un moment historique où les bouleversements sociaux commençaient à retenir l'attention des médias. L'action se déroule sur une courte période de temps, avec deux catégories de protagonistes dont chacune représente une idéologie bien marquée. Dans la première catégorie, on rencontre Nadeige la mambô, son fils Frank et Gabriella Messidor une belle créole dont la seule beauté est déjà signe de merveille. Ces personnages incarnent la bonté, l'amour, la justice et la liberté. Par leurs actes, ils s'affichent d'emblée du côté des libérateurs et

parlent en des termes qui font référence à l'équité et à l'équilibre social. Dans la deuxième catégorie, il y a tous les délinquants, réfractaires au changement. Partisans ardents de la dictature, ils se montrent sous leur vrai jour. Ils sont individualistes, magouilleurs, querelleurs, cruels et ambitieux. C'est donc eux qui empêchent le pays de se démocratiser. À travers ces protagonistes, le pays est mis à nu. Le lecteur curieux, en les regardant évoluer, regarde du même coup la gangrène qui ronge la collectivité haïtienne.

J'ai trié sur le volet mes personnages, qui pour leur méchanceté, qui pour leur amour du prochain, qui pour les valeurs qu'ils véhiculent. Je leur ai donné pour cadre mon pays sous-développé, un univers bien à eux où tout va si mal que des hommes et des femmes se mettent à rêver en plein jour de merveilles. Par leur intermédiaire, bien sûr d'après mes visions personnelles, j'ai tenté de donner de l'époque une représentation fidèle, sans trahir pour autant la réalité mais au contraire en m'efforçant de la restituer en force. Ainsi, pour réaliser le projet de représentation, mon texte va chercher sa pleine force dans les descriptions. Celles-ci, par leur surenchère d'informations, montent en épingle les événements et alimentent du même coup la réalité diégétique.

Il m'apparaît important de noter que c'est en regardant de près certaines descriptions qu'on est le plus en mesure de constater à quel degré le réalisme est présent dans le texte. En somme, une observation juste de la réalité ne peut que confirmer et valider le discours idéologique. Selon Hamon, «le système descriptif peut remplir des fonctions diverses: fonction démarcative, dilatoire, décorative, organisatrice, focalisatrice.»²¹

Au vrai, toutes ces fonctions s'interpellent, se complètent et varient en importance selon les descriptions. L'aspect focalisateur dans les passages qui vont suivre m'apparaît évident. Ces descriptions sont des lieux stratégiques, des îlots textuels que j'ai choisis expressément comme dépôts d'informations pour renseigner le lecteur, en prenant pour acquis qu'il est novice, étranger à la situation du pays. En décrivant des tontons-macoutes, par exemple, j'ai voulu faire connaître le fonctionnement de la hiérarchie militaire et insuffler de surcroît au récit une plus grande part de vérité. Cet aspect documentaire est repérable, si l'on se fie à Cécilia Ponte, par «le biais de certaines marques comme des références à des moments ou à des personnages historiques, la citation des noms propres, des termes techniques ou spécialisés.»²² La description, dans le réalisme-merveilleux, a pour fonction pratique de documenter, de renseigner sur l'état du pays. Regardons de près quelques exemples où le système descriptif semble jouer pleinement son rôle:

Au loin une procession d'hommes efflanqués, vêtus de cotonnade bleue, griffée de trous, déteinte par l'usage, s'amenait en cadence militaire. Ils s'en allaient d'est en ouest vers la caserne des Volontaires de la sécurité nationale. Nadeige en fixant ses lunettes sur le bout de son nez reconnut en cette horde de loqueteux les macoutes de Duvalier fraîchement recrutés des campagnes avoisinantes. ²³

21. Hamon Philippe, Qu'est-ce qu'une description? (Coll. "Poétique"), No 12, Seuil, Paris, 1972, p.483.

22. Ponte, Cécilia, *ibid.*, p.51.

23. Chery, Romel, Une faucille d'or dans le champ des étoiles...., p.70.

Ou encore:

Ils étaient armés de pics, de bâtons, de machettes et d'instruments aratoires. C'étaient en réalité des gueux de paysan qui, fatigués de trimer dur sur les plantations de canne à sucre, avaient décidé de rejoindre la clique de bébé Doc. C'était au pays d'Haïti par ces temps de vaches maigres, un choix honorable. Leurs visages d'acajou étaient sans expression, griffonnés de rides de misère. Quand même, ils étaient fiers d'être parmi ceux qui tenaient le bâton par le bon bout. Leur pauvreté était si lourde à porter qu'ils étaient prêts à tout afin de parvenir au sommet. Là où l'argent coulait à flot. S'ils marchaient ce soir, c'était par espoir. Le désir impérieux de ne plus retourner sur les plantations contrôlait leurs mouvements. Dans ce grand abattoir qu'était la cité du Cap-Haïtien, un métier de boucher les attendait et ils étaient grisés d'une gloire intérieure. Eux qui jadis tuaient gratuitement poules, cabris et cochons pour rendre service à un voisin bienveillant, étaient maintenant décidés à tuer sans remords des chrétiens-vivants pour corriger leur destin et effacer leur passé atroce. ²⁴

D'autres descriptions, par un procédé énumératif, font l'inventaire des crimes que commettent les petits macoutes qui oeuvrent au bas de la hiérarchie:

Sur leur chemin, ils allaient piller et voler: matelas, armoires, frigidaires, télévisions et objets de luxe. Tout ce qui pouvait se vendre et procurer de l'argent en vitesse serait confisqué. Sur leur chemin, ils allaient laisser

24. Ibid., pp.70-71.

*cadavres et débris de cadavres. Sur leur chemin, des veuves aux larmes immortelles hurleraient la disparition d'un être cher. Les sempiternels pleurs des marmailles orphelines résonneraient à l'aigu, en pure perte. En vain. Comme à l'accoutumée dans leur sillage, des blessés par centaines, plus chanceux dans la déveine seraient laissés pour morts. Les plus malchanceux seraient enterrés vivants dans des citernes abandonnées en bordure de mer, puis brûlés avec un peu de mazout au hasard de la méchanceté. Sur leur passage, ils laisseraient hardes, oripeaux et détritrus. Cendres et sang coagulé sur fond de deuil. Une hécatombe, vraiment.*²⁵

La précision avec laquelle les détails sont donnés vise à inscrire fortement l'image dans l'esprit du lecteur, à l'inciter à me lire, à se verser dans ma mouvance textuelle. Ces détails semblent parfois grossis comme si on les voyait à travers une loupe. Ils ne sont pas loin de la caricature dont le dessein est d'exagérer pour faire ressortir un trait fondamental. Il est facile de deviner que je n'ai pas voulu montrer les êtres et les choses comme ils sont, mais comme je voulais que le lecteur les perçoive. Pour moi, à n'en pas douter, l'exagération était essentielle afin de faire apparaître certaines vérités et constituer le tableau le plus vif et le plus vrai de la société haïtienne. C'est, au demeurant, un des procédés qui permet de créer dans le récit l'illusion du réel, voire «des "effets de réel" qui concourent à provoquer un effet de sens de réalité.»²⁶ Toujours en parlant des macoutes, j'ai une propension à les montrer au grand jour dans leur habitat naturel, avec leurs vêtements de haine, tout maculés de sang. Ils sont présentés, avec tous les honneurs qui leur sont dus, comme des voleurs de grands chemins.

25. Ibid., pp. 76-77.

26. Courtés, Joseph, Analyse sémiotique du discours, De l'énoncé à l'énonciation, Paris, Hachette, 1991, p.55.

Il ne peut exister dans ma recherche une juste investigation du réel sans analyse du comportement des individus. Car ce sont eux, par la somme de leurs pensées et de leurs actes, qui vont compléter la dimension idéologique si chère au réalisme-merveilleux. D'autorité, les gens comme Hervé Jean-Bart, Ketty Jean-Bart, Rita Moscovici et Steve Schultzs investissent la texture romanesque comme s'ils étaient les dépositaires attitrés des avatars collectifs. Ils sont animés par des instincts destructeurs, des appétits féroces. Ils ont tous pour objectif d'accéder à la richesse. Aussi se bousculent-ils sans vergogne sur l'étroit chemin de l'ambition. Pour s'en rendre compte pleinement, regardons-les dans leur évolution respective:

Quel homme ce Jean-Bart! Il était à lui seul une énigme. Car personne ne connaissait vraiment son origine. Il était comme bien d'autres un enfant de la rue, sans domicile fixe, condamné à errer de bivouac en bivouac. Un être sans acte de naissance, inconnu des archives. Au demeurant, un produit de l'inconscient collectif. On disait même qu'il avait été nourri comme Romulus et Rémus non par une louve, mais par une chienne. L'imagination des gens suppléait au manque d'informations et en avait presque fait un être mythologique. À l'école de la vie, il avait été voué à la risée et aux taloches de ses camarades d'infortune. Ces derniers n'avaient pas prévu qu'un être si misérable allait un jour accéder au grade de commandant. En revanche, les religieux, qui sur le tard s'étaient occupés de cet orphelin, lui avaient prédit un brillant avenir. En effet, cet enfant de putois avait un quotient intellectuel au-dessus de la moyenne. Et c'était au tournant de l'adolescence que s'était développée en lui une bouture amère, une envie de puissance, la folie de grandeurs surtout. Un compagnon de bamboche, Vilner Carbone, exportateur de plasma sanguin à

l'étranger, l'avait tout de suite mis sur la piste de la fortune rapide. La graine de délinquance qui germait déjà en lui l'avait conduit dans l'armée. Sa poigne et sa méchanceté en avaient fait un homme redouté. Son plus grand plaisir était de trancher à la machette les doigts des suppliciés. De simple lieutenant, il fut promu commandant dans l'arrondissement du nord. On lui donna droit de vie et de mort sur tout ce qui bougeait, les bêtes y compris. ²⁷

Tout autant que son mari, Ketty Jean-Bart exerce à sa façon son ascendant sur les petites gens. Elle ne manque pas une occasion pour fustiger ce peuple dont elle est issue. Au plus bas mot, elle le méprise. Car il représente la laideur et la honte. Aussi va-t-elle jusqu'à renier son pays, lui préférant les splendeurs de Tampa Báy:

Ketty était lasse de voir ces clochards qui l'accusaient des yeux, qui refusaient son obole. On aurait dit qu'ils faisaient exprès pour obstruer la rue, pour venir se fracasser sur sa Mercedes comme des éphémères amoureux de lumière. Elle avait dit à Jean-Bart de nettoyer la ville, de parquer ces vauriens en campagne. Au pire de les noyer en haute mer par temps de cyclone. On aurait mis tout ça sur le compte de la calamité. [...] Fatiguée de cette situation, de constamment heurter son regard à la mendicité criante, Ketty avait fait construire une maison de luxe à Tampa Bay, en bordure de mer. Là était sa véritable vie. Sa vraie vie.

27. Ibid., pp.65-66.

Miami était devenue sienne. Sa chose à elle. Elle y allait souvent pour oublier son arrière-pays. Pays délavé par la misère, érodé de tout espoir. Pays noirci de déboires, brûlé à vif de vicissitudes. En somme, une terre de chagrin, oubliée du reste du monde. Cette terre infertile qui ne savait enfanter que des cyclones et des fléaux, elle n'en voulait pas. Elle rêvait de vastes étendues, de contrées fabuleuses où galopaient en toute liberté des étalons dressés. Elle rêvait de jardins stylisés où fleurissaient à foison dahlias, muguets et bégonias. Elle rêvait de gazons luxuriants sur lesquels des hommes en maillot frappaient avec une tige de métal sur une petite balle blanche. Elle rêvait de grandes autoroutes, rien que pour le plaisir de voir filer côte à côte Jaguar, BMW et Alpha Roméo, non sans leur cortège de gens heureux au parler nasillard. Elle rêvait de voir devant les grandes vitrines des magasins, les femmes en bikini, bronzées à l'excès. Comment pouvait-elle oublier leur démarche sautillante, leur cul arqué et fier comme des bêtes qu'on parade devant des acheteurs de marque? Comment pouvait-elle oublier leurs sourires radieux, leurs regards pleins de vices et de caprices? Ce paradis blanc était vraiment fait pour elle. Trois fois, elle renia son pays. ²⁸

Dans ce texte, à la différence du précédent, le narrateur est moins omniscient. La documentation est livrée par le biais du personnage de Ketty. On assiste au procédé de la "Thématique vide" dont parle Philippe Hamon. Procédé par lequel «le personnage prend à sa charge la description par son regard, sa parole ou son travail.»²⁹ Comme on a pu le constater, les mots

28. Ibid., pp.61-62.

29. Hamon, Ibid., p.51.

«Elle rêvait/Elle rêvait» reviennent à plusieurs endroits pour circonscrire l'étendue de la description. Ils permettent de renforcer l'illusion que les visions livrées au narrataire sont le fruit de l'imagination de Ketty.

Dans le passage suivant, le pays nous est dévoilé sous un autre angle. L'intrusion de Steve Schultz, un médecin américain, dans le décor romanesque, présage des lendemains tragiques. Le système descriptif, sous le voile de l'ironie marquée en gros traits par l'omniscience du narrateur, illustre une situation bien réelle. Celle d'Haïti aux prises avec l'ingérence des puissances étrangères qui, sous des dehors bienveillants, viennent défendre leurs propres intérêts:

*Steve Schultz était un de ces missionnaires qui, au sortir de l'université, s'était porté volontaire pour une bonne cause. Sans trop de réflexion, il avait choisi Haïti non par philanthropie ni pour son soleil flamboyant, mais surtout pour le sexe à bon marché. Cette île-là serait son royaume de luxure, son labyrinthe de plaisir et de débauche. Une caverne d'Ali Baba, riche en culs. Une grotesque caverne sentant le foutre et la rance odeur des corps désunis. Une grotte où des éphèbes à la queue leu leu se prosternaient à genoux, pour de l'argent. Pour se procurer du matériel à l'Occidental, Ti-Steve s'était promis de se gaver de ces corps en surnuméraire, de les pervertir jusqu'à fendre son propre corps. Dans ce morceau d'île, ce sanctuaire de débauche, corrompu à souhait par les vandales de toute obédience, il saurait tirer son épingle du jeu, en vérité.*³⁰

30. Chery, Romel, *ibid.*, pp.81-82.

[...] S'il avait échoué sur cette île, il y a de cela dix ans, c'était dans le dessein de ravitailler les hôpitaux américains en organes et en cadavres.³¹

Tous ces passages - dans leurs particularités propres - ont contribué à communiquer un contenu, un message documentaire faisant bel et bien état de la situation du pays. C'est la fonction pratique proprement dite dont la dynamique profonde réside dans la conscientisation. Elle se doit d'opérer en simultanéité avec la dimension esthétique pour être efficace. L'une sans l'autre rendrait le programme réaliste-merveilleux nul et non avenu. N'est-il pas maintenant grand temps de considérer en détails la dimension esthétique et de voir comment elle se présente dans Une faucille d'or dans le champ des étoiles?

2. La dimension esthétique (merveilleuse)

Comme nous avons pu le remarquer dans le programme de Jacques Stéphen Alexis, le réalisme-merveilleux ne se limite pas seulement à sa seule fonction pratique qui est de renseigner le lecteur sur l'état du pays, et de contribuer à sa prise de conscience par le biais d'un message politisé. Il y a plus que cela. Le réalisme-merveilleux, puisqu'il faut le rappeler, vise aussi à créer «L'EFFET DE POESIE» qui fera naître le merveilleux dans le texte.» Par son esthétisme, il doit notamment montrer les beautés du pays, susciter de la «délectation» et même vanter les charmes des êtres qui composent le paysage de l'île. Le côté merveilleux se charge de faire oublier le présent décevant,

31. Ibid., p.80.

le banditisme, la dictature, la misère et montrer l'univers caraïbéen comme dans un rêve où tout est appelé à se voir en beau. Le roman Une faucille d'or dans le champ des étoiles répond à cet objectif. Car il a tenté de rallier dans son sillage toutes les composantes susceptibles d'apporter la merveille dont le peuple a besoin pour lui faire oublier sa misère. Ces composantes sont manifestes tantôt dans le rêve que créent certains personnages, tantôt dans les paysages qui représentent des lieux de délices et de paix.

Les scènes où Frank se trouve en prison sont assez remarquables à cet égard. Le personnage, subjugué par un désir exacerbé de vivre, oublie vite sa situation immédiate et se met à songer à des êtres qui, jadis, le rendaient heureux. Dans son monde mi-réel, mi-onirique, il s'en va à la recherche de quelque chose pour leurrer son malheur. L'image qu'il nous fait de Gabriella Messidor rappelle bien plus celle d'un ange que celle d'une femme que l'on pourrait rencontrer au coin de la rue. D'ailleurs, il nous la présente comme un être inaccessible, un pur produit de son imaginaire:

De façon rémanente, je la voyais dans une vaste contrée verdoyante. Tout de blanc vêtue avec un bandeau africain sur la tête, elle chantait. Elle chantait une chanson en vogue. Celle de Françoise Hardy: «Tous les garçons et les filles de mon âge..» Des oiseaux et des tambours l'accompagnaient. Des gens en grand nombre l'applaudissaient. Mais quelle voix merveilleuse! Celle d'un ange...»³² [...] Sous l'égide du rêve éveillé, il la vit s'avancer vers lui de sa démarche cadencée, divinement belle, comparable aux naïades des eaux profondes. Maintenant elle le touchait de sa main, effleurait la surface de sa peau, l'embrassait complètement de sa flamme féminine. Il

32. Ibid., p. 53.

fut pris d'un frisson de volupté. Une soudaine tétanie figea ses membres. Cette sensation s'appesantissait en lui, procurant un indicible bien-être...»³³ [...] On dit souvent que les êtres qu'on a aimés ne nous quittent jamais. Ils nous habitent éternellement, surnaturellement. Ils frappent toujours à notre pensée au hasard de la mémoire, nous apportant des bouffées de déjà-vu, d'ondes heureuses d'une vie lointaine qu'on croit posséder.»³⁴

Même lorsque le geôlier le frappe de toutes ses forces avec un bâton, c'est Gabriella que Frank voit devant lui. Le charme de cette dernière a le pouvoir d'anesthésier sa douleur:

Elle m'était apparue comme un mirage sur une eau calme. Son image était claire, d'une netteté hallucinante. J'en étais fasciné, voire ébloui d'émerveillement. [...] La vision était belle, enivrante. Plus vraie que nature. À la démesure de mes espérances. Elle était d'une beauté sublime. Étrange, elle avait un diadème sur la tête. Tout en elle me faisait songer à l'icône de la Vierge noire que j'avais donnée en cadeau à ma mère, un matin de la Toussaint. Elle me tendait la main avec insistance. Je m'accrochais à elle avec espoir. Ma tête était légère. La vision était belle. Elle avait annihilé mon mal d'un seul tenant.³⁵

L'effet de poésie dans le réalisme-merveilleux n'est pas seulement perceptible lorsqu'un personnage se trouve en état de vision. Les descriptions de paysages sont des endroits par excellence où l'écriture peut assumer

33. Ibid., p.114.

34. Ibid., p.115.

35. Ibid., p.50.

pleinement sa fonction esthétique. Car la nature, par essence, est un matériau générateur de poésie: les romantiques et les surréalistes en ont fait grand usage. Les tenants du réalisme-merveilleux se distinguent de ces derniers par l'utilisation d'un lexique créole qui leur permet de peindre l'âme caraïbéenne dans son intégrité. Dans les descriptions réalistes-merveilleuses, c'est une nature magnifiée, recrée selon le désir de l'écrivain que nous découvrons:

En face de cette vaste plaine qu'est le Cap-Haïtien, serti de hautes montagnes à la chevelure luxuriante, l'océan baigné d'obscurité étalait ses minuscules vaguelettes comme un clin d'oeil de Dieu sur la Caraïbe. Les étoiles gorgées d'infini pétillaient dans le ciel comme autant de diamants échappés de l'arbre céleste qui se miraient dans la nuitée tropicale. Et sur cette mer tranquille tanguaient à l'aveuglette de fragiles boumbas dont les carènes pourfendaient les eaux de jais vers une destination incertaine. La nuit était belle. Le vent, quoique arrogant, était doux. L'air fluide et coquin voyageait les paroles venant des ruelles mitoyennes. Les frondaisons noircies des chênes, des mapous et des manguiers bruissaient fébrilement. Par moments, des feuilles séchées, arrachées par une main gigantesque, tombaient au ralenti aussi silencieuses que la mort, tournoyant dans le vide. Les enchantements nocturnes étaient au rendez-vous et accaparaient l'esprit à qui mieux mieux.³⁶

36. Ibid., p. 112

Ou encore:

Elle allait traverser l'allée de dalles qui menait à la porte principale. Elle marqua un temps de pause, étreinte par le désir impérieux de voir le panorama. Au-dessus d'elle, les arbres avinés de sève se berçaient, oscillaient leurs noires frondaisons en bredouillant une secrète mélopée que seuls connaissent les végétaux. C'était à vrai dire d'harmonieux chuchotements que produisait le vent en les caressant au passage. On eût dit des géants musiciens que la grâce mystérieuse de la nuit avait enfantés pour enjoliver le sommeil des hommes. Ces derniers, au son de la voix suprême qui les commandait à distance, reprendraient leur transhumance au devant-jour vers la route des songes; là-bas, dans la zone parallèle où les constellations mêlaient avec grand plaisir leurs allégories au charme nacré de la Voix lactée. Ici à Carénage, on était aux abords d'un havre de paix, comme dans ces régions éternellement tranquilles où des anges semaient à tout vent un bonheur surnaturel aux âmes de bonne volonté. Tout était silence. Ou presque. Car on percevait encore au loin le roulement cadencé des tambours somnambules. Plus près, engoncée dans une plénitude tutélaire, la mer elle aussi était calme. Sous l'emprise de la lune, virgule crayeuse, elle semblait rêver tout haut d'alevins d'eau douce, de corails blancs et de requins apprivoisés. Sur elle, par amour, scintillaient par vagues successives des éclats d'écailles et des muqueuses argentées.³⁷

37. Ibid., pp.278-279.

La description de paysage dans le roman, même si elle a une fonction esthétique n'a pas pour ultime but l'enchantement des yeux et de l'imagination. Elle peut parfois porter le chapeau de la gratuité en vantant les beautés du pays, comme on l'a vu précédemment; mais elle sert aussi de miroir pour refléter l'intériorité des protagonistes. Dans les chapitres "Un élan de résurrection" et "Une femme de rêve", on sent très bien cette dynamique. Il y a lieu d'abonder ici dans le même sens que Micheline Tison-Braun qui croit que: «tout paysage est un état d'âme, puisque l'écrivain l'a choisi, que ce soit dans l'amour, la haine ou l'ennui. Tout choix suppose une correspondance.[...] le paysage littéraire est toujours une construction d'images privilégiées qu'un certain écrivain a tirées de la double différenciation du réel et de son film intérieur, en vue de communiquer une certaine impression.»³⁸ Le lecteur est invité à lire les passages où Frank sort de prison et à analyser sa réaction pour comprendre l'intervention de la nature dans son paysage intérieur:

Sa mémoire surexcitée se calma et ses sens réintégrèrent peu à peu le présent. Le soleil approchait tranquillement vers son zénith. Un vent d'est impertinent comme lui seul s'insinuait dans la robe des arbres dont le murmure faisait songer à ces plaintes indiscretes lorsque deux êtres épris consomment leur amour dans le soupir de l'éphémère orgasme. La canicule sévissait. Il fallait se tapir entre les végétaux pour éviter la cravache de la chaleur. C'était l'heure où les

38. Tison-Braun, Micheline, La poétique du paysage, Librairie A.-G. Nizet, Paris, 1980, p.169.

mabouyas [1]faisaient la cour aux femelles de leur espèce. C'était aussi durant ces heures qu'ils s'amusaient à changer de couleur, à se travestir, à se dorer au soleil comme cela leur était possible. Tantôt une langue protractile attrapait une mouche, tantôt une queue préhensible retenait une tige, bien sûr par fanfaronnade. Bientôt, ils disparaîtraient derrière les fourrés, enluminés de plaisir, pour reproduire leur engeance. Frank étendu sur son lit de feuilles assistait au spectacle que lui offrait la nature. Il y avait si longtemps qu'il n'avait vu la vie dans ses moindres détails, si infimes fussent-ils. Tout avait la propriété d'attirer son attention.³⁹

Ou encore:

Et après avoir tourné le coin de la rue, il avait commencé sa cavalcade jusqu'à ce qu'il eût atteint le boulevard. Le vent d'octobre était là, frais et enjôleur. Il asséchait son visage en nage comme un souffle de résurrection. Des bouffées de ilang-ilang et d'autres fleurs odoriférantes lui arrivaient aux narines, pleines de promesses. Son buste dépoitraillé bravait l'horizon. Au-dessus de lui, des nuages s'amoncelaient, faisaient le dos rond et cachaient des étoiles émues. Du regard, il embrassa cette liberté tant désirée dont ses yeux étaient loin d'être rassasiés. À sa gauche, des villas balnéaires protégeaient le sommeil de la confrérie des zotobrés [2]. À sa droite, la mer comme à l'accoutumée crachait ses embruns d'argent, ses filets de salive sur le

1. Gros lézard des Antilles.

39. Chery, Romel, *ibid.*, p. 173.

2. Bourgeois, personne fortunée.

*trottoir. Une meringue endiablée venant du Feu vert ou de Rumba night club lui parvenait aux oreilles, se perdant parmi d'autres bruits que la nuit fermentait de mystères.*⁴⁰

La récurrence des paysages dans Une faucille d'or dans le champ des étoiles dénote une quête du beau qui n'est pas étrangère à la soif de bien-être auquel aspire tout homme. La nature est idéalisée, magnifiée jusqu'à devenir un lieu de délices. Cette représentation paradisiaque est, selon Jean-Michel Adam, propre à plusieurs civilisations. C'est «une hyperbole commune de l'excellence de la création divine.»⁴¹ Elle est manifeste lorsqu'il y a un vide, un manque à combler. Dans l'oeuvre qui nous préoccupe, la nature revêt des atours particuliers, surtout pour Frank qui, par son statut de prisonnier, a été coupé du monde pendant des années. Lors de son évasion ne tombe-t-il pas en extase devant «la source originelle» où il croit renaître. D'emblée, il préfigure l'image d'un Adam mythique qui vient de reconquérir son paradis perdu. Ne lui vient-il pas à l'idée

*que le monde était beau, sans tare et sans souillure. Une espèce de paradis perdu dans les limbes du silence, reconquis par la volonté de ceux qui l'habitaient. Un monde, certes, où les méchants, après avoir purgé leurs peines, se reconciliaient avec les justes de toute obédience. Un monde fait à base de tuf et de remblais d'amour, sans la suée humaine, sans le sang des esclaves versés en pure perte pour édifier les grandes cités. Un monde, en somme, où chacun trouverait sa juste ration de félicité.*⁴²

40. Chery, Romel, *ibid.*, pp.149.

41. Adam, Jean-Michel, La description, PUF (Que sais-je?), Paris, 1993, p.49.

42. *Ibid.*, p.176.

Quant à Gabriella, ne s'étonne-t-elle pas, après son séjour à l'étranger, de redécouvrir en rentrant au pays «la vivacité de la flore». Son attitude n'est pas sans évoquer celle d'une Eve qui vient réintégrer son paradis situé aux abords de la cascade:

Elle n'avait pas marché longtemps lorsqu'elle vit une clairière verdoyante. À sa gauche, la chute était dissimulée à demi par des branches musclées et des feuilles disparates. Ces dernières donnaient l'impression d'avoir été dessinées par une main experte afin de donner à ce coin de pays une touche sauvage qui prédisposait à l'aventure.⁴³

L'obsession de Frank à vouloir retrouver Gabriella, cette femme qu'il a connue et aimée au sortir de l'adolescence, est un symbole qui rappelle bien la double présence du Paradis terrestre dans le roman. En effet, la volonté du héros de changer sa destinée traduit en filigrane son désir de reconquérir ce dont il a été dépossédé dans son jeune âge. C'est-à-dire la femme de sa vie et, en creux, la Caraïbe qu'il aimerait voir aussi belle que Gabriella. La conquête de cette dernière, à la fin du roman, doit être comprise comme «un coup de dé qui abolit» la trajectoire de son destin de fugitif. La faucille d'or dans le champ des étoiles est en somme l'inaccessible paradis, à portée de la main. Maximilien Laroche n'a pas tort d'affirmer que

L'image du paradis terrestre est au coeur de l'imaginaire haïtien mais, la poésie ou le récit

43. Ibid., p.188.

nous le font voir, ce paradis est perçu comme un manque. Il est toujours vécu en creux [...] ⁴⁴

En plus de révéler ses caractéristiques oniriques, de faire étalage de ses paysages comme lieu d'agrément, Une faucille d'or dans le champ des étoiles signale aussi son allégeance comme fiction réaliste-merveilleuse par des vocables autoreprésentatifs qui travaillent le champ diégétique. Cécilia Ponte, qui a étudié le réalisme-merveilleux dans Les arbres musiciens de Jacques Stéphen Alexis, explique la prégnance des ces signaux-autoréférentiels:

[...]certains termes (souvent des adjectifs) indiquent au lecteur son entrée dans le merveilleux. En tant qu'embrayeurs génériques, ils lui signalent qu'il assiste à une description réaliste-merveilleuse et en commandent un certain décodage. [...] Ainsi par leur distribution et leur abondance, les signaux auto-référentiels se rendent garants du réalisme merveilleux en texte. ⁴⁵

Une faucille d'or dans le champ des étoiles offre un vaste lexique autoréférentiel. Nous n'avons pas jugé nécessaire de tout répertorier, mais seulement de citer quelques exemples susceptibles de montrer le fonctionnement du merveilleux. En ce qui nous concerne, ce sont les adjectifs dans une forte proportion (quelquefois des substantifs et des adverbes) qui jouent le rôle d'embrayeurs génériques. Les mots mis en exergue dans les citations données en exemples sont des embrayeurs génériques:

44. Laroche, Maximilien, *ibid.*, p.92.

45. Ponte, Cécilia, *ibid.*, p.63.

«Ces lieux qui avaient **enchanté** son existence lui parurent **embellis**, **magnifiés** par l'étrangeté.»p.148

«Ne cherche pas ailleurs celle qui est tout près», avait dit la voix en syllabes **cristallines** et **mélodieuses**.»p.173

«L'orchestration **merveilleuse** des flûtes de bambou et des tambours vaudou l'avait envoûtée raide.»p. 275

«Un monde en somme où chacun trouvait sa juste ration de **félicité**.»p.176

«[...] avec en prime une croupe **heureuse**.» p.275

«C'était à vrai dire d'**harmonieux** chuchotements...»p.278

«[...] remplissait l'air d'une aura de **magnificence**.» p.49

«Elle était d'une beauté **sublime**.»p.49 «[...] une silhouette **divinement gracieuse**» p.50

«[...] d'une ondée **miséricordieuse**.» p.281

«[...] charmer l'existence des hommes à l'affût de **merveilles**.»p.282

«J'en étais **fasciné**, voire **ébloui d'émerveillement**.» p.50

«Il avait peur de briser l'**enchantement** de cette rencontre.» p.240

«[...] le laissant dans un état d'euphorie indéfinissable.»p.240

«[...] enveloppante comme un linceul de félicité.» p. 243

«[...] mille braises d'incandescence volupté.» p.245

«Ce corps naviguant, toutes voiles dehors sur des ondes heureuses.»p.246

Comme on a pu le constater, le réalisme-merveilleux est présent partout dans le texte et vise essentiellement à émerveiller. Le côté documentaire, en somme, n'est que prétexte pour créditer ladite merveille dans un cadre réaliste.

Il faudrait pour rendre concluante notre analyse parler de la dimension «vaudouesque» comme étant un autre versant embrayeur de merveilleux. Cette dimension, à n'en point douter, nous aurait permis de faire voir comment la tradition orale travaille en surface l'imaginaire haïtien jusqu'à ce qu'elle trouve sa niche dans la littérature réaliste-merveilleuse. Mais nous n'avons pas voulu pécher par excès de gourmandise en nous accaparant ce gros morceau que se disputent avec appétit anthropologues et sociologues. Conséquemment, nous avons laissé cette tâche à d'autres essayistes, plus distanciés de l'oeuvre et qui pourraient, avec une plus grande justesse, lui faire dire des choses que l'auteur ne serait pas en mesure de relever.

Bibliographie

- ADAM, Jean-Michel, La description, PUF (Que sais-je?), Paris, 1993, 112 p.
- ALEXIS, Jacques Stéphen, Prolégomènes à un manifeste du réalisme-merveilleux des Haïtiens, Présence Africaine No 8-9-10, juin-novembre 1956, p. 245-271.
- ALEXIS, Jacques Stéphen, Les arbres musiciens, Gallimard, NRF, Paris, 1957, 392 p.
- ALEXIS, Jacques Stéphen, Romancero aux étoiles, Gallimard (l'imaginaire) Paris, 1960 renouvelé en 1988, 275 p.
- BARTHES, Roland, Le degré zéro de l'écriture, Seuil, Paris, 1972.
- CARPENTIER, Alejo, El reino de este mundo, Editorial Quetzal, Argentina, 1977, 124 p.
- CARPENTIER, Alejo, Le siècle des lumières, Gallimard, Paris, 1962.
- COURTÉS, Joseph, Analyse sémiotique du discours, De l'énoncé à l'énonciation, Paris, Hachette, 1991, 144 p.
- DASH, Michaël, Jacques-Stéphen Alexis, Black Images, Toronto, 1975, 62 p.
- HAMON, Philippe, Qu'est-ce qu'une description? (Coll. "Poétique"), No12, Seuil, Paris, 1972.
- HAMON, Philippe, Texte et idéologie, PUF, Paris, 1984, 227 p.
- HURBON, Laënnec, Le Barbare imaginaire, Éditions du Cerf, Paris, 1988, 323 p.
- LAROCHE, Maximilien, Contribution à l'étude du réalisme merveilleux, Québec, Grelca, PUL, [Essai No2] 1987, 152 p.
- MUKAROVSKY, Jan, L'art comme fait sémiologique, (Coll. "Poétique"), Seuil, Paris, No3, 1970.
- PONTE, Cécilia, Le réalisme merveilleux dans «Les arbres musiciens» de Jacques Stéphen Alexis, Québec, Grelca, PUL, [Essai No1], 1987, 121 p.
- ROBIN, Régine, Le roman mémoriel, «Collection L'Univers des discours», Le Préambule, Montréal, 1989, 196 p.
- TISON-BRAUN, Micheline, La poétique du paysage, Librairie A.-G. Nizet, Paris, 1980, 204 p.
- TODOROV, Tzvetan, Introduction à la littérature fantastique, Seuil, Paris, 1970, 187 p.
- VAX, Louis, La séduction de l'étrange, PUF, Paris, 1965.